



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



E. F. FABER

AS
322
G4:



BULLETIN
DE
L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS

SÉANCES ET TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1° DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES ; 2° DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3° DE LITTÉRATURE ; 4° DES BEAUX-ARTS ; 5° D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE,

TOME XV

GENÈVE

CHEZ GEORG, ÉDITEUR, LIBRAIRE DE L'INSTITUT GENEVOIS
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1869

GENÈVE. — Imprimerie VANEY, rue du Rhône, 52.

Sond-messer
Nighoff
9-19-500
20187

EXTRAIT

du Règlement général de l'Institut national genevois.

- « ART. 33. L'Institut publie un *Bulletin* et des *Mémoires*.
- » ART. 34. Le *Bulletin* paraît à des époques indéterminées, qui n'excèdent cependant pas trois mois; les *Mémoires* forment chaque année un volume.
- » ART. 35. Ces publications sont signées par le Secrétaire général.
- » ART. 36. Le *Bulletin* renferme le sommaire des travaux intérieurs des cinq Sections. La publication en est confiée au Secrétaire général, qui le rédige avec la coopération des Secrétaires de chaque Section.
- » ART. 37. Les mémoires *in extenso*, destinés au *Recueil* annuel, sont fournis par les Sections.
- » Les *Mémoires* des trois catégories de membres de l'Institut (effectifs, honoraires, correspondants) sont admis dans le *Recueil*.
- » ART. 38. A ce *Recueil* pourront être joints les gravures, lithographies, morceaux de musique, etc., dont la publication aura été approuvée par la Section des Beaux-Arts.
- » ART. 39. Le *Recueil* des *Mémoires* sera classé en séries correspondantes au cinq Sections de l'Institut, de manière à pouvoir être détachées au besoin et être acquises séparément.
- » ART. 40. La publication du *Recueil* des *Mémoires* est confiée au Comité de gestion. »
- » ART. 43. L'auteur d'un travail publié dans le *Recueil* annuel, pourra le faire réimprimer après sa publication dans le *Recueil*. Il reste en tous cas propriétaire de son travail et il peut lui être alloué vingt-cinq des exemplaires édités aux frais de l'Institut.

Le Secrétaire général de l'Institut national genevois,

J.-J. MOULINIÉ.

BUREAUX

DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Président de l'Institut: M. Charles VOGT, professeur à l'Académie de Genève.

Vice-Président: M. François DIDAY, peintre, à Genève.

Secrétaire général: M. J. J. MOULINIÉ.

Bibliothécaire-adjoint: M. Charles MENN, sculpteur, à Genève, Bâtiment électoral.

Section des Sciences naturelles et mathématiques: Président, M. le professeur Charles VOGT. — Secrétaire, M. J.-J. MOULINIÉ.

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire: Président, M. Jules VUY, notaire, à Genève. — Secrétaire, M. A. VERCHÈRE, à Genève. — Secrétaire-adjoint, M. PATRU.

Section de Littérature: Président, M. Henri BLANVALET. — Vice-Président, M. Pierre VAUCHER. — Secrétaire, M. J. HORNUNG.

Section des Beaux-Arts: Président, M. F. DIDAY. — Vice-Président, M. Daniel GEVRIL. — Secrétaire, M. Charles MENN.

Section d'Industrie et d'Agriculture: Président, M. F. JANIN-BOVY, ingénieur. — Vice-Président, M. J. P. DUCHOSAL. — Secrétaire, M. Charles MENN.

COMMISSION DE GESTION

Outre le Président et le Secrétaire général de l'Institut, MM. H. BLANVALET; — F. DIDAY; — OLIVET, Docteur; — P. VAUCHER; — J. VUY.

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. CHARLES VOGT, PRÉSIDENT

A l'ouverture de la séance générale du 12 Avril 1866.



MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES !

L'année dernière, à pareille époque, j'avais l'honneur de vous entretenir de l'heureuse influence que doit exercer la liberté sur le développement de toutes les facultés humaines. Je pouvais vous montrer, l'histoire contemporaine à la main, combien l'affranchissement national et l'établissement du self-gouvernement, pratiqué sur la plus large échelle, ont contribué à nous pousser, nous autres Suisses, sur la voie du progrès et quels avantages nous avons recueillis de l'émulation, créée entre une multitude de petits centres indépendants

les uns des autres, mais cependant liés ensemble par un lien fort et insoluble, celui de la Confédération.

J'aime à revenir sur ce sujet, car si chez nous, dans un pays de liberté, et contrairement au vieil adage, toute vérité est bonne à dire, il faut aussi convenir que l'on ne peut assez souvent saisir l'occasion pour redire ces vérités, pour les appuyer de nouveaux arguments et les faire pénétrer dans la conscience de chacun. Chaque jour, en effet, nous apporte des preuves nouvelles à l'appui de cette conviction. Chaque coup d'œil jeté au-delà de nos frontières nous enseigne, avec une force nouvelle, que l'absolutisme, qu'il soit éclairé ou brutal, déguisé, habillé ou nu, qu'il soit concentré dans un seul individu ou dans des castes, ne peut engendrer que la servitude des classes élevées et la démoralisation des couches plus profondes de la société. Peut-il en être autrement? La pensée qui germe dans l'intérieur du cerveau demande, comme le germe des plantes pour grandir et se fortifier, une place au soleil, de l'espace pour s'étendre, de la lumière pour se développer et de la liberté dans ses mouvements pour pouvoir lutter contre l'adversité. Otez toutes ces conditions d'une vie franche et ouverte, d'une circulation puissante de la sève, et vous aurez des plantes rabougries, étiolées, périssant avec le jour pâle qui les a vues naître et augmentant par leur substance en décomposition le sol infecté dans lequel croupissaient leurs racines.

Observez, Messieurs, ce qui se passe autour de nous et vous verrez bien des faits qui parlent en faveur de ce que j'avance. Au midi, vous voyez un peuple merveilleusement doué qui semble se réveiller d'un long assoupissement dans lequel le tenait plongé le joug étranger, un peuple qui renait de ses glorieuses ruines au moment même où ce joug est secoué et qui ne craint pas de prendre sur ses épaules l'immense

fardeau d'une régénération simultanée dans toutes les branches de l'activité humaine. Il marche encore courbé sous ce fardeau, mais il marche d'un pas décidé, secondé par la liberté et guidé par cette intelligence indéfinissable qui se développe dans les masses, au moment où on les laisse à leur propre instinct. Enfin, les sombres forces qui ne peuvent agir que dans l'obscurité, font encore explosion par-ci et par-là ; — la liberté ne saurait être acquise dans un seul jour. — Mais, la réprobation universelle frappe immédiatement ces actes de férocité, et ces retours vers un passé détestable ne font que montrer du doigt les plaies qui restent encore à guérir. Hélas ! ne voyons-nous pas chez nous-mêmes combien il faut de temps pour faire pénétrer les lumières dans les masses, pour adoucir les mœurs, et pour rendre acceptable et accepté par tout le monde ce principe de la nouvelle société, savoir : que toute opinion, toute conviction a le droit de se produire, et d'entrer en lice pour combattre et être combattue seulement avec les mêmes armes ! Que des hommes ayant d'autres convictions, d'autres croyances religieuses ou politiques soient mis en prison, roués de coups ou tués par le fer et par le feu, n'est-ce pas au fond la même chose ? Et que ces crimes contre les manifestations de l'intelligence soient commis, au nom de lois barbares, par les autorités constituées ou au nom de passions aveugles par des masses fanatisées, n'est-ce pas encore au fond la même chose ?

Je viens de parcourir cette presqu'île italienne et j'ai pu me convaincre, par mes propres yeux, de l'heureuse influence qu'exerce la liberté qu'elle vient de se donner. Une activité immense règne dans tous les domaines, dans celui de l'instruction publique surtout. Les écoles primaires et secondaires se fondent partout, et, grâce à une sage combinaison des lois, qui laisse aux provinces et aux communes une grande

latitude, sans nuire à la concentration nécessaire des forces pour les établissements d'études supérieures, une vive émulation s'est introduite, qui pousse au progrès et stimule la concurrence. Partout aussi l'initiative individuelle s'exerce sur une grande échelle; l'association, affranchie de la suspicion policière, réunit les hommes indépendants pour un but commun, et partout se fondent des sociétés qui, semblables aux nôtres, travaillent pour l'avancement des sciences, des arts, des industries et du commerce. L'Italie a reconnu aujourd'hui, sans doute, qu'un peuple qui augmente ses connaissances, augmente par-là son bien-être actuel et futur, et qu'en affranchissant l'intelligence de chacun, qu'en élevant le niveau intellectuel des masses, on augmente les ressources du peuple en général et on le rend plus apte à résister aux revers de la fortune. Que nos voisins puissent continuer ainsi, en développant les forces dont ils sont si heureusement doués et en laissant à l'initiative personnelle, commune et provinciale, toujours plus de champ pour concentrer seulement ce qui est absolument nécessaire, et nous verrons peut-être renaître cette époque où l'Italie marchait à la tête des nations civilisées et où elle préparait l'affranchissement intellectuel des peuples, par les travaux des maîtres qu'elle donnait au monde, des sciences, des lettres et des arts.

Et, si je compare à ce mouvement ascensionnel de l'Italie la torpeur qui semble s'être emparée d'un autre grand pays voisin de nous, je ne puis l'expliquer que par l'absence de cette liberté qui vivifie tout, qui éveille les facultés intellectuelles, qui les anime de son souffle et qui ne peut être remplacée par une centralisation artificielle et par une absorption constante des forces vives du pays, dont on ne permet pas un développement libre et insouciant. Certes, l'esprit humain n'est pas une locomotive qu'un maître lance seulement sur

des rails posés d'avance, ou dans des ornières prescrites, — les anciens, en lui donnant l'hippogriffe ailé comme emblème, avaient bien compris son essence et son besoin de se mouvoir librement, à travers les espaces du ciel et de la terre ! Aussi voyons-nous se faire jour de plus en plus ces aspirations généreuses vers la liberté dans le domaine intellectuel, qui ne peut être remplacée par la liberté industrielle et commerciale et de l'exercice de laquelle dépend le bonheur des individus comme des nations.

Ce même courant s'observe dans l'Allemagne, qui, aujourd'hui encore, se débat dans la crainte d'une guerre fratricide dont la menacent des gouvernements absolus, sous des prétextes frivoles. Ne nous y trompons pas, Messieurs, le gouvernement qui veut allumer la torche de la guerre civile entre confédérés, c'est le même gouvernement qui, dès son début, avait pris pour devise : Guerre à la liberté ! qui prêchait par ses organes que la science devait rebrousser chemin et qui voulait remplacer à l'intérieur la légalité par la violence et la notion du droit par l'obéissance aveugle ! S'il n'a pas encore atteint son but, c'est que l'Allemagne pouvait opposer à son envahissement un rempart infranchissable dans la dissémination des foyers de lumière, dans cette décentralisation poussée à l'excès, qui fait en même temps sa force et sa faiblesse. Et, comme tout excès appelle la résistance, nous voyons aussi en Allemagne se réveiller cet esprit d'indépendance, cet individualisme, qui a élevé à un si haut degré de civilisation les cités et villes libres avant la funeste guerre de trente ans. Aujourd'hui, on veut créer par l'initiative libre des citoyens, ce que l'on attendrait en vain des gouvernements ; — des associations libres et mutuelles se fondent partout, chaque branche de travail trouve dans ces associations un appui ferme et solide, et, comme couronne-

ment de l'œuvre, on voit adopter maintenant en Allemagne ces cours publics dont Genève a donné l'exemple, que l'on a cherché à introduire en France et qui réunissent maintenant dans les plus petites villes de l'Allemagne des auditeurs empressés et la sympathie de tous. Le temps n'est certes pas loin où ces cours publics du soir deviendront en Allemagne, comme chez nous, un élément important de la vie publique, un besoin urgent pour cette partie de la population, qui, absorbée pendant la journée par les travaux d'atelier et de comptoirs, cherche à employer son temps libre à élargir le cercle de ses connaissances et à remplir les lacunes que peut avoir laissées l'instruction de la jeunesse.

Je m'arrête ici, Messieurs, de crainte d'être entraîné trop loin de nous-mêmes. Car, tout petits que nous sommes, nous pouvons pourtant aussi réclamer notre part dans ce mouvement qui nous entoure, et certes, si partout dans le monde civilisé nous voyons circuler une sève abondante à travers toutes les branches des connaissances humaines, nous pouvons dire avec orgueil que la Suisse, que Genève y ont peut-être une part proportionnellement plus grande que bien d'autres pays, et que tous, Confédération et Cantons, gouvernements et citoyens rivalisent de zèle pour travailler au progrès intellectuel et matériel, à l'avancement des sciences et des lettres, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et des arts. Permettez-moi de ne vous citer que deux exemples. Tandis qu'ici, chez nous, les autorités cantonales et municipales se sont rencontrées dans la pensée commune d'élever des bâtiments propres à loger l'Académie, nos précieuses collections scientifiques et la bibliothèque, nos voisins de Neuchâtel s'occupent d'organiser chez eux un nouveau foyer d'études supérieures, en établissant une Académie, qui devra marcher de pair avec celles de Lausanne et de Genève. C'est une preuve

nouvelle que la démocratie, largement comprise, est bien loin d'être opposée à l'enseignement supérieur, qu'elle favorise au contraire ces études sans lesquelles l'instruction primaire et secondaire resteraient toujours stériles, et qu'elle sait être prodigue même en faveur de l'instruction publique, dans la conviction que les sommes qu'elle y affecte sont bien mieux placées dans l'instruction du peuple que dans des frégates cuirassées et autres engins de destruction.

La bienveillance de nos autorités législative et exécutive a permis à l'Institut de continuer cette année encore ses travaux paisibles de la manière usitée, et nous espérons que cette bienveillance nous sera continuée aussi dans l'avenir. Un nouveau volume de mémoires et plusieurs numéros du Bulletin témoignent de l'activité scientifique de l'Institut en général, et nous sommes redevables de la bonne exécution de nos impressions, surtout à notre secrétaire général, M. Flammer, dont le zèle ne s'est jamais ralenti. C'est avec beaucoup de regrets que je dois vous annoncer ici la résolution qu'a prise M. Flammer de décliner sa réélection, résolution décidée par des raisons impérieuses de famille. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'importance des fonctions de secrétaire général ; c'est en effet la cheville ouvrière de notre Institut ; et si je puis former des vœux à cet égard, c'est que vous sachiez trouver un successeur à M. Flammer, qui puisse à tous égards combler la lacune que laisse sa démission.

Le volume X des Mémoires contient : les documents originaux du procès de Pierre Bolsec, poursuivi pour crime d'hérésie au temps de Calvin ; un supplément à la numismatique valaisanne par M. d'Angreville ; une Note sur la *Villa Quadrucium* et une nouvelle série de chartes inédites, de M. Jules Vuy ; la continuation du grand travail de M. le professeur André Cherbuliez sur la ville de Smyrne et son orateur

Aristide. Comme vous voyez, c'est la section des Sciences morales et politiques dont les travaux remplissent cette fois entièrement ce volume. En revanche, les numéros 25 à 28 du Bulletin qui ont paru montrent un travail plus varié des sections; celle de Littérature y est représentée par un essai de M. Delâtre sur la poésie hongroise et par un travail de M. Amiel sur le mouvement littéraire de la Suisse romande en 1862; celle d'Industrie et d'agriculture par des Mémoires de M. Janin-Bovy et de M. Teyssaire sur les engrais; celle des Sciences morales et politiques enfin, par le grand travail de M. Flammer sur les usages et la jurisprudence coutumière du canton de Genève.

Nous avons séparé, comme vous savez, les fonctions de bibliothécaire de celles de secrétaire général, en confiant les premières à M. Menn. Cette séparation, instituée depuis deux ans, a réagi avantageusement sur le mouvement de notre bibliothèque, qui s'est enrichie, en effet, depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui de 643 volumes, dont 348 dons de particuliers, 35 dons d'administrations diverses, 223 acquis par échange. Le nombre des brochures est bien plus considérable, il monte à 860. Vous trouverez, en outre, cinq manuscrits, 4 cartes, 9 cahiers de dessins de machines, 5 tableaux achetés par la section des Beaux-Arts, 5 lithographies et un buste. Le rayon des échanges s'est considérablement élargi; outre les nombreuses sociétés et académies avec lesquelles nous étions déjà en relation, dont nous recevons régulièrement les publications et parmi lesquelles nous pouvons mentionner 14 Sociétés suisses et genevoises; en Allemagne, les Académies de Vienne et de Munich; en Amérique, le Smithsonian institution de Washington; en Irlande, la Société d'histoire naturelle de Dublin; en France, les Sociétés d'Angers, d'Annecy, Chambéry, de l'Ain, du Doubs, de l'Or-

léonais, de Meaux, de la Seine inférieure, de biologie et d'acclimatation de Paris, les Académies de Lyon et de Chambéry; en Belgique, l'Académie de Bruxelles; en Hollande, l'Université d'Utrecht; en Espagne, l'Académie de Madrid; en Italie, l'Institut Lombard, les Académies de Bologne et de Palerme, les Sociétés de Milan; en Grèce, la Minerve d'Athènes; nous venons de recevoir de nouvelles séries de la part de la Société d'histoire naturelle de Colmar, et on nous annonce les publications de la Société royale de Londres et de la Société d'histoire naturelle de Boston en Amérique.

Le mouvement de la bibliothèque, qui est à la disposition des membres aux heures réglementaires, a été, cette année, de 44 emprunteurs, qui ont emporté 148 livres ou brochures. Ce sont surtout les membres des sections d'Industrie et d'Agriculture, des Sciences morales et politiques qui en ont profité.

Le zèle de M. Charles Menn, bibliothécaire-adjoint, ne s'est pas ralenti un instant. La correspondance considérable que nécessite le mouvement de la bibliothèque a été menée avec beaucoup d'activité et le catalogue est prêt à être mis au jour, travail considérable, vu le grand nombre de brochures qui doivent y être classées.

Le mouvement scientifique de l'Institut se concentre surtout dans les sections, et nous avons déjà pu remarquer dans le cours de notre existence que, suivant l'impulsion qu'elles reçoivent et les circonstances extérieures, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre de ses sections qui se distingue par un mouvement plus considérable, tandis que d'autres restent plutôt en arrière. C'est ainsi que cette année la section des Sciences, autrefois si active, a entièrement chômé par suite des absences prolongées, du déplacement et de l'état souffrant de plusieurs de ses membres et de son bureau en entier. Nous espérons qu'elle se réorganisera cette année.

La section des Sciences morales et politiques, d'histoire et d'archéologie, en revanche, a eu des séances régulières et très-fréquentées. Elle s'est fait représenter au Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences sociales à Berne, l'été dernier, par cinq de ses membres : MM. Barni, Ivanovitch, Lombard, Vaucher-Crémieux et Vuy, lesquels, à leur retour, ont présenté des rapports sur les principaux sujets traités dans cette assemblée, tels que l'autonomie des communes, les systèmes pénitentiaires, les cités ouvrières et la séparation de l'enseignement de la morale, de celui de la religion. Cette dernière question surtout a donné lieu à des discussions approfondies et à une lecture de M. Mazure, tandis que M. Dumas a lu un travail sur la vie de famille. Peut-être pourrions-nous placer dans le cadre des sciences morales les études que M. Vuy a présentées sur l'état de l'instruction publique à Genève, pendant le XV^e siècle, par un mémoire sur le collège Versonnex, ainsi qu'un rapport de M. le Dr Olivet, sur l'ouvrage intitulé *Orthographe rationnelle*, dont l'auteur, M. le professeur Raoux, a fait don à la section. La politique, l'histoire et l'archéologie ont été représentées dans les travaux de la section par des mémoires de M. Vuy sur la charte de franchises de Châtel, près des Usses ; de M. Gaud, dont la section déplore la perte récente, sur les anciennes divisions territoriales de Genève ; de M. Massé sur la ville de Dôle et sa capitulation, en 1674, lors de l'invasion des troupes de Louis XIV, en Franche-Comté ; de M. Quiquerez, sur les monuments celtiques et sépultures antiques de Beurnevessain, dans le Jura bernois ; de M. Flammer, sur les us et coutumes en matière civile, du canton de Genève.

Vous voyez, par cette simple énumération, Messieurs, que toutes les branches dont s'occupe la section ont fourni matière à d'utiles et intéressants travaux, qui sont la preuve d'un

mouvement intellectuel soutenu et varié. La section a reçu, en outre, en cadeau de M. Quiquerez une caricature de Calvin, peinte à l'huile, dont l'inscription curieuse prouve qu'elle est l'œuvre d'un adversaire contemporain très-déterminé.

Pour resserrer les liens de bon voisinage et répondre aux bons procédés dont on a usé envers nous en toute occasion, cette section a invité pour notre séance d'aujourd'hui les membres de la Société florimontane d'Annecy, et je suis heureux de pouvoir saluer, au nom de l'Institut, nos bons et chers voisins qui ont bien voulu répondre avec empressement au vœu de nos collègues.

La section de littérature a pris un nouvel essor sous la présidence de M. Henri Blanvalet. Elle a entendu des lectures en prose de M. Vaucher, sur le développement de la monarchie absolue en Prusse, traduction très-libre d'un discours de M. de Sybel, de M. Petit-Senn sur les cercles, de M. Marc Monnier sur un chapitre d'archéologie, de M. Vuy sur le poète Sailer et de M. Peschier sur le caractère de Goethe; et des poésies de MM. de Bons, Carteret, Flammer, Petit-Senn, Albert Richard et Vuy. Dans sa séance du 3 Mars dernier, cette section a décidé d'ouvrir un concours de poésie française et de proposer deux prix : l'un de 300 fr. et l'autre de 150 fr. pour les deux meilleures pièces qui lui seront envoyées avant le 15 Novembre 1866, le sujet étant du reste laissé au choix des concurrents.

Enfin cette section s'occupe dans ce moment de fixer un sujet pour un concours plus important en prose.

La section des Beaux-Arts a fait l'acquisition d'un portrait de feu Constantin, peintre sur porcelaine, exécuté d'une manière remarquable par M. Gevril. En faisant l'acquisition de ce portrait, d'une ressemblance étonnante et d'une belle touche artistique, la section a voulu honorer la mémoire

d'un maître genevois distingué dans son art et encourager en même temps et autant qu'il est dans son pouvoir, les œuvres dignes de figurer dans un musée. La section a discuté un préavis, demandé par le Conseil d'État et concernant une souscription ouverte par la municipalité d'Urbino, patrie de Raphaël, où doit s'élever un monument à la mémoire du divin maestro. La section désire vivement que des questions semblables et se rattachant aux arts lui soient soumises pour fournir ainsi un aliment à ses séances.

Enfin, la section d'Industrie et d'Agriculture, sous la présidence de M. le Dr Olivet, puis de M. Viollier-Rey, a continué de déployer la plus grande activité. De nombreux travaux ont alimenté ses séances, qu'elle a toujours tenues régulièrement. Elle a, sur la demande du Conseil d'État, organisé l'exposition des produits du Japon, qui a eu lieu au Bâtiment électoral, pendant huit jours, et qui a attiré un public nombreux. MM. Vogt et Menn ont été délégués par elle à l'Exposition industrielle et artistique d'Annecy, en Mai 1865; elle a publié leur rapport; elle s'est occupée des moyens à employer pour faire donner dans les communes rurales des cours d'arboriculture; elle a ouvert auprès de ses membres une souscription pour aider au concours agricole organisé pour le mois de Septembre 1866, à Genève, par les soins de la Société d'agriculture de la Suisse romande, et a été heureuse de pouvoir offrir à cette Société une somme de 500 fr., produit de cette souscription.

Dans ce moment, la section s'occupe activement d'une grande exposition suisse d'agriculture, d'horticulture et de beaux-arts, qu'elle croit pouvoir organiser avec le concours de toutes les forces vives de la Confédération et des contrées limitrophes, dans le courant de 1868. Une commission de 12 membres a rendu, par l'organe de M. Michaud, un rap-

port très-détaillé sur ce sujet important, — rapport qui va bientôt être livré à la publicité et dans lequel toutes les questions que peut soulever un projet pareil ont été examinées avec une grande lucidité. Vous penserez tous, Messieurs, d'accord avec notre section, qu'une exposition pareille, embrassant tout le mouvement artistique, industriel, agricole et commercial de la Confédération, doit avoir un grand intérêt pour nous et que la section aura bien mérité de Genève en particulier, si elle réussit à mener à bonne fin une si vaste entreprise. Notre industrie locale est, sans contredit, en souffrance; on peut craindre, avec raison, que dans l'immense exposition universelle qui va s'ouvrir à Paris l'année prochaine, la Suisse ne soit noyée en partie au milieu des masses envoyées des cinq parties du monde entier. Une exposition suisse, bien fournie et bien installée, pourra rendre d'immenses services en faisant mieux connaître les particularités de travail par lesquelles se distingue la Confédération, et en guidant pour l'introduction de nouvelles branches d'industrie qui pourraient remplacer celles qui sont entièrement tombées ou prêtes à s'éteindre. La Commission ne s'est point dissimulé les difficultés d'une pareille entreprise; elle a sagement pesé les raisons pour et contre, et je ne doute pas que l'exposition succincte de ses études, fournie par le rapport, sera reçue avec sympathie et accueillie avec faveur par les autorités, les sociétés et le public. Tout en encourageant la section dans cette voie, vous conviendrez avec moi, Messieurs, que la section, en voulant charger sur ses épaules un si lourd fardeau et une si grande responsabilité, donne une preuve éminente de sa vitalité et de son vif désir de contribuer, autant qu'elle peut, à la prospérité du pays et au progrès de la Confédération en entier.

Le personnel de l'Institut s'est accru cette année d'un assez

grand nombre de nouveaux membres honoraires et correspondants. Plusieurs membres effectifs ont demandé à passer dans la classe des membres émérites, ce qui a permis à plusieurs sections de faire de nouvelles nominations de membres effectifs.

Faut-il que je vous mentionne, à côté de ces nouvelles acquisitions, les pertes sensibles que nous avons essuyées cette année ? Hélas, Messieurs, la mort a cruellement moissonné dans nos rangs ! La section des Sciences a perdu M. François Verdeil, notre compatriote, professeur de chimie à Paris, qui s'était fait connaître par des travaux importants sur la chimie organique et microscopique, mais dont les forces se sont éteintes au moment où, après de rudes labeurs et de luttes sans cesse, il avait atteint une position honorifique qui lui permettait de répandre les connaissances acquises parmi la jeunesse studieuse ; la section des Sciences morales et politiques a perdu M. Pierre Gaud, savant modeste et laborieux, dont nous connaissons la vie par une notice de M. Vuy dans l'almanach de cette année ; et, parmi les correspondants, M. de Stubenrauch, de Vienne, le professeur Hisely, de Lausanne, et le père Furrer, de Sion, ont laissé des lacunes sensibles. Le père capucin Furrer, mort l'année passée à l'âge de 77 ans, était sans doute le Valaisan le plus versé dans l'histoire de son pays ; il a publié 3 volumes sur son canton, contenant l'histoire, la statistique et des documents inédits en grande partie. La mort est venue le surprendre au moment où il travaillait encore activement, malgré son grand âge et son état maladif, à un quatrième volume traitant de l'invasion du Valais par les troupes françaises. Ses écrits ont une valeur réelle, quoiqu'ils laissent à désirer sous le rapport de l'exactitude. — M. Hisely s'était acquis un nom considérable par ses essais sur les libertés des Wald-

stættén et sur Guillaume Tell, dans lesquels il avait fait connaître à la Suisse romande les résultats des recherches de la critique moderne sur les origines de la Confédération. Mais son ouvrage capital est l'histoire de la Gruyère, de ce petit comté qui a joué un rôle assez considérable dans l'histoire de la Suisse centrale. Mieux que personne, M. Hisely connaissait la Gruyère, qu'il avait habitée, dont il appréciait les beaux sites et pour laquelle il professait un attachement profond ; il en avait scruté toutes les archives et les documents, et de ces études est sorti un grand ouvrage, dont trois volumes sont achevés, pleins de faits nouveaux et de renseignements curieux.

La section des Beaux-Arts a fait une perte sensible dans son membre effectif, M. Sauerlænder, enlevé subitement dans la force de l'âge. Esprit vif et ardent, M. Sauerlænder s'était créé presque une spécialité dans la composition de peintures sur émail. Tandis que ces peintures ne sont en général que des copies et des reproductions, M. Sauerlænder savait composer des sujets nouveaux, appréciés pour l'harmonie de la composition, le dessin correct et les couleurs brillantes. Il avait, en outre, une grande facilité pour la peinture des décors et il aurait peut-être obtenu de grands succès dans ce genre, s'il avait eu des occasions plus fréquentes de s'y produire.

La section d'Industrie et d'Agriculture, la plus nombreuse de toutes, est aussi celle qui a éprouvé le plus de pertes. Parmi le nombre de ses membres décédés, se trouvent MM. Emile Arnold, avocat, ancien substitut du Procureur-général ; Jaques Bron, fermier au Petit-Saconnex ; Demornex-Ducoté, fabricant de parapluies ; Louis Dénarié, entrepreneur ; Louis Fontaine, horticulteur ; Christ Hanauer, ancien membre du Conseil Administratif ; Kœnig dit Roy, fabricant de cigares à

Carouge ; Ami Lædermann, fabricant de ressorts ; Maret, notaire à Douvaine, et Jean Peytregnet, architecte.

Si je ne vous ai pas mentionné dans cette énumération, malheureusement trop longue, deux pertes des plus sensibles, celle de M. Marc Viridet, notre ancien secrétaire général, et celle de M. Massimo d'Azeglio, ancien ministre du royaume d'Italie, c'est que des voix plus éloquentes que la mienne ont bien voulu se charger de leur payer le juste tribut de nos regrets, en vous retraçant leur vie et leurs œuvres.

Je m'arrête ici, Messieurs. Chacun de ces membres regrettés a contribué, dans sa sphère, au progrès du pays ; nous les chérissions comme collègues, car malgré la diversité d'opinions politiques et religieuses, un heureux accord continue à régner parmi les membres de l'Institut, et cette bienveillance mutuelle, dont tous sont animés, fait bien augurer de l'avenir d'une société, qui n'a d'autre but que le progrès et le bien.

Je me résume donc en disant que la marche de l'Institut a été satisfaisante cette année. Si le but de sa création a été d'étendre parmi toutes les classes de la société l'amour des sciences, des lettres et des arts, de contribuer au progrès du pays, de resserrer les liens d'amitié qui nous rattachent à nos Confédérés et à nos voisins, nous pouvons dire que ce but a été atteint autant qu'il était possible, et, qu'animés de cette confiance, nous pouvons marcher vers l'avenir d'un pas ferme et résolu.



NOTICE

SUR

MARC VIRIDET

ANCIEN CHANCELIER.

Lue en séance générale de l'Institut genevois, le 12 Avril 1886.

Il y a quelques semaines, un cortège nombreux accompagnait à sa dernière demeure un homme dont la mort prématurée nous a surpris et douloureusement affectés. Maintenant que la tombe s'est refermée sur lui, je veux essayer de fixer quelques traits de cette noble physionomie, de raconter cette vie laborieuse, toute entière dévouée à la science et à son pays.

I

Marc-Daniel-Louis VIRIDET naquit à Genève le 17 Mai 1810. Enfant, il put voir sa patrie renaître à l'indépendance; il grandit avec elle dans cette atmosphère de bonheur que procure le sentiment de la liberté. D'une santé délicate et plutôt chétive, il n'apprit à lire qu'à l'âge de sept ans. Il suivit le Collège et fit, à l'Académie de Genève, de solides études classiques. La droiture de son caractère et son naturel doux et studieux lui assurèrent sans peine l'estime et l'affection de ses maîtres.

A l'âge de 16 ans, il fut atteint d'une fièvre typhoïde qui mit sa vie en danger ; un affaiblissement de vue, dont il ne se guérit jamais entièrement, l'obligea à suspendre ses études : il ne les reprit ensuite qu'avec plus d'ardeur.

Le budget de ses parents étant très-limité, il dut de bonne heure subvenir lui-même aux dépenses occasionnées par ses études ; cette nécessité allait devenir plus pressante encore par suite de la mort d'un père justement aimé et considéré. Il se voua à l'enseignement et ne tarda pas à acquérir dans cette carrière, par son amour de la science qu'il savait inculquer et par la clarté de sa méthode, un renom mérité. Il compta au nombre de ses élèves des personnes qui, depuis, se sont fait un nom dans les sciences ou dans les lettres.

Il était très-versé dans les langues mortes, surtout dans le latin, qu'il cultiva toute sa vie. Il aimait aussi beaucoup l'histoire naturelle. Très-observateur, quoique parfois distrait, tout dans la nature l'intéressait ; le moindre brin d'herbe se revêtait à ses yeux d'un charme particulier. La botanique devint chez lui l'objet d'une véritable passion. Il s'y mit avec une ardeur sans égale, prenant souvent sur la nuit, même dans la saison rigoureuse, plusieurs heures pour s'y adonner. Il en fit l'un des objets de ses leçons particulières et d'un cours libre qu'il donna au Musée Rath. Membre de la Société de Belles-Lettres, il était apprécié par ses connaissances littéraires ; il contracta dans cette société des amitiés qui survécurent plus tard aux vicissitudes politiques.

II

C'est au milieu de ces chères occupations que s'écoulèrent les années de son adolescence et de sa première jeunesse. Peu attiré par les plaisirs bruyants, retenu dans le sentier

du devoir par la main ferme et douce d'une mère distinguée par les qualités du cœur et de l'esprit, Viridet ne sortit pas alors de cette sphère étroite, mais pleine de saveur et de joies pures, de la famille, de l'amitié et de la science. Il nous a laissé, de cette période essentiellement scientifique et littéraire, plusieurs écrits qui attestent la maturité de son esprit, la variété de ses connaissances et la candeur de son âme. De 1835 à 1843, il publia successivement une *Relation du passage du Roth-Horn*, un petit volume sur *Viège, Saas et Saint-Nicolas*, des *Considérations sur l'instruction primaire*, et une *Dissertation sur les Sophistes grecs*. Les deux premiers de ces opuscules se rattachent aux voyages qu'il fit à plusieurs reprises, sur les traces de De Saussure et de Bourrit, dans les Alpes du Valais, étudiant et décrivant tour à tour la flore, la géographie, les mœurs, l'histoire civile et physique des montagnes et des vallées qu'il parcourait. Un jour, qu'en compagnie de M. Edmond Boissier et de son ami M. Reuter, alors étudiants comme lui, il cheminait gaiement, fredonnant les chants Kaupert, charmé de fouler des solitudes élevées, solitudes où ces refrains n'avaient jamais retenti, et de dominer d'un coup d'œil toutes les montagnes de la vallée de Saas, — tout à coup la neige s'ébranle et cède sous ses pieds. Il était suspendu sur un abîme ! Sa présence d'esprit le sauva ; il eut également le bonheur, dans la même journée, de préserver d'un danger pareil son ami M. Reuter, au risque de rouler l'un et l'autre comme les rocs détachés par les avalanches du sommet des montagnes. Aussi éprouva-t-il un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu qui le conservait à sa mère, veuve depuis peu d'années. — Les *Considérations sur l'instruction primaire* parurent en 1838, à l'occasion d'un concours ouvert par la Société suisse d'utilité publique. Ce travail est un de ses meilleurs ouvrages ; aujourd'hui encore,

bien que l'instruction populaire ait acquis chez nous un grand développement, il n'a pas perdu de son intérêt et de son actualité. Il était convaincu que la liberté moderne ne sera solidement établie que lorsqu'elle reposera sur la diffusion des lumières et sur une éducation large et sagement comprise. Il voulait qu'on répandît la lumière sur le peuple entier, mais il demandait qu'on ne séparât pas cet enseignement de l'éducation de la volonté, du cœur et de la conscience. Il était partisan de l'enseignement direct de la morale et pensait avec beaucoup de bons esprits que, moyennant les précautions nécessaires pour sauvegarder la liberté de conscience, la religion ne devait pas s'arrêter au seuil des écoles. Sa dissertation sur les *Sophistes grecs* parut en 1843, pour le concours à la chaire de langue et de littérature grecques dans notre Académie. Elle fut remarquée. On trouve, en effet, dans ce travail, une étude approfondie des sources, unie à la nouveauté des vues et à une grande clarté dans le style. Ces qualités se rencontrent d'ailleurs plus ou moins dans tous ses ouvrages. L'échec qu'il subit alors, et auquel il fut sans doute sensible, décida de son avenir. Toutefois le regret de n'être pas couronné de succès n'alla pas jusqu'au ressentiment. Les circonstances aidant, il se trouva bientôt lancé dans la carrière administrative et politique, où nous allons le suivre.

III

La vie publique de Marc Viridet date de la Constituante de 1841. Il fit bientôt après partie du Conseil administratif, sous la présidence de M. Gentin, c'est-à-dire à une époque où les fonctions de l'édilité étaient encore gratuites. Il fut

l'un des promoteurs de la création de l'abattoir et de la liberté de la boucherie. Il fut pendant vingt années consécutives (1842-1862) membre du Grand Conseil ; il fit partie de la Commission constituante de 1846, d'où est issue la belle constitution qui nous régit encore. Le Conseil Général, en particulier, trouva en lui un partisan convaincu ; il aimait cette antique institution, comme un retour à l'ancienne nationalité genevoise, comme un trait d'union entre le passé et le présent de notre patrie. « Après les œuvres du Créateur, disait-il à ce sujet, dans la discussion, rien n'est plus divin que les inspirations d'un peuple assemblé. » Aussi eût-il l'honneur de présider le premier Conseil Général, dans le temple de Saint-Pierre, pour l'élection du Conseil d'État, le 31 Mai 1847. La même année il fut nommé chancelier et il exerça ces fonctions pendant 15 ans, sans s'accorder, pour ainsi dire, un jour de repos. On sait quelle immense activité l'Administration cantonale et la Législature déployèrent dans cette longue période. Marc Viridet fut toujours à la hauteur de sa tâche difficile. Sans cesse au courant de toutes les questions, soit dans le Conseil d'État où il avait voix consultative, soit au Grand Conseil, sa parole porta toujours l'empreinte de la vérité et d'études approfondies. « C'est particulièrement de » puis mon entrée au Conseil d'État, m'écrivait, il y a quelques jours, un homme qui l'a bien connu, que j'ai appris » à l'aimer et à l'apprécier tous les jours davantage. Quand » j'ai pu voir le travail fatigant auquel il se livrait comme » chancelier, son obligeance parfaite, son caractère à la fois » dévoué et indépendant, cette droiture sévère qui ne lui » permettait jamais de transiger avec le devoir, ses connaissances approfondies et variées, dont il ne faisait jamais » étalage et auxquelles se mêlait parfois une simplicité » d'enfant ; en face, dis-je, de ces excellentes qualités, mon

» attachement pour lui devint presque de l'admiration. » Ajoutons que son obligeance s'étendait à tous ceux qui avaient besoin de lui, et que, en particulier, ses subordonnés dans l'administration trouvèrent toujours en lui un père.

Elu membre de la Commission administrative de l'*Hôpital cantonal*, il remplit ces fonctions gratuites pendant 10 années consécutives (1849-1859); il se donna corps et âme à cette institution naissante et y déploya la conscience qu'il mettait en toutes choses. « Cette grande entreprise, tentée » avec les plus faibles moyens, m'écrivit encore un de ses collègues dans cette administration, courait grand risque de » rester à l'état de projet, sans l'énergie et l'initiative de » quelques hommes qui eurent confiance dans le pays et ne » craignirent pas d'encourir une responsabilité écrasante. » Marc Viridet fut du nombre de ces citoyens; il ne négligea » rien pour stimuler le zèle des Genevois et des Confédérés, » toujours prêt à tenter des démarches et à prendre la plume » à propos de la question financière qui s'agitait à cette occasion. Il ne fut content que lorsqu'il eut laissé à ses successeurs un magnifique établissement en état de marcher. »

IV

D'autres institutions encore eurent le privilège de mettre à l'épreuve son activité et son dévouement. Je veux d'abord parler de l'Institut national genevois, « cette maison spacieuse, comme on l'a défini, où l'hospitalité est également offerte à tous les genres. » Ici encore, nous retrouvons Marc Viridet s'efforçant, dès le début, d'en assurer la création et le développement. Nous le voyons, dès la fondation, membre effectif des sections des Sciences morales et politiques et de Littérature, et bientôt après élu vice-président de l'Institut,

président de la section d'Industrie et d'Agriculture, après la mort de M. Hector Galland, puis enfin secrétaire général, en remplacement de notre regretté collègue M. Gaullieur. L'influence de Viridet sur la prospérité de l'Institut est connue de tous. Il fut sans cesse auprès du Conseil d'Etat un intermédiaire actif et zélé. Mais, c'est surtout la section d'Industrie et d'Agriculture qui fut le centre de ses efforts, l'objet principal de ses travaux et de son initiative féconde. On n'a pas oublié la part qu'il prit à l'organisation des quatre expositions qui eurent lieu de 1858 à 1861, notamment de la grande exposition de 1860 pour la vallée du Léman. C'est à la suite de ces expositions que la section présidée par lui prit une extension et une vie inconnues jusqu'alors.

Mais les forces de l'homme sont bornées; un travail incessant de quinze années avait délabré sa santé; Viridet dut alors renoncer successivement à ses diverses fonctions. La section d'Industrie et d'Agriculture, reconnaissante de ce qu'il avait fait pour elle, lui donna un témoignage d'affection et de gratitude, en le nommant président honoraire et en lui offrant une coupe, fruit d'une souscription volontaire entre ses membres.

Marc Viridet fit aussi partie, pendant longtemps, de la Commission administrative du Jardin botanique. « Il aimait, a dit M. Reuter, à trouver dans l'étude des plantes le côté pratique. Chaque année, il remettait à la direction du Jardin des graines de plantes utiles à divers points de vue, pour qu'on en fit des essais de culture. C'est ainsi que, par ses soins, on a pu voir, dans nos expositions, des collections de plantes officinales et tinctoriales, provenant des cultures du Jardin botanique. »

Marc Viridet s'intéressait aussi vivement aux collections publiques de notre ville; en particulier, il mit le plus grand

zèle à faire entrer dans nos archives cantonales tous les documents qu'il put recueillir.

Enfin, c'est dans la période que nous venons de retracer, qu'il publia les *Documents relatifs aux condamnations dont l'Émile et le Contrat social furent l'objet en 1762*, un charmant recueil littéraire sur *J.-J. Rousseau*, et plusieurs opuscules parmi lesquels nous citerons les *Notices sur Gaullieur, Cambessedes, Moulinié, Franscini*, etc.

C'est aussi par ses soins que la section d'Agriculture a publié chaque année, depuis 1858, un *Almanach* très-estimé dans notre canton et au dehors.

V

Rendu à la vie privée, condamné à une retraite forcée, Marc Viridet trouva dans ses chères études, dans la lecture des auteurs latins et dans la contemplation de la nature un soulagement à la maladie qui le minait sourdement. Il avait consacré les premiers mois de l'année 1865, à mettre au net ses idées sur divers sujets de politique, de religion et de morale. Ce travail, encore inédit, mériterait d'être mis en ordre et d'être publié; sa place nous semble marquée d'avance à côté des *Bluettes et Boutades* de M. Petit-Senn. Qu'il me soit permis de citer les pensées suivantes, comme échantillon :

« — Il n'y a pas de couronne plus digne d'envie que celle
» dont l'amour, l'amitié et les affections domestiques ceignent
» notre front. »

« — La vertu parfaite consiste à faire sans témoins ce
» qu'on serait glorieux d'avoir fait devant tout le monde. »

— « Les femmes ont un instinct admirable pour deviner
» l'amour qu'elles inspirent, et quand on leur dit: « *Je vous*
» *aime*, » on ne leur apprend rien de nouveau. »

— « Pour dérouter les envieux, cachez votre bonheur et
» n'en faites point étalage; ce que les hommes envient, c'est
» moins le bonheur que l'apparence du bonheur. »

— « Après l'amour de Dieu pour les hommes, il n'y a pas
» d'amour plus grand et plus tendre que celui d'une bonne
» mère pour ses enfants. »

— « Amour de mère, soleil d'été. »

— « Ils sont fortement trempés les hommes dont les suc-
» cès et les honneurs ne changent ni les mœurs ni le carac-
» tère. »

« — Heureux celui qui a, chaque jour, une bonne idée !
» Plus heureux celui qui peut en mettre une semblable à
» exécution tous les jours ! »

Marc Viridet avait fixé, pendant la belle saison, son séjour à Gimel, dans le canton de Vaud, où ses vertus aimables, sa passion d'être utile et de répandre l'instruction autour de lui, le firent chérir et vénérer. Il se préparait à y retourner au commencement du printemps, quand la mort est venue l'enlever presque subitement le 22 Février dernier, à l'âge de 55 ans. Plusieurs feuilles publiques de notre pays ont tenu à rendre hommage à sa mémoire. Des délégations du Conseil d'Etat et du Conseil administratif, et l'Institut presque tout entier, l'accompagnèrent au cimetière de Plainpalais, lieu de sa sépulture. Un de ses amis, M. le Dr Fontanel, ancien président du Conseil d'Etat, qui l'avait si longtemps vu à l'œuvre, s'adressant à la foule recueillie au bord de sa tombe, rappela, dans une improvisation émue et touchante, ses titres à l'estime et à la reconnaissance de ses concitoyens.

VI

Plus on étudie cette existence si bien remplie, plus on se sent attiré vers elle par un charme puissant. Simple dans ses goûts, il sut jouir avec reconnaissance des biens mis à sa portée. Il ne quitta jamais sa famille, qui l'entoura, jusqu'à son dernier jour, de ses soins affectueux. Bien que célibataire, il aimait particulièrement les enfants, dont il était aimé.

Et, ce qu'il a été dans la vie privée, il le fut dans la vie publique. Modèle des hommes modestes et dévoués, aimant la justice et la pratiquant, incapable d'un détour, mais, en toute occasion, allant droit au but, quelles qu'en pussent être pour lui les conséquences; généreux souvent au-delà de ses moyens; unissant à une grande fermeté beaucoup de douceur; incapable d'user de représailles; conscience délicate; chérissant la liberté de son pays, et travaillant à y établir l'égalité par l'instruction et le bien-être.

Tel fut Marc Viridet. Ceux qui l'ont connu savent si j'ai exagéré ses mérites. Sa vie, remarquable par son unité, fut, en un mot, celle d'un homme de bien. C'est à ce titre surtout qu'il demeurera vivant dans la mémoire de ses concitoyens.

A. FLAMMER.

Secrétaire général de l'Institut.



MASSIMO D'AZEGLIO

DISCOURS PRONONCÉ EN SÉANCE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT

Le 12 Avril 1866.

*E il giusto muor!... D'inutile
Volgo la terra è piena.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Une pensée généreuse venait de fonder l'Institut Genevois : les premiers membres de la Section de Littérature, portant leurs investigations sur les pays voisins pour attacher à leur œuvre des membres correspondants, avisèrent de l'autre côté des Alpes un homme par excellence, chez qui se concentraient toutes les qualités, tous les dons qu'ils n'auraient jamais espéré trouver réunis dans une seule individualité. Cet homme, depuis longtemps célèbre, accepta le titre modeste qu'on lui offrait, et voici la lettre par laquelle il nous communiqua son acceptation :

A Monsieur le Président de l'Institut.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en date du 10 courant, -m'annonçant que l'Institut national de Genève m'a nommé membre correspondant. En vous offrant mes sincères remerciements pour cette flatteuse

communication, j'ose vous prier de vouloir bien vous rendre l'interprète de ma vive reconnaissance auprès des membres de l'Institut.

Je voudrais pouvoir ajouter que je nourris au moins l'espoir d'avoir avec une si honorable société des rapports qui ne lui fussent pas tout à fait inutiles ; mais ma position actuelle me tient complètement en dehors des occupations littéraires que j'ai suivies en d'autres temps dans un but uniquement patriotique, à peu près les mêmes raisons qui forçaient Ésope à faire des fables.

Permettez-moi, Monsieur, de vous renouveler l'expression de ma reconnaissance et de vous présenter mes salutations les plus dévouées.

Turin, le 24 Mars 1854.

M. D'AZEGLIO.

Massimo d'Azeglio est mort à Turin le 15 janvier de l'année actuelle.

Il est, sinon d'obligation, du moins d'usage que le Président de section rappelle par quelques mots le souvenir des membres effectifs ou correspondants que la mort enlève à notre Institut. Si vous daignez m'accorder dix minutes d'indulgence et d'attention, vous m'aurez aidé à remplir ma tâche.

Ce genre de devoir ne laisse pas que d'avoir le plus souvent des difficultés. Est-il question d'un des nôtres qui a eu bien certainement son mérite comme homme de lettres et comme homme de goût, mais dont la valeur n'était bien reconnaissable que par une fréquentation assidue, ce mérite semble s'évaporer lorsqu'il s'agit de le fixer sur une page blanche. Est-il question, au contraire, d'un de ces hommes dont le nom, franchissant les frontières de sa patrie, s'en va

retentir au loin, la difficulté est tout autre, mais plus redoutable encore. En effet, il se joint au convoi d'un homme illustre tant d'articles de la presse, qu'il ne nous reste guère à nous qui cherchons à apprécier sa vie et ses travaux qu'à reproduire les journaux. C'est dans cette dernière impasse que je me trouve aujourd'hui, et j'aurais cru peut-être devoir me récuser, lorsque certains détails que j'ai pu recevoir de Florence m'ont engagé à ne pas dévier des coutumes de l'Institut.

I

Massimo d'Azeglio appartenait à l'une des plus nobles et des plus anciennes familles du Piémont. Son nom, sa position sociale pouvaient le faire aspirer aux plus hautes charges de l'État; mais dès sa jeunesse il renonça à pareille carrière et s'adonna corps et âme à la culture des beaux-arts en général et de la peinture en particulier.

Comme ces vieilles figures historiques de la Renaissance, il possédait toute espèce d'aptitudes pour le grand et le beau. C'était, si j'ose m'exprimer ainsi, une incarnation artistique.

On le sait, il était à la fois peintre, poète, musicien, romancier; il joignait à tout cela le talent de la parole, l'art de convaincre et de diriger les masses par quelques traits de plume; il se montra soldat vaillant, diplomate habile, et il manifesta, à un moment donné, l'énergie et les hautes vues du ministre d'État.

Il y aurait grand intérêt, sans doute, à le suivre dans sa première jeunesse, si poétique et si vivace; à épier ses émotions, ses inquiétudes, ses curiosités; à l'accompagner dans ces solitudes dénuées de toute sécurité où il se plaisait nuit et jour à s'égarer. On aimerait à raconter ses courses aventureuses à travers les villes alors en ébullition du Patrimoine

de Saint-Pierre, et son séjour à Rome, et.... Mais les mémoires d'Azeglio, écrits par lui-même, vont paraître incessamment, et qui voudrait par quelques détails plus ou moins vrais, plus ou moins écourtés, empiéter sur une publication qui nous promet tant d'attraits ?

Il y a cependant quelque chose qu'on ne trouvera pas dans ses mémoires et que, sans scrupule, nous pouvons aborder ; c'est la juste appréciation de son mérite, soit comme artiste, soit comme homme d'État. On ne l'y trouvera pas, car l'une de ses qualités transcendantes était une modestie poussée jusqu'à l'excès. On se plaît à raconter à cet égard que, lorsqu'il venait à peine de quitter le ministère, il vint coucher un soir dans certaine ville de Ligurie où l'hôtelier lui demandant son passeport, son nom, sa profession, il répondit avec un accent de conviction que peuvent seuls comprendre ceux qui le connaissaient de près : *Massimo d'Azeglio, negoziante di carta sporca*, soit : « Massimo d'Azeglio, marchand de papier barbouillé. »

Un mot donc sur ce papier qu'il traitait si mal.

Et d'abord, ses romans — *Ettore Fieramosca*, *Nicolo de'Lapi* — jouissent de la plus grande et de la plus juste popularité. Ils tiennent le premier rang dans la littérature italienne à côté des *Fiancés*, chef-d'œuvre de Manzoni, son beau-père, auprès desquels ils figurent dignement.

Tous ses écrits, ses pamphlets comme ses lettres, sont des modèles du meilleur style. Nul mieux que lui ne dit ce qu'il veut dire, et il le fait avec tant de justesse et de grâce qu'on peut bien estimer qu'il est sinon le plus correct, du moins le plus sympathique des écrivains de l'Italie moderne.

Quant à ses œuvres d'art, ses tableaux sont fort estimés, fort goûtés dans cette Italie, terre de la peinture : sa *Bradamante* en particulier eut un succès immense et eût suffi à

elle seule pour faire à son auteur ce qu'on appelle une réputation.

Peu d'artistes ont travaillé autant que lui à bien comprendre ce qu'il y a d'intime dans la nature. La plupart de ses paysages sont admirables de vérité : on y retrouve la véritable verdure qu'a inventée le bon Dieu ; on y voit de véritables plantes, une véritable lumière, un soleil véritable. Eh bien ! qui le croirait, d'Azeglio ne cessait de se plaindre de n'avoir pas suffisamment étudié à cet endroit.

Il n'y a pas, on l'avoue, dans sa peinture tout le brillant, l'éclatant, le pimpant qu'on rencontre si souvent aujourd'hui dans de prétendus chefs-d'œuvre ; mais c'est qu'il portait jusque dans sa manière de peindre cet amour absolu de la vérité qui était le trait peut-être le plus saillant de son caractère, et qu'il poussait si loin que ses intimes affirment qu'il ne lui arriva jamais de dire quelque chose de non vrai, même sous la forme de la plaisanterie.

II

On eût pu croire que cette recherche incessante du beau, ces travaux nombreux et variés, ces pérégrinations à travers les secrets de la nature rempliraient sa vie tout entière, et qu'il ne s'en verrait jamais détourné.

Il dut le croire lui-même, puisqu'il prétendait que les Italiens avaient d'abord à se réformer de beaucoup, avant que la Providence les jugeât dignes d'un regard favorable, et qu'il s'écria, se trouvant sur le champ de bataille : « Oh ! je croyais bien à l'avenir de l'Italie, mais je n'osais espérer d'être assez heureux pour tirer moi-même l'épée pour son indépendance. »

Quoiqu'il en soit, si le mouvement d'action devança ses prévisions, il ne le trouva pas moins prêt à y prendre part.

de Saint-Pierre, et son séjour à Rome, et.... Mais les mémoires d'Azeglio, écrits par lui-même, vont paraître incessamment, et qui voudrait par quelques détails plus ou moins vrais, plus ou moins écourtés, empiéter sur une publication qui nous promet tant d'attraits ?

Il y a cependant quelque chose qu'on ne trouvera pas dans ses mémoires et que, sans scrupule, nous pouvons aborder ; c'est la juste appréciation de son mérite, soit comme artiste, soit comme homme d'État. On ne l'y trouvera pas, car l'une de ses qualités transcendantes était une modestie poussée jusqu'à l'excès. On se platt à raconter à cet égard que, lorsqu'il venait à peine de quitter le ministère, il vint coucher un soir dans certaine ville de Ligurie où l'hôtelier lui demandant son passeport, son nom, sa profession, il répondit avec un accent de conviction que peuvent seuls comprendre ceux qui le connaissaient de près : *Massimo d'Azeglio, negoziante di carta sporca*, soit : « Massimo d'Azeglio, marchand de papier barbouillé. »

Un mot donc sur ce papier qu'il traitait si mal.

Et d'abord, ses romans — *Ettore Fieramosca*, *Nicolo de'Lapi* — jouissent de la plus grande et de la plus juste popularité. Ils tiennent le premier rang dans la littérature italienne à côté des *Fiancés*, chef-d'œuvre de Manzoni, son beau-père, auprès desquels ils figurent dignement.

Tous ses écrits, ses pamphlets comme ses lettres, sont des modèles du meilleur style. Nul mieux que lui ne dit ce qu'il veut dire, et il le fait avec tant de justesse et de grâce qu'on peut bien estimer qu'il est sinon le plus correct, du moins le plus sympathique des écrivains de l'Italie moderne.

Quant à ses œuvres d'art, ses tableaux sont fort estimés, fort goûtés dans cette Italie, terre de la peinture : sa *Bradamante* en particulier eut un succès immense et eût suffi à

elle seule pour faire à son auteur ce qu'on appelle une réputation.

Peu d'artistes ont travaillé autant que lui à bien comprendre ce qu'il y a d'intime dans la nature. La plupart de ses paysages sont admirables de vérité : on y retrouve la véritable verdure qu'a inventée le bon Dieu ; on y voit de véritables plantes, une véritable lumière, un soleil véritable. Eh bien ! qui le croirait, d'Azeglio ne cessait de se plaindre de n'avoir pas suffisamment étudié à cet endroit.

Il n'y a pas, on l'avoue, dans sa peinture tout le brillant, l'éclatant, le pimpant qu'on rencontre si souvent aujourd'hui dans de prétendus chefs-d'œuvre ; mais c'est qu'il portait jusque dans sa manière de peindre cet amour absolu de la vérité qui était le trait peut-être le plus saillant de son caractère, et qu'il poussait si loin que ses intimes affirment qu'il ne lui arriva jamais de dire quelque chose de non vrai, même sous la forme de la plaisanterie.

II

On eût pu croire que cette recherche incessante du beau, ces travaux nombreux et variés, ces pérégrinations à travers les secrets de la nature rempliraient sa vie tout entière, et qu'il ne s'en verrait jamais détourné.

Il dut le croire lui-même, puisqu'il prétendait que les Italiens avaient d'abord à se réformer de beaucoup, avant que la Providence les jugeât dignes d'un regard favorable, et qu'il s'écria, se trouvant sur le champ de bataille : « Oh ! je croyais bien à l'avenir de l'Italie, mais je n'osais espérer d'être assez heureux pour tirer moi-même l'épée pour son indépendance. »

Quoiqu'il en soit, si le mouvement d'action devança ses prévisions, il ne le trouva pas moins prêt à y prendre part.

D'Azeglio fut l'un des premiers sur les rangs ; il combattit avec bravoure aux côtés de Charles-Albert à la bataille de Vicence où il fut blessé d'une balle au genou dont il fut longtemps à guérir.

S'il combattit pour sa patrie, rien de plus simple, rien de plus juste ; mais son rôle actif ne faisait là que de commencer, et ce n'est pas sans un certain étonnement impossible à dissimuler que quelques mois plus tard, après les grands revers sous lesquels semblait devoir succomber le Piémont, nous le voyons apparaître comme premier ministre à la droite de Victor-Emmanuel, qui venait de succéder à son père.

Comment l'artiste qui avait parcouru toute l'Italie errant par monts et par vaux, la boîte à couleurs sur le dos, plantant sa tente sur la rive du fleuve, sur la crête des montagnes ; tantôt dînant avec les brigands, tantôt soupant avec les moines ; campant dans les forêts, occupé à ravir les secrets de la lumière et de l'ombre ; lui, le faiseur de romans, le musicien, le poète ; — comment osa-t-il accepter un poste qui, en de tels moments, aurait effrayé le politique le plus consommé, le plus rompu aux affaires et ne craignait-il pas d'assumer sur sa tête une si redoutable responsabilité ?

Cette hardiesse qui nous étonne, c'est dans son patriotisme ardent, c'est dans l'élévation de son esprit, dans la conscience qu'il possédait à un si haut degré du juste et du bon, qu'il sut la trouver.

« Le juste c'est l'utile, » avait-il coutume de dire ; il le prouva.

Ne perdre ni le courage, ni l'haleine après la bataille de Novarre, n'était pas chose facile. On n'avait plus un sou, plus un soldat : il était d'absolue nécessité de faire la paix, et la nation demandait à grands cris la guerre. Azeglio ne

prit conseil que de lui-même ; il parvint, et non sans peine, à conclure avec l'Autriche une paix qui, comme le dit Eugène Rendu, désarma le vainqueur sans rien faire perdre au vaincu ; et, quand le Parlement voulut y refuser sa sanction, il n'hésita pas à lancer cette fameuse proclamation de Moncalieri, qui fut non un acte de réaction, comme on le prétendait à tort, mais une manifestation bien arrêtée, bien résolue de vaincre tout obstacle possible pour sauver la monarchie et le pays.

Ce fut alors comme une tempête à l'entour d'Azeglio : non seulement on douta de son patriotisme, mais on le nia ouvertement. Son nom, autrefois aimé et respecté, fut couvert d'injures.

L'esprit national, en effet, ne voulait aucune paix ; mieux valait, s'écriait-on de toutes parts, faire de Turin une autre Saragosse et s'ensevelir sous les ruines de la patrie.

C'est alors qu'Azeglio montra un vrai courage civil, courage bien autrement rare que celui qui pousse à affronter la bouche des canons, courage qui va en avant par lui-même, sans être stimulé par les applaudissements, mais, au contraire, entouré de l'animadversion de ceux même qu'on avait comptés pour siens.

Certes, il ne désespérait pas de la *cause*, lui qui s'était écrié après la bataille de Novarre, lorsque tout semblait perdu : *Nous recommencerons* ; mais il savait seul comment le Piémont pouvait être sauvé, et — il le sauva.

Dans ces temps pour lui si difficiles, il supporta les attaques dont il était l'objet avec une étonnante sérénité. Il interrogeait souvent le matin ses amis sur l'opinion qu'on avait de lui :

— « Comment la presse m'arrange-t-elle aujourd'hui ? »

— « Pas trop mal ; ce matin vous êtes tout bonnement un traître. »

— « La flatteuse ! elle me met donc au même rang que le Roi. Et les millions que je reçois de l'Autriche, où en sont-ils ? »

Il n'en était pas moins vrai que, sa tâche une fois accomplie, il se fatigua vite de la carrière politique et désirait fort s'en retirer. Il avait reconnu que la vérité peut être sujette à diverses interprétations ; certains faits, certains personnages lui étaient peu sympathiques : « On marche sans doute, énonçait-il parfois, mais on marche de travers. Quant à moi, je n'y comprends plus rien. »

Quand Cavour vint s'asseoir à ses côtés, le premier ministre apprécia tout de suite la valeur de son nouveau collègue : « Avec ce petit homme-là, disait-il en riant, je fais comme Louis-Philippe, je règne et ne gouverne pas. »

Les plans du hardi fondateur de la nouvelle Italie n'étaient du reste nullement les siens : il n'aspirait point à *l'unité*. Aussi, dès qu'il crut pouvoir le faire, se hâta-t-il de rentrer dans la vie privée et de reprendre ses chères occupations. Il se retira, comme on l'a dit, laissant à Cavour un pays à institutions libres et une armée reconstituée.

Plus tard cependant, au moment de la grande explosion, il accourut de Florence pour se mettre au service du roi et du ministre ; car, disait-il à ce dernier, si je ne fus jamais de votre opinion, il est trop tard pour la discuter, il ne s'agit plus que de la faire réussir. On n'eut garde de refuser ses offres ; il fut envoyé à Rome, à Paris, à Londres, travailla de toute sa force au maintien de la paix, et la confiance qu'on avait en son nom fit qu'il n'échoua point dans ses démarches.

Voilà qu'elle fut sa carrière politique ; quant à sa vie en général, elle se résume en deux expressions de vertu : l'honnêteté et le sacrifice.

Jamais il n'a, non-seulement commis une action mauvaise, mais pensé à la commettre. Par contre, chaque fois qu'il a pu faire quelque bien, il l'a fait, même à ses ennemis ; et quand je dis ses ennemis, c'est faute d'une expression plus propre à rendre ma pensée, car s'il en eut, il ne l'a jamais su ou n'a jamais voulu le savoir et en tous cas il ne les a jamais mérités.

Tandis qu'il était au pouvoir et qu'il tenait tête à l'opinion alors contre lui, on vint lui offrir de lui dévoiler le nom de tous les écrivains aux outrages desquels il se trouvait journellement en butte :

— « Je n'ai jamais haï personne dans ma vie, répondit-il, et je ne veux pas, à cette heure que je deviens vieux, me donner ce nouvel ennui. »

Quoique libéral par instinct, il conserva toujours les souvenirs de l'éducation paternelle, le culte de la dignité personnelle, des nobles manières, et une souveraine aversion pour tout ce qui sentait la vulgarité.

Mais s'il était délicat dans ses sentiments et sa manière d'être, il était en même temps intrépide et dur comme un vieux soldat.

Inutile de s'étendre davantage sur son caractère : un seul mot le résumera : Massimo d'Azeglio reçut de l'Italie entière le glorieux surnom de chevalier sans tache, *Cavalier senza macchia*.

III

La maladie qui le conduisit à la tombe ne le surprit point à l'improviste. Depuis quelques années déjà on le voyait moins alerte ; il avait perdu ce teint bronzé qu'il avait gagné dans ses courses au grand air, et il dut s'astreindre à une longue série de précautions hygiéniques.

C'est à sa délicieuse villa de Canero sur le Lac Majeur que la fièvre s'empara de lui d'une manière plus sérieuse. Ne voulant pas se laisser surprendre loin de ses parents et de ses amis par une maladie qui pourrait être de longue durée, il se hâta, autant que son état le permettait, de gagner Turin.

Là, malgré tous les soins, malgré les conseils des médecins les meilleurs, la maladie ne cessa de s'aggraver, et l'on dut bientôt mettre de côté les dernières espérances.

Ses souffrances devinrent de plus en plus pénibles, intolérables même; jamais cependant un mot de plainte ne s'échappa de sa bouche.

— « J'ai grande hâte, » disait-il seulement, « grande hâte. »
Ho fretta.

Il allait s'affaiblissant de plus en plus, et bientôt ce ne fut plus qu'à de rares intervalles qu'il recouvrait la plénitude de son intelligence.

Dans ces moments, il nommait un à un, avec une douce affection tous ceux qu'il avait aimés, qu'il aimait encore, présents, absents, et il faisait preuve autant que jamais de la souveraine bienveillance dont son cœur était plein.

Il mourut comme il avait vécu.

Durant sa cruelle agonie, une oreille attentive, s'approchant de ses lèvres, surprit plus d'une fois le nom de cette Italie bien-aimée pour laquelle il avait tant fait.

Je le demande: N'est-ce pas une bien haute, une bien pure, une bien noble figure que la sienne, — même au milieu de cette longue procession de morts illustres que ces dernières années ont fait passer sous nos yeux ?

HENRY BLANVALET.

12 Avril 1866.

UN ÉPISODE

DE LA

VIE DE LESSING.

Dans l'un de ces piquants articles où Henri Heine faisait à sa manière l'histoire de la littérature allemande pour les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, on lit sur Lessing ce joli passage : « Oui, la polémique fut la jouissance de notre Lessing. Aussi ne se demanda-t-il jamais longtemps si l'adversaire était digne de lui. C'est ainsi que cette polémique arracha bien des noms à un oubli très-mérité. Il a comme enveloppé dans l'ironie la plus spirituelle, dans la verve la plus charmante, bon nombre de petits écrivailleurs, et ils se conserveront pour l'éternité dans les écrits de Lessing, comme ces insectes coulés dans un morceau d'ambre. En tuant son adversaire, il lui donnait l'immortalité. Qui de nous eût jamais entendu parler de ce Klotz, sur qui Lessing dépensa tant de bonnes moqueries ? Les blocs satiriques qu'il amoncela sur ce pauvre académicien pour l'écraser, lui font aujourd'hui un monument indestructible. »

C'est précisément cette polémique avec Klotz, si vivement goûtée par H. Heine, que je voudrais exposer et apprécier ici dans ses traits principaux ; et, si je ne m'abuse, ceux qui

prendront connaissance de ce brillant morceau de Lessing ne trouveront pas exagérés les éloges que lui donnait le spirituel auteur des *Reisebilder*. Et puis il n'y a pas seulement dans ces pages de l'esprit et de l'éloquence ; on y trouve une véritable exposition de principes littéraires, une théorie des *mœurs* de la critique, développée par un maître. Ouvrons donc un moment le recueil des œuvres de Lessing, et disons d'abord au lecteur qui était l'homme que le grand polémiste eut cette fois à combattre.

Christian Adolphe Klotz, né dans la Lusace en 1738, avait eu à ses débuts dans le monde des lettres la carrière la plus facile et la plus brillante. A 24 ans, il était professeur à l'Université de Göttingen ; à vingt-sept, il était appelé à Halle comme professeur d'éloquence ; peu après il était dédommagé d'avoir refusé un appel à Varsovie par le titre de *Geheimrath* et un traitement élevé. Il avait publié une édition de Tyrtée et un certain nombre de petites dissertations écrites en latin qui avaient été très-bien accueillies. Il aurait voulu, dit un écrivain allemand, jouer le rôle que sut remplir plus tard Heyne à Göttingen, marier l'étude de l'antiquité classique avec la culture moderne, la philologie avec l'esthétique. Il avait paru d'abord y réussir assez pour recevoir le suffrage d'hommes tels que Lessing lui-même et Herder. Dans son passage de son *Laocoon*, Lessing l'appelait « un savant d'un goût juste et fin. » Herder disait de lui : « Klotz, dont l'Allemagne attend plus encore qu'il n'a déjà donné, est un fin connaisseur des Grecs, un critique exact ; il a rendu service par ses éditions et ses jugements. Mais combien on aimerait à avoir quelques travaux de plus de lui sur les Grecs ! » Il rédigeait un journal scientifique, les *Acta Lite-*

¹ Fragments de littérature allemande, 1767.

rariora et écrivait dans plusieurs autres. Il avait su grouper autour de lui un grand nombre de disciples et d'adhérents dont la plume était à ses ordres, en sorte que son nom fut bientôt redouté dans le monde littéraire et qu'il y acquit une sorte de prépondérance bien propre à flatter une si jeune ambition.

Mais ce fut justement là ce qui le perdit. Il voulut à tout prix avoir de l'influence, briller dans chaque branche, et négligea les solides travaux. La gloire de Winckelmann et de Lessing l'attira irrésistiblement dans le champ de l'archéologie où il arriva, avoue son biographe, sans aucune préparation. Lire avec suite et dans leur ensemble les textes anciens était impossible à un esprit si mobile et qui se dispersait sur tant de sujets. Il devint « un bel-esprit chez les antiquaires et un antiquaire chez les beaux-esprits. »

Tel était l'homme qui, en 1766, profita de l'apparition du *Laocoon ou des limites de la peinture et de la poésie* pour se mettre en relations avec Lessing en lui adressant une lettre d'hommages où l'on sent l'admirateur sincère, mais où l'on sent encore plus le lettré vaniteux qui flatte pour être flatté à son tour. Il annonçait à Lessing son intention d'écrire sur le *Laocoon* et lui demandait même la permission de le faire. A ces avances, Lessing répondit avec une exquise politesse, mais sur un ton assez réservé. Quelques mois plus tard, Klotz lui envoyait sa critique du *Laocoon* avec une lettre écrite dans le même style que la première. Mais l'article et la lettre eurent peu de succès auprès de l'écrivain qu'ils concernaient. Aussi impatienté des flatteries de l'une que froissé des observations critiques de l'autre, Lessing perdit toute illusion au sujet du professeur de Halle et laissa son envoi et sa lettre sans réponse. Klotz se sentit profondément offensé et ne pensa plus qu'à lutter contre l'influence de Lessing et

de ses amis, qui, prétendait-il, formaient une école et aspiraient à un empire despotique sur la littérature. Pour cette lutte, il avait à sa disposition trois ou quatre journaux littéraires et les plumes de ses jeunes disciples et amis ; il en usa largement. Importuné de ces attaques sourdes et incessantes, Lessing se décida à faire une exécution, et il profita, pour ouvrir les hostilités, de la publication d'un écrit de Klotz « sur l'utilité et l'emploi des anciennes pierres taillées et de leurs empreintes. » Il fit paraître dans un journal de Hambourg, et bientôt après à part, une suite de *Lettres archéologiques*¹ (Briefe, antiquarischen Inhalts, 1768-69), dans lesquelles il relevait toutes les bévues de son adversaire et qu'il terminait par une appréciation sommaire des écrits et des intrigues de Klotz et de ses acolytes. C'est ce morceau final et capital que je me propose de donner presque en entier, négligeant comme de juste les discussions techniques qui remplissent la plus grande partie des *Antiquarische Briefe*, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Notre citation commence à la 51^{me} lettre :

Lorsque M. Klotz eut vu le commencement de ces lettres dans les feuilles publiques, il se donna toute la peine du monde pour en parler avec la froideur solennelle d'un homme de qualité. Il était surpris que j'eusse pu prendre si mal quelques doutes qu'il avait exprimés en toute modestie ; il assurait que la conscience qu'il avait de ses irréprochables intentions ne lui permettait pas de craindre le mécontentement, bien moins encore la colère de qui que ce fût ; il déclarait que notre querelle intéressait peu le public, en présence duquel je voulais lui faire la leçon et qu'il ne voyait pas le profit que les arts et les sciences en pourraient tirer ; il parlait de feu son ami, le comte Caylus ; il témoi-

¹ Ces *Lettres* sont censées adressées au directeur du journal dans lequel elles parurent pour la première fois, à divers intervalles.

gnait sa gratitude à MM. Hagedorn, Lippert, Winkelmann, auxquels il devait le peu de connaissances artistiques qu'il possédait ; il reconnaissait qu'il pouvait ne m'avoir pas compris, mais remarquait en même temps que moi-même je ne l'avais pas compris sur un certain point ; il me mettait enfin sur la conscience que je l'avais appelé moi-même un jour « un savant d'un goût très-sûr et très-fin. »

Voici ce que je lui répondis alors ou ce que j'aurais pu lui répondre :

M. Klotz dit « que notre querelle intéresse peu le public. » Mais si je me représente le public comme un juge ? Un juge doit écouter tous les différends et statuer sur tous, même sur les plus minimes, qu'ils l'intéressent ou non. Et puis, que sont donc les écrivains ? Qui sommes-nous donc nous deux, M. Klotz et moi, parmi les écrivains, pour prétendre à intéresser le public ? Tous les lecteurs sur lesquels nous pouvons compter sont, çà et là, de temps à autre, quelque studieux oisif à qui peu importe avec quel chiffon de papier il tue le temps, quelque pédant curieux ou malin, quelque savant désireux de se récréer ou de se distraire, quelque jeune homme qui pense apprendre de nous, ou avec nous, ou à propos de nous. Et c'est cette poignée d'individus que nous avons l'impertinence d'appeler le public ! Mais soit, soit ! Si ces gens-là sont le public, certainement nous intéressons le public.

M. Klotz ajoute « qu'il ne voit pas le profit que les arts et les sciences pourront tirer de notre querelle. » Ce serait tant pis pour lui, qui a fait naître ce différend. Cependant la critique ne pourrait-elle pas, elle, en tirer quelque profit ? Peut-être, il est vrai, la critique n'est-elle pour M. Klotz ni un art, ni une science.

M. Klotz parle « de remarques et d'objections qu'il aurait avancées avec la plus grande modestie. » Si la modestie consiste à accompagner d'une courbette toutes les importunités dont on accable quelqu'un, sa prétention à la modestie est bien fondée.

Mais, si je ne me trompe, la vraie modestie d'un savant consiste en tout autre chose, et voici en quoi elle consiste : Le savant modeste connaît exactement les limites de ses connaissances et de son esprit, et il sait s'y tenir ; il estime assez un écrivain quelconque pour ne pas le contredire avant de l'avoir compris ; il ne demande pas que l'écrivain dont il n'a pas saisi la pensée accepte ses objections ; il ne l'accuse pas de susceptibilité pour ne pas les avoir acceptées ; il va rondement au fait

dans les polémiques qu'il s'est lui-même attirées; il ne tergiverse pas; il ne dit pas, pour toute réponse, d'un ton algre-doux, d'un air dédaigneux : « Le public ne s'intéresse pas à ces choses; je ne vois pas quel profit la science en peut tirer, » etc.

Ce n'est que la vanité blessée qui cherche à se tirer d'embarras par de tels discours, et un homme vain peut bien être poli, mais jamais modeste.

Il est déjà triste que la politesse soit prise si facilement pour de la modestie. Mais il serait plus triste encore que la franchise la plus légitime fût taxée de mécontentement et de colère.

« La certitude que j'ai, dit M. Klotz, de n'avoir voulu offenser personne au monde »..... — Offenser! offenser de propos délibéré! Qui donc accusera M. Klotz de cela? Faire passer avec préméditation un mauvais moment à quelqu'un, voilà ce qu'il peut bien, voilà ce que son noble cœur se croit bien permis, comme il le reconnaît avec la plus aimable franchise dans un passage de son journal. Mais faire passer un mauvais moment à quelqu'un, est-ce donc la même chose que l'offenser!

« Cette certitude, dit-il, ne me permet pas de craindre le mécontentement de qui que ce soit, encore moins la colère de M. Lessing. » — Ma colère! ma colère! Oh! Monsieur le Conseiller intime se moque de moi.

Et un peu aussi de ses lecteurs. Car je dois, à l'entendre, avoir trouvé bon de lui faire la leçon en présence du public. Moi, à lui? Pardon, j'ai simplement trouvé bon de me soustraire une fois pour toutes à ses éternelles tentatives de m'instruire. Et pourquoi cela? C'est que, par malheur, je n'y trouvais aucune instruction. Et ces leçons qu'il m'adressait, ne me les adressait-il pas aussi en présence du public? Ou bien ce que M. Klotz fait dans ses écrits resterait-il donc ignoré du public? Cela pourrait bien être.

Lessing continue sur ce ton à mettre en déroute les excuses et les essais de justification de Klotz. Ce dernier voyant que ses airs réservés et dédaigneux ne donnaient le change à personne avait déclaré, dans une seconde réponse aux premières *Lettres archéologiques*, qu'il s'étonnait fort de la

colère de Lessing contre lui, puisque c'était Lessing lui-même qui, dans une lettre du 9 Juin 1766, lui avait demandé son jugement sur le *Laocoon*, et cela dans les termes les plus polis et les plus obligeants.

C'est donc moi, — s'écrie Lessing, — qui lui ai écrit le premier ! Celui qui a ouvert la correspondance entre nous, ce n'est pas lui, c'est moi ! A-t-il donc réellement oublié que ma lettre du 9 Juin n'était qu'une réponse à sa lettre du 9 Mai ? A-t-il réellement oublié que dans cette lettre il me demandait la permission de me communiquer ses remarques sur le *Laocoon* par la voie des *Acta literaria* ? Cela étant, je suis obligé de rafraîchir sa mémoire, et il ne peut m'en vouloir si je suis son exemple dans la manière de m'y prendre. S'il lui était permis de faire imprimer un passage de ma lettre, il ne peut m'être interdit d'en faire autant de toute la sienne. La voici, mot pour mot.

Suit cette lettre de Klotz dont nous avons déjà parlé plus haut et que Lessing accompagne du commentaire suivant :

Quand je reçus cette lettre, je ne m'y attendais ni plus ni moins qu'à une lettre venue de la lune. Il fallait pourtant y répondre. Et comment ? Le ton était donné, et ne pas s'y conformer eût été de la plus grossière froideur. M. Klotz se souvient de m'avoir vu, dès son âge le plus tendre, dans la maison de son père ; il faudra bien que je m'en souviennne aussi. M. Klotz assure avoir toujours été un de mes plus sincères admirateurs, — admirateur de mes écrits, cela s'entend — et M. Klotz était aussi écrivain. M. Klotz avoue avoir appris par mon livre beaucoup de choses qu'il ne savait pas auparavant ; cela veut dire que, lorsqu'on n'est pas très-savant, on peut beaucoup apprendre du premier livre venu, ou plutôt du plus mauvais livre ; et, en ce cas, je puis en toute humilité lui renvoyer le compliment. Enfin, M. Klotz n'est pas partout de mon avis ; il a des objections à faire à mon livre, il veut réfléchir à ces objections ; il croit que je voudrai bien lui permettre de publier ces objections. Permettre ! Et si je ne voulais pas lui permettre ? Que d'absurdités n'écrit-on pas par pure politesse ! Ainsi, je ne dois pas seulement le lui permettre ; je dois lui assurer que je m'en réjouirai.

Mais cette assurance — je vous le demande, mon ami, je le demande à qui voudra me répondre, — cette assurance que la critique, les remarques, les objections que M. Klotz désire publier seront les bienvenues, cette assurance est-elle la même chose qu'une prière venant de moi pour provoquer cette critique, ces remarques, ces objections? Peut-on dire que je lui aie demandé ce que je ne pouvais pas décemment refuser? Voilà pourtant ce que dit M. Klotz.....

Après avoir cité un passage textuel de sa réponse à la première lettre de Klotz et en avoir précisé le sens, Lessing en vient à la lettre qui accompagnait l'envoi de l'article sur le *Laocoon*. Il donne cette lettre tout entière comme l'autre et reprend :

Que dites-vous de cette lettre, mon ami? N'est-ce pas une jolie, fine, douce, caressante lettre, pleine d'amitié, de confiance, d'humilité, d'estime? Oh certes! Et le morceau qui l'accompagnait! Voilà ce que j'appelle un article! Voilà un homme qui s'entend à louer! Oh! comme mon cœur battit! Je savais maintenant qui j'étais! J'étais *elegantissimi ingeni vir*; j'étais *verus Gratiarum alumnus*; les Muses m'avaient donné *dudum principem inter Germaniae ornamenta locum*..... C'était maintenant que mon livre pouvait m'être cher! Car il était pour M. Klotz un *aureolus libellus* et M. Klotz criait à tous ceux qui voudraient le lire les paroles de Platon : de sacrifier auparavant aux Grâces.

Que ne dois-je pas avoir répondu au charmant auteur sur cette lettre et sur cet article! Avec quel ravissement de reconnaissance ne dois-je pas avoir conclu avec lui un traité éternel d'alliance offensive et défensive! N'est-ce pas?

L'engage M. Klotz à faire imprimer ma réponse à cette seconde lettre et à cet article. Elle me fera rougir maintenant si elle est conçue dans les termes auxquels je dois croire qu'il s'attendait. Mais qu'il ne m'épargne seulement pas! Je dois être humilié; et qu'est-ce qui pourrait m'humilier plus profondément que d'avoir joué avec lui le *mutus mutum*!

La vérité, mon ami, est que je n'ai pas du tout répondu à M. Klotz sur sa seconde lettre et sur son article, — que je lui dois encore aujourd'hui cette réponse. J'en avais assez de sa seconde lettre, ma réponse

n'aurait peut-être fait que m'en attirer une troisième, et que serait-il arrivé si je n'avais rompu qu'à la troisième ou à la quatrième ! Il me fallait pourtant bien rompre une fois, et, selon moi, plus tôt une telle impolitesse a lieu, moins elle est grande.

Après sa première lettre, je pouvais répondre obligeamment à M. Klotz, tout en restant sincère. Je supposais l'homme provisoirement tel que je désirais le trouver ; et qui a jamais vu un manque de sincérité dans le fait d'accueillir les avances d'un inconnu en l'appelant bon ami, parce qu'il se trouve à la fin que cet inconnu n'était ni bon, ni ami ? — Après la seconde lettre, il en était tout autrement. Pour y répondre obligeamment, j'aurais dû parler directement contre ma conviction ; et en parlant selon ma conviction, je devais craindre de blesser M. Klotz plus vivement que par un silence dont il s'ingénierait sans doute à trouver le motif le moins choquant pour sa vanité.

Cette alternative, de jouer le flatteur vis-à-vis de M. Klotz, ou de lui dire des choses désagréables, avait une double cause : Ses éloges me paraissaient de la dernière fadeur, parce qu'ils étaient ridiculement exagérés ; et ses critiques me paraissaient excessivement pauvres, malgré toute la solennité avec laquelle il les proférait.

Sur le premier point, il aurait fallu que je lui disse : « Mon très-cher Monsieur, autre chose est d'encenser les gens, autre chose de leur jeter l'encensoir à la tête. Je crois sans peine que vous vouliez faire la première de ces deux choses, mais c'est la seconde que vous avez faite en réalité. Je crois volontiers qu'il ne faut l'imputer qu'à votre maladresse dans le maniement de l'encensoir, mais je n'en ai pas moins les bosses, et je les sens. Je suis charmé sans doute d'apprendre de vous-même que j'ai écrit un assez bon petit livre. Je ne suis pas moins charmé de me voir mis par vous au nombre des ornements de l'Allemagne ; car qui ne désire tout au moins ne pas faire honte à sa patrie ? Mais ne me chatouillez pas trop..... Vous croyez donc que j'ai une peau d'éléphant, car vous y allez toujours plus fort et c'est à n'y plus tenir. Vous ne me donnez pas seulement une place parmi les gloires de l'Allemagne ; vous me donnez une des premières, si ce n'est la première. Ce n'est pas vous seulement qui me la donnez ; s'il faut vous croire, ce sont les Muses qui me la donnent. — bien plus, qui me l'ont donnée depuis longtemps : *Cui dudum principem inter Germaniae*

ornamenta locum Musae tribuerunt. Mon très-cher, mon très-cher Monsieur, vous commencez à m'inquiéter. Si vous croyez sérieusement ce que vous dites, pour sûr vous n'avez pas inventé la poudre. Mais si vous le dites sans en croire un mot, simplement pour vous moquer de moi, vous êtes un méchant homme. Cependant vous pourriez bien n'être si méchant, ni si sot : vous ne louez sans doute le rocher que pour l'écho. Vous coupez le morceau non pour ma bouche, mais pour la vôtre ; ce qui m'étranglerait descend chez vous tout droit. S'il en est ainsi, mon très-cher Monsieur, je vous plains de vous être si mal adressé. La paume que je ne veux pas recevoir, je ne veux pas non plus la relancer. Vous êtes sans doute plus savant que moi, mais pour cela vous inscrire parmi les gloires de l'Allemagne, vous placer où vous voulez me placer, je ne le puis absolument, dût-il m'en coûter la vie. Que si les Muses l'ont déjà fait, j'avoue n'en rien savoir, et je ne voudrais pas attribuer un tel acte aux Muses sans de bonnes raisons. Que si les Muses doivent le faire plus tard, je m'en réjouirai ; mais travaillons et attendons. L'honneur est au but, et quand on est au but, on n'a plus à courir. »

Sur le second point, il m'aurait fallu dire à M. Klotz : « Mon très-cher Monsieur, je trouve que vous avez une vaste lecture ou que vous vous entendez du moins parfaitement à paraître l'avoir. Vous devez avoir aussi une jolie collection de notes et d'extraits. Je n'en ai pas pour ma part, et je ne voudrais pas faire croire que j'aie lu une seule page de plus que ce que j'ai lu en réalité. Je trouve même parfois que j'ai déjà beaucoup trop lu pour la santé de mon esprit. La moitié de ma vie s'est passée à apprendre ce que d'autres ont pensé. Il serait bien temps aujourd'hui de penser par moi-même, ou s'il était déjà trop tard pour cela, de mettre si bien en ordre ce que j'ai appris des pensées d'autrui, de le préciser et de l'éclaircir de telle sorte qu'au besoin cela pût passer pour mes propres pensées. Il ne paraît pas que vous en soyez encore où j'en suis ; il ne paraît pas que vous sentiez le besoin de faire de la place dans votre tête aussi vivement que je le sens ; vous entassez encore et je jette déjà dehors. Je remarque avec reconnaissance votre zèle officieux et affairé à mon égard ; mais prenez pourtant garde, mon très-cher Monsieur, que presque tout ce que vous voulez me donner, je l'ai déjà vu et rejeté. . . . J'aimerais assez vous avoir près de moi pour vous consulter comme un index vivant ; vous

ne me laisseriez pas manquer de renvois aux pages du livre, mais pour les pensées, je devrais m'en occuper moi-même. N'oublions pas qu'il me resterait à vérifier l'exactitude de vos renvois ; car souvent l'index dit tout autre chose que le livre..... »

C'est de cette manière et seulement de cette manière que j'aurais pu répondre à M. Klotz, si j'avais voulu ne pas faire violence à ma franchise. Mais si je me demandais : A quoi bon cette violence ? je me demandais aussi : A quoi bon cette franchise ? A quoi servirait-elle qu'à faire d'un ami incertain un ennemi certain. Choisis un autre moyen : épargne toute violence à ta franchise en t'épargnant la franchise elle-même ; garde le silence ; et je le gardai.

Pourquoi donc l'a-t-il rompu ? « C'est, prétendait Klotz, à cause de la colère que lui inspirait la fondation de ma *Revue* (*Bibliothek der schœnen Wissenschaften*), concurrence dangereuse pour le journal que rédige son ami Nicolai et auquel il travaille lui-même. J'avais, de plus, le tort de lutter contre le despotisme de l'école de Berlin. » Lessing réduit à néant toutes ces accusations et toutes ces hypothèses en déclarant qu'il est resté absolument étranger à la rédaction du journal de son ami Nicolai. Puis il s'écrie dans un célèbre passage, l'une des pages les plus fières qui soient sorties de sa plume :

M. Klotz et son très-chèr ami M. Riedel ont décidé une fois pour toutes d'établir une « école de Berlin » de leur façon et de faire de moi l'un de ses fondateurs. Cette soi-disant école doit vivre et s'agiter dans les journaux que M. Nicolai publie depuis douze ans et exercer le plus intolérable despotisme. Les mécontents de ce despotisme doivent être innombrables en Allemagne et M. Klotz veut s'être enfin mis à leur tête.

Beaucoup de bonheur à ces fantômes et aux actes chevaleresques qu'ils ont provoqués ! Mais pourquoi quelque génie bienfaisant ne destille-t-il pas les yeux de ces héros, du moins pour ce qui me concerne ?

En vérité je ne suis qu'un moulin et pas du tout un géant. Je reste à ma place, en dehors du village, sur la colline, seul, et je ne vais vers personne, et je n'aide personne, et je ne me fais aider par personne. Si j'ai quelque chose à verser sur mes pierres, je le mouds avec quelque vent que ce soit. Tous les trente-deux vents sont mes amis. De toute la vaste atmosphère, je ne demande pas un pouce de plus que l'espace dont mes ailes ont besoin pour se mouvoir. Mais qu'on leur laisse cet espace ! Des mouches peuvent y bourdonner à leur aise, mais il ne faut pas que de pétulants gamins viennent y passer et repasser à chaque instant dans leurs jeux ; il faut encore moins qu'on veuille arrêter ces ailes de la main, si l'on n'est pas plus fort que le vent qui les pousse. Celui qu'elles emportent et précipitent à terre ne doit s'en prendre qu'à lui-même, je ne puis pas l'y déposer plus doucement.

Admirable image, qui peint avec autant de vérité que de grandeur la situation isolée que faisait à Lessing, au milieu de son siècle, l'indépendance de son caractère et de son génie ! — Après avoir ainsi justifié sa conduite vis-à-vis de Klotz, Lessing en vient à examiner les procédés et les mœurs de la critique de ce dernier et de son école. Il prouve qu'elle ne se distingue pas seulement par son insignifiance scientifique, mais aussi par le penchant aux personnalités injurieuses et à la diffamation. Il en cite un exemple ; Klotz, pour expliquer la faiblesse des derniers ouvrages d'un savant distingué, avait raconté des détails déshonorants sur sa vie privée :

Abominable critique, s'écrie Lessing dans un généreux mouvement d'indignation, qui demande à savoir cela ? Dis-nous si le livre est bon ou mauvais, et pour le reste, tais-toi. Car la justice ne t'a pas chargé d'imprimer une telle flétrissure sur le front du malheureux. Il est vrai que M. Klotz a signé cette critique flétrissante des lettres F. S. A., sans doute pour faire entendre que l'article n'est pas de lui. Mais qu'il soit

de lui ou d'un autre, il n'en est pas moins son œuvre. Je n'en veux pour preuve que le titre de son journal : *Acta literaria scripta Klotzius*. L'aubergiste qui, dans sa maison, laisse sciemment assassiner quelqu'un n'est pas d'une ligne meilleur que l'assassin.

Lessing explique ensuite comment, malgré ces méfaits critiques, Klotz réussit, moitié par la crainte qu'on avait de ses injures, moitié par ses éloges et ses flatteries, à se créer un parti ; il montre comment ce parti se mit à encenser à son tour Klotz, et à l'encenser si bien, que le pauvre homme se crut passé au rang de maître et capable de faire la loi, non plus seulement dans le domaine de l'érudition latine, mais encore dans celui de la littérature allemande. Puis il confronte ses prétentions avec ses titres réels.

Qui est donc ce M. Klotz, qui se donne pour mission de faire comparaître devant son tribunal un Klopstock, un Mendelssohn, un Ramler, un Gerstenberg ? — C'est M. Klotz, le Conseiller intime. — Très-bien, voilà une désignation devant laquelle s'inclinera la sentinelle dans une forteresse prussienne ; mais le lecteur ? Quand le lecteur demande : Qui est M. Klotz ? il veut savoir ce que ce Monsieur écrit et sur quoi se fonde son droit de juger publiquement des hommes de cette portée. Ce ne sont pas ces hommes-là qui font valoir cette exigence, c'est le public. Le public ne peut pas avoir pour lui l'indulgence qu'il a pour un écrivain critique anonyme. Le critique anonyme ne veut être rien de plus qu'une des voix du public, et tant qu'il reste anonyme, le public l'accepte comme tel. Mais le critique qui se nomme ne veut pas être une des voix du public, il veut influencer sur l'opinion du public. Ses jugements ne doivent pas seulement obtenir l'influence que leur vaudra leur mérite intrinsèque ; ils doivent agir aussi par le nom de celui qui les exprime ; car autrement à quoi servirait ce nom ? Mais, de notre côté, nous avons le droit de demander que ce nom présente des garanties, de nous informer des services qu'a rendus celui qui le porte et qu'il a rendus dans la branche de la science ou de l'art dont il s'agit. Quand M. Klotz serait ministre d'État, quand il serait le plus grand *styliste*

latin, le premier philologue de l'Europe, qu'est-ce que cela nous fait ? Ici nous voulons savoir les services qu'il a rendus aux belles-lettres allemandes ; et quels sont-ils ? Qu'est-ce que notre langue a reçu de lui dont elle puisse être fière vis-à-vis des autres langues ? Que dis-je, fière ? — dont elle n'ait pas à rougir !

S'il en est ainsi de la tête, qu'en sera-t-il des membres ? Je ne demande pas qui sont les amis de M. Klotz. Ils veulent être inconnus et je crois qu'ils le resteront. Je ne demande à savoir ni leur nom, ni leur profession. Qu'il y ait des Conseillers intimes dans le nombre ou non, qu'ils soient professeurs ou étudiants, candidats ou pasteurs ; qu'ils habitent la ville ou la campagne ; qu'ils vivent de leur plume ou non, — tout cela m'est indifférent. Ne jugeons pas ce qu'ils écrivent d'après ce qu'ils sont ; mais jugeons de ce qu'ils devraient être d'après ce qu'ils écrivent.

En vérité, aucun d'eux ne devrait être professeur, du moins professeur de belles-lettres. Tous devraient encore être étudiants, des étudiants appliqués, modestes. Car lequel d'entre eux décèle, si peu que ce soit, plus de connaissances, des idées plus nettes que n'en doit avoir tout étudiant qui débute ? Qu'y a-t-il dans leur journal qui puisse appartenir à un homme simplement maître de son sujet ? Quel est le genre de prose ou de poésie, si petit qu'il puisse être, à propos duquel ces habileurs aient fait une seule observation neuve et juste ?..... Et quand ils osent s'attaquer au petit nombre d'écrivains à qui l'Allemagne doit de posséder une littérature qui puisse entrer en ligne de compte avec celle des autres nations, c'est là une insolence dont on ne sait ce qu'elle est le plus, ridicule ou odieuse. Qu'est-ce que ces écrivains doivent apprendre d'eux ? Enseigneront-ils peut-être à Klopstock à mettre plus d'imagination dans ses élégies ? ou à Ramler à en mettre moins dans ses odes ? Si stupides que soient de pareilles critiques, elles n'en font pas moins beaucoup de mal à un public qui en est encore à se former. Le lecteur inexpérimenté ne peut s'empêcher d'attacher une idée défavorable au nom d'hommes auxquels de si misérables écrivains peuvent faire si naïvement la leçon sans être sifflés.

Nous ne sommes pas encore au bout de la philippique de Lessing ; mais nous en avons cité tout l'essentiel et nous ne

voulons pas lasser la patience du lecteur. Nous emprunterons seulement aux dernières pages de notre auteur les deux célèbres thèses sur les différents tons de la critique et sur ce qui constitue les personnalités non permises dans la critique littéraire.

Si j'étais critique, si je me croyais destiné à cette profession, voici quelle serait ma gamme : douceur et ménagement pour ceux qui débute ; un doute mêlé d'admiration, une admiration mêlée de doute pour le maître ; une hostilité positive contre ce qui est médiocre ou nul ; l'ironie contre les vantards et l'amertume la plus impitoyable contre les intrigants. — Le critique qui a le même ton pour tous n'en a au fond aucun.

Tout blâme, toute raillerie que le critique peut justifier le livre de l'auteur à la main, est permis au critique. Personne ne peut lui prescrire le plus ou moins de douceur ou de dureté, de grâce ou d'amertume qu'il doit mettre dans le choix de ses expressions. Tout dépend du résultat qu'il veut atteindre par l'énoncé de son jugement, et il est nécessaire qu'il mesure à son gré ses paroles en vue de ce résultat. Mais dès que le critique laisse voir qu'il en sait plus sur l'auteur que ce que ses écrits ont pu lui apprendre, dès qu'il tire de ces informations le plus léger avantage contre l'auteur, aussitôt son blâme devient une offense personnelle. Il cesse d'être critique et devient — la plus misérable chose que puisse devenir une créature raisonnable — un faiseur de cancan, un diffamateur, un insulteur.

Tel est, presque en entier, ce curieux épilogue des *Antiquarische Briefe*, où l'on sent d'un bout à l'autre la plume d'un maître, d'un vrai législateur de la critique. A ce réquisitoire accablant, Klotz ne répondit rien, et en effet il n'y avait rien de décisif à répondre. Tout ce que des apologistes officieux ont pu dire en sa faveur se réduit à bien peu de chose. On a dit que Klotz n'avait pas également tort sur tous les points et que Lessing n'avait pas apprécié avec équité tous les détails de sa conduite ; que l'admiration du professeur de

Halle pour l'auteur du *Laocoon* était plus sincère, et ses objections contre certains passages du livre plus justifiées que son adversaire ne le donne à entendre. Je crois, en effet, qu'il n'est pas impossible de défendre Klotz avec avantage sur quelques points de détail ; mais, comme l'a fort bien dit M. Loebell, « dans les polémiques de ce genre la question est de savoir qui a raison dans l'ensemble, » et après les pages qu'on vient de lire, cette question ne saurait être douteuse pour personne.

Klotz ne survécut que peu d'années à cette lutte où il avait joué un si triste rôle, et ce qui est le plus fâcheux pour sa mémoire, c'est qu'au lieu de faire oublier ses erreurs et ses torts par des travaux sérieux, il continua jusqu'à la fin cette vie d'intrigues et de mesquines cabales qui lui avait attiré la redoutable inimitié de Lessing. Ce dernier méditait une nouvelle suite de *Lettres archéologiques* dans lesquelles Klotz n'aurait pas mieux été traité que dans les premières¹, lorsque le professeur de Halle mourut, très-jeune encore, le 31 Décembre 1771. Lessing qui, dans une lettre du 9 Janvier 1772, parle de cette mort plus légèrement qu'on ne voudrait, prit cependant la résolution de changer le ton de la troisième partie des *Lettres archéologiques* : « Il serait aussi inconvenant qu'inutile, écrivait-il quelques mois plus tard à Nicolai (22 Octobre 1772), de se disputer avec un mort qui ne peut plus ni se corriger lui-même, ni égarer les autres. » — Cette troisième partie n'a d'ailleurs jamais paru ; elle est restée à l'état de projet et de fragments sans importance.

¹ C'est encore la réfutation d'une opinion de Klotz qui sert de point de départ à Lessing dans sa belle dissertation « Sur la manière dont les Anciens ont représenté la mort » (1769), publiée quelques mois après les *Antiquarische Briefe*.

La polémique dont nous venons de raconter l'histoire n'est certes pas la plus remarquable de celles où fut engagé Lessing. Dans la *Dramaturgie de Hambourg* et dans l'*Anti-Gæze*, il s'agit de choses plus considérables que les bévues archéologiques de Klotz et ses intrigues littéraires : aux prises avec des intérêts plus vastes et des questions plus pressantes, Lessing s'est élevé naturellement à une plus grande hauteur et a créé des œuvres d'une bien autre popularité et d'une bien autre portée. Malgré tout le talent de l'écrivain, malgré les ingénieuses remarques semées à chaque pas, les trois quarts des *Antiquarische Briefe* sont aujourd'hui d'une lecture laborieuse et un peu ingrate. Mais le morceau que nous avons traduit, ces six ou sept dernières lettres de la seconde partie, nous paraît pouvoir se placer sans crainte à côté de ce que Lessing a écrit de plus achevé. A part quelques traits d'une rudesse peut-être un peu triviale, il me semble impossible de manier mieux toutes les armes de la polémique, d'unir plus de vigueur à plus de raison, de mettre plus d'esprit et plus de verve à défendre la cause de la probité, de la loyauté, du sérieux dans la vie littéraire. C'est par ces pages magistrales, et par tant d'autres pareilles dans le *Vademecum*, dans les *Literaturbriefe*, dans la *Dramaturgie*, que Lessing a obtenu l'influence décisive qu'il a exercée sur la littérature de son époque ; c'est par elles qu'il est resté et qu'il restera sans doute longtemps encore la plus haute personnification de la critique active et militante.

CH. RITTER.



DISTINCTION

ENTRE

LES PROPRIÉTÉS IMMOBILIÈRES ET LES BIENS MOBILIERS
DANS L'ANTIQUITÉ.

Quand on étudie l'histoire de la *Propriété*, à différentes époques, on remarque, chez les Romains, une division d'une nature toute particulière et qui paraît artificielle, dans les *biens* ou choses susceptibles d'appropriation individuelle. Qu'est-ce qu'étaient ces *res Mancipi* et ces *res nec Mancipi*, dont parlent les vieux jurisconsultes romains, en termes si formels et cependant si inintelligibles pour nous ?

« *Omnes res aut Mancipi sunt, aut nec Mancipi,* » dit Ulpien (fr. 19, 1), au début du chapitre où il fait connaître les conditions de transmission de biens, par vente ou échange. « *Magna autem differentia est Mancipi rerum et nec Mancipi* »², voyons-nous dans les Institutes de Gaius (II, § 18). Et cette distinction dans la nature légale des biens, disparaît, un jour, sous un trait de plume de Justinien, qui la déclare tombée en désuétude, et bonne, tout au plus, à fatiguer inutilement l'esprit des étudiants (Cod. Liv. VII. 25 et 31).

¹ Toutes les choses sont *Mancipi* ou *nec Mancipi*.

² La différence est grande entre les choses *Mancipi* et celles *nec Mancipi*.

Cette distinction des biens ne peut pourtant pas avoir été un simple caprice des anciens jurisconsultes romains ; ils en parlent avec trop de respect pour que l'on ait le droit de le supposer ; et, si des révolutions politiques et économiques ont permis à Justinien de la supprimer, comme n'ayant plus de raison d'être, il est permis de croire que ce n'eût pas été possible aux époques antérieures.

Quelle avait pu être, dans le vieux droit romain, la cause de cette distinction inintelligible aujourd'hui ? Les textes qui nous restent fournissent peu de renseignements à cet égard. Cicéron en parle comme d'une chose si connue, qu'il ne faut pas songer à trouver, chez lui, le moindre éclaircissement ; bien d'autres auteurs latins sont dans le même cas ; il faut arriver à Gaius et à Ulpien, pour trouver quelques renseignements ; et on peut voir, à leurs expressions, que la cause réelle leur échappe. Ce qui donne à penser que, depuis longtemps déjà, on observait les formalités qui y étaient relatives, sans se rendre compte de leurs causes.

De nos jours, cette distinction est tellement oubliée, que la langue française et peut-être aucune langue moderne ne fournissent d'expression qui traduise exactement ces deux mots : *mancipi*, *nec mancipi*, aussi ai-je dû les conserver sans altération. Et pourtant, peut-être y trouverait-on quelques lumières capables d'éclairer cette question, aujourd'hui si obscure, de la Propriété, de son droit, de sa légitimité.

Cette base fondamentale de la répartition des richesses dues à la fécondité du sol et au travail des hommes, la Propriété, bien que née de la spontanéité humaine, et antérieure à toute législation, à tout contrat authentique, n'est pas cependant une institution qui existe par elle-même. Contemporaine de la civilisation, et peut-être son meilleur appui, elle n'a pu naître en dehors de la société. Supposer un homme

ou une famille isolée sur le globe terrestre, ne permet pas de supposer, en même temps, la Propriété. Ni Adam et Eve, dans le paradis terrestre, ni Robinson Crusoé, dans son île, ne songeaient à leur qualité de propriétaires, qualité qui était superflue dans leur isolement.

C'est qu'en effet, outre la possession et la jouissance, il faut la distinction du *tien* et du *mien*, pour créer la première notion de Propriété ; il faut que l'homme rencontre dans un autre homme, un obstacle à l'usage d'une chose qu'il convoite. Le mythe du meurtre d'Abel est l'histoire de cette première rencontre de deux hommes convoitant le même objet et de la lutte sans merci qui en dut résulter.

Aussi, dans ces conditions, la Propriété est encore bien rudimentaire. S'il faut après avoir lutté contre la nature, pour conquérir ce que l'on s'appropriera, lutter encore contre ses semblables pour en jouir, la distinction du *tien* et du *mien* n'a produit qu'un fruit bien amer. Il faut, en conséquence, que l'homme fasse un nouveau pas dans la voie si pénible du progrès. Ce nouveau pas, c'est la création des *Sociétés*, par la réunion, en groupes plus ou moins nombreux, d'individus, de familles, jusqu'alors sans liens, et confédérées dès lors, pour s'assurer réciproquement, contre les étrangers au pacte, la jouissance de ce qu'ils possèdent.

Ce n'est que dans une agglomération de familles ainsi organisée, que la Propriété existe et peut exister. Mais il y a alors, entre les contractants, une société du genre de celles que le code appelle : Société en communauté de pertes et de gains, et que l'on appelle communément : peuple, nation, Etat, et quelquefois aussi peuplade, tribu, cité.

Dans cet ordre de choses, chaque associé, en échange de la protection qu'il reçoit pour sa personne et pour ses biens, doit son concours à la sécurité du groupe dont il fait partie.

Il en résulte naturellement pour la collectivité ou nation, le droit, et je devrais dire le devoir, de s'enquérir de ce que chacun de ses membres lui apporte d'éléments de sécurité, et de l'usage qu'il en fait. Et ce droit, loin de s'arrêter à la personne de chaque associé, peut s'étendre à tout ce qui lui appartient, en raison de l'utilité qui en peut résulter.

De son côté, l'homme, en renonçant à l'isolement, qui lui donnait l'indépendance, pour entrer dans une société, où il trouvait la sécurité, a dû se soumettre, sans trop murmurer, à une sorte de vérification de son apport, et à la perspective de la voir se perpétuer sur tout ce qu'il posséderait.

Si absolu, si illimité que soit, en principe, ce droit de la collectivité sur la personne et les biens de ses membres, il n'en a pas moins subi, dans son exercice, des modifications nombreuses, dues généralement à l'influence du degré de civilisation.

Avec les changements introduits par le temps dans les relations de peuples à peuples, sont venues nécessairement des modifications dans les institutions les plus fondamentales, et dans les lois qui en étaient l'expression.

Il ne faut donc pas, si l'on considère quelle différence il y a entre la civilisation moderne et la civilisation antique, s'étonner de ne trouver, dans nos lois, sur la Propriété, rien qui rappelle cette distinction, dans les choses susceptibles d'appropriation, si générale jadis, dont nous retrouvons la trace chez les anciens jurisconsultes romains et dans les termes de *mancipi*, *nec mancipi*.

Sans avoir la prétention d'expliquer complètement ce que les Romains entendaient par ces termes, qu'ils ne paraissent pas avoir toujours compris eux-mêmes, je vais exposer ce que j'en pense.

Tous les biens appartenant à chaque membre de la nation,

sa personne même, étaient, en droit, soumis à la surveillance de la collectivité. Tel était, tel est encore, pourrais-je dire, le principe.

Mais il est évident que tous les biens, de quelque nature qu'ils soient, ne peuvent pas être également l'objet de la surveillance de la collectivité qui en garantit la jouissance. Ce serait, pour le détenteur de ces biens, une intolérable immixtion dans ses affaires privées ; ce serait, pour la collectivité, une charge d'autant plus pénible qu'elle serait impossible à remplir dans bien des cas, et précisément dans ceux où elle serait superflue pour elle-même et tyrannique pour les propriétaires.

Cette surveillance de la collectivité s'est donc limitée à ce qui l'intéressait le plus directement, et surtout à ce dont elle pouvait surveiller l'usage, laissant le reste des biens individuels à la merci de leurs propriétaires.

Les biens soumis au contrôle ne peuvent pas être les mêmes chez tous les peuples, et varient en raison de la civilisation et des mœurs. C'est ainsi que, chez les peuples chasseurs, ils consisteront dans les armes de guerre et les engins de chasse, dont l'état intéresse la peuplade, à cause de l'utilité qu'en peut tirer le propriétaire, pour le salut et le bien public. Mais les objets destinés uniquement à la parure du possesseur resteront en dehors de tout contrôle. Les premiers seraient, si on voulait leur appliquer la classification du droit romain, des biens *mancipi*, et les seconds des biens *nec Mancipi*.

Chez les populations agricoles, où le territoire est, pour les nécessités de la culture, divisé en matière à Propriété, le sol, c'est-à-dire les lots de terrain, impossible à dissimuler, reste toujours soumis à ce contrôle public. Le droit des gens moderne, expression de notre civilisation et des rapports

entre individus et entre peuples, s'occupe peu de ce que peut être le propriétaire d'une part du territoire d'une nation ; cela est devenu sans importance. Il n'en était pas de même chez les peuples de l'antiquité ; c'eût été en opposition complète avec leurs idées politiques, morales, religieuses.

En effet, étudions spécialement la constitution des peuples de l'Italie centrale, avant que Rome les eût soumis, et nous trouverons des matériaux pour l'explication de cette distinction des choses *mancipi* et de celles *nec mancipi*.

A cette époque, c'est-à-dire du VIII^e au V^e siècle avant l'ère chrétienne, l'Italie était divisée en un nombre considérable de peuples indépendants les uns des autres, presque toujours en guerre entre eux. Le territoire de chacun de ces peuples se composait exclusivement de la cité, souvent une mince bourgade, construite dans une position d'une défense facile, et de sa banlieue immédiate. Chacun de ces peuples avait un gouvernement qui lui était propre, démocratique ou aristocratique, monarchique ou républicain ; chacun d'eux avait une religion, des cérémonies de culte qui lui étaient particulières ; chacun d'eux se tenait pour bien supérieur à tous ses voisins, et se croyait prédestiné au rôle de conquérant et de dominateur. Avec de pareilles idées, les relations ne pouvaient être que très-restreintes et devenaient hostiles sous le moindre prétexte.

Le principal résultat de cette constitution politique, était de forcer chacun de ces petits États, à savoir aussi exactement que possible, quelles étaient ses ressources, tant en hommes qu'en choses, c'est-à-dire, connaître sa puissance et sa richesse. Aussi, on faisait, chez chacun d'eux, à des époques déterminées, un recensement, tant des citoyens que de leurs biens. Ce recensement, dont la censure romaine nous a con-

servé le souvenir, se terminait par des cérémonies religieuses et des sacrifices, pour attirer, sur l'universalité des hommes et des choses recensées, la protection du dieu spécial de la nation, et encore plus pour astreindre la collectivité souveraine, à protéger chacun de ses membres contre toute lésion, soit du dedans, soit du dehors.

Pour tout ce qui avait été recensé, soit hommes, soit choses, la collectivité était engagée; elle ne pouvait, sans parjure, manquer à prendre parti, contre l'étranger, pour celui de ses membres qui était lésé, qu'il eût tort ou raison.

C'est dans cette opération de recensement des citoyens et de leurs biens, et dans l'engagement, pris par la souveraineté collective, de les protéger, en même temps que chaque citoyen s'engageait, de son côté, à concourir, selon ses moyens, à la sécurité commune (ce qui constituait un véritable contrat bilatéral), qu'il faut chercher l'explication de ces rapports étroits, qui liaient chaque particulier et le privaient d'une part de sa liberté dans la jouissance et la disposition de certains de ses biens.

Tout ce qui appartenait aux citoyens n'était pas absolument compris dans le recensement : en était d'abord retranché ce qu'il convenait au propriétaire de ne pas déclarer; en était aussi retranché tout ce qui n'était pas matériel et tangible; puis tout ce que la collectivité sentait ne pouvoir garantir d'une façon certaine; et enfin tout ce qui ne l'intéressait pas directement, par ses rapports immédiats et nécessaires avec le sol : tous ces biens étaient rejetés dans les choses *nec mancipi*, la collectivité n'avait pas à s'en occuper. Tandis que tout ce qui était bien-fonds, et en était inséparable, pour une cause quelconque, sous peine de diminution évidente de valeur, était compris dans le recensement et était classé dans les choses *mancipi*; les richesses industrielles et commercia-

les en étaient exclues, parce que, grâce à la facilité avec laquelle elles pouvaient être transportées d'un lieu dans un autre, sans grande perte, elles n'imposaient pas à leurs propriétaires, un dévouement à la prospérité nationale aussi absolu que les biens fonciers.

Tout ce qui, pouvant être porté au rang des choses *mancipi*, n'avait pas été déclaré, à temps, par son propriétaire, devenait chose *nec Mancipi*, au moins jusqu'au premier recensement. Les hommes n'étaient pas exceptés, et, dans ce cas, perdaient la qualité et les droits de citoyens, jusqu'à réinscription dans les listes.

Dans l'intervalle de deux recensements, rien ne pouvait être changé à ce qui avait été constaté, en dernier lieu, sans être porté à la connaissance du peuple assemblé, et soumis à son approbation. C'est ce qui explique certaines formalités observées aux naissances et aux mariages, celles des testaments chez les anciens Romains, celles surtout de la transmission des biens fonciers, des choses *mancipi*, d'individus à individus.

« Sont choses *mancipi*, disait Ulpien, plusieurs siècles après l'époque dont nous parlons, les biens situés dans le territoire Italique, tant à la campagne, comme les biens-fonds, qu'à la ville, comme les maisons; ensemble les servitudes des biens-fonds ruraux, telles que les chemins d'accès, de desserte; d'exploitation, les prises d'eau, ensemble les esclaves et les bêtes de somme ou de trait, comme bœufs, mulets, chevaux ânes; les autres choses sont choses *nec Mancipi* ¹. »

¹ Mancipi res sunt prædia in Italico solo, tam rustica, qualis est fundus, quam urbana, qualis domus; item jura prædiorum rusticorum, velut via, iter, actus, aquæductus; item servi et quadrupedes quæ dorso collove domantur, velut boves, muli, equi, asini. Ceteræ res nec Mancipi sunt. (Ulp. fr. XIX, 1.)

Cette énumération montre que les biens devaient leur qualité de *mancipi*, surtout à ce qu'ils comprenaient une part du territoire national, impossible à soustraire au contrôle public, ce que leur propriétaire n'eût d'ailleurs fait qu'à son préjudice, puisqu'il les aurait privés de la protection de la collectivité.

L'énumération des appartenances et dépendances des biens-fonds ruraux, toute incomplète qu'elle soit, montre que tout ce qui était nécessaire à leur mise en valeur acquerrait la qualité de choses *mancipi*, et ne pouvait en être détaché au caprice du propriétaire. On pourrait croire que le jurisconsulte que je viens de citer avait parfaite connaissance de la raison d'être de cette classification s'il n'ajoutait :

« Les éléphants et les chameaux, quoique bêtes de somme ou de trait, sont *nec mancipi*, parce qu'ils sont au nombre des bêtes étrangères ¹. »

Il est évident qu'Ulpien n'y comprend plus rien. Les animaux dont il parle n'étaient pas employés aux travaux agricoles, en Italie, et ne pouvaient pas participer à leur nature légale. Si le privilège du *mancipi* avait été conféré par les Romains à des pays où l'éléphant et le chameau sont utilisés à l'exploitation du sol, il eût été nécessaire de les classer au rang des biens *mancipi*, et cependant ce que dit Ulpien ne le donne pas à penser.

Cette différence entre les choses *mancipi* et les choses *nec mancipi* était telle que les premières, chez les Romains, par exemple, donnaient seules la qualité de propriétaires politiques à ceux qui les avaient, et que les secondes ne créaient aucun droit en faveur de leurs détenteurs, rejetés dans une

¹ Elephanti et cameli, quamvis collo dorsove domentur, nec mancipi sunt, quoniam bestiarum numero sunt (Ulp. fr. XIX, 1).

classe spéciale de citoyens, la sixième et dernière. C'est ce qui explique l'existence, à un certain moment, de particuliers riches, dans cette sixième classe que l'on appelait la plèbe prolétaire. Politiquement, ces riches prolétaires ne possédaient rien, puisqu'ils n'avaient rien qui fût soumis au cens, seul contrôle connu et accepté. Mais pour n'être pas biens *mancipi*, leurs richesses n'en étaient pas moins très-réelles, elles devaient avoir leur poids sur l'opinion et modifier les institutions de la république romaine, le jour où, par suite des changements survenus, l'on aurait commencé à perdre de vue le vrai sens de la distinction du *mancipi*.

Il ne faut pas s'imaginer que cette distinction des biens en choses *mancipi* et choses *nec mancipi* fût spéciale au peuple romain. Si nous n'en trouvons de traces formelles que dans les lois romaines, la cause en est surtout à ce que celles-ci seules ou à peu près nous sont parvenues, et on sait combien modifiées, combien différentes de ce qu'elles furent dans les premiers temps. L'adoption presque universelle de cette distinction dans les biens me paraît résulter naturellement de ce que nous savons des sociétés antiques, où toutes les institutions tendaient à entretenir ces idées égoïstes, cette haineuse animosité contre tout ce qui était étranger au groupe national ; esprit d'isolement et d'exclusivisme si obstiné qu'il ne permit pas aux Italiens et, plus tard, à tant d'autres peuples, de s'entendre pour mettre un obstacle aux conquêtes des Romains, et écraser ce peuple avant qu'il pût leur imposer son joug.

Nous trouvons des traces de cette distinction des biens dans les lois des peuples grecs. Qu'était-ce en effet que ce partage du territoire de la Laconie en un nombre limité de propriétés foncières, dont chacune devait être le lot d'un Spartiate ? Evidemment Lycorgue n'avait songé qu'à mainte-

nir un nombre déterminé de propriétaires spartiates, celui que, dans sa sagesse, il avait cru suffisant pour constituer perpétuellement une milice assez forte contre l'étranger. Mais ce législateur si vanté n'avait rien prévu contre les richesses mobilières ; et il vint un moment où l'abondance des métaux et objets précieux de toute nature fut telle à Sparte, et leur répartition si inégale, qu'il en résulta une aristocratie qui s'empara des propriétés foncières, en dépit des lois de Lycurgue et causa ainsi la ruine nationale.

D'autres cités avaient des institutions plus ou moins semblables à celles, soit de Rome, soit de Sparte, qui prouvent l'existence chez elles de cette distinction des biens. Athènes fait exception, mais il est facile d'en donner la raison. Sa législation fut remaniée dans toutes ses parties par Solon, et outre que ce fut à une époque où, déjà, la raison d'être de cette distinction des biens commençait à se perdre, il faut observer que Solon appartenait à la classe des commerçants, de ceux précisément dont la richesse consiste en biens mobiliers, et qu'il ne devait pas partager les préjugés des propriétaires fonciers. De plus, Athènes était, par sa position et par son port, un centre commercial si important, que l'on ne pouvait pas y fermer longtemps les yeux sur les richesses créées par le commerce et l'industrie, c'est-à-dire les choses *nec mancipi*. Aussi la réforme de Solon dût-elle trouver de nombreux partisans pour la faire triompher.

Cette énorme différence que, dans l'antiquité, on mettait entre les biens fonciers et les richesses commerciales, peut fournir encore une interprétation de cette loi de Moïse, objet de tant de commentaires, qui ordonnait que les propriétés fissent, à l'année du Jubilé, retour à ceux qui les avaient aliénées. Si l'on remarque, en effet, que Moïse, se conformant aux idées de son temps, ne connaissait d'influence po-

litique qu'aux détenteurs d'une portion du territoire national ; et qu'il pouvait penser que plus les détenteurs en seraient nombreux, plus l'indépendance nationale compterait de bras disposés à la soutenir, il n'y a rien de surprenant à ce qu'il eût réservé à ceux qui, sous la pression de la nécessité, avaient aliéné leurs terres, le droit de les reconquérir, par le rachat, à des époques déterminées, et à la valeur du moment. Si, comme le font penser les paroles de quelques prophètes, cette loi ne fut jamais observée, et si les acquéreurs des terres, riches et puissants, refusèrent de tenir compte des demandes de rachat qui durent leur être faites, cela tient évidemment à ce que l'importance de chacun d'eux étant en proportion de l'étendue de leurs propriétés, ils ne voulurent pas se dessaisir, pour ne recevoir en échange que des choses dont ils avaient déjà une quantité suffisante, choses qui pouvaient bien avoir une valeur égale au point de vue économique, mais non au point de vue politique. Interprétée à l'aide de la distinction des biens que nous trouvons dans le vieux droit romain, la loi de Moïse, de communisme et irrationnelle, devient une preuve éclatante de l'intelligent patriotisme du législateur hébreu.

Sur ces citoyens et ces biens inscrits dans le recensement, et mis ainsi sous la protection de la force nationale, l'autorité publique avait toujours droit de surveillance, et il était du devoir de tout bon citoyen de faire connaître au peuple tout ce qui pouvait nuire à la sécurité publique. Ces dénonciations, qui portaient aussi bien sur la conduite même privée des citoyens, que sur la bonne ou mauvaise administration d'un bien, ne devinrent honteuses que du moment où elles furent exploitées par les partis et servirent des vengeances privées.

Mais cette surveillance du peuple sur les biens dits *mancipi*,

chez les Romains, n'était jamais plus grande que lorsqu'il s'agissait de leur changement de propriétaire, soit par décès, soit par vente. Alors tout le peuple était appelé à accepter le nouveau propriétaire et il suffisait d'une opposition justement motivée pour que le légataire ou l'acquéreur ne pût pas devenir propriétaire, conformément aux lois.

Il semblait en effet irrationnel à ces membres d'une petite nation, en état perpétuel de guerre plus ou moins ouverte avec leurs voisins, de laisser un étranger devenir propriétaire d'une partie du territoire. Ne pouvait-il pas, en vertu du droit de jouissance qu'il aurait, nuire à l'Etat, où il n'était que propriétaire, au profit de celui où il était citoyen ; où il participait à tous les droits qui étaient attachés à cette qualité ?

Il n'entre pas dans mon plan de parler du testament chez les Romains ; je me bornerai à parler des lois relatives aux transmissions de biens par vente ou échange.

Il ne nous reste malheureusement, à cet égard, que des renseignements fournis par des auteurs qui écrivaient à une époque relativement moderne, et lorsque déjà le droit du plus fort avait soumis aux Romains tout le monde connu ; lorsque, par suite, les formalités qui constataient un changement de propriétaire n'avaient plus de raison d'être, et n'étaient plus comprises. Cependant le rapprochement de quelques textes nous éclairera peut-être. Voici ce que dit Ulpien dans le chapitre dont j'ai déjà cité quelques passages :

« On acquiert la propriété de chaque chose par la mancipation, par la tradition, par l'usucapion, par la cession du droit, par l'achat aux enchères, par la loi.

» La mancipation est la forme d'acquisition spéciale aux choses *mancipi*, elle se fait en prononçant des mots déterminés et en présence du porte-balance et de cinq témoins.

» Les biens meubles, objets d'une mancipation, doivent être présents, sans être en plus grande quantité que la main peut en tenir; les biens immeubles peuvent être en grand nombre et dans divers lieux.

» La tradition est l'espèce de transaction spéciale aux choses *nec mancipi*. On en devient propriétaire par la remise même; il est entendu qu'elles doivent être remises par le propriétaire légitime¹. »

Gaius nous donne dans ses commentaires quelques détails sur les formalités d'une mancipation, où l'objet de la vente est un homme (G. I. 119.)

« La mancipation, dit-il, est une vente, par formes symboliques, rappelant ce en quoi consiste précisément le droit de cité des Romains. Voici ce qui se passe : Avec l'assistance d'au moins cinq citoyens Romains majeurs, qui servent de témoins, auxquels on en adjoint un autre, de même condition, chargé de tenir une balance d'airain, ce qui le fait appeler porte-balance, l'acquéreur par mancipation, tenant l'objet, dit ainsi : *J'affirme que cet homme est mien, conformément au droit des Quirites, l'ayant acheté avec cette monnaie et la balance d'airain*. Puis il frappe la balance avec la monnaie, et donne cette monnaie au vendeur par mancipation, comme si c'était le prix convenu². »

¹ Singularum rerum dominia nobis adquiruntur mancipatione, traditione, usucapione, in jure cessione, adjudicatione, lege. — Mancipatio propria species alienationis rerum mancipi, eaque fit certis verbis, libripende et quinque testibus presentibus. — Res mobiles non nisi presentes mancipari possunt, et non plures quam quot manu capi possunt; immobiles autem, etiam plures simul, et quæ diversis locis sunt, mancipari possunt. — Traditio propria est alienatio rerum nec mancipi. Harum rerum dominia ipsa traditione adprehendimus, scilicet si ex justa causa traditæ sunt nobis (Ulp. fr. XIX, 2. 3, 6, 7).

² Est autem mancipatio, ut supra quoque diximus, imaginaria quædam venditio: quod et ipsum jus proprium civium Romanorum est,

Gaius a raison de dire que ces formes sont symboliques. Lorsque, en effet, Rome n'était qu'un très-petit Etat, perdu au milieu des peuples latins et étrusques, la vente d'une chose pour laquelle la mancipation était obligatoire, se faisait, comme je l'ai dit précédemment, dans l'assemblée du peuple. Chaque citoyen était appelé à donner son avis sur la capacité de l'acquéreur, non pas qu'il s'agit de dire si celui-ci pouvait ou non payer, c'était une affaire privée et à débattre entre les contractants seuls, mais bien s'il était réellement citoyen romain, et, en cette qualité, suffisamment intéressé au salut de l'Etat.

Lorsque la population de Rome et l'étendue de son territoire se furent accrus, la fréquence de ces marchés par mancipation entre citoyens, montra l'impossibilité d'en occuper continuellement le peuple entier; on déclara suffisante l'assistance de cinq citoyens romains jouissant de leurs droits politiques. Ces citoyens représentaient les cinq classes de propriétaires; ils étaient chargés de vérifier, pour le compte du peuple, la capacité politique de l'acquéreur, et donnaient l'autorisation de consommer le marché. Toutes les autres formalités, rapportées par Gaius; la présence du porte-balance, officier public contrôleur du poids des monnaies, les paroles prononcées, la percussion de la balance avec la pièce de monnaie remise ensuite au vendeur, rappelaient aussi, d'une façon plus ou moins nette, ce qui se passait primitivement dans une vente en assemblée du peuple.

eaque res ita agitur : adhibitis non minus quam quinque testibus civibus Romanis puberibus, et præterea alio ejusdem conditionis qui libram æneam teneat, qui appellatur libripens, is qui mancipio accipit, rem tenens ita dicit, *hunc ego hominem ex jure Quiritium meum esse aio, isque mihi emptus est hoc ære æneaque libra*; deinde ære percussit libram, idque æs dat ei a quo mancipio accipit, quasi prætii loco.

Pour les biens non dénombrés dans les recensements, la nation ne les connaissait pas ; la loi n'avait pas à intervenir dans les transactions dont ils pouvaient être l'objet, et quel que fût leur prix, il suffisait de la remise pour que le marché fût consommé. Pour ce qui était *nec Mancipi*, la tradition suffisait. Si l'autorité intervenait dans le cas de fraude, de vol, c'était bien plus pour réprimer des actes capables de pervertir la morale publique que par intérêt pour le propriétaire légitime, qu'elle ne connaissait pas et dont elle ne se souciait aucunement.

La manière dont les peuples de l'antiquité comprenaient le droit international, si toutefois on peut dire qu'il y eût la moindre notion de droit international, dans ce nombre infini de petites sociétés, sans rapports entre elles autrement que les armes à la main, nous révèle toute l'importance de ces biens dits *Mancipi*.

Lorsqu'un peuple était vaincu et soumis par un autre plus puissant ou plus heureux, il appartenait corps et biens à son vainqueur, qui en agissait avec lui comme bon lui semblait. Suivant le droit des gens d'alors, le vaincu pouvait être complètement détruit, et s'il n'était qu'asservi ou expulsé de son territoire, il devait s'estimer très-heureux. Aussi les Romains étonnèrent-ils leurs contemporains, quand ils laissèrent aux peuples qu'ils avaient vaincus une partie de leurs terres ¹.

¹ Le peuple romain n'a pas toujours montré la même générosité vis-à-vis des cités vaincues, témoin la destruction de Véies, Carthage, Numance, Alise, Jérusalem, pour ne citer que les plus célèbres. — Il n'est pas superflu d'observer que cette conduite vis-à-vis des vaincus fait supposer chez les Romains des premiers siècles un patriotisme moins exalté, moins exclusif que chez leurs voisins Sabins, Latins, Etrusques, et même chez tous les peuples antérieurs et contemporains, pour qui la destruction du vaincu paraît avoir été une conséquence de leurs idées religieuses aussi bien que des nécessités économiques. L'expli-

Mais ce que les vaincus perdirent toujours, ce qui ne leur fut jamais laissé même par les Romains, ce fut la conservation de leurs droits de cité, de ces droits qui comprenaient surtout ce recensement des hommes et des biens, et leur mise sous la protection de la force collective. Et dans les idées des peuples de l'antiquité, c'était de toute justice.

En effet, un peuple réduit à implorer la clémence de son vainqueur s'était montré incapable de garantir à chacun de ses membres la propriété de ses biens et spécialement de ceux dits *mancipi*. Si la jouissance de tout ou partie de son territoire lui était laissée, ce n'était qu'à titre extrêmement précaire, si précaire même, que ceux qui le possédaient pouvaient en être dépouillés sous le moindre prétexte. La cité qui n'existait plus, ni comme corps politique, ni comme corps religieux, ni comme confédération de propriétaires, ne pouvait donc plus fournir sa sanction et sa garantie aux transactions sur les biens fonciers situés sur son territoire. Les formalités de la mancipation devenaient dès lors superflues, dérisoires même. Ces biens perdaient leur caractère de chose *mancipi*, et devenaient *nec mancipi*, comme la généralité des choses ; la livraison pure et simple restait le seul mode de vente, car la déclaration au magistrat chargé par le vainqueur d'administrer le peuple vaincu, n'avait pour objet que de faire connaître celui à qui on devait réclamer le tribut

cation de ce fait demanderait une discussion approfondie, pour laquelle les documents positifs font presque absolument défaut et mettent dans la nécessité de suppléer par des hypothèses à justifier par l'étude et la comparaison des monuments de l'antiquité. Toujours est-il que les documents les moins incomplets que nous ayons sur la distinction du *mancipi* et du *nec mancipi*, nous sont parvenus par l'intermédiaire du peuple qui a le plus travaillé, sciemment ou non, à la faire disparaître.

Quant à la conduite du magistrat chargé de gouverner le peuple vaincu, l'histoire romaine nous montre quelle elle était, et le titre de proconsul nous est parvenu, à travers les siècles, avec un sombre reflet, qui donne idée du pouvoir et de la conduite de celui qui en était revêtu. Et cependant, c'était tellement dans les mœurs, que ce fut un scandale à Rome, et surtout dans la classe patricienne, lorsque les Siciliens vinrent réclamer contre les rapines du fameux Verrès. Et, si celui-ci n'avait pas commis la faute d'étendre ses exactions jusque sur des citoyens romains et d'oublier le respect qui leur était dû, il est plus que douteux que l'éloquence de Cicéron eût fait rendre aux Siciliens le semblant de justice que l'on sait.

Mais un état de choses aussi mauvais que celui qui laissait le propriétaire à la merci éternelle du vainqueur ne tardait pas à porter ses fruits. La culture, privée de la sécurité qui lui était nécessaire, dépérissait; et la misère du vaincu engendrait l'affaiblissement du vainqueur et la ruine de l'un et de l'autre.

Les Romains furent plus heureux. Grâce à la nature du sol italien, qui ne cesse d'être fécond, en dépit de la plus vicieuse administration, grâce à la vigoureuse constitution des populations, ces effets ne se produisirent pas dans leur empire, tant qu'il ne sortit pas des limites de l'Italie. Mais il vint un jour où les Italiens, las de verser leur sang pour la puissance de Rome, et d'être foulés par ses magistrats, réclamèrent non pas leur indépendance, mais le droit de cité romaine. C'était l'assimilation du vaincu au vainqueur; l'orgueilleux patricien romain s'y refusa: la *guerre sociale* s'en suivit; guerre remarquable, où l'existence de Rome ne fut jamais en question, et où elle parut cependant dans le plus grand danger. Ce que demandaient les Italiens était étrange,

c'était d'être assimilés aux Romains; qu'auraient-ils donc obtenu s'ils eussent été vainqueurs? Le droit des gens leur permettait de détruire la ville, et de réduire ses habitants en esclavage.

Cette guerre sociale, si curieuse dans ses motifs et son objet, se termina par l'admission des Italiens aux droits de citoyens romains; révolution immense qui porta tous ses fruits lorsque tous les peuples soumis par les armes de la République eurent été admis aux mêmes droits.

Mais, avec tous ces changements dans les mœurs et dans les institutions de Rome, la distinction des choses *mancipi* et de celles *nec Mancipi* n'avait plus sa raison d'être. Il n'est donc pas étonnant que, dès Gaius et Ulpien, on ne se rendit plus compte de sa nature et de ses causes; que, par suite, les formalités de la mancipation fussent inexplicables, et délaissées. Aussi admit-on de nouvelles formes pour la transmission légale de la Propriété; je me bornerai à en signaler deux :

« L'usucapion, dit Ulpien, est un moyen d'acquérir la propriété des choses, tant *mancipi* que *nec Mancipi*. L'usucapion est l'acquisition de propriété par une possession incontestée pendant un an ou deux ans : un an pour les meubles, deux ans pour les immeubles ¹. »

Ces quelques lignes montrent combien les anciennes entraves pour les ventes de biens *mancipi* étaient devenues incompréhensibles. D'abord, l'usucapion était primitivement inutile pour les biens *nec Mancipi*, que l'on acquérait par le seul fait de la livraison. Si donc Ulpien l'indique comme

¹ Usucapione dominia adipiscimur, tam Mancipi rerum quam nec Mancipi. Usucapio est autem dominii adeptio per continuationem possessionis anni vel biennii: rerum mobilium anni, immobilium biennii (Ulp. fr. XIX, 8).

moyen d'acquérir cette sorte de biens, il en faut conclure que la distinction des biens était devenue vague et mal déterminée, puisque l'on appliquait aux uns une législation utile dans l'origine seulement aux autres. L'usucapion n'avait pas d'autre but que de mettre un terme aux tracasseries auxquelles était exposé celui qui était devenu propriétaire d'un bien *mancipi*, sans avoir, pour une cause quelconque, accompli les formalités de la mancipation. Chaque citoyen, en effet, pouvait, dans l'intérêt public, contester sa capacité et le faire expulser, s'il prouvait qu'il n'avait pas toutes les qualités requises. Ce droit était la conséquence logique de la nécessité primitive de faire accepter l'acquéreur d'un bien *mancipi*, par le peuple assemblé. Lorsqu'il ne fut plus d'une importance majeure d'exclure l'étranger de la propriété territoriale, l'usage ou la loi permit de tenir pour propriétaire celui qui possédait un bien de cette nature, depuis un certain temps, bien qu'il n'eût pas rempli les formalités voulues. Ce fut comme un délai légal laissé aux citoyens zélés, passé lequel toute réclamation au nom du bien public était rejetée. Le possesseur devenait alors propriétaire, conformément au droit, dit à Rome des Quirites, et acquérait tous les droits et prérogatives attachés à cette qualité. Mais l'usucapion n'avait primitivement aucune valeur contre la revendication d'un particulier réclamant la propriété comme sienne, et justifiant de titres meilleurs que ceux du possesseur. Lorsque, par la suite, l'usucapion devint un titre dont on se prévalut, non seulement vis-à-vis de la cité, mais encore vis-à-vis des simples particuliers ; il fut nécessaire de prolonger le délai d'un an et deux ans. Nous voyons dans les sentences de Paul (Liv. V, II), qu'elle fut portée à dix et vingt ans ; c'est devenu notre prescription trentenaire.

« La cession du droit, continue Ulpien, est un mode de

transmission commun aux choses *mancipi* et à celles *nec mancipi*; elle exige l'intervention de trois personnes, celle qui cède le droit, celle qui le reçoit, une dernière qui ratifie. Le propriétaire cède le droit, l'acquéreur le reçoit, le magistrat ratifie. On peut faire la cession du droit pour les biens immatériels, etc. ¹ »

Encore ici, les vieilles formalités de la mancipation étaient mises au rebut. La cession du droit, qui était primitivement le mode de transmission des biens fonciers que le sort des armes avait fait déchoir dans les *nec mancipi*, c'est-à-dire la livraison de l'objet ou du droit que l'on avait sur lui, devient le mode adopté pour les biens qui avaient conservé leur qualité de *mancipi*. Le magistrat, qui ne faisait qu'enregistrer une déclaration dans un intérêt fiscal, voit son importance s'accroître; il ratifie un acte pour lequel il faudrait légalement cinq citoyens romains majeurs.

Et lorsque tous les peuples soumis furent investis des droits de cité romaine, la vieille distinction, n'ayant plus son caractère patriotique, est abolie, et la formule : « J'affirme que ceci est mien conformément au droit des Quirites, » les choses *mancipi* et *nec mancipi* sont renvoyées aux vieilleries, au musée archéologique.

Le décret de Justinien, sur la distinction des choses *mancipi* et *nec mancipi*, a eu un succès que n'attendait peut-être pas son auteur. Après lui, on ne retrouve, dans aucune loi, rien qui la rappelle même de loin.

¹ In jure cessio quoque communis alienatio est et mancipi rerum et nec mancipi, quæ fit per tres personas, in jure cedentis, vindicantis, addicentis. — In jure cedit dominus, vindicat is cui ceditur, addicit Prætor. — In jure cedi res etiam incorporales possunt, velut usufructus et hereditas et tutela legitima libertæ (Ulp. fr. XIX, 9, 10, 11).

Et cependant, je dois le demander : n'y a-t-il réellement aucune distinction à faire entre la possession d'une propriété territoriale et celle des capitaux mobiliers ? Faut-il, avec le Code français, confondre sous le même nom le droit de jouir et de disposer de choses aussi différentes ? N'y a-t-il plus, de nos jours comme dans l'antiquité, de différence politique entre le propriétaire foncier et celui dont la richesse repose entièrement sur le succès d'entreprises industrielles ou commerciales ?

Pour moi, considérant que la terre est le fonds commun et inépuisable où toutes les générations et tous les peuples viennent demander tout ce qui se consomme ; que, quelque soit le développement des industries et du commerce, c'est toujours l'agriculture qui détermine, par la quantité de ses produits, le chiffre de la population du globe ; je ne puis croire que le droit sur les lots résultant du morcellement et de l'appropriation du sol (morcellement et appropriation justifiés par leur utilité), soit le même que celui que l'on peut avoir sur les capitaux consacrés aux industries et au commerce. C'est cette pensée qui m'a fait rechercher le sens intime de la distinction romaine des choses *mancipi* et de celles *nec Mancipi*, et m'a fait adopter l'interprétation que je viens d'exposer.

Si, de notre temps, les relations de peuples à peuples sont telles qu'il n'y ait plus lieu de s'inquiéter sérieusement de la nationalité du propriétaire du sol ; il n'en reste pas moins à voir, en présence des antagonismes d'intérêts qui existent, dans chaque nation, entre ses différents groupes constitutifs, en présence des compétitions de pouvoir, qui résultent des prétentions exclusives des uns et des autres, en présence des nécessités économiques, c'est-à-dire du besoin de lutter contre

les progrès de la misère ; il n'en reste pas moins à voir, dis-je, s'il n'y a pas, pour chaque nation, quelques relations entre sa prospérité et le droit qui est constitué en faveur des propriétaires fonciers, droit qui ne peut pas, selon moi, être le même que celui des capitalistes sur leurs capitaux.

Cela peut se formuler ainsi :

Qui doit être propriétaire du sol ? Quelle doit être l'étendue du droit de Propriété ?

Cette double question est un problème qui s'est posé à la nation française, immédiatement après le décret de la nuit du 4 Août 1789. C'est sa solution qui est poursuivie en France, depuis l'abolition de la féodalité.

Mais ce problème qui touche d'aussi près à tant d'intérêts, n'a, jusqu'à présent, été envisagé qu'avec partialité par ceux qui s'en sont occupés.

La plupart, appartenant à la population des villes, c'est-à-dire à celle qui parle et écrit, n'ont pas hésité à revendiquer pour elle la propriété exclusive du sol ; lui attribuant tout le mérite de la chute du régime féodal, ils veulent qu'elle en ait le profit tout entier.

La population des campagnes ne compte que très-peu de défenseurs ; d'ailleurs, comme elle parle peu et écrit encore moins, elle est obligée d'en chercher en dehors d'elle-même et en trouve difficilement. Mais si elle n'écrit ni ne parle, elle agit. Il a été constaté que, depuis un demi-siècle, elle a su profiter des institutions qui ont dû remplacer le régime féodal, et qu'elle a considérablement avancé, en sa faveur, la solution de cet intéressant problème.

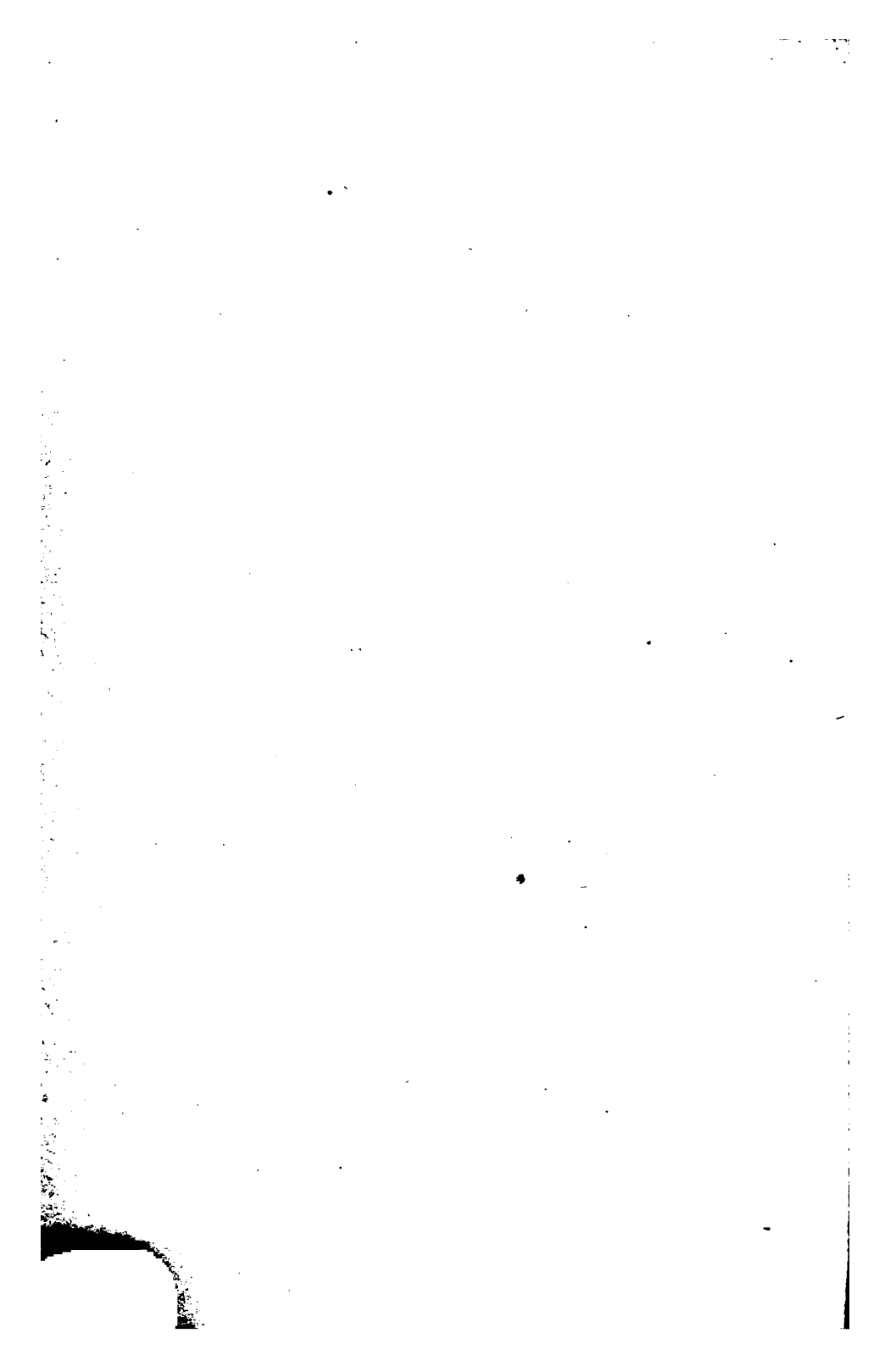
Sans me prononcer ici entre les citadins et les paysans, je ferai, aux premiers, un reproche d'avoir confondu la propriété du sol avec celle des capitaux. Il n'y ont vu aucune différence ; l'une et l'autre ne sont à leurs yeux que des sour-

ces de revenus. Aussi ont-ils voulu avoir les mêmes droits sur toutes les deux : c'est ce qui résulte évidemment des définitions et garanties de la Propriété, inscrites dans les constitutions et chartes si nombreuses, dont la France a été dotée; c'est ce qui résulte aussi des écrits, encore plus nombreux, publiés, pour la défense de la Propriété, par les philosophes, les jurisconsultes, les économistes, tous, malheureusement, imbus des mêmes idées.

Genève, le 27 Août 1866.

GEORGES GRANDCLÉMENT.

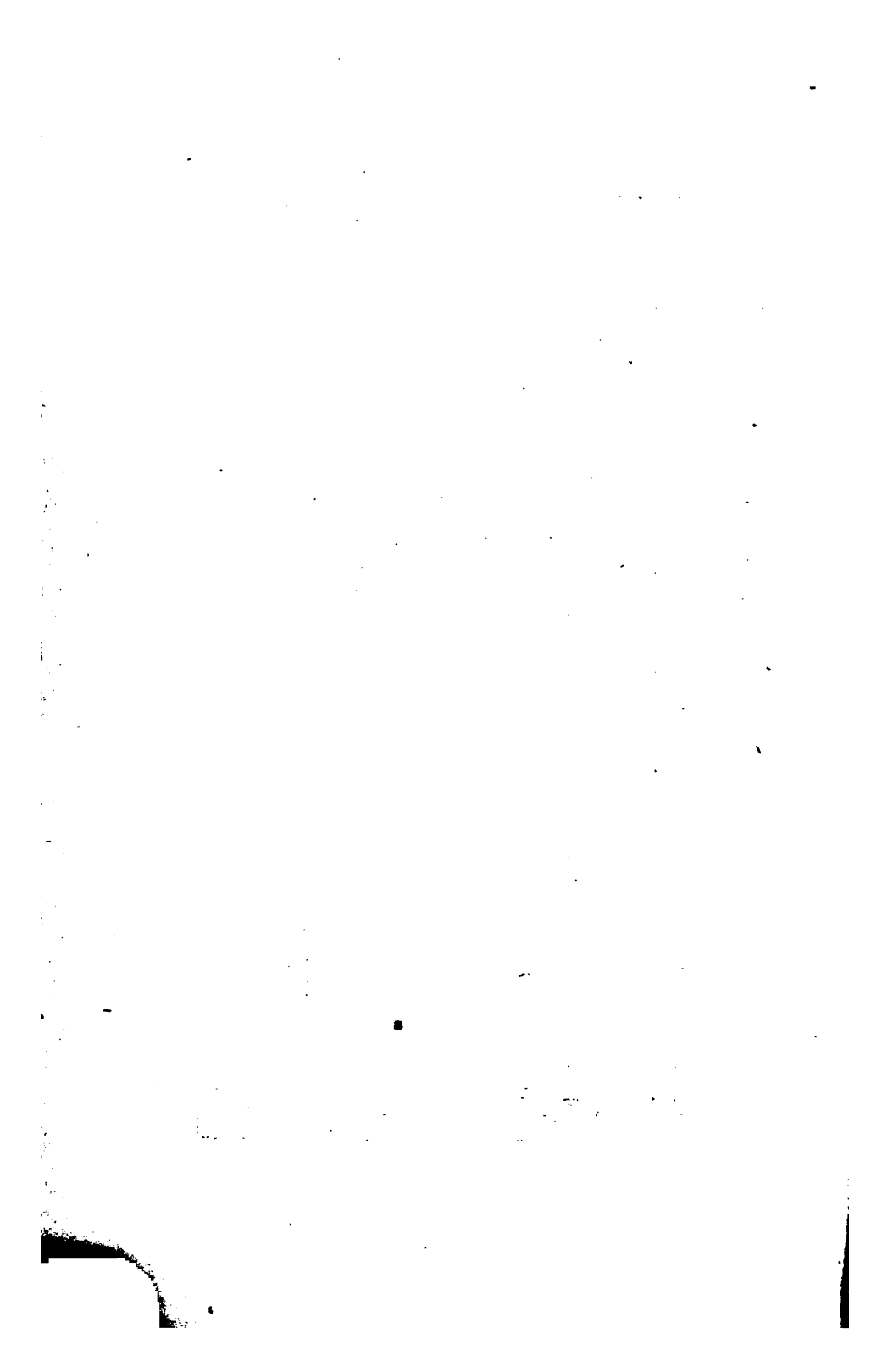




INSTITUT NATIONAL

Abbrégé du Bilan de l'Exercice de 1865 à 1866 (clos le 25 Janvier 1866).

RECETTES		DÉPENSES	
Solde de l'exercice 1864-1865..	Fr. 3,740 55	Allocations à quatre Sections...	Fr. 2,400 —
Allocation de l'État.....	» 5,000 —	Avance faite à la Section de Litté- rature (concours).....	» 200 —
Recettes diverses.....	» 1,012 40	Secrétaire général.....	» 300 —
		Bibliothécaire adjoint.....	» 300 —
		Impressions, insertions, achats de livres et tableaux.....	» 2,612 90
		Compte de mobilier.....	» 129 90
		Objets divers.....	» 539 55
		Solde en caisse, en dépôt à la Banque de Genève.....	» 3,270 40
Total des recettes.....	Fr. 9,752 75	Total des dépenses	Fr. 9,752 75



BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. CHARLES VOGT, PRÉSIDENT,

A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 2 MAI 1867.

MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES !

Jamais peut-être, pendant le cours de ma présidence de l'Institut, ma tâche ne m'a paru plus lourde et plus ingrate. Parler des œuvres de paix et de recueillement au milieu des agitations fébriles dans lesquelles nous jette cette ère de « sang et de fer, » inaugurée depuis quelque temps; exposer des travaux scientifiques et littéraires, destinés au progrès paisible de la Société humaine, au moment où l'on se prépare à essayer en grand de nouvelles inventions meurtrières, n'y a-t-il pas là des contrastes terribles qu'il nous est impossible de regarder en face sans trembler ? J'aurais voulu vous parler des progrès récents de la science touchant l'an-

tique origine de l'homme, — comment aurais-je pu le faire sans m'arrêter immédiatement à cette pensée, qu'aux trois époques signalées dans l'histoire de l'humanité, époques de la pierre, du bronze et du fer, on veut en ajouter une quatrième, celle du sang ? J'aurais voulu vous dire quelques mots sur ce courant d'idées généreuses et vraiment humanitaires, qui se fait remarquer maintenant dans les peuples, et par lequel même les classes inférieures cherchent à s'affranchir de la puissance autoritaire, tendant à envelopper de mille liens la libre manifestation de la pensée, et je me sens arrêté en me rappelant qu'à ces tendances généreuses s'oppose la brutalité organisée, invoquant les passions haineuses et les mauvaises traditions des siècles passés ; j'aurais voulu vous parler de notre Suisse, jouissant du libre développement de tout ce qui peut favoriser le progrès et fournissant, grâce à cette liberté de mouvement, à la grande armée des travailleurs de la pensée, un contingent beaucoup plus considérable, par rapport à sa population, que tous les autres pays, et je suis assiégé par la crainte qu'au milieu du tourbillon qu'annoncent les nuages amoncelés sur l'horizon, ce petit pays ne puisse rester isolé et doive peut-être aussi souffrir de ces fléaux, qui nous ont été épargnés jusqu'à présent à cause de notre position, et, disons le franchement, aussi de notre petitesse.

Aujourd'hui, il est vrai, quelques rayons d'espoir traversent les nuages. On va se réunir, pour discuter quoi ? La position d'un pauvre petit pays, grand comme un canton de la Suisse, qui voudrait être à soi, vivre de sa vie laborieuse et industrielle, conserver sa langue mixte et ses habitudes, ne demandant autre chose sur cette terre que la tranquillité, la paix et la faculté de vivre sous ses propres lois, mais un petit pays qui a le malheur d'habiter un roc dominant la

route de rencontre entre deux puissants voisins. Deux aigles se disputant un moineau ! L'objet en vaut-il la peine ? Certes, Messieurs, avec les millions et les millions qu'a déjà fait perdre à la population européenne l'état de stagnation créé par cette malheureuse question, on aurait pu acheter aux Luxembourgeois une autre patrie réunissant tous les bienfaits du ciel et de la terre !

Mais il y a plus : une haine terrible, haine de races, dit-on, s'est allumée des deux côtés du Rhin ! On ne considère plus l'objet qui a allumé cette haine, on ne pense plus aux sacrifices qu'on va immoler aux prétentions de grandeur et de suprématie, on voudrait se ruer les uns sur les autres parce qu'on prétend ici avoir du sang rouge, là du sang bleu ! Ah ! Messieurs, quand donc les peuples apprendront-ils, par notre exemple, que la liberté plane encore au-dessus du principe des nationalités, et que le Germain, le Gaulois et le Roman peuvent vivre ensemble en frères sur le même sol, poursuivant le même but et se complétant mutuellement par leurs qualités. Espérons que la lumière se fera sur ce point et faisons tous nos efforts pour répandre des vérités que nous dictent le bon sens et le sentiment humanitaire.

Malgré les conséquences d'une guerre courte mais violente, qui a profondément bouleversé l'Allemagne, et augmenté encore l'état de crise et de stagnation sous lequel gémit l'Europe toute entière, les travaux de l'Institut ne se sont pas ralentis un instant, nous pourrions même signaler un développement croissant de son activité pour les publications comme pour les séances. Deux numéros des *Bulletins* ont paru : le N° 29, formant complément du tome XIV ; le N° 30, commençant le tome XV, dont grâce à l'activité des Sections, tous les matériaux sont déjà réunis. Vous lirez dans ces numéros des travaux littéraires de MM. Blauvalet, Vuy,

de Bons, Ch. Ritter, les Notices sur la vie de Marc Viridet par M. Flammer, de Massimo d'Azeglio par MM. Blanvalet, des travaux archéologiques et historiques de MM. Quiquerez et Blavignac, des mémoires relatifs à l'agriculture et l'éleve du bétail par M. Clément et Mèril Catalan ; enfin, un mémoire sur un point important du droit romain par M. Grandclément. Tous ces mémoires, discours et notices, témoignent en même temps de l'activité des Sections devant lesquelles ils ont été lus et qui en ont voté l'insertion dans le *Bulletin*.

Le tome XI des Mémoires forme un volume qui ne le cède en étendue à aucun des précédents. Il ne contient cependant que deux mémoires, l'un sur les Franchises de Châtel en Genevois, octroyées en 1307 et publiées avec un avant-propos par M. Jules Vuy, et un mémoire de celui qui vous parle, sur les Microcéphales ou Hommes-singes, avec 26 planches dessinées d'après nature et reproduites sur pierre par M. Lunel. Ce mémoire rentrant dans un cercle d'études qui jouissent aujourd'hui d'une préférence marquée parmi les sciences naturelles, vous me permettrez de vous faire une analyse très-courte de son but et des conclusions auxquelles il arrive.

Il se trouve rarement, il est vrai, parmi les millions d'enfants qui naissent annuellement, des êtres singuliers, anormaux, qu'à première vue on prendrait plutôt pour des singes que pour des enfants humains, tant le défaut d'un crâne, d'un front relevé et l'expression de la figure se rapprochent des caractères des singes. Ces enfants se développent, lentement il est vrai, mais d'une manière parfaite pour le corps, — ils sont viables et atteignent quelquefois un âge assez avancé. Mais privés du langage articulé, et doués d'une intelligence excessivement bornée, ils ne peuvent être élevés qu'avec la plus grande peine au niveau d'un animal domes-

tique, encore restent-ils bien au-dessous des facultés intellectuelles d'un chien ou d'un cheval bien dressés. Tout dans leur maintien, leur manière d'être, dans leurs mouvements; leur agilité, leur tendance à l'imitation, rappelle le singe; ils sont en effet singes par l'intelligence, hommes par le corps.

Cette singulière disposition se vérifie par l'examen de la structure, surtout de la tête et du cerveau. La formule d'un microcéphale se compose, en effet, de l'assemblage de trois types différents et représentés par des êtres assez dissemblables entre eux, — la boîte crânienne proprement dite et les parties supérieures du cerveau, dans lesquelles résident les facultés intellectuelles, sont celles d'un singe; la figure avec ses mâchoires avancées, est celle d'une race humaine inférieure, d'un Australien ou Botocude, par exemple, et le corps, du cou aux pieds, est celui de la race blanche telle qu'elle peuple l'Europe.

Ces faits, Messieurs, contiennent sans doute déjà un grand enseignement. Ils démontrent que la modification de l'organe entraîne nécessairement et infailliblement, la modification de la fonction et que, dans le cas spécial, la construction de l'organe de la pensée sur le type simien pose comme conséquence nécessaire des manifestations simiennes. En effet cette créature humaine à mains, pieds et corps entier construit sur le type de l'homme, pense comme un singe, agit comme un singe, se meut comme un singe, crie et hurle comme un singe, est privée du langage articulé comme un singe. Partout où le cerveau se manifeste par les fonctions des organes qui dépendent de sa direction suprême, partout c'est la nature simienne qui perce et qui domine le type humain représenté par le corps. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur les conséquences philosophiques qui découlent de ces données, — il suffit d'en avoir indiqué les bases.

Mais j'ai cru devoir aller plus loin, en cherchant la cause de cette anomalie si rare, qui fait produire de temps en temps, par des parents sains de corps et d'esprit, des êtres dans lesquels tous les caractères élevés de l'homme ont disparu pour faire place à une dégradation menant à un autre type. Les détails de cette longue et minutieuse recherche sont consignés dans mon travail ; — ils m'ont conduit à la conclusion que les deux types, homme et singe, sont disparates dans leur existence actuelle ; que l'on ne peut faire dériver par filiation directe l'homme actuel d'un singe quelconque actuellement vivant, et que tout en se rapprochant de l'homme par les grands singes Orang, Chimpanzé et Gorille, le type simien reste encore à une distance considérable du type humain tel que nous le connaissons même dans les races plus inférieures. Mais, d'un autre côté, ces recherches m'ont démontré aussi que les deux types, aujourd'hui si distants, sont pourtant issus d'une souche commune, inconnue encore, mais représentée sans doute dans une époque géologique antérieure ; que ce type-souche doit avoir eu un cerveau conformé sur le plan commun aux deux types, mais représenté aujourd'hui seulement d'une manière passagère chez l'embryon, dans les premiers temps de son existence. S'il est vrai que l'organisme naissant des animaux supérieurs parcourt, pendant les différentes époques de son développement, des phases analogues à celles parcourues par les types indépendants pendant leur évolution successive à travers les époques de l'histoire du globe, nous devons aussi nous attendre à trouver, dans le développement embryonnaire, des phases qui nous donnent la clef de l'organisation des types primitifs. Ces phases restent quelquefois stationnaires et marquent ainsi, comme des jalons, la route parcourue par le type supérieur. Les hommes-singes sont des jalons sem-

blables ; — ils nous guident par l'organisation de leur cerveau vers le point de scission à partir duquel les deux branches, dissemblables aujourd'hui, hommes et singes, sont allées se bifurquer pour atteindre des buts différents.

Je m'arrête ici ; en parlant seulement de mon travail, je me sens, Messieurs et chers Confrères, profondément injuste envers ceux de nos collègues qui ont contribué à la marche progressive de notre Institut. L'activité de la plupart des Sections a été en effet telle, qu'il s'est produit un véritable encombrement de travaux et que plusieurs Mémoires ont dû être retardés dans leur publication, nos fonds disponibles étant à peu près épuisés.

Les Sections des Sciences morales et politiques, de littérature, d'industrie et d'agriculture ont si bien rivalisé par le nombre de leurs séances et la variété des travaux produits, que je ne pourrais vous les énumérer sans crainte d'abuser de vos moments par la citation de tant de noms et de tant d'objets divers traités et discutés ; et si les Sections des Sciences naturelles et des beaux-arts n'ont pas tenu tant de séances, elles ont apporté leur contingent pour les Mémoires ; celle des Sciences pour le volume actuel et celle des Beaux-Arts en votant l'impression d'un travail de M. Hammann sur les constructions suisses en briques au treizième siècle, Mémoire accompagné de planches dessinées par l'auteur.

La Section des Sciences morales et politiques a ouvert, en Mai 1866, un concours sur ce sujet : *Étude critique des origines de la Confédération suisse*. Le prix qu'elle propose est de 600 francs. Le terme de rigueur pour la remise des Mémoires est fixé au 16 Octobre 1867.

La Section de Littérature propose deux prix : un premier de 600, un second de 400 francs pour les deux meilleurs Mémoires contenant une étude sur l'état actuel de la littéra-

ture dans les pays de langue française. Le terme de rigueur est le 15 Novembre 1867.

La Section d'Agriculture et d'Industrie a inauguré, pendant l'été dernier, des séances à la campagne, qu'elle va continuer, nous l'espérons, pendant cette année ; elle a beaucoup contribué à la réussite du concours agricole de la Suisse romande ; enfin elle a poussé plus loin les travaux préparatoires concernant une grande exposition pour l'année 1870. En publiant un rapport très-détaillé sur ce sujet, la Section, heureuse, du reste, d'avoir obtenu l'adhésion de toutes les Sociétés spéciales, des autorités et de presque toutes les communes du canton, se voit dans une position un peu gênée, ses ressources étant presque épuisées.

Tels ont été, Messieurs et chers Collègues, les travaux auxquels vous vous êtes livrés. Nous sommes heureux de pouvoir dire que notre activité a été appréciée par les autorités du canton comme de la Confédération ; non-seulement les allocations ordinaires nous ont été votées par le Grand Conseil, sur la proposition du Conseil d'Etat, mais aussi on a demandé de la part de la Confédération, comme de certaines Sociétés amies, notre concours pour des recherches statistiques ou pour des travaux à accomplir. Nous pouvons donc croire que nous n'avons pas travaillé sans fruit, et que nous avons apporté notre tribut à toutes les nobles branches des sciences pures et appliquées, des lettres et des arts, pour lesquels nous avons été appelés.

Il me reste encore quelque chose à dire sur le personnel de notre Institut. Si nous avons acquis beaucoup de membres nouveaux, tant effectifs qu'honoraires et correspondants, nous avons aussi à déplorer la perte de collègues qui nous ont été chers, et dont quelques-uns se sont distingués dans les branches qu'ils cultivaient. Permettez-moi de pas-

ser, en les mentionnant seulement, ceux que la plupart d'entre vous ont certainement connus personnellement : cet artiste rempli d'ardeur pour son art, le secrétaire de notre Section des Beaux-Arts, M. Sauerlander ; cette figure sympathique d'un bon et brave citoyen, Félix Durand ; ce technicien modeste, Samuel Vautier, qui sut perfectionner sa fabrication à un tel point que ses limes servaient partout d'étalon pour essayer celles des autres fabricants. Je ne vous parlerai pas non plus de M. Hurt-Binet, homme rempli d'esprit, dont la carrière a fini au milieu des blasons et des titres de noblesse, qu'il recherchait et mettait au jour pour ceux qui y tiennent ; ni de M. le marquis de Bryas, grand propriétaire en France, défenseur énergique du drainage et d'autres améliorations en agriculture. La Section des Sciences morales et politiques a perdu, dans la personne de M. d'Angreville, un correspondant zélé et laborieux, qui a enrichi nos *Mémoires* d'un travail fort intéressant sur les monnaies valaisannes de l'époque mérovingienne. Ancien militaire, M. d'Angreville s'était retiré à Saint-Maurice, en Valais, où il s'occupait avec ardeur de recherches sur l'histoire du canton, et vouait ses loisirs, tout en étant estropié, à l'étude de la botanique et de la flore si riche des environs. Son herbier ne le cède en rien à sa collection de monnaies, et sa bibliothèque renferme, dit-on, tous les livres et brochures imprimés en Valais depuis l'introduction de la presse typographique.

Nos chers voisins de Savoie ont perdu une illustration littéraire de leur pays, M. Jacques Replat, d'Annecy. Poète lyrique dans sa jeunesse, M. Replat s'adonna plus tard particulièrement à l'histoire de son pays, qu'il savait encadrer d'une manière attrayante et poétique. C'était, on peut le dire, le Walter Scott et le Tœpffer de la Haute-Savoie.

Choisissant tour à tour les sujets de ces charmantes compositions dans l'histoire de son pays ou dans la nature grandiose des Alpes, suivant tantôt les traces d'Annibal, tantôt les légendes du moyen âge ou les souvenirs qui se rattachent au séjour de Rousseau dans sa ville natale; peignant ici les paysages grandioses de la Tarentaise, là les sites riants du lac d'Annecy dans un *Voyage au long cours*, composant des romans, comme les *Amours de la Joson*, M. Replat se montra toujours ce qu'il était encore dans son dernier ouvrage, le plus estimé de tous, *Bois et Vallons*, comme dit M. Philippe, notre confrère, « écrivain de talent et narrateur agréable. » — « Jamais, continue M. Philippe, dont j'aime à citer ici les paroles à propos de ce dernier ouvrage, jamais il n'apporta plus de soin dans la préparation de ses matériaux; jamais il ne coordonna avec plus d'attention les souvenirs que lui avaient laissés ses courses nombreuses dans les vallées voisines! Il semble que, par un de ces phénomènes qui se produisent parfois dans la nature humaine, il ait senti que, travaillant à sa dernière œuvre, il devait y utiliser toutes les forces de son intelligence et y déployer toutes les qualités de son cœur. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver un ouvrage qui reflète plus complètement l'esprit, les tendances et les qualités morales de son auteur.

« Pour bien faire, je devrais, Messieurs, vous présenter une analyse détaillée de ce livre dont le succès a démontré toute la valeur; il me faudrait suivre J. Replat dans ses pérégrinations, vous le montrer à la recherche de sites ignorés, rêvant au bruit des cascades, et, toujours fidèle à son culte des ressouvenirs, secouant la poussière sous laquelle dorment les archives des antiques manoirs pour en tirer des faits glorieux pour son pays, ranimant, par le récit des joies ou des douleurs passées, chaque coin de sa terre aimée qu'il

a arrosée d'une larme de bonheur ou de regret. Mais, pour accomplir cette tâche, je devrais être lui-même ; il faudrait que j'eusse son cœur, son esprit et sa plume, et je n'ai que la force de lui payer un dernier tribut de reconnaissance pour le bien qu'il a fait à notre patrie et pour les jouissances intellectuelles qu'il nous a procurées !

« *Bois et Vallons* furent, en même temps que la meilleure expression de son talent, son dernier cri de patriotisme, son dernier acte d'amour envers la vieille terre de l'honneur et de la loyauté dont il a glorifié le nom ! »

Notre confrère, M. Morlot, était issu d'une ancienne famille bernoise. Ayant fait ses premières études en grande partie à Berne, il se vova de bonne heure à l'histoire naturelle et surtout à la géologie. Quelques travaux l'avaient fait si bien connaître que, jeune homme encore, il fut attaché, sous la direction de M. Haidinger, à la grande œuvre de la confection d'une carte géologique de l'empire d'Autriche, et, en particulier, du Tyrol et des chaînes attenantes des Alpes. Mais l'esprit indépendant et parfois même un peu capricieux dont il était animé, ne pouvait pas longtemps se plaire dans une position où il y avait des considérations à prendre, des susceptibilités à ménager. M. Morlot revint en Suisse et fut attaché pendant quelques années à l'Académie de Lausanne, où il occupait la chaire de géologie. Ayant quitté cette position et jouissant d'un modeste patrimoine qui suffisait, du reste, à ses besoins encore plus modestes, il partageait son temps entre des recherches et des voyages entrepris dans l'intérêt de la science et le culte de son instrument favori, la flûte, qu'il chérissait d'autant plus qu'il n'aurait pas eu, pour la mettre de côté, des raisons semblables à celles qui engagèrent Minerve à s'en débarrasser. Doux et patient, il s'était rendu ami de cet infortuné jeune homme

qui, semblable à Laure Bridgewater, et privé de l'ouïe et de la vue, se trouve encore, si je ne me trompe, à l'Hospice des Aveugles, à Lausanne. Il avait étudié ses mouvements, les manifestations de son intelligence, et c'était touchant de voir le savant se promener, pendant des heures entières, avec cette pauvre créature, tous deux s'entretenant au moyen d'une baguette qu'ils tenaient entre les mains, et dont les mouvements avaient une signification déterminée.

Dans les dernières années, M. Morlot s'était particulièrement adonné aux études préhistoriques, et nous lui sommes redevables surtout de plusieurs travaux remarquables, par lesquels il rendait populaires les résultats acquis par les savants du Nord en les comparant à ceux obtenus en Suisse. Chercheur infatigable, il courait partout où il savait une mine nouvelle ouverte ; et pendant qu'il rassemblait et coordonnait les éléments d'un ouvrage considérable sur cette matière, qu'il destinait à nos *Mémoires*, la mort est venue l'interrompre. Sachant l'étendue de son mal, il a laissé un testament dont quelques dispositions ont fait le tour des journaux à cause de leur bizarrerie. Il voulut, en effet, que cette tête qui avait tant travaillé, réfléchi et étudié, fût encore utile à la science après sa mort, et il la légua à la collection anatomique de l'Université de Berne, sous la condition expresse que son nom fût gravé sur le crâne préparé, afin que ce crâne ne puisse être confondu avec d'autres. « Une inscription, un numéro s'efface trop facilement, ajouta-t-il, une étiquette se perd. — la gravure ne peut se perdre qu'avec le crâne même. » J'apprends de Berne que cette dernière volonté a été scrupuleusement exécutée ; la vue de ce crâne rappellera toujours à ceux qui l'ont connu un homme excellent, ardent dans les études, et qui cachait, sous une écorce peut-être quelquefois rude, un cœur parfait et des sentiments élevés.

Je déclare la séance ouverte.

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

OUVERT EN 1866

Par la Section de Littérature de l'Institut national genevois.

MESSIEURS,

Notre programme venait à peine de paraître lorsque je reçus d'un mien collègue et ami, du reste peu contumier des muses, les vers que voici :

A M. HENRI BLANVALET.

En vain, cher Président, vous signez ce programme ;
(Un prix de trois cents francs, un délai de cent jours) :
La muse qui vous aime a ri de la réclame ;
La muse n'a souci de vos savants concours.

Vierge pudique et fière, à la blanche ceinture,
Elle salt cependant s'attendrir, et parfois
Au murmure discret d'une âme jeune et pure,
Pour en doubler le charme, elle a mêlé sa voix.

Mais vos lauriers dorés ne sont pas pour lui plaire ;
Et tandis qu'à grand bruit vous lui tendez la main,
Elle, amante de l'ombre et du chaste mystère,
Au plus profond des bois elle suit son chemin.

Ces vers sont charmants, je l'avoue ; on y trouve même du vrai, ce qui ne se rencontre pas toujours dans les vers ; mais mon honorable collègue et ami ne s'est-il pas quelque peu mépris sur le but de notre concours ?

Ce but, j'ai déjà tâché de le faire sentir il y a quelques années dans cette même salle ; je vais reprendre le même sujet. Soyez juges entre nous.

Certes, nous ne prétendons guère qu'à l'appel de notre voix chétive la nature aille enfanter des grands hommes ; non, ceux-là viennent en leur temps et sont, si je puis m'exprimer ainsi, de génération spontanée, en dépit de ce que les flatteurs ont pu dire de Louis-le-Grand.

Mais voici bien du temps que nous interrogeons en vain les quatre points cardinaux de l'horizon poétique pour voir, en dehors du théâtre s'entend, quelque œuvre de mérite y surgir, nous ne découvrons rien et nous crions comme dans le vieux conte de Perrault ; « Ma sœur Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ? »

Un instant, il n'y a guère de temps, nous nous sommes leurrés d'un grand espoir : On annonçait les *chansons des rues et des bois* et nous nous préparions à les dévorer d'admiration. Le désenchantement fut plus grand que l'espoir.

E pur, crions-nous avec l'accent de Galilée, la poésie n'est pas morte, elle ne peut mourir, elle vivra aussi longtemps qu'une mère chantera auprès du berceau de son nourrisson.

Et nous tenons à son existence, non point seulement pour

les œuvres sublimes que le génie, grâce à elle, livre à l'admiration des âges, mais nous l'aimons pour elle-même, quelque simple, quelque modeste que soit sa parure. Dans ses vêtements les moins remarquables, les moins remarquables, dans ses allures les plus humbles, son influence est encore douce et heureuse. Et du reste, la poésie n'est point tout bonnement un objet de luxe ; estimons-la davantage. C'est elle qui bien souvent est la joie et la sauvegarde de la jeunesse.

Et ici permettez-moi d'emprunter quelques lignes à mes dernières lectures : « En ces années aussi périlleuses que charmantes, où on n'est plus enfant, où on n'est pas homme encore, la poésie peut devenir une éducation du cœur et de l'esprit. A une imagination avide, elle offre un aliment, à de vagues amours une idole, à un cœur sans emploi un objet d'adoration. Elle appelle, elle fixe sur elle-même, sur ses innocentes beautés, ces enthousiasmes faciles, errants, en quête d'émotions et qui, ne sachant où se prendre, s'affolent souvent de moins dignes objets. »

— Mais si la poésie n'est pas morte, me demanderez-vous, pourquoi donne-t-elle peu signe de vie ? — Voici : c'est qu'elle fait la morte (passez-moi cette expression quelque peu vulgaire), et elle fait la morte par crainte de l'indifférence, du ridicule, et, disons-le, du mépris.

Il ne faut point nous y tromper, le poète a besoin qu'on lui donne des signes de bienveillance et d'attention. Ce n'est point un saint et il n'aime pas à prodiguer sa voix dans les vides espaces du désert.

Je me garderais bien d'aller sur les brisées de l'illustre Toussenel, le génie de l'observation à l'endroit de la gent volatile ; mais je crois bien avoir remarqué que le rossignol auquel si souvent le poète est comparé, ne lui ressemble pas mal en ce point.

Voici comment. Je demeurais l'été passé au Vallon, non loin de l'habitation de Petit-Senn, notre cher et vénéré maître à tous, nous autres de la Section de Littérature, et c'était même pour me rapprocher quelque peu de lui que j'avais choisi ce séjour. Un soir je me promenais le long d'une magnifique allée d'ormes, rêvassant au hasard, les mains derrière le dos, ni plus ni moins qu'un diplomate, quand tout à coup :

..... Sur un arbre perché,

l'oiseau chanteur par excellence, crut devoir m'initier par un concert improvisé à tous les trésors de son amour et de sa joie.

Je crus devoir à mon tour lui manifester mon admiration par quelques *bravos*, comme je le faisais autrefois dans les grandes salles d'opéra pour ces autres splendides rossignols dont la beauté le dispute à la voix.

La chose lui plut : je devinais qu'il frétillait de joie aux manifestations du plaisir qu'il me faisait éprouver. Il me suivait, voletant d'arbre en arbre, lançant comme des fusées dans le ciel, ses notes trillées qui semblaient lui être arrachées du cœur ; et, chaque soir, je le retrouvais dans la même allée, où il paraissait m'attendre pour renouveler son concert.

S'il est vrai que le poète, le véritable poète, ait besoin d'être écouté, compris, senti, applaudi, le devoir de la Section de Littérature à son égard, nous semble tout tracé. Il s'agit, autant que nous le pouvons dans notre sphère si restreinte, il s'agit, dis-je, de lui redonner confiance, de lui annoncer hautement qu'il y a là des gens tout disposés à l'accueillir, des gens qui sauront sympathiser avec toutes

ses impressions, toutes ses aspirations et pour lesquels ses chants seront toujours bienvenus.

Mais il est temps, je pense, d'arriver à mon rapport, car que dirait mon ami Marc Monnier, l'auteur applaudi de la *Ligne droite*, s'il me surprenait à me dévoyer ainsi ?

Avant la clôture du concours, vingt-un manuscrits nous avaient été envoyés. En pareille mêlée littéraire, le jury se trouva tout d'abord en face d'une double difficulté qui ne laissa pas que de lui paraître des plus mal aisées à surmonter : c'était la disproportion d'étendue des pièces offertes à son appréciation et leur différence de genres. Quant à l'étendue, une de ces pièces avait environ trente vers, une autre environ douze cents. Quant aux genres : drame, poème, ode, satire, blquette, élégie et fable, tout s'y trouvait.

Vous comprenez facilement, Messieurs, qu'en pareille occurrence, l'accomplissement de notre mandat put ne pas nous paraître des plus simples. Passe encore s'il ne se fût agi que de juger du mérite absolu de chacune des pièces, mais bien autre devenait l'embarras quand il y avait à se prononcer sur leur valeur relative.

« On ne juge pas, dit-on, la poésie à l'aune. » C'est là un de ces adages qui ont plus d'apparence de bon sens qu'ils n'ont de vérité esthétique. Il n'est guère personne de quelque instruction littéraire qui ne puisse avoir, je ne sais comment, je ne sais quand, une belle fois, par hasard, une idée heureuse qu'il rend avec bonheur ; mais il y a loin de là à l'inspiration continue que demande ce qu'on appelle une œuvre.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

a dit Boileau Despréaux ; je n'en crois rien et outre que je

n'aime pas plus le sonnet que Trissotin la ballade, je ne vois dans cette assertion qu'un de ces plaisants aphorismes dont le législateur n'était point chiche, témoin la satire VIII où il se plait à dire :

« De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
« Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. »

Va pour sot, mais le plus sot ?

Non, mille fois non, tous les genres en littérature ne sont pas de même valeur ; un sonnet qui n'a pas de défaut ne marche pas de pair avec la *Divine comédie* qui en a, et il en est de même pour tous les arts. Joseph Redouté peignit les fleurs avec une admirable perfection, mais la plus rayonnante, la mieux réussie de ses roses se flétrirait de honte si l'on prétendait la faire rivaliser avec la *Transfiguration* de Raphaël ou la *Communion de Saint-Jérôme* du Dominiquin.

Ces considérations n'ont pu manquer de nous amener à croire que notre Section avait ouvert cette année une porte bien trop large aux concurrents en poésie.

Quoiqu'il en fut, Messieurs, il n'y avait pas à reculer et le jury s'est mis bravement à la besogne : il n'a épargné ni temps, ni soins, ni peine, et dans le jugement qu'il va vous communiquer, il a mis toute sa conscience.

Nous avons trouvé en général que la versification était juste, correcte, souvent harmonieuse et indiquant une certaine habitude à laquelle nous nous attendions peu ; mais nous avons trouvé aussi que la poésie proprement dite faisait trop souvent défaut, et nous avons regretté que ses rayons ne fissent que de si rares apparitions au milieu de ce fourré de vers.

Je me suis servi du mot poésie dans son sens général, peut-être seriez-vous en droit de me demander ce que j'entends précisément par là.

Messieurs je n'ai point à dogmatiser ici et serais en tout cas bien empêché pour vous satisfaire, la poésie se devine, se sent, elle ne s'explique pas ; c'est une notion vague qu'il faut laisser dans son vague, car c'est déjà ne point la comprendre que de vouloir l'expliquer. Pourra-t-on jamais définir ce qui, peut-être, est le reflet de l'infini sur le fini ? et, je suppose qu'on y parvint, qu'y gagnerait-on ? La définition, quelque juste qu'elle fût ne ferait que troubler la notion, elle n'éclairerait pas. C'est comme si l'on voulait réduire à une formule géométrique l'Apollon du Belvédère, en supputer les courbes pour faire comprendre à qui ne l'a vu, les suaves beautés de ce chef-d'œuvre de l'art.

Permettez-moi, à défaut d'une définition qui me semble impossible, de vous citer pour exemple deux strophes d'où la poésie, selon moi, ruisselle de chaque vers. Nous y gagnons tous :

Oh ! que le ciel est bleu ! que les neiges des nues
Se roulent mollement vers ces mers inconnues
De lumière et d'azur.

Au limpide soleil que ces troupeaux sans pâtres
Paissent nonchalamment dans ces plaines bleuâtres
Oh ! que le ciel est pur !

Flots brillants de l'éther, mon âme voyageuse
Vous sillonne en ramant, et s'arrête rêveuse
Dans vos golfes déserts ;
Et là, seule, mêlée à tout ce qui respire,
Dans les mondes lointains, d'une puissante lyre
Croît ouïr les concerts.

Ces vers sont d'Imbert Galloix, — un compatriote.

Comme résumé de ses travaux, le jury, sur les vingt et une pièces qui lui ont été soumises, en a distingué cinq, sans prétendre toutefois qu'elles l'emportent grandement sur plusieurs des autres. Il devait se limiter, voilà tout, et cela est si vrai que je crois devoir vous dire quelques mots de quelques-unes de celles-ci :

Lise — poème familier. C'est l'histoire d'un cheval. Nous en connaissons déjà une, écrite par Florian ; celle-ci est un conte, un conte vraiment charmant ; l'autre, celle que nous avons sous les yeux, a tous les caractères d'une histoire vraie. On y trouve de la naïveté, de la simplicité, de la fraîcheur, de la grâce, quelquefois un petit air narquois qui ne lui sied point mal, et elle marche, comme son héros, d'une allure franche et coquette. Mais, comme son titre l'indique, c'est un poème familier dont la lecture intéresse sans doute, mais ne peut fort intéresser que le cercle de famille.

Crépuscule : In successu merces. — C'est peut-être, de toutes les pièces que nous avons eues sous les yeux, celle où il se rencontre le plus de vraie poésie ; mais quoique nous ne soyons point par trop ennemis du nuageux en poésie, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il y en a pourtant par trop. L'auteur entre en scène par un dialogue plein de suavité entre deux âmes d'enfants, dont l'une déjà lasse de la terre

... Retourne où l'on voit Dieu

et dont l'autre rayonnant d'espérance,

Veut de la terre en fleurs parcourir les chemins.

Mais de cette introduction qui se passe entre ciel et terre,

nous retombons lourdement dans un dédale politico-moral ; de récriminations, d'objurgations, d'admonestations, etc., point d'ensemble. C'est une suite de médaillons plus ou moins bien travaillés — plutôt bien, — mais il nous a été impossible de découvrir la chaîne qui les relie.

Le titre de *Crépuscule* nous a paru bien choisi.

Stances à un petit enfant. — Il y a là des vers qui ont l'air de jaillir, comme un filet d'eau pure, d'une inspiration paternelle :

A ta mère, demain que l'aube sera douce ;
Demain, sans en douter, tu fais tes premiers pas ;
Crainctif comme l'oiseau quittant son nid de mousse,
Tu t'avances, tremblant, te jeter dans ses bras.

L'auteur se trouve être hors de concours, ayant envoyé plusieurs pièces au lieu d'une, selon que le prescrit le programme.

La *Vie*, le *Dimanche*, un *Incendie à Travers*, ont aussi d'excellentes qualités.

J'en passe, je ne dirai pas « des meilleures, » mais je pourrais certainement indiquer par-ci, par-là d'excellents mérites dans plusieurs de celles que je ne nomme pas.

Voici deux pièces qui distancent toutes les autres par le volume. L'une est un *Dialogue dramatique en un acte, et en vers*, intitulé *Désespoir de Didon* ; l'autre a pour titre *Coup d'œil à travers les âges*, c'est une sorte de poème, une apothéose du génie de l'homme dans le genre de Chénedollé.

L'une et l'autre méritent des éloges ; elles prouvent chez leurs auteurs de l'érudition, du travail, de la persévérance, de la conscience, une oreille juste et l'habitude des vers ; mais, pour l'une et pour l'autre, le sujet nous paraît mal-

heureusement choisi. Lorsqu'un sujet a été traité de main de maître, il faut se garer d'y toucher. Le Franc de Pompignan lui-même eût bien fait de se le tenir pour dit. On ne se hasarde pas à refaire *Didon* après Virgile, lors même qu'on espère faire mieux.

Ce n'est pas petite besogne en littérature qu'un *Coup d'œil à travers les âges*. En prose, Bossuet l'a hasardé en s'attachant comme à un fil aux desseins de Dieu sur son Eglise; en vers la tentative me semble plus hasardeuse encore et me rappelle un peu Mascarille travaillant à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine. Le début du poème, car c'en est un, ne manque pas cependant d'originalité et de grandeur. Ils'agit de l'homme:

Sortant des mains de Dieu sans armes, sans défense.

La nature s'émeut à sa vue, elle pressent la royauté future de cet être nouveau. L'erreur cherche à la rassurer :

Grains-tu l'autorité de cette créature
Que ton moindre élément pourrait frapper de mort?
.
Comment peux-tu trembler devant ce grain de poudre?

L'erreur, tout naturellement, a tort et c'est aussi un tort que de nous donner de prime abord son nom. Comme on le devine, c'est le génie de l'homme qui la fait mentir et ce génie nous est montré marchant à pas de géant à travers l'histoire entière de l'humanité, depuis la création jusqu'à nos jours, où il rencontre

La Liberté frayant au monde
Une route en progrès féconde
Dont le « mieux » est le but certain.

J'ai déjà énuméré les qualités que le jury a reconnues à cet ouvrage et je répète qu'il a regretté le choix d'un sujet où l'on s'expose à des vers comme ceux-ci :

Par l'observation, l'analyse où procède
Buffon, Liuné, Bonnet, Réaumur, Lacepède...

Il nous a semblé aussi que l'auteur ne s'est pas suffisamment persuadé que le rythme n'est pas chose de fantaisie, qu'il est tel ou tel selon le sujet, selon l'idée qu'il doit représenter. La forme lyrique et la forme alexandrine ne peuvent point se remplacer l'une l'autre au gré du caprice de la plume et dans le simple but d'éviter l'uniformité. Voyez Corneille dans le *Cid* ; les puissants instincts de son génie lui ont fait sentir que dans des luttes semblables à celle qui déchire l'âme de Rodrigue, le personnage devient lyrique, et il interrompt tout à coup la monotonie de notre hexamètre pour employer une autre mesure de vers plus rapide, comme plus tard le fit aussi Racine dans *Esther* et dans *Athalie*.

Pour terminer, je détache ici une strophe qui ne saurait manquer de vous intéresser ; il s'agit de Genève, elle vous donnera une idée assez précise de la manière de l'auteur :

Calvin surgit, — figure austère,
Trempe inflexible, âme d'airain
Que rien ne corrompt ou n'altère, —
Et législateur souverain,
Ennemi du monde frivole,
Par son éloquente parole
Électrise les Genevois ;
De leur cité se fait un siège,
L'illustre, et là, hors de tout piége,
Répand au loin sa grande voix.

Il y a environ douze cents vers dans la pièce.

Mais arrivons au cinq morceaux de poésie que le jury a cru devoir plus particulièrement distinguer. Le premier est une satire :

L'ardeur de se montrer et non pas de médire
Arma la Vérité du vers de la satire.

dit Boileau. Tel n'est pas le sentiment de notre auteur et, au lieu de son épigraphe, qui sent un peu fortement le proverbe des rues, il eût mieux fait, selon nous, d'emprunter à Mercier celle de ses *Tableaux de Paris* : « Noircissons nos pinceaux. »

Rien de plus noir, en effet, que cette peinture d'un bal qui fait le sujet de la pièce. Je ne sais pourquoi, mais celui qui l'a tracée doit avoir une singulière aversion pour la danse, que dis-je, pour tout ce qu'il appelle *grand monde*.

Voici ce qui se passe. Le poète voit :

En tournant une rue,
Une porte où la foule et s'entasse et se rue.

.
Le brouillard s'est enfui devant tous ces flambeaux,
Et dans ces murs bruyants nul ne songe aux tombeaux.
Regardez que de fleurs à ces riches croisées !
Que de galons et d'or à toutes ces livrées !

Il fait bon vivre ici ; parfums de fleurs, éclats de bongies, chants d'orchestre, chairs éblouissantes, rien ne manque ou plutôt rien ne semble manquer ; car attendez un instant que le satirique ait pris sa baguette magique, tout va se transformer comme cet or de mauvais aloi que Satan donnait au moyen âge à ceux qui se vendaient à lui. Il recueille un

passant dans la boue, et de crainte que celui-ci n'envie les heureux de la terre, il l'introduit dans ces brillants salons et lui fait toucher une à une toutes les plaies de la société qu'il rencontre. Et combien n'en découvre-t-il pas ? Il y a là de l'Asmodée renouvelé de Lesage. Le maître de céans a dû se donner bien du mal pour former une telle réunion. Je ne suivrais point un pareil guide et pour cause; qu'il me suffise de dire que les tons de ses portraits sont souvent par trop crus ; Alceste, auprès de lui, est un aimable philanthrope, Courbet, un fantaisiste gracieux. Je ne sais pas si c'est bien le titre de satire qui eût dû être employé ici. Agrippa d'Aubigné, avec lequel notre auteur a quelque lointaine ressemblance, intitule ses œuvres : *Tragiques*, et il fait bien. La satire, en France, tout du moins, n'est point un prône larmoyant et grondeur, témoin Vauquelin qui manie l'ironie d'une manière fort plaisante, Régnier qui, a toute la verve comique de Molière et Boileau, le premier de nos satiriques, qui, s'il égratigne parfois jusqu'au sang, le fait toujours avec une grâce toute féline. Ici c'est différent, ce ne sont pas des coups de griffes, mais bien des coups de boutoirs.

Pour les raisons de goût que je viens d'exposer, le jury s'est décidé à ne pas donner de premier prix, et il a adjugé le second à cette satire, qui, une fois son genre admis, est remarquable par son esprit d'observation et dont on ne peut qu'admirer la vigueur de touche, le style plein de franchise dans sa brutalité et l'intention morale.

Voici un portrait de joueur, non point le joueur dans le sens tragique du mot, mais un joueur de salon. Nous le détachons pour vous le présenter, car il nous paraît réunir toutes les qualités que nous avons reconnues :

Après ce noble humain, regarde, vis-à-vis,
Un homme au maintien sec, à l'air grave et rassis.
Celui-là te pourrait, mémoire imperturbable,
Raconter tous les coups joués sur cette table ;
Te dire sans broncher, de ce soir à demain,
Ce que chaque joueur a tenu dans sa main ;
Combien de fois lui-même aura fait des « renonces ; »
Combien un autre aura négligé ses « réponses ; »
Ce qu'il fût advenu si l'on eût fait « à tout ; »
Comment, par telle faute, on peut gâter un coup.
A ces doctes leçons, vois, son esprit s'enflamme ;
Son esprit, qu'ai-je dit ? Et son cœur, et son âme !
C'est son bonheur à lui ; c'est son tout ; c'est le soin
Auquel il s'est voué ; c'est l'unique besoin
Qu'il éprouve en tout temps, qui fait son existence ;
Aux champs comme à la ville, aux endroits de plaisance ;
Aux Bains, au bal, partout tu le verras toujours
Passer, cartes en mains, et ses nuits et ses jours.
Il ne saurait parler d'une autre chose au monde.
Aux jeux de chaque nom sa finesse est profonde ;
Il « donne » avec aisance ; il « coupe » lentement ;
Sous ses doigts le carton s'arrange savamment ;
Il fait avec amour retentir la « levée ; »
Consulte « son écart, » jette à la dérobee
Un regard scrutateur sur qui joue avec lui,
Et compte encore les points quand tout le monde a fui.
« Mais — diras-tu — cet homme, à gérer ses affaires,
« Doit pourtant consacrer les instants nécessaires ;
« Il vit d'un fonds enfin ; une profession
« Réclame quelque part de son attention. »
Détrompe-toi ; par goût à tout bien inhabile,
Il ne sait rien tirer de son cerveau futile.
C'est du jeu qu'il attend son sort du lendemain,
Et les cartes lui font son habit et son pain ;
Les cartes sont le roc où son espoir se fonde.
Et quand le jeu s'arrête, il n'est plus rien au monde !

Usant d'un plein pouvoir qui nous a été concédé par la Section, nous avons dévié quelque peu de notre programme et nous avons créé un troisième prix de cent francs, et il a été attribué à une causerie ayant pour titre : *Le rêve et la réalité*, avec cette épigraphe :

Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

(FONTANES.)

C'est une délicieuse petite pièce humoristique et vaporeuse à la fois, où la poésie se sent *at home* et en profite pour se donner le plus possible de laisser-aller.

Viennent ensuite trois pièces qui ont été jugées de même valeur et méritent toutes trois une mention élogieuse.

C'est d'abord une poésie toute gentille de d'idée, de forme, d'expression, une goutte de rosée sur une feuille de rose. Je me trompe, c'est une gouttelette du sang le plus vermeil sur le doigt le plus blanc. Elle s'appelle *Épine fleurie*, et elle est dédiée à une petite amie, avec le *motto* suivant :

Dis-moi d'où te vient ta puissance ?

— Ami, c'est de ma pureté.

Nous ne voulons pas entrer dans des citations de peur de commettre quelque indiscrétion à l'endroit de la petite amie.

Nous avons maintenant une fable et comme elle n'est pas longue, j'aime mieux vous la lire que de l'analyser; du reste, elle contient certaine leçon en miniature qui peut bien n'être pas perdue pour toutes les oreilles :

LA PIE ET L'AIGLE.

FABLE.

Désirant se créer un sort pour l'avenir,

Une pie, accorte et pimpante,

A l'aigle, son voisin, un jour alla s'offrir

En qualité de gouvernante.

« Admettez-moi, dit-elle, au nombre de vos gens ;

« Je suis propre et tiendrai parfaitement votre aire ;

« Madame n'aura pas meilleure chambrière

« Et je bercerais vos enfants.

« Etant, comme on le sait, très-lestes et fort légère,

« Je pourrai vous servir, au besoin, de courrière ;

« Vous n'en rencontreriez aucun assurément,

« Parmi tous les oiseaux qui peuplent ces parages,

« Pour porter plus habilement

« Vos ordres souverains et vos galants messages.

« J'ai d'autres qualités qui, certes, vous plairont

« Et surtout vous amuseront ;

« Avec facilité je cause, je habille,

« Que c'est plaisir de m'écouter ;

« C'est par là surtout que je brille,

« Et lorsque je m'y mets on ne peut m'arrêter.

« Aussi chacun me trouve amusante et gentille.

« J'ose donc espérer, mon noble et beau seigneur,

« Que vous m'accorderez cette insigne faveur

« D'être votre servante et votre ménagère. »

— « Moi, t'employer ! dit l'aigle en fronçant le sourcil,

« Non, non ! car je craindrais que ta langue légère

« Ne divulgât partout ce qui se passe ici ;

« Porte ailleurs tes talents ; va, ma bonne commère,

« De tes services, grand merci ! »

A mon gré cet aigle était sage.

Ah ! qu'on éviterait de luttes, de tapage,

Au dehors et dans le ménage,
En écartant de son logis
Les bavards et les étourdis.

Le *Jugement dernier*. Ode. — Le sujet n'est pas neuf, il ne peut l'être; il est grand, splendide, élevé, mystérieux, aussi depuis des siècles la poésie et la peinture s'en sont-elles emparées à qui mieux mieux. Je laisse de côté la peinture, me bornant à dire que j'ai rencontré à ce sujet en Italie un immense « échelonnement, » depuis la fresque divine de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, à Rome, jusqu'à l'enluminure hideuse que *Pimagiste*, à Naples, expose sur le Mercatello. En poésie, en France, la pièce la plus connue sur le sujet qui nous occupe est de Gilbert; elle ne laisse pas que d'avoir beaucoup de rapports avec celle qui nous a été envoyée; Gilbert seulement insiste davantage, selon Massillon, sur le petit nombre des élus. Nous avons pour la *notre* l'estime la plus profonde, mais n'y a-t-il point là supériorité?

Il ne faut pas que la poésie soit moutonnaire.
La pièce commence ainsi :

Les temps sont accomplis; les ciens sont dans l'attente;
O morts, entendez-vous la trompette éclatante?...

on devine le reste. Vient la peinture des peines éternelles et, pour couronner l'effet moral, ce dernier vers :

Maudits ! maudits ! maudits !

maudits soit, mais c'est peu neuf.

J'ai lu, il n'y a pas longtemps dans les *nouveaux lundis* de Sainte-Beuve, une poésie de sujet analogue. Le célèbre cri-

tique raconte qu'il la trouva dans un petit volume imprimé à Nice et signé du nom d'une femme-poète de nos jours, M^{me} Ackermann. C'est aussi le Jugement dernier qui s'apprête; la trompette sonne, toutes les âmes d'élite se refusent à revivre :

Quoi ! renaître, revoir le ciel et la lumière,
Ces témoins d'un malheur qui n'est point oublié,
Eux qui, sur nos douleurs et sur notre misère,
Ont souri sans pitié.

Non, non, plutôt la nuit, la nuit sombre, éternelle ;
Fille du vieux chaos, garde-nous sous ton aile.
Et toi, sœur du sommeil, toi qui nous as bercés,
Mort, ne nous livre pas ; contre ton sein fidèle
Tiens-nous bien embrassés.

Voilà une originalité puissante, une idée toute neuve, ayant son *moi* qui lui appartient en propre, sans que nulle doctrine ait pu l'entraîner.

Il n'en est pas de même de notre auteur ; il suit pas à pas la tradition orthodoxe, et cela en beaux et énergiques vers sans doute, mais sans jamais faire montre d'aucune individualité. N'est-ce pas là comme un chapitre de catéchisme rimé ?

Quand on se lance dans ce que je pourrais appeler les hautes banalités littéraires, pour éviter qu'un ennui plus ou moins sublime ne vous accompagne, vous et vos lecteurs, il faut savoir faire de temps à autre surgir un mouvement inattendu, vrai ou faux, mais hors de prévision et qui vous emporte. Si vous daignez m'accorder une minute encore d'attention, une citation dernière vous fera, je l'espère, comprendre ma pensée.

Le sujet est le même sous un titre différent : *Le dernier jour*, mystère par André Verre. C'est la Passion ; le Christ est à la croix :

Comme il était silencieux

Tandis qu'on l'attachait à la croix d'infamie !

Avec quelle douceur il a donné sa vie !

Et pourtant tu pouvais, roi du monde et des cieux,

Tu pouvais foudroyer d'un regard de tes yeux

Ces prêtres, ces bourreaux et cette foule impie

Qui t'abreuyaient d'ignominie.

Tu le pouvais, Seigneur.... et tu priais pour eux !

On éprouve à ce dernier vers comme une sensation d'émerveillement due à ce contraste brusqué entre l'extrême puissance et l'extrême charité.

Ce sont là des beautés d'un autre ordre.

J'ai nommé Galloix, j'ai nommé Verre et ce n'est point sans intention. Je voulais, l'occasion m'en étant offerte, donner un souvenir à leur tombe.

Ces deux noms sont bien oubliés de nos jours. Ils le sont trop.

André Verre, Imbert Galloix... Je me les rappelle encore. C'était, si je ne me trompe, en 1827. Eux deux surtout, aidés de Charles Didier, ils avaient pour ainsi dire non réveillé, mais donné l'éveil à la vraie poésie à Genève. On s'en occupait, on en parlait, on daignait faire à son égard et à haute voix quelques appréciations ; aujourd'hui.....

Ils avaient coutume de se promener ensemble bras dessus, bras dessous, chaque matin, le long de St-Antoine. Nous autres collégiens — deux ou trois, j'entends — amoureux précoces de ce que nous prenions, grâce à de Lamartine pour

la sainte des saintes, nous allons — comment dire ? — les *contempler* ... de loin. Que n'aurions-nous pas donné pour « sonder leur pensée ! » Combien d'auréoles n'entassions-nous pas sur leurs têtes ! Bon Dieu, peut-être eux-mêmes faisaient-ils comme nous ?

Ils partirent. Que de désillusions, que de désespérance ! Pour l'un surtout, que de misère !

En eût-il été autrement s'ils fussent restés au pays ? Je ne sais, ou mieux, je ne crois.

Ah ! Messieurs, la poésie est une grande et belle chose ; elle sort un peu l'âme de la chair, et c'est ce qui la rend sœur cadette de la religion ; mais comme à la religion il lui faut souvent des martyrs.

Henry BLANVALET.

PRIX.

2^{me} Prix. Épigraphe : *Tout ce qui reluit n'est pas or.*

Jules MULHAUSER.

3^{me} Prix. Épigraphe : *Le rêve du bonheur est un bonheur réel.*

Louis GROSS.

MENTIONS ÉLOGIEUSES.

— *Dis-moi d'où te viens ta puissance ?*

Moïse HORNUNG.

— *Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins.*

DELARUE.

— *Memento quia pulvis es...*

BONNEFOY.

RAPPORT SUR L'ÉCRITURE PHONÉTIQUE

PRÉSENTÉ

à la Section des Sciences morales, politiques, d'archéologie et d'histoire de l'Institut national genevois,

PAR

LOMBARD-MARTIN.

Depuis le XVI^m siècle, nombre de littérateurs proclament la nécessité de simplifier l'orthographe française; ils posent en principe qu'il ne doit pas y avoir contradiction entre les sons et les signes, entre la parole et les lettres qui la représentent; ils veulent que l'écriture soit l'image fidèle de la prononciation.

Les combinaisons orthographiques offrent, d'après eux, de monstrueuses aberrations, un tohu-bohu de conventions difficiles et illogiques; ils réclament, au nom de l'intérêt général et de la raison, que l'on écrive comme on parle: ce sont là les partisans de l'orthographe rationnelle, les *Phonographes*.

Des pages éloquentes ont été écrites par eux; des hommes justement célèbres, des esprits éminents ont patroné et adopté la simplification de l'écriture; citons, entre autres, le poète Ronsard, Louis Meigret, Ramus, le célèbre professeur d'éloquence, qui fut compris dans le massacre de la Saint-Barthélemy, Rambaud, Ablancourt, Testu, Dangeau, La Bruyère,

Fénelon, La Fontaine, Dubois, Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie, Molière, Montesquieu, Dumarsais, Descartes, Boileau, Voltaire, Turgot, Volney, Benjamin Constant, Andrieux, Charles Nodier, etc., etc. Des hommes pratiques, des savants, grammairiens, publicistes et même des académiciens, ont jugé nécessaire d'assimiler la langue écrite à la langue parlée, et leur talent, leur autorité n'ont pas suffi pour faire tomber la prévention que la routine ou le pédantisme peuvent élever contre la simplification de l'écriture. La raison en est donnée par l'académicien Ch. Nodier; après avoir déclaré que l'orthographe française est une des plus mauvaises et des plus arbitraires de l'Europe, il accuse l'Académie d'ériger cette routine en fatal monopole (*sic*).

Cette affirmation est l'exacte vérité. Au moment où, sous l'influence des *Ménage*, *Vaugelas*, *Descartes*, etc., la réforme était assez favorablement accueillie pour faire supprimer dans l'écriture les doubles lettres et les lettres non prononcées, l'Académie française réprouva comme un é hérésie toute innovation.

Malgré les foudres académiques, la simplification s'est glissée dans l'écriture; on n'écrit plus *incognu*, *my-nuyct*, *estoylé*, *congnaissance*, etc. L'Académie elle-même a fait des concessions, mais elles sont insuffisantes. C'est l'avis d'un homme qui, certes, n'est point suspect d'hostilité contre le corps des immortels; voici ce que dit M. Poitevin dans sa grammaire, édition de 1856 :

« Il est impossible qu'on ne voie pas, dans un temps très-préchain, se produire les réformes suivantes :

« 1^o Suppression de toute lettre nulle dans la prononciation ;

« 2^o Adoption des mêmes signes pour des sons identiques. »

On ne saurait indiquer plus nettement l'introduction de l'écriture phonétique.

Les phonographes motivent les modifications qu'ils réclament par des considérations qui se résument ainsi : abréger, au profit des études supérieures, le temps que les enfants doivent consacrer à l'instruction primaire ; mettre la lecture et l'écriture à la portée de tous ; rendre facile à l'enfance l'étude, au maître l'enseignement ; réaliser une grande économie (près de la moitié) dans les frais d'impression ; abaisser les obstacles à la diffusion des lumières ; élever le niveau moral et intellectuel des masses ; faciliter la création de bibliothèques populaires ; faire pénétrer la lumière dans toutes les couches de la société ; permettre aux natures d'élite de se manifester ; inspirer à tous des sentiments esthétiques, des goûts élevés ; exercer une influence favorable sur les relations sociales et internationales.

Alors qu'il y aurait quelque exagération dans ces avantages, n'y en eût-il même qu'un seul de fondé, ce serait un devoir d'examiner sérieusement la réforme de l'ancien système graphique. Mais ces avantages, à divers degrés, du moins, sont tous réels pour celui de vos confrères que vous avez chargé, Messieurs, de présenter un rapport sur la matière. Aussi, c'est un devoir pour lui de remercier M. le docteur Olivet, qui, en soumettant à l'Institut l'ouvrage de M. le professeur Raoux¹, a donné lieu à la discussion de se produire. Un Institut monarchique ou oligarchique pouvait hésiter de l'accepter, un Institut républicain ne le devait pas. Il appartient aux corps scientifiques libéraux de faciliter

¹ *Orthographe rationnelle ou Écriture phonétique, moyen d'universaliser rapidement la lecture, l'écriture*, par Edouard Raoux, professeur à l'Académie de Lausanne.

et de diriger la simplification qu'on reconnaît généralement nécessaire dans l'ancienne orthographe ; si elle ne s'opère pas avec leur assentiment et sous leur égide, les saines notions peuvent être méconnues ; au lieu d'y avoir progrès, il risque d'y avoir violence et recul.

En opposition à l'Académie française, c'est là ce que comprend l'Académie espagnole ; elle se garde bien d'anathématiser les simplifications apportées aux lettres parasites, aux combinaisons scripturales empruntées aux langues mortes. Elle sanctionne ces modifications ; elle a décidé de remplacer par les signes simples *f. t.*, les signes binaires *ph. th.* ; après avoir supprimé le *ç* (cédille) et rendu facultative la suppression de *x* et de *w*, elle a recommandé, en 1859, de repousser l'*y* et de le remplacer par l'*i* simple.

Les langues italienne et portugaise ont l'avantage de suivre de près la langue espagnole dans cette voie nouvelle. Ce n'est pas toutefois le privilège exclusif des langues d'origine dite latine ; en Angleterre, la réforme graphique possède une association très-étendue, et de nombreux ouvrages ont été publiés d'après le système phonétique. Aux États-Unis, cette réforme a été favorablement accueillie ; le seul État du Massachussets, qui compte environ 800,000 âmes, avait, en 1853, cent treize écoles où la nouvelle orthographe est enseignée. Le peuple américain, prime-sautier par excellence, a promptement reconnu les précieux avantages qui résultent de la simplification de l'écriture.

II

Pour rendre le débat plus positif et plus fructueux, il importe de distinguer ce qui peut être considéré comme acquis ou hors de la discussion, et ce qui est discutable.

L'ouvrage de M. E. Raoux nous apporte dans cette recher-

che une aide précieuse. Ce livre, qui est évidemment le fruit de longues et patientes recherches, résume avec lucidité les opinions émises pour et contre la phonographie ; il constate des faits bien observés, il présente les plus judicieuses remarques, au point de vue scientifique et au point de vue humanitaire. Il justifie pleinement les appréciations favorables dont il a été l'objet dans la presse et notamment dans des journaux spécialement consacrés à l'instruction publique ¹.

Pour tout esprit éclairé et consciencieux, le livre du professeur Raoux met hors de doute *l'urgence d'une réforme orthographique*, et cela de trois manières :

1° En montrant l'absence de logique dans les combinaisons de l'alphabet ;

2° En montrant les inconvénients de l'orthographe actuelle ; le mal positif qu'elle a fait, qu'elle fait et fera, le bien qu'elle a empêché et qu'elle empêchera si on la maintient ;

3° En montrant les avantages d'une écriture rationnelle, c'est-à-dire phonétique.

Si on admet, avec l'auteur, cet axiome fondamental de toute écriture rationnelle : *un seul signe simple pour chaque son simple*, et réciproquement, *un seul son pour chaque signe*, l'alphabet actuel est condamné.

Or, ces deux points sont admis par nombre d'hommes les plus versés dans la littérature.

Si l'on admet cet autre axiome, implicitement contenu

1. *L'Education moderne* (Bruxelles) ; le *Progrès*, Journal de la Société des Institutions belges ; le *Journal d'éducation* (Bordeaux) ; la *Tribune ouvrière* (Paris) ; le journal *l'Association, journal de l'ouvrier* (Bruxelles) ; le *Constitutionnel*, le *Siècle*. En Suisse, à peu près tous les journaux libéraux, publiés en langue française, ont apprécié d'une manière très-sympathique l'idée d'une réforme de l'orthographe actuelle qu'ils qualifient de obscurantiste et de monopolisatrice.

dans le premier, qu'il ne doit y avoir aucun signe muet ou parasite, les deux orthographes dites d'usage et de principe, c'est-à-dire les lettres étymologiques, sont également condamnées.

Comment cela pourrait-il ne pas être? Tous les sons de la langue française se réduisent à 37, et cependant, grâce à l'orthographe académique, il y a *cinq-cent-soixante-huit* manières d'écrire ces *trente-sept* sons. C'est ainsi que A s'écrit de 28 manières; AN de 38; O de 33; ON de 24; OU de 25, OI de 34; É de 65, etc., etc. (V. p. 91 à 95.) Mais ce ne sont point là toutes les complications. « En ajoutant, dit l'auteur, aux 568 polygraphes de l'orthographe d'usage, les nouvelles *centaines* que lui apporte l'orthographe de règle, on obtiendra un chiffre plus réjouissant pour ceux qui veulent maintenir la nuit dans le cerveau des multitudes, que pour ceux qui travaillent à y faire lever le jour. »

Les pages 130 à 137 exposent à ce sujet une vérité effrayante.

Parmi les avantages de l'écriture rationnelle, cinq sont indiscutables :

- a) Le moyen de figurer exactement la prononciation.
- b) Le moyen de servir d'échelon pour arriver jusqu'à l'orthographe actuelle ;
- c) Le moyen d'économiser le temps et l'espace, et d'obtenir par quelques abréviations, une demi-sténographie qui, si elle est moins rapide, est du moins plus lisible que la sténographie proprement dite.
- d) Le bon marché des imprimés. Cet avantage est si important et il en entraîne tant d'autres à sa suite, qu'il suffirait à lui seul pour motiver la réforme orthographique.
- e) Le moyen d'écrire facilement les idiômes patois.

D'autres avantages méritent aussi d'attirer l'attention,

surtout celui qui se rattache à un idiôme international établi sans préférence pour telle ou telle langue, bien que l'auteur se prononce, sans raison, à notre avis, pour la langue française.

La possibilité d'universaliser un idiôme est beaucoup contestée de nos jours, mais elle l'est beaucoup moins qu'autrefois. C'est là un de ces faits à la réalisation desquels la civilisation marche, lentement, il est vrai, mais sûrement ; peu à peu elle supprime les dialectes que naguères on croyait éternels et elle facilite l'unification du langage. C'est là une question de temps que nous ne devons signaler que d'une manière incidente.

En présence de trois points principaux que nous avons examinés, l'urgence d'une réforme graphique ne pourrait être contestée que si cette réforme devait entraîner des inconvénients trop graves. Sans aucun doute, elle peut faire des mécontents, mais tout changement n'entraîne-t-il pas certaines perturbations ? La navigation à vapeur, les chemins de fer, le système décimal, l'état civil, etc., etc., en sont la preuve, et cependant qui oserait les proscrire ?

Il s'agit donc de comparer et de contrebalancer les inconvénients et les avantages du *statu quo* et du changement non pas au point de vue d'un intérêt de coterie ou d'infime minorité, mais dans l'intérêt des MULTITUDES. Or, en se plaçant sur ce terrain, la question est promptement jugée. Pour qui veut être impartial et loyal, il est manifeste, il est incontestable que *les avantages de la réforme l'emportent infiniment sur les inconvénients momentanés qu'elle pourra présenter*. L'auteur de l'*Ecriture rationnelle* expose brillamment cette évidence dans le V^{me} chapitre de la 3^{me} partie.

III

Puisque le système graphique actuel doit être réformé, et cela dans un temps que les grammairiens favorables à l'Académie estiment *très-prochain*¹, comment et dans quelle mesure faut-il le réformer ?

Écartons d'abord la question des langues étrangères, dont l'auteur aurait peut-être mieux fait de ne pas s'occuper du tout, et ne parlons que du français.

Écartons aussi l'objection soulevée par les partisans de l'étymologie scripturale² ; cette dernière est sacrifiée depuis longtemps ainsi que le démontre d'une façon bien concluante l'ouvrage de M. Erdan : *Les révolutionnaires de l'alphabet*.

Écartons enfin, comme n'étant pas de notre sujet, les questions syntaxiques traitées dans le chapitre IV de la 2^{me} partie.

Comment et dans quelles mesures, disons-nous, faut-il réformer l'ancien système graphique ?

Puisque la *langue écrite* doit être l'image fidèle de la *langue parlée*, il faut calquer le nouvel alphabet *graphique* sur l'alphabet phonétique de la langue française.

C'est ce que fait le professeur Raoux, dans le chapitre I^{er} de la 3^{me} partie.

La vérité ou la fausseté du résultat de cette recherche peut être expérimentée par chacun. Il s'agit, en effet, de savoir si *tous les sons* fondamentaux de la langue française, 37, peuvent être représentés par l'alphabet phonétique indiqué par l'auteur.

Cet alphabet est formé ainsi :

1. Grammaire Poitevin.

2. Si l'on voulait observer l'étymologie, il faudrait écrire j'ai, autre, ortosgraphie, amics, home, etc., etc.

1° Huit voyelles mères, a, è, é, i, e, o, u et le son ou représenté par un o ayant au bas une boucle fermée intérieurement. C'est un caractère nouveau.

2° Six voyelles amplifiées, à, î, ê, ô, û et le son ou.

3° Cinq voyelles nazales an, ên, in, en (son un) on.

4° Dix-huit consonnes, soit 4 labiales : p, b, f, v ; deux dentales t, d ; trois linguales l (sans boucle), l (pour le son ll dit mouillé) ; quatre sifflantes s, z, j, (pour ch) et r ; deux gutturales q et g ; trois nazales n, m, et le son gn est représenté par un n ayant le second jambage plus long que le premier.

En tout 37 caractères, et la suppression des lettres de l'alphabet actuel c, h, k, x, w, y.

Ces 37 caractères représentent bien tous les sons réellement distincts dans la langue française ; on ne saurait en trouver d'autres, car il ne s'agit pas des nuances prosodiques ou des fractions acoustiques, mais de la *gamme* vocale.

S'il s'agissait de tailler en plein drap, comme le fait la sténographie, nous proposerions un alphabet entièrement nouveau, donnant les formes les plus simples, les plus esthétiques et en rapport avec les parentés binaires phonétiques. Ce serait le dernier degré du progrès.

Mais on ne peut, dans une première réforme, éliminer l'ancien alphabet. Ce serait un bouleversement tellement profond que personne ne l'adopterait *de nos jours*.

Faut-il conserver les 20 lettres que propose l'auteur ? Nous ne voyons pas comment l'on pourrait s'en dispenser, si l'on veut se contenter de ce qui est acceptable *pour le moment*.

Quelques phonographes estiment que le c a l'inconvénient de se confondre aisément avec le e, avec le o mal fermé, etc., et de ne pas avoir de correspondant graphique pour le son doux analogue g, aussi, à la place du c, adoptent-ils, comme

M. Raoux, la lettre *q*, facile à tracer et étant en correspondance similaire avec le *g*, signe de son parent. Nous sommes peu disposé à prendre part à cette subtile contestation, il nous suffit qu'un signe soit adopté. Celui qui est repoussé, le *ç* peut avantageusement être utilisé : c'est là ce que nous allons prouver.

La suppression des six lettres, qui font double et triple emploi, a été généralement acceptée, sauf celle du *W* qu'on a proposé de conserver pour le son *ou* ; ce serait aussi notre avis. Bien que le *W* ait l'inconvénient d'être une double lettre pour indiquer un son simple et qu'il présente des mots peu esthétiques, *wvrage*, *vw* (vous) pour l'écriture cursive, il offre cet avantage qu'il n'introduirait pas un caractère nouveau dans l'alphabet, il se trouve dans toutes les imprimeries et l'on connaît généralement son emploi avec le son de *ou* dans la langue anglaise : Ex. *swé*.

Il serait très-désirable de supprimer les accents ; ces petits signes ont dans la pratique des inconvénients de plus d'un genre ; entre autres, ils nécessitent relativement une grande perte de temps et ils jettent de l'obscurité lorsque, dans la rapidité de l'écriture, il ne sont pas mis exactement sur la lettre à laquelle ils se rapportent. Quant aux voyelles amplifiées (*au*, *eu*, etc), l'auteur les désigne par un accent circonflexe ; ne pourrait-on pas les indiquer par la répétition de la voyelle mère ? C'est une question à examiner.

Nous abordons un point sur lequel nous sommes le plus en opposition avec l'alphabet présenté par M. le professeur Raoux. L'honorable professeur proclame formellement que tous les signes binaires doivent être remplacés par des signes simples, néanmoins, pour les sons nazals *an*, *in*, *on*, *un*, il emploie une voyelle et un *n*, qu'il nomme « signe modificateur. » Le principe même de la phonographie exige la sup-

pression de ce « signe modificateur » qui nécessiterait, soit pour l'écriture, soit pour la lecture, des règles d'exception nombreuses et autant de difficultés.

Il est absolument indispensable d'adopter une lettre particulière pour chacun des sons *an, in, on, un*.

Créer des signes nouveaux est sans doute facile, mais rien n'est plus difficile que de les faire adopter par les masses. Une telle innovation soulèverait la routine contre la réforme; elle nécessiterait un noviciat, elle rendrait impossible l'impression avec les caractères typographiques en vigueur, enfin elle retarderait la solution du problème phonographique.

Afin de surmonter ces inconvénients, il faut combiner l'écriture phonétique de telle sorte que tous, opposants et partisans, puissent de prime abord, *aperto libro*, décomposer les trente-sept combinaisons graphiques et lire avec facilité.

C'est impossible, dira-t-on, parce qu'il est des sons qui se trouvent formés par la réunion de plusieurs lettres. Ex : *ch* (*cheval*), *ll* (*bouteille*), *gn* (*baigneurs*), *eu* (*heureux*).

L'objection est aisée à surmonter par chacun.

Le *ç*, relégué comme superflu, donne assez manifestement le son *ch* que des personnes, ayant un vice de prononciation, articulent *ç*. Ex. : *çeval*.

Le son mouillé des deux *ll* est indiqué d'une manière très-pratique, dans le *supplément à l'orthographe rationnelle* de M. E. Raoux, par un *l* ayant un point au-dessous (on l'obtient dans l'impression à l'aide d'un *j* retourné ainsi *ŀ*). Ex. : *butēŀe*.

Pour le son *gn*, peu fréquent, nous le représenterions par *n* avec un point au-dessous (la typographie peut l'indiquer à l'aide d'un point parangoné).

Le son *eu* long serait représenté par *e*¹.

Le son *e* bref (*repas*), voyelle mère, suivant l'ancien système scriptural, peut être indiqué suffisamment par la consonne syllabique. Exemple : *rpa*. Le *e* bref étant une lettre muette, c'est en réalité une superfétation que de l'indiquer. La distinction entre la syllabe féminine (*ville*) et la syllabe masculine (*vil*) terminées par la même lettre, s'obtiendrait d'une manière très-logique à l'aide de l'accentuation longue ou brève. Exemple : *vil*, — *vil*. — Il peut en être de même pour les exemples antérieurs : *bwtél*, etc.

Les sons nazals, *an*, *in* (*én*), *on*, *un*, seront facilement représentés et aisément compris à l'aide d'un trait au-dessus de chaque voyelle dans le genre du tilde espagnol, ou du signe des syllabes longues dans la poésie latine, ou même d'un tréma :

ā, ā̄, ẽ, ẽ̄, ī, ī̄, ō, ō̄, ū, ū̄.

Comme il importe d'assurer la rapidité de l'écriture manuscrite et d'écartier des lettres que la plume devrait former en quittant le papier, le tréma ou le tilde serait rapidement indiqué par un trait transversal sur la voyelle, à peu près dans le genre de la liaison du *t* dans l'écriture allemande.

Ces lettres auraient plusieurs avantages ; elles ne détruiraient pas la symétrie et la physionomie de l'écriture cursive, elles permettraient à tous les établissements typogra-

(1.) Avec une réforme phonographique complète, le son *e* bref serait suffisamment indiqué par la seule consonne que suit la voyelle muette « e » dans l'ancien système scriptural :

Exemple : Mém. — Rapél.

C'est ce que l'auteur de ce rapport se propose d'établir dans un opuscule relatif à l'enseignement de la prosodie française par la phonographie.

phiques d'imprimer d'après le nouveau système graphique sans faire fondre de nouveaux caractères. C'est là un point capital pour le succès de la phonographie.

Nous voici arrivés à la fin de notre rapport. Nous nous sommes attachés à donner une appréciation *éclectique* ; c'était difficile, et, sans nul doute, notre manière de voir personnelle peut quelquefois avoir prévalu.

Nous terminons en émettant une proposition dont l'initiative revient à un professeur du Locle (Neuchâtel); M. J. Guillaume propose d'organiser, dans chaque localité un peu importante, une commission phonographique de manière à créer ce qu'il nomme une *ligue* pour la réforme de l'orthographe. Les membres de cette association devraient s'engager à n'employer que l'alphabet nouveau et travailler à le faire adopter par les autorités législatives des cantons romands, afin de le rendre obligatoire prochainement dans les écoles. A l'exemple de nombre de personnes, M. Guillaume a groupé plusieurs élèves autour de lui, et il est satisfait et surpris de la promptitude avec laquelle les enfants saisissent les signes phonétiques et s'en approprient l'usage.

Si ce travail comparatif se faisait dans plusieurs villes, sous la garantie et l'autorité d'un comité, la question ferait assurément un grand pas ; l'on pourrait ensuite songer à la propagande, comme font maintes sociétés dont le but humanitaire est à coup sûr moins évident et surtout très-douteux. On pourrait, à leur exemple, éditer des petits livres, des almanachs et, mieux encore, des manuels qui auraient l'avantage d'être courts et concis ; ou bien on publierait des développements soit dans un journal spécial, soit dans un journal politique et littéraire exclusivement phonétique.

C'est là ce qui a été fait en partie en Angleterre, depuis 1853, ainsi qu'en France, dans la *Presse*, par une série de

feuilletons, et dans le *Messenger universel de l'industrie* par une lettre datée de 1856, due à M. Dujardin-d'Hardivillers, président de la *Société de linguistique*.

Quand la théorie a mené la question aussi loin que possible, la pratique seule peut trancher les difficultés restantes. Les expériences faites peuvent désormais être groupées pour des éclaircissements et des critiques.

Genève a pris l'initiative de la réforme musicale en Suisse ; pourquoi cette ville qui tient une place distinguée dans les sciences, la littérature et dans la voie du progrès, ne prendrait-elle pas aussi l'initiative de la réforme graphique ? Nul doute que son exemple ne déterminât un grand nombre d'adhésions et que l'alphabet qu'elle aurait sanctionné après des débats contradictoires ne fût généralement adopté.

Voilà pourquoi l'Institut a bien fait de provoquer la discussion sur l'orthographe rationnelle ou phonétique. La nomination d'un comité (en dehors de l'Institut), pour continuer cette étude, nous semblerait opportune ; il pourrait recevoir ou donner des renseignements sur la question et se mettre en rapports avec les personnes sympathiques à cette réforme dans les autres parties de la Suisse et à l'étranger, notamment en Belgique.

Genève, le 5 Mars 1866.

LOMBARD-MARTIN.

professeur au Collège de Delémont (Berne).

1. Un comité phonographique s'est constitué à Genève (président M. le Dr Olivet) et s'est mis en relation avec ceux qui ont été formés dans d'autres localités du canton de Vaud, Berne et Neuchâtel.

RAPPORT

SUR LA

SÉRICICULTURE DANS LE CANTON DE GENÈVE

PRÉSENTÉ

à la Section de l'Industrie et de l'Agriculture

de l'Institut national genevois.

MESSIEURS,

Le 21 Juillet dernier, M. le conseiller d'État chargé du Département des Finances avait adressé à la Section copie d'une lettre de l'ambassadeur de France en Suisse, lequel chargé par son gouvernement, demandait au Conseil fédéral de vouloir lui procurer des réponses sur quelques questions dont nous donnerons plus tard la tenue. Vous avez nommé une commission composée de MM. Viollier-Rey, Vogt, Thury, Weber-Fonesca, Bouffier, Dr Marin, Michaud et Menn.

Cette commission décida d'envoyer, à son tour, aux personnes connues pour s'adonner à ce genre d'industrie, une circulaire contenant une série de questions en leur fixant le 15 Août pour terme de leurs réponses.

Vingt-deux personnes ont répondu à cet appel en nous donnant fort obligeamment des notices souvent très-circonstan-

ciées, lesquelles, jointes aux résultats de la récente exposition de la Suisse romande, permettent de donner un aperçu assez complet sur cette branche intéressante d'industrie, laquelle malheureusement paraît décliner chez nous.

Parmi les vingt-deux personnes qui nous ont répondu, une n'habite plus le canton, six autres n'élèvent plus des vers à soie. On nous a donné en outre les noms de 17 personnes parmi lesquelles plusieurs (le tiers au moins) ont cessé également. Au Congrès agricole, sept éleveurs¹ seulement de notre canton ont exposé des graines, des vers, des cocons et de la soie filée. On arrivera donc assez près de la vérité en disant qu'il n'y a dans le canton que 25 éleveurs au plus qui s'occupent régulièrement, et dans un but industriel, de l'éducation des vers à soie. Il y en a plusieurs qui, de temps en temps, font une éducation d'une espèce ou race nouvelle, seulement dans le but d'en avoir des papillons pour leurs collections. La plupart des éleveurs industriels sont des Français d'origine. Un tiers au moins sont des dames.

Nous suivrons, dans ce rapport, l'ordre des questions adressées par l'ambassadeur de France, les réponses ayant été adressées à M. le conseiller d'État Chenevière, dès que les matériaux réunis nous le permettaient :

1^{re} Question. Quelles sont les localités où l'on pratique l'éducation des vers à soie ?

Réponse. Parmi les localités, Carouge occupe le premier rang, viennent ensuite les communes de Genève, Eaux-Vives, Plainpalais, Lancy, Cointrin, Bardonnex, Versoix-Mye, Vernier, Chambésy, Hermance, Petit-Saconnex. Sur les sept

¹ MM. Gerbeaud Simon, Gerbeaud Etienne, Espier, Arnaud-Benoit. Mmes Nadal, Balzene et Babel.

exposants au Congrès, cinq habitent Carouge, un la Terras-sière, le dernier Bardonnex.

2^{me} Question. Quelles sont celles où le mûrier est cultivé et où l'on pourrait se livrer à la sériciculture ?

Réponse. La plantation de mûriers la plus considérable du pays est celle de M. Rieux, à Malagnon, de 400 mûriers à peu près. Viennent ensuite, mais sur une échelle beaucoup moindre, les plantations de MM. Claparède à Champel, Mayor à Hermance, de M. Gerbeaud et du Stand à Carouge, Prévost-Ritter à Chambésy. On a des mûriers en petite quantité (petites haies ou arbres isolés), aux Avanchets, à Corsier, Passeiry, Onex, Veyrier, Vernier, Meyrin, Plainpalais, Lancy, Mategnin, à la Vilette, et des pieds épars presque dans tout le canton. Le mûrier vient bien partout où viennent la vigne et le noyer. En général, les éleveurs se plaignent de la difficulté de se procurer des feuilles et plusieurs accusent cette difficulté, ainsi que le prix élevé des feuilles, comme cause principale de l'abandon de la sériciculture. Ne pouvant avoir constamment des feuilles, les éleveurs doivent souvent renoncer à faire des éducations aussi considérables qu'ils voudraient. Les propriétaires de mûriers, d'un autre côté, abandonnent petit à petit la culture de cet arbre, dont le rendement ne leur parait ni productif, ni assuré.

3^{me} et 4^{me} Question. Quelles sont les contrées exemptes de l'épidémie qui frappe le ver-à-soie, soit qu'elles aient déjà été atteintes et que le mal ait disparu, soit qu'elles n'aient pas encore été frappées ? Quelles sont les tentatives et les expériences auxquelles on s'est livré pour atténuer le mal ?

Réponse. Huit éleveurs n'ont jamais eu de maladie, chez six autres il n'y en a pas eu cette année ; chez un seul la

gâtine a persisté cette année, mais en diminuant beaucoup. Chez un autre la *pébrine* ou tache, a sévi l'année dernière et cette maladie paraît s'être transformée dans l'éducation de cette année en une autre maladie assez meurtrière, qu'il ne sait comment nommer. Tous les éleveurs du canton s'accordent à dire que le climat de Genève convient parfaitement aux vers et que des petites éducations, avec beaucoup de soins, pour la propreté, la nourriture, la température, l'aération et le choix des papillons reproducteurs suffisent pour écarter les maladies et pour les éteindre si elles se sont montrées. Il n'existe pas, en effet, de grandes magnaneries, où de la même manière que dans les hôpitaux et casernes à population entassée, s'engendrent des maladies épidémiques, la plus forte quantité élevée par une personne est de 4 à 5 onces de graine ; trois autres élèvent 2 onces en moyenne ; les autres 1 once ou $\frac{1}{2}$ once même. En évaluant la quantité de graines élevée dans le canton à 20 ou 25 onces par an, on reste peut-être au-dessus de la moyenne. Avec ces petites éducations, l'éleveur peut facilement surveiller son troupeau et écarter une foule de chances mauvaises, qui, dans les grandes magnaneries, ne sont aperçues que lorsqu'elles ont déjà produit des effets considérables.

La grande majorité de nos industriels élève pour graines, qui sont très-recherchées et l'étaient encore plus il y a quelques années, mais dont le prix est assez variable suivant les résultats des éducations du Midi. Deux éleveurs seulement, à notre connaissance, élèvent pour coccons, lesquels, suivant eux, se vendent à un très-bon prix à Lyon. Parmi les races, les uns préfèrent la Brianza ou la race milanaise, les autres celle du Japon. Les essais de culture du Yama-Mai ou vers japonais du chène n'ont pas réussi jusqu'à présent ; on accuse généralement la mauvaise qualité de la graine.

Tel est, Messieurs, le résumé succinct des renseignements qui sont parvenus à votre commission. Il est évident que cette branche d'industrie va chez nous en déclinant, mais il est difficile de faire ressortir les causes de ce déclin. Les uns en trouvent la principale cause dans la coïncidence des forts travaux de sériciculture avec ceux de la vigne, mais on peut répondre que le système de petites éducations, dirigées et surveillées par des dames, des filles et des femmes de petits rentiers ou propriétaires habitant la banlieue, ne se heurte en aucune manière avec les rudes travaux de la vigne, qui ne sont pas faits par les mêmes personnes. D'autres accusent le manque d'une filature, qui permettrait l'écoulement régulier des produits — vous savez qu'il en a existé une qui a dû cesser faute d'alimentation suffisante. — Plusieurs éleveurs rejettent la faute sur la difficulté de s'approvisionner en feuilles et sur leur prix excessif, qui fait diminuer le revenu de telle manière, que le travail n'est plus suffisamment rétribué — pendant le temps où les chenilles mangent, les éleveurs doivent constamment être en course pour satisfaire leur appétit et quelquefois ils perdent tout faute de feuilles. Mais ces plaintes, que nous croyons fondées du reste, s'accordent assez mal avec le fait, que les propriétaires de mûriers continuent à abandonner la culture de cet arbre, et que des plantations connues ont été arrachées et transformées en vignes, ce qui prouve amplement que les propriétaires ne trouvent pas leur profit dans cette culture. Il doit donc y avoir des causes plus efficaces de cet abandon de la sériciculture dans notre canton, causes qui ne résultent pas des documents qui nous ont été transmis.

Plainsalais, ce 18 Septembre 1866.

C. VOGT.

RAPPORT

SUR LA PRESSE DE M. A. LEDOUX

PRÉSENTÉ

**à la Section d'industrie et d'agriculture de
l'Institut genevois**

—
Le 4 Avril 1867.

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS
INDUSTRIE ET AGRICULTURE

—
Séance du 23 Janvier 1867.

Presse à double effet, présentée par M. Mégevet, mécanicien, à Genève; inventée par M. A. Ledoux, imprimeur-lithographe, avec un découpoir à cartes d'adresses et de visites, du même auteur.

Rapport de la Commission instituée par vote unanime de la Section, présidée par M. Viollier-Rey.

Les membres nommés sont: MM. Hammann; Carey, fils, imprimeur; Servant, Ricon, lithographes, et de Colleville, ancien rédacteur de l'*Ingénieur*; plus M. Forestier, membre-adjoint.

La Commission s'est réunie au Palais Electoral, salle de l'Institut. Membres présents, à 2 heures, lundi 28 janvier 1867 : MM. Hammann, Carey, fils, et de Colleville.

Personnes présentes, invitées comme compétentes : MM. Gentil, ancien imprimeur-lithographe et M. Auldjo, gentilhomme écossais, amateur des arts et de leurs progrès, pour lequel, en 1834, M. Ledoux, à Naples, exécuta d'importants travaux de lithographie.

Etaient aussi présents : M. Ledoux, l'inventeur ; M. Mégevet, le constructeur ; M. Scheuermann, ouvrier lithographe, Allemand.

La presse à double effet et le découpoir à cartes étaient dans la salle pour l'examen.

La Commission ayant élu M. de Colleville pour rapporteur, demande lecture de l'exposé, fait par ce dernier, en place de M. Mégevet, sur la presse et le découpoir.

Voici cet exposé en résumé :

« Les personnes qui pourraient avoir besoin de renseignements sur les antécédents de la presse à double effet, les trouveront à la page 137 du tome XIV du *Bulletin de l'Institut*, année 1865.

» A la suite d'un rapport, fait à la Société des Arts, de Genève, par MM. Gesse père, docteur, Schmiedt, et signé H. Hammann (rapport lu dans la séance du 29 Janvier), une nouvelle récompense a été accordée à M. Ledoux, l'inventeur.

» Depuis cette date, ayant encore introduit de nouveaux perfectionnements, le rapporteur les considère comme la dernière expression matérielle du principe qui leur a donné naissance, et comme étant dignes d'occuper l'attention de la Section.

» Une esquisse, représentant une tête de lion, a été expres-

» sèment faite par M. A. Bouvier, professeur de dessin au
» Collège de Genève, pour l'essai de la machine: il est offert
» d'en tirer quelques exemplaires.

» Les avantages de la nouvelle invention sont au nombre
de six, savoir :

1° La presse a gagné en simplicité, en élégance: elle est
» devenue un vrai meuble de bureau, un auxiliaire néces-
» saire du peintre, du manufacturier. Le bâti a été trans-
» formé en un buffet propre à enfermer, soit les pierres litho-
» graphiques, dont la pesanteur annihilerait toute vibration,
» s'il s'en produisait, soit à serrer le papier, etc.

2° De l'engrénage du mouvement on a supprimé le vo-
» lant. Il entravait un peu l'imprimeur, non accoutumé à sa
» présence. Néanmoins, il est facultatif au possesseur de la
» presse d'en ajouter un, s'il lui convient, à l'extrémité de
» l'arbre opposée à celle de la manivelle; on donnerait ainsi
» plus d'élan. On a réussi à conserver à l'entraînement et à
» la pression toute la puissance nécessaire, sans pour cela
» fatiguer davantage les bras du tourneur.

3° Comme dans le système à mouvement continu et satis-
» limites, du même inventeur, — le corps de la presse s'adapte
» parfaitement et en vingt-quatre heures, aux vieux bâtis des
» presses à reformer. Aussitôt adapté, il produira le double
» de besogne, avec moins de dépense de force, d'argent et
» et placé dans l'atelier.

4° Introduction d'un nouveau système de rateau enca-
» tré et inaltérable, gardé d'un cuir, qui permet l'entraîne-
» ment des pierres sous la pression, d'une façon tout-à-fait
» favorable et conservatrice.

5° Avec cette machine, on peut employer des pierres
» d'un pouce d'épaisseur. On sait qu'une quantité de celles-
» ci existent dans les carrières, complètement perdues pour

» l'art. Désormais, leurs acquéreurs, n'auront plus à craindre, » leur cassure.

» 6° Innovation d'un carton cylindrique, remplaçant avan- » tagement l'ancien carton horizontal, qu'il fallait poser, » à chaque épreuve. Le carton cylindrique s'engage de lui- » même sous la pression et fonctionne également bien pour » les deux copies de chaque tirage.

» En outre, l'encre automatique, l'emploi de la vapeur » comme force motrice, sont aisément applicables. Avec deux » tables de prolongement qu'on ajouterait, on aurait, au be- » soin, une presse à mouvement continu et sans limites, pour » l'impression du papier sans fin. Finalement, la presse nou- » velle, que vend M. Mégevet, ne coûtera que 400 fr., prix, » inférieur à celui de n'importe quelle presse du même genre, » et du même format coquille (qui au besoin serait raisin), » mise en vente sur les divers marchés de l'Europe.

La Commission, ayant entendu cet exposé, en discute les termes, et procède à l'examen de la machine, au tirage d'une vingtaine d'épreuves. Celles-ci sont en partie tirées par un ouvrier imprimeur-lithographe seul, — et, partie à deux personnes, dont la seconde est M. Gentil, qui se propose à cet effet.

La Commission, après examen, résume sa pensée. Elle déclare accepter pleinement, en les appuyant, les termes de l'exposé de M. de Colleville, du 23 Janvier 1867, et recommande l'insertion au rapport des avantages suivants qu'elle a seule constatés :

« 1° A propos du cylindre, que sa construction particulière en trois pièces, permet de remplacer le pignon facilement en cas d'usure ou accident ; et d'ajouter aussi un second pignon, pour une seconde manivelle, si on la désirait.

« 2° A propos du râcle, que nulle encoche ou perforation

n'en diminue la solidité; qu'il est serré, par les deux bouts, à l'aide de deux brides circulaires, maintenu, dans toute sa longueur, par les deux joues intérieures du porte-râcle,— le tout de façon à prévenir un mouvement horizontal quelconque de son centre aux extrémités, sans pour cela empêcher un mouvement vertical, de bas en haut, nécessaire quelquefois à certains niveaux de la pierre.

» 3° La presse, sa table à noir, ses tablettes à papier et la place de l'imprimeur, n'occupent ensemble qu'un carré de 4 mètres 50 de côté.

» 4° Elle tire des épreuves de 46 centimètres sur 55.

» 5° Les supports sont l'objet capital de la présente transformation. En voici le dessin coté. Pour les décrire, il suffit d'indiquer qu'ils sont en fonte de fer, et qu'ils sont très-solides par eux-mêmes, comme par leurs attaches au bâtis. La figure, insérée dans le manuscrit, complète ce renseignement.

La commission passe à l'examen du découpoir mécanique de M. Ledoux,

Elle en constate l'ingéniosité, la commodité et la nécessité pour le découpage rapide de bandes de papier et de carton en parties égales ou inégales à volonté. Les typographes et les lithographes sont ceux qui peuvent en tirer le plus grand avantage pour les cartes de visite, les adresses et les étiquettes. Il en serait de même pour les fabricants de cartes à jouer.

Ce découpoir se compose :

1° D'un plateau en acajou, poli et verni : longueur 0^m, 51, largeur 0^m, 36.

2° D'un bâti en fer fondu, rappelant la forme d'un tabouret de pied ordinaire et sortant des ateliers Exertier et Book, de Carouge.

Sur ce bâti est ménagé un cadre de même matière et du

même jet de fonte (0^m, 27 0^m, 15), pourvu de quatre encoches ou repères à compartiments.

3° Un second cadre, mais en acier, de même grandeur que le précédent et formant charnière avec lui, s'abaisse et se relève à l'aide d'une poignée.

A l'arbre, unissant les deux cadres en charnière, sont attachées, deux à deux, huit lames formant quatre paires de ciseaux, s'espaçant plus ou moins dans les encoches ou repères du cadre de fonte, et, par quatre vis à bouton, glissant dans quatre entailles pratiquées dans le cadre d'acier. C'est la disposition ingénieuse du découpoir; sans elle les cartes auraient toujours la même grandeur.

4° A l'extrémité droite du bâti de fonte et dans l'intérieur du cadre se ment, à l'aide de deux barres qui la supportent et d'une clé à vis qui la règle, — une plaque de fer, appelée guide. C'est elle qui complète l'agencement, en servant de point de départ au mesurage de la première carte et des quatre suivantes.

Pour couper, il suffit d'introduire le papier ou le carton dans l'appareil; préalablement réglé, d'abaisser rapidement le cadre ou couteau multiple par la poignée et les cartes tombent nettement coupées sur le plateau d'acajou. Il n'est pas nécessaire d'avoir cinq cartes à couper: deux ou trois se couperaient de la même manière.

Le découpoir Mégevet, inventé par M. Ledoux, se vendra environ 150 fr. Avec la presse qui nous occupait tout à l'heure, 550 fr., soit la presse seule 400 fr.

On conseillerait au constructeur un ajustage mieux terminé, un aiguisage plus approprié, c'est-à-dire plus doux.

La commission, en terminant, déclare vouloir encourager l'inventeur, dont les nouveaux efforts ont, une fois de plus, produit deux machines, non-seulement destinées à conti-

nuer le progrès des impressions par affinité chimique et par relief, mais encore, au point de vue humanitaire; propres à doubler le travail obtenu, tout en diminuant la force corporelle à dépenser par les ouvriers. — La commission espère que M. Mégevet, propriétaire de la dite presse et du découpoir, fera de son mieux pour faire valoir ces deux appareils, dignes d'un emploi général.

La commission propose donc, avec un vote d'encouragement à l'inventeur, l'impression au *Bulletin* du présent rapport, en récompense de son zèle et du nouveau service rendu au public, — plus des remerciements à M. Mégevet, constructeur.

Ecrit en la salle de l'Institut, au Bâtiment électoral, pour être lu à la prochaine séance d'Industrie et d'Agriculture.

Genève, ce lundi 28 Janvier 1867.

Ont signé, après lecture :

Les membres présents de la Commission :

Mérille de COLLEVILLE, rapporteur,

H. HAMMANN.

F. FORESTIER, pour le découpoir..

Les personnes invitées :

John AULDJO,

associé de la Soc. géol. de Londres, etc.,

Charles GENTIL, ancien lithographe.

Le 4 Avril 1867, lecture ayant été faite à la section d'Industrie, et délibération ayant eu lieu, il a été voté, à l'unanimité,

et selon les conclusions du rapporteur et de la commission,
l'impression au *Bulletin de l'Institut* du présent document,
dont l'original devra être conservé aux archives.

Certifié conforme :

Le Secrétaire par intérim,

Mérillè de COLLEVILLE.



CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GUERRE

LUES A LA SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

SÉANCE DU 25 JUIN 1866

Au moment où il est question entre les gouvernements européens de recommencer les grandes hécatombes humaines qui ont ensanglanté le commencement de notre siècle, il peut être utile de dire quelques mots sur cette question de guerre, qui se représente constamment au milieu de nos sociétés, malgré tous les progrès accomplis, et qui nous reporte au temps où la force seule dominait, et où le droit n'était rien que la volonté du plus puissant.

Il est reconnu, à peu près de tous, que la guerre est un des plus grands fléaux de l'humanité, et qu'elle entraîne à sa suite une infinité de maux, car, outre les malheureux qu'elle moissonne et fauche avant le temps, combien de mutilés qui traînent ensuite une existence misérable ; que de familles désolées, par la perte d'êtres chéris, pour lesquels elles avaient fait beaucoup de sacrifices, afin d'en faire des hommes bien élevés, utiles à eux-mêmes et à leurs semblables ; que de bras nécessaires enlevés à l'agriculture, à l'industrie, aux arts ; maintenant que d'objets et de richesses

détruites, que de villes et de monuments, qu'il a fallu des siècles de travail, pour édifier et construire, en réunissant toutes les ressources et les intelligences, et qui, dans quelques jours, même dans quelques heures, ne sont que monceaux de décombres et de ruines.

Souvent ensuite viennent fondre, sur les populations décimées et appauvries, les maladies contagieuses et les souffrances de toutes sortes, commerce ruiné, manque de travail, famine, démoralisation, oppression du faible; les finances des Etats, fruit des sueurs des citoyens laborieux, dissipées et au-delà, par le coût de ces mêmes guerres et des engins de destruction, lorsqu'elles devaient servir à faire tant de choses nécessaires ou utiles au bien de tous; et cependant les guerres se perpétuent, se renouvellent, comment cela se peut-il, devant la raison humaine, qui devrait avoir grandi à la suite des âges et par des siècles de prétendue civilisation?

On a dit, entr'autres raisons pour justifier la guerre, qu'elle empêchait l'entassement et la trop grande multiplication des êtres; mais, outre l'inhumanité d'une pareille excuse, elle est relativement à notre génération, et à beaucoup de celles qui suivront, de la plus grande fausseté. Sans doute, il y a des villes et des contrées où les hommes sont trop agglomérés, et où la vie devient difficile; mais, même dans ces pays, il ne faudrait qu'une meilleure répartition, la place ne manque pas encore. Maintenant, que de contrées désertes et cependant fertiles, sur le vaste globe que nous habitons, et qui ne demandent qu'à être cultivées pour produire et nourrir de nombreuses populations.

Si les souverains et les gouvernements qui déchaînent le fléau de la guerre sur l'humanité, employaient une part seulement des trésors qu'ils délapident dans ce mauvais but,

à coloniser, transporter et établir dans ces pays encore déserts, le trop plein de leurs populations, n'auraient-ils pas mieux agi et mérité la reconnaissance du genre humain, au lieu de ses malédictions.

A qui profite la guerre? Le plus souvent à l'ambition, à l'amour-propre, à la convoitise d'un seul homme ou de quelques-uns. Pour agrandir un peu son territoire, pour étendre sa puissance, un prince, à qui l'histoire donnera ensuite le nom de grand ou de conquérant, ne craindra pas de répandre sur son peuple et sur les peuples ses voisins, cette coupe amère de tous les maux, dont l'âme est aussi douloureusement surprise qu'étonnée, en lisant le nombre et la variété dans cette même histoire.

Ce lambeau de terre qu'il aura conquis (ne pourrait-on pas dire plus justement volé), arrosé du sang et des larmes de milliers d'êtres humains, sera peut-être rendu à la paix, ou deviendra la source d'une nouvelle guerre pour le reprendre. Et on appellera des héros ceux qui auront conduit à la mort tous ces êtres et causé leur misère; car l'homme, que l'on dit raisonnable, en est encore à célébrer les hauts faits et les victoires de ceux qui se plaisent à l'égorger; il conserve la mémoire des tueurs d'hommes bien plus que celle des bienfaiteurs de l'humanité.

Ceux qui auront agrandi son intelligence par leurs travaux, ceux qui lui auront donné les choses les plus utiles à son bien-être et à son bonheur seront vite oubliés, beaucoup ne connaîtront pas leur nom, mais ils n'auront garde d'oublier celui qui aura fait tuer en grand nombre et causé le plus de souffrances au genre humain.

N'est-ce point une anomalie? L'homme qui se croit civilisé ne tient-il pas encore beaucoup du sauvage brutal, qui, ne vivant que de chasse et de guerre, et n'ayant pour règle

et pour frein que le droit du plus fort, administre celui qui commet le plus d'actes de férocité.

Sans doute, nous avons un peu progressé, même en ce genre ; on ne fait plus la guerre comme au moyen-âge et aux temps féodaux, uniquement pour le plaisir de la faire et par pur brigandage ; on n'extermine pas aussi facilement des populations par amour du massacre, on ne portera peut-être plus les petits enfants au bout des balonnettes, après avoir préalablement tué leurs mères ; on ne renverse ou on ne brûle pas aussi facilement toutes les villes d'un pays florissant, comme au temps du grand roi Louis XIV ; on vient même, et dans notre ville, par un congrès dont un de nos honorables concitoyens, M. Dumant, a été le promoteur, chercher à diminuer les souffrances des malheureux blessés ou mutilés *que l'on fera à l'avenir* ; mais cette précaution même n'a-t-elle pas quelque chose d'insolite et de terrible, est-ce qu'il n'y aurait pas mieux à faire que de dire qu'à l'avenir on ne laissera pas périr, sans soins, et dans d'horribles souffrances, comme cela s'est fait jusqu'à nos jours, ceux qu'on appelle défenseurs de la patrie. Ne serait-il pas plus charitable encore de chercher le moyen de ne plus blesser, et mutiler tous ces beaux et forts jeunes gens, qu'il a fallu au moins vingt années pour former et instruire avant de les envoyer détruire en quelques instants.

Cependant, ce n'est malheureusement point à cela que tendent les efforts de l'humanité en général, mais bien plutôt à trouver de meilleurs et plus rapides moyens de destruction, pour lesquels leurs auteurs obtiendront une plus grande et plus prompte récompense, que s'ils avaient inventé un objet utile ou nécessaire.

Dans notre société civile et à l'état de paix, pour se garantir des méchants et des pervers, encore bien nombreux, et

pour empêcher autant que faire se peut les mauvaises actions, les hommes ont créé des lois et des tribunaux qui punissent ceux qui frappent, ou assassinent leurs semblables, qui leur prennent ce qui leur appartient, ceux qui incendient, qui violent, enfin une bonne partie des actes mauvais; ces actes laissent, sur ceux qui s'en sont rendus coupables, une teinte d'infamie, même après leur punition.

Plaise à quelque potentat de se mettre en guerre avec ses voisins, immédiatement l'ordre est renversé; ce qui était mal devient bien, le soldat tue, incendie, pille par ordre, viole s'il lui plaît; celui qui a commis le plus de meurtres reçoit des éloges, des distinctions, des grades, la croix d'honneur, une pension; revenu dans la vie civile on le fêtera, on dira de lui brave comme un lion (comparaison assez juste puisqu'il aura agi comme cette bête féroce), on écouterà le récit de ses vaillantes actions, c'est-à-dire des blessures qu'il aura faites, des vies qu'il aura sacrifiées, en y applaudissant tout naturellement, sans songer que ses victimes ont des mères, des sœurs, des enfants et des femmes.

La morale et le bon sens ne sont-ils point retournés en cela? Pourquoi, selon la Loi civile, l'assassin d'un seul homme est-il condamné à la prison, à la mort infamante; pourquoi selon celle de la guerre celui qui en a tué beaucoup est-il honoré, récompensé?

Dans la vie civile nous flétrissons même l'homme chargé d'appliquer nos jugements, et qui punit justement le coupable; nous ne toucherions pas la main de l'exécuteur, qui est la main de la justice, et nous serrons avec effusion celle de celui qui aura tué cent innocents, s'intitula-t-il (cela s'est vu) le bourreau des crânes. Pourquoi juger si différemment des actes qui, au fond, sont pareils? Pourquoi les hommes agissent-ils contre leur raison, contre leurs véritables inté-

rêts, contre leur bonheur réel, en facilitant et en se prêtant de toutes façons à ces guerres monstrueuses d'agression et de conquêtes.

Ne voyons-nous pas même la religion ou ses ministres en son nom, louer la guerre et exciter les hommes à la faire; de la part de la religion mahométane, ce n'est point surprenant; fondée par le sabre, elle promet le bonheur éternel aux guerriers, mais de celle du Christ, toute de paix et d'amour, elle n'invoque pas moins le Dieu des armées, et chante à l'occasion le *Te Deum* pour les grandes victoires, traduisons, les grands massacres.

Que les gouvernements et les souverains excitent les hommes les uns contre les autres, cela se conçoit de leur part; qu'ils disent aux uns tuez ceux-ci, parce qu'ils sont Prussiens, Italiens ou Anglais; aux autres, détruisez ceux-là qui sont Russes, Français ou Suisses. Régnant surtout par la division, ils ont un intérêt à le faire, intérêt bien coupable, sans doute, mais ils mettent en avant le bien de la patrie, la raison d'Etat, prépondérance, pondération, extension et protection du commerce; ils font la guerre pour avoir la paix, c'est pour la plus grande gloire du pays, et les peuples mourront à l'abattoir, ils se feront fête de la bataille, seront tout heureux d'y laisser leur vie, abandonnant à l'isolement et aux douleurs ceux qui leur sont chers, ou bien, ils reviendront presque joyeux, sans jambes ou sans bras; ne pourrait-on pas dire qu'ils ont perdu la tête? Il y a là quelque chose de plaisamment triste.

Admettons que les hommes raisonnent plus justement, ne se diront-ils pas qu'est-ce que les peuples ont à gagner dans ces querelles de rois et de gouvernements. Pourquoi serions-nous l'engin et ferions-nous les frais de leurs guerres? Que nous importe à nous que le pays soit un peu plus étendu, et

cette bande de terre, qui coûtera peut-être la vie à deux ou trois cent mille braves gens, ne serait-elle pas trop chère de la vie d'un seul ; en serons-nous plus heureux ? Certes non, plus riches ? Encore moins, car la guerre augmentera les dépenses et les impôts.

Puis Allemands, Français, Turcs, Anglais, Autrichiens, Suisses, etc., ne sont-ils pas tous des hommes, se valant les uns les autres, créés par le même Dieu, qui n'a donc pas voulu qu'ils se détruisent, mais, au contraire, qui leur a mis au cœur le besoin de s'aimer et de s'entraider, tendons-leur donc la main et que les rois se battent si bon leur semble ; pour nous, cherchons ensemble ce qui peut être bon et utile à tous ; échangeons nos produits afin d'être dans l'abondance, multiplions nos moyens de communication pour mieux nous voir et nous comprendre, renversons les barrières séculaires que les despotes, la peur, l'ignorance et le fanatisme ont mises entre nous.

Si la généralité des hommes pensaient ainsi et agissaient en conséquence, la guerre et ses maux ne feraient plus long séjour parmi nous.

Mais il faudrait encore, pour atteindre ce but, ne pas cultiver à l'excès, dans un sens belliqueux, comme on le fait maintenant, le sentiment ou plutôt l'orgueil national. Ce sentiment, considéré comme une vertu, qui en est réellement une dans de justes bornes, devient cependant la cause principale de la guerre et de ses maux ; célébré par les poètes et les historiens, il a produit beaucoup de belles actions, mais aussi bien des mauvaises ; très-bon dans les petits Etats, où il est nécessaire à leur conservation, il devient dangereux dans les grands, où il est très-souvent faussé dans ses résultats. C'est lui qui est le grand mobile de la discorde entre les peuples, c'est en l'exaltant que l'on fait

les héros, il est vrai, mais c'est par lui que les ambitieux de toutes sortes mènent la meilleure partie du genre humain à sa perte, car ceux que l'intérêt matériel, les instincts féroces, les récompenses honorifiques, la fausse gloire, ne conduiraient pas, se laissent entraîner par le sentiment national mal dirigé, à massacrer leurs semblables, qu'ils auraient aimé sans cela, tandis que leur sentiment devrait être, avant tout, que tous les hommes sont frères, et qu'il ne doit avoir de rivalité entre eux que pour le bien, l'utile et le beau.

J. ROLLANDAY-AMOUDRUZ.

Au moment de l'insertion de ces quelques lignes, l'auteur est heureux de voir qu'un grand nombre de citoyens de tous les pays partagent quelques-unes de ses idées, et veulent, dans un congrès international de la paix, qui va s'ouvrir à Genève, essayer d'empêcher les guerres à l'avenir. Puissent leurs efforts être couronnés de succès !



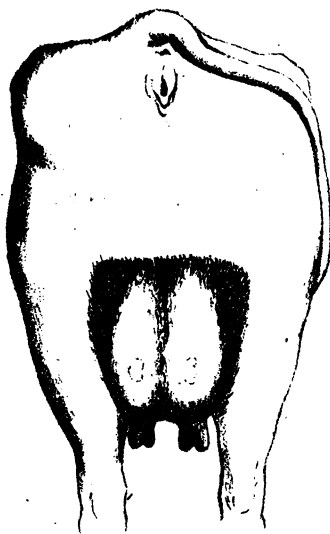
INSTITUT NATIONAL

Abrégé du BILAN de l'Exercice de 1866--1867 (Clôse le 9 Mars 1867).

RECETTES		DÉPENSES	
Solde de l'exercice de 1865 à 1866.....	Fr. 5,270 40	Allocations à quatre sections ...	Fr. 2,100 —
Allocation de l'Etat.....	» 5,000 —	Secrétaire Général.....	» 300 —
Recettes diverses.....	» 535 15	Bibliothécaire-Adjoint.....	» 300 —
		Impressions, lithographies.....	» 4,262 60
		Frais de bureau et Bibliothèque	» 212 50
		Frais divers.....	» 427 75
		Solde de Caisse déposé à la	
		Banque de Genève.....	» 1,202 70
Total des recettes.....	Fr. 8,805 55	Total des dépenses.....	Fr. 8,805 55

P. I.

5 à 16.



F. 8. — 8^e Classe. Carrésines.
même rendement.



in
m
f
nc
m
m
pr
rie
es
eu
eu
rec
nie
pe
lie
na

lai
ter
qu
ma
sti
do

qui rap-
nés
'es les
ion
nés pos-
nu-ent-
pro-ours la
ie-temple
es Berne;
eu-nce de
eu-ction et
rec-ître ce

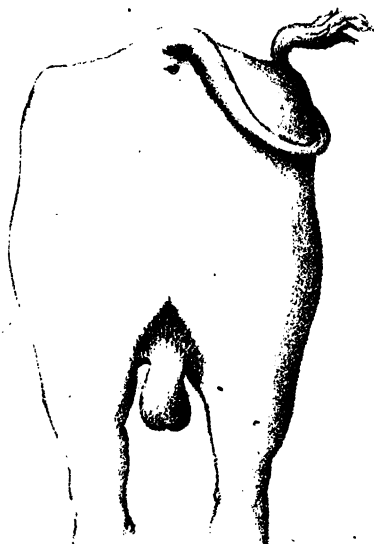
nie-lement
per-
liel- is il est
nal- rendre

lai-eau, qui
len- nature;

que
me
stir
for

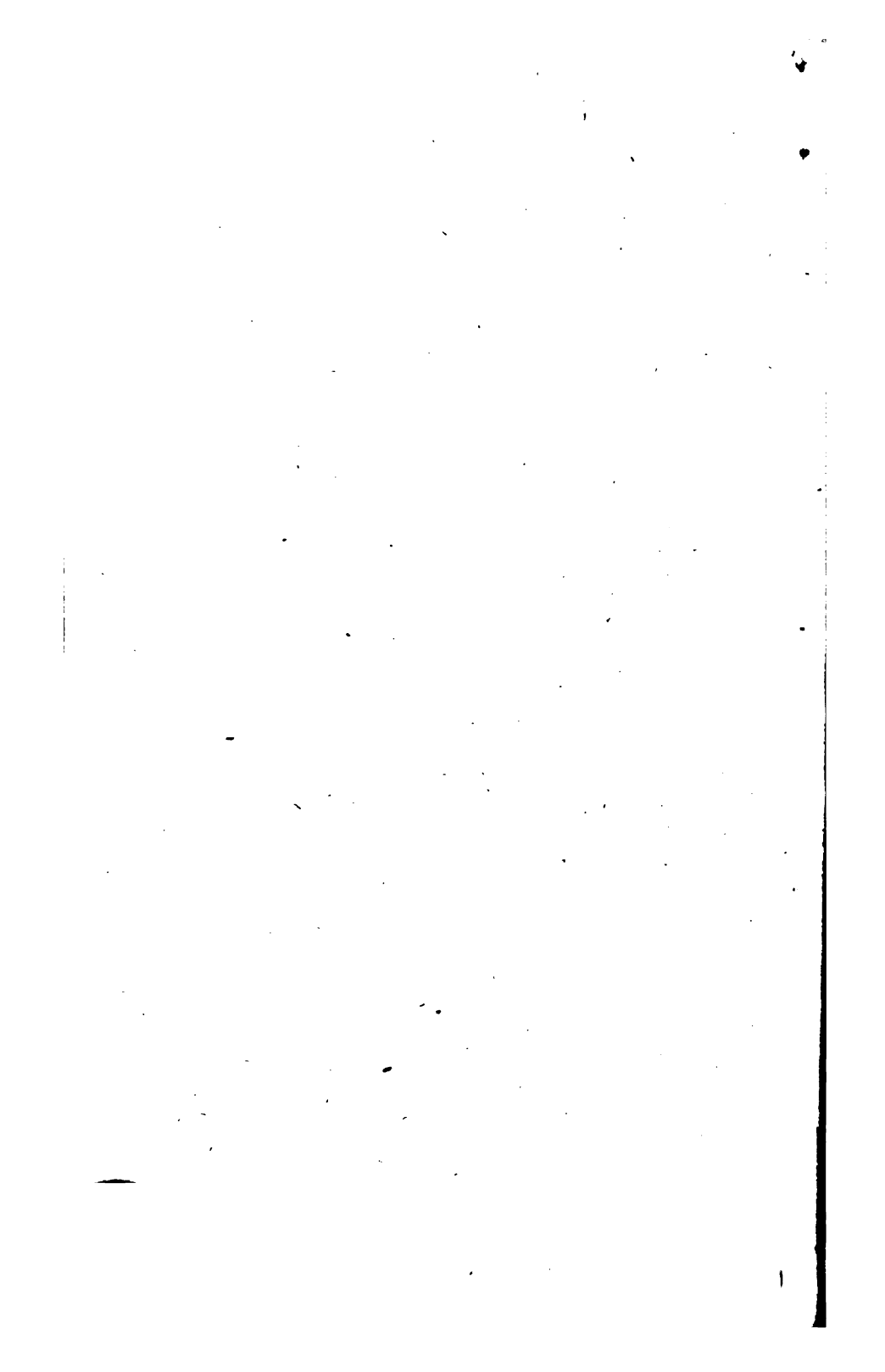
36

F. 14.—Vache bâtarde, encore plus
mauvaise; elle a 2 épis supérieurs.



F. 16.—Taureau, classe limousine.





BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

RAPPORT

SUR LES

APPAREILS POUR LA CONSERVATION DE LA BIÈRE
ET SUR LES RÉFRIGÉRATEURS DE M. L^r GERBEL

PRÉSENTÉ A LA

Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut genevois

Le Jeudi, 4 Avril 1867, M. L^r Gerbel, Fabricant d'eaux minérales, à Genève, après lecture d'un exposé sur les appareils d'amélioration et de conservation de la bière par l'acide carbonique et sur la nature de ses appareils pour la réfrigération des liquides, exposé dont il est fait mention au procès-verbal de la dite séance, — demanda et obtint la nomination d'une Commission pour faire un rapport à la Section.

Cette Commission fut composée de M. le Docteur Olivet, de M. MÉRIL Catalan, Droguiste, et de M. MERILLE de Colleville, ancien Ingénieur ;

Elle s'adjoignit M. le Docteur Duchosal et M. Brun, Pharmacien-Chimiste, et la Commission une fois constituée, chargea M. de Colleville de la rédaction du Rapport.

La Commission se réunit une première fois au Café du

Nord, chez M. Batiaz, où se trouvait et se trouve encore l'appareil pour la conservation de la bière, fonctionnant bien, au dire du propriétaire, depuis environ trois ans (11 avril).

Le premier soin fut d'examiner et de constater l'état de l'appareil.

Sommairement, il se compose :

1° D'un générateur pour la formation du gaz acide carbonique, à l'aide du carbonate de chaux pulvérisé et de l'acide sulfurique, deux substances peu coûteuses ;

2° D'un laveur, c'est-à-dire d'un vase cylindrique, contenant de l'eau, à travers de laquelle le gaz se purifie par le seul fait de son passage ;

3° D'un récipient, sorte de gazomètre, où le gaz s'accumule en attendant son emploi ;

4° D'un manomètre, servant à constater la pression du gaz, pression qui fut trouvée d'une atmosphère et demie, durant les expériences ;

5° De deux tonneaux contenant la bière en vidange ;

6° D'un tuyau conducteur, menant la bière du caveau à la salle du café, à travers un appareil réfrigérant, et deux robinets de service.

Toutes les pièces communiquent entre elles par des tubes en caoutchouc.

L'appareil parut à la Commission bien construit et en bon état de conservation.

La température était chaude et humide, peu favorable à la conservation d'un liquide délicat comme l'est la bière. Durant les quatorze jours de l'expérience, le thermomètre marqua dix-huit degrés centigrades en moyenne.

M. le Docteur Olivet proposa l'expérience suivante :

1° Se procurer de la bière fraîche et de la meilleure qualité possible ;

2° La goûter avant de la soumettre à l'acide carbonique ;

3° La goûter après l'action de l'acide carbonique ;

4° Introduire dans un tonneau de cette même bière fraîche et l'y laisser en vidange ;

5° Introduire dans un tonneau de même contenance que le précédent, une même quantité de la même bière, et la soumettre aussi en vidange à l'action de l'acide pendant un nombre de jours déterminé ;

6° Sceller les deux tonneaux pendant le temps de l'épreuve ;

7° Les comparer entre elles pour constater leurs qualités relatives, après avoir noté toutes les conditions physiques de l'appareil et du lieu qui le renfermait.

La proposition fut discutée et adoptée à l'unanimité par la Commission et par M. Louis Gerbel.

Le 2 Mai suivant, la Commission se réunit de nouveau. Tous les membres étaient présents, à l'exception de M. Meril Catalan, empêché.

Un tonneau fraîchement arrivé de la brasserie Guy, fut ouvert, et on procéda à l'expérience décisive projetée.

Quatre pots fédéraux de la bière fraîche furent introduits dans un tonneau de la contenance de dix-sept pots et soumis à la pression de l'acide carbonique.

Quatre autres pots fédéraux de la même bière furent introduits dans un tonneau semblable en qualité et capacité. On boucha soigneusement ce dernier, selon le procédé ordinairement en usage.

Il en résulta que dans le premier de ces tonneaux un vide de treize pots fédéraux était occupé par le gaz acide carbonique, et que, dans le second de ces tonneaux, le même vide était occupé par l'air atmosphérique.

Toutes les ouvertures des deux tonneaux soumis à l'expérience furent scellées par les membres de la Commission avec l'empreinte du cachet de M. le Docteur Olivet.

Six jours plus tard eut lieu une troisième réunion de la Commission. Tous les membres étaient présents.

On procéda à la reconnaissance des scellés qui furent trouvés intacts, puis, à la dégustation de la bière en vidange. Celle soumise à l'air atmosphérique, fut trouvée en décomposition complète, comme on s'y attendait ; la bière soumise à l'influence de l'acide carbonique, fut trouvée parfaitement conservée. Sa seule différence appréciable était un degré de température plus élevé que celui de la nouvelle bière fraîche apportée comme point de comparaison. Cette augmentation de calorique fut reconnue à l'unanimité, comme ayant pour cause la chaleur du caveau où la bière avait dû nécessairement séjourner ; chaleur qui, par sa présence, aurait dû favoriser la décomposition de la liqueur et qui, pourtant, n'y avait point réussi : preuve irréfutable de la propriété conservatrice du contact de l'acide carbonique.

M. Brun, venu pour analyser la bière expérimentée, déclara qu'il n'y avait pas lieu de le faire tant il était visible qu'elle était identiquement semblable à la bière fraîchement ouverte. MM. les Docteurs Duchosal et Olivet furent du même avis, ainsi que les deux autres membres de la Commission.

Quant au point de vue thérapeutique, les deux Docteurs et M. Brun, pharmacien, sont d'avis que la bière ainsi soumise à l'action du gaz acide carbonique est plus facile à digérer que celle ayant été soumise quelque temps à l'action de l'air atmosphérique ordinaire, surtout quand on emploie *l'action fâcheusement décomposante des pompes à air* ; lesquelles introduisent forcément dans le liquide, par aspira-

tion, l'air vicié des caves et des laboratoires, chargé de miasmes délétères, d'animalcules et de parcelles de débris organiques de toutes sortes. Quant à son action sur le cerveau, la bière traitée par l'acide carbonique est soumise aux lois qui régissent les autres boissons gazeuses ; c'est-à-dire qu'en général, réglée par un dosage convenable, l'usage en est favorable à la majorité des consommateurs, et de beaucoup préférable à la bière soumise pendant la vidange à l'air atmosphérique enfermé dans le tonneau.

Huit jours après cette constatation faite avec toutes les précautions possibles, c'est-à-dire quatorze jours après l'introduction de la bière dans les tonneaux d'expérience, la bière qui resta dans le tonneau à l'acide carbonique, fut trouvée intacte comme limpidité, bonté et constitution chimique. Le long séjour dans le tonneau lui avait seulement communiqué un goût de bois, qui pouvait être accidentel.

Ce même jour (16 Mai), une quatrième réunion eut lieu à laquelle n'assista pas M. le Docteur Olivet, empêché.

Cette fois, on examina les appareils réfrigérants du Café du Nord, ceux d'un autre café, et d'autres en construction chez M. Gerbel.

Au Café du Nord :

1° — *Un appareil à rafraîchir l'eau.*

1° Il se compose d'une grande caisse oblongue à parois creuses, remplies de corps non conducteurs du calorique ;

2° D'une caisse métallique contenant de la glace ;

3° D'un serpentin, où passe l'eau à rafraîchir, serpentin placé entre la caisse métallique et la caisse non conductrice extérieure. L'eau rafraîchie sort d'un robinet adapté à ce serpentin.

4° D'un second robinet communiquant avec la caisse con-

tenant la glace. Il sert à extraire de cette caisse l'eau produite par l'action fondante des calories de l'eau enfermée dans le serpentín et par celle de l'air atmosphérique introduit par le couvercle de la caisse avec la glace renouvelée chaque jour.

Cet appareil est considéré comme excessivement avantageux par le propriétaire.

2° — *Appareil à frapper les Carafes.*

C'est un appareil construit sur les mêmes principes que le précédent, mais il est divisé en deux compartiments ; en raison de ce qu'étant fréquemment ouvert, une moitié des carafes est ainsi à l'abri de la chaleur extérieure. Bien entendu, il n'a point de serpentín, et à la glace on ajoute du chlorure de sodium (sel de cuisine) pour obtenir un froid plus intense que celui de la glace employée seule.

3° — *Un appareil à conserver la glace.*

Mêmes principes appliqués que dans les deux appareils précédents.

4° — *Un filtre instantané.*

Il se compose d'un cylindre métallique suspendu verticalement à un pilier (à environ un mètre 55 du sol). Dans ce cylindre sont disposées des couches filtrantes (noir animal et sablon). Un conduit introduit l'eau du Rhône fournie par la machine hydraulique de la Ville, par le bas du cylindre. Un robinet à double effet permet à cette eau, ou de passer à travers le filtre pour s'y purifier, ou de s'introduire par le haut pour le nettoyer par son passage, et dans ce second cas, l'eau et les impuretés dont elle débarrasse l'appareil, sortent par un orifice réservé à cet effet au fond du cylindre.

Cet appareil fournit, même quand l'eau du fleuve est bourbeuse, une eau parfaitement limpide et agréable à boire.

CONCLUSIONS.

L'appareil pour la conservation et l'amélioration de la bière est bien construit et fonctionne parfaitement. Le coût de l'appareil est variable suivant l'emplacement disponible et d'importance de l'établissement qui veut en faire usage, mais les frais d'entretien, la dépense du carbonate de chaux et de l'acide sulfurique, sont peu onéreux ; au contraire, les propriétaires sont loin de s'en plaindre et les consommateurs y trouvent leur avantage. La bière préservée par l'acide carbonique est infiniment préférable à la bière en vidange.

La Commission recommande donc aux limonadiers, aux brasseurs et aux particuliers l'usage de ces appareils.

Quant aux appareils réfrigérants, ils ont été trouvés construits selon les lois de la physique, bien exécutés, profitables et vraiment économiques. La Commission les approuve et les recommande également, et désirerait que, pour remercier M. Louis Gerbel, leur introducteur et leur constructeur, à Genève, la section de l'Agriculture et de l'Industrie, accordât l'impression de ce rapport au Bulletin de l'Institut, afin que M. Gerbel puisse se prévaloir, au besoin, de l'appréciation de la Commission d'expertise.

L'approbation est également accordée aux appareils examinés dans le second café et chez M. Gerbel. Ce sont des combinaisons fort ingénieuses de la réfrigération appliquée à la bière, à l'eau, au lait, au beurre, etc., dans un même appareil.

En foi de quoi ont signé le présent rapport pour être lu à la section et servir à qui de droit.

Genève, 1^{er} Juillet 1867.

MERILLE DE COLLEVILLE, rapporteur.

J. BRUN.

D^r DUCHOSAL.

D^r M. OLIVET.



ODETTE DE CHAMPDIVERS

PAR

C. VANSITTART

Lu à la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut genevois

Dans sa séance du 20 Novembre 1866



Qui n'a pas entendu parler d'Odette de Champdivers, « la petite Reine, » comme disaient les Parisiens, la douce et fidèle nourrice du fou roi, Charles VI, dans sa détresse.... Quel dévouement que celui de la garde-malade d'un fou ? Quel contraste frappant avec la conduite de la méchante reine et mauvaise épouse, Isabeau de Bavière, de triste et funeste mémoire.

Odette de Champdivers était originaire de la Bourgogne.

Une fille, nommée Marguerite, naquit vers 1407 de sa liaison avec le roi Charles VI.

Tant que ce prince vécut, les ressources ne manquèrent pas à la compagne de sa vie souffrante et intime. Odette reçut en présent deux beaux manoirs, ainsi que toutes leurs dépendances et leurs revenus, l'un sis à Créteil et l'autre à Bagnolet, près Paris.

A la mort de Charles VI, Odette de Champdivers se retira de l'hôtel de Tournelles, pour aller habiter une campagne en Bourgogne, près Champdivers, terre patrimoniale de sa famille.

Elle avait les produits du péage de Saint-Jean de Lône et du rouage de Troyes, mais bientôt l'Anglais mit la main sur le domaine de Charles VI, et Philippe-le-Bon, le duc de Bourgogne, saisit le péage de Saint-Jean de Lône.

Ruinée, Odette demanda et obtint quelques secours du duc de Bourgogne, mais elle demanda en vain la restitution du péage de Saint-Jean de Lône que le feu roi lui avait alloué en 1418.

Naturellement ses aspirations se tournèrent vers Charles VII, qu'elle avait connu dans son enfance. A cette époque, les liens du sang unissaient dans un étroit faisceau les membres de la famille royale, légitimes ou autres.

L'intérêt froissé et l'humiliation éveillèrent dans le cœur d'Odette et sa fille des sentiments d'un ordre plus élevé.

Une cause plus grande que la leur, et non moins juste ... la cause de la France et du fils de Charles VI émut leur sympathie. Odette et Marguerite nouèrent des intelligences avec la cour de Bourges.

Elles furent secourues par la duchesse Marie de Berri.

Elles ourdirent une conspiration dont le réseau s'étendait jusqu'en Suisse.

Dans ce temps-là, il y avait, à Genève, un banquier nommé François Serasson.

Il habitait un immeuble sis dans la paroisse de Saint-Magdalène et possédait un *curtil* ou campagne à Vandœuvre.

Ce François Serasson était un homme riche et figurait parmi les notables de la ville, les Versoneys, les de Pesmes et les Fabris.

Ce François « marchand de Genève, » c'est-à-dire banquier ou *borserius*, prêtait de l'argent au roi de France et comptait au nombre des affiliés.

C'est un fait fort curieux et fort intéressant, parce que c'est une preuve que l'art du banquier existait à Genève presque simultanément avec son introduction en Italie.

Dans le XII^{me} siècle, une banque fut fondée à Venise et le monopole dura jusqu'au quinzième siècle, mais en 1407 Gènes suivit l'exemple de Venise.

En France, les Juifs et les Lombards furent les premiers banquiers, mais à Genève, outre ce François Serasson, nous trouvons parmi les « *mercatores* » de la ville, cinq autres qui exerçaient ce métier, par exemple, Petrus Monet, — Petrus Cabodius, — Hedriodus Ferra, — Johannes Rolerius et Guillaume Chivallerius.

C'est certainement une des circonstances les plus curieuses et les moins connues de l'existence de Genève avant la Réformation (au XV^{me} siècle), que les relations intimes de la combourgeoisie avec Venise et *Cologne* pour tout le commerce de l'Orient à l'Occident, qui était alors le grand commerce du monde avant la découverte de l'Amérique et celle du Cap de Bonne-Espérance ¹.

La conspiration ourdie par Odette de Champdivers ne réussit pas; pourtant, par le moyen d'un émissaire secret, le moine Etienne, elle informa le roi que des notables de *Lyons* avaient vendu cette ville au comte de Salisbury.

A la connaissance de cette nouvelle, Charles écrivit immédiatement au sénéchal et aux autres autorités de Lyons et préserva la ville.... Odette et sa fille comparurent devant le

1. Le commerce de Genève se faisait alors par ses foires qui eurent une grande renommée, et furent très-fréquentées dans le XV^e siècle.

chancelier de Bourgogne, assisté du grand conseil de Philippe-le-Bon.

Toutes deux surent ménager avec un art vraiment féminin le duc de Bourgogne, dont l'aide parcimonieuse leur était encore indispensable.

Elles déployèrent toutefois dans cet interrogatoire beaucoup d'intelligence et de fermeté et se justifèrent hautement de ce qu'elles avaient fait.

Heureusement pour ces femmes courageuses, Nicolas Raulin, chancelier de Bourgogne, entamait des propositions de réconciliation entre le roi et son maître le duc, pour apaiser les maux de la guerre civile et pour détruire la domination anglaise.

En conséquence, Odette et sa fille recouvrèrent leur liberté et trouvèrent un asile en Dauphiné, sur le domaine propre du roi.

Charles VII ne fut pas ingrat et se souvint de sa sœur naturelle qu'il avait vue naître à ses côtés. Marguerite de Valois fut légitimée en 1428, et mariée par le roi à un chancelier nommé le sire de Belleville.

DE LA POULE AU POINT DE VUE DE L'ENGRAISSEMENT

PAR

M. C. VIAL

Lu à la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut genevois
dans sa séance du 11 Août 1867.

Quoique son plumage n'ait rien de brillant et son glousse-
ment rien d'harmonieux, on aime à voir la poule circuler
autour de la ferme parce qu'elle y est à sa place. Elle donne
la vie et le mouvement à la basse-cour. Si sa turbulence la
rend parfois incommode, si ses rapines dans la grange et
sur les plates-bandes du jardin, sont la cause de quelques
dégâts, on est forcé de lui pardonner ces défauts en admi-
rant la vigilante sollicitude qu'elle déploie pour élever sa
cuvée (fidèle emblème de l'amour maternel), et surtout en
appréciant à leur juste valeur les produits qu'elle nous four-
nit : ses œufs sont un aliment des plus sains et des plus ré-
pandus ; sa chair figure sur nos tables à côté des mets les
plus délicats.

Cependant, la poule n'est que rarement l'objet d'une
production lucrative. Chaque fermier n'en élève que le nom-
bre jugé nécessaire à ses besoins particuliers, et si la ména-
gère vend quelques douzaines d'œufs ou quelques poulets

sur le marché voisin, ce n'est jamais que dans des proportions fort limitées.

Pour expliquer cette indifférence, on prétend que son entretien devient trop onéreux, que les frais qu'elle occasionne ne sont plus compensés par les produits, dès qu'il est nécessaire de la nourrir autrement qu'avec des criblures ou des grains avariés, ou qu'elle ne trouve plus au dehors les insectes utiles à son alimentation. Nous sommes forcés d'avouer que les apparences semblent donner raison à ce préjugé, parce que, dans les conditions d'élevage où l'on place ordinairement cet animal, il est loin de payer la nourriture qu'il consomme. Mais il faut se garder de confondre ici l'effet avec la cause, et d'attribuer aux imperfections de l'espèce ce qui n'est que le résultat de notre négligence ou de notre incapacité.

Que fait-on dans la plupart des cas ? Le hasard seul décide du choix des reproducteurs ; les poulets les plus beaux, les plus précoces, ceux qui représentent la plus haute valeur vénale sont les premiers sacrifiés ; la nourriture n'est distribuée qu'irrégulièrement et d'une main parcimonieuse ; on ne prend aucune précaution pour favoriser le développement des aptitudes, et les animaux traités de la sorte ne répondent pas à des soins donnés avec si peu de prévoyance. Ce n'est pas ainsi qu'ont agi les Bakewell, les Robert Peel et les frères Collin qui, en opérant sur d'autres espèces domestiques, ont rendu leur nom célèbre. Ce n'est pas ainsi qu'opèrent les nourrisseurs de la Bresse et du Mans, dont les poulardes et les chapons sont expédiés jusque sur les marchés de St-Pétersbourg.

Pour que la poule réponde à nos efforts, il importe de choisir ou de créer une race appropriée aux lieux et aux circonstances, c'est-à-dire au milieu dans lequel le produc-

teur se trouve placé. Il faut que celui-ci apprenne à saisir les caractères extérieurs qui sont la marque des aptitudes, et qui lui permettront de distinguer les individus les mieux doués, soit pour la ponte, soit pour l'engraissement ; qu'il sache modifier le régime à propos et choisir la méthode la plus propre à faire arriver les animaux au plus haut degré de graisse, dans le temps le plus court possible.

En ce qui concerne la race, il n'en est aucune qui ait une valeur absolue. Toutes ont une valeur relative, et souvent les races qui jouissent de la plus haute réputation, telles que les Crève-cœur, les Dorkings, les Padoues, les Cochinchinoises, sont celles qui dégénèrent le plus rapidement lorsqu'on les éloigne de leur lieu d'origine et des influences qui ont présidé à leur développement. Leur acclimatation ne peut donc réussir, que lorsqu'il existe une similitude suffisante entre les circonstances de climat, et les facteurs hygiéniques au milieu desquels elles se sont créées, et ceux du lieu où elles ont été importées. Cette similitude se rencontre rarement et il est souvent difficile de la constater faute de terme de comparaison. Aussi leur introduction est-elle toujours soumise à des chances éventuelles. Le croisement de ces races avec une race indigène, peut quelquefois concourir à faire naître et à développer les aptitudes ; à élever la taille ou à modifier certaines formes défectueuses ; mais il ne doit être tenté d'abord qu'à titre d'expérience et avec la plus grande circonspection.

Il est plus facile et plus sûr, quoique plus long, d'opérer par sélection sur une race locale.

En choisissant dans la basse-cour les sujets issus des meilleures pondeuses, ou des poules qui se font remarquer par une prédisposition particulière à prendre la graisse ; en préférant, pour les livrer à la reproduction, les poulets les plus précoces, ceux qui se rapprochent le plus du type

idéal que l'on a conçu ; en corrigeant les vices de forme par d'heureuses alliances, en appropriant le régime aux aptitudes. on arrive peu à peu et par les mêmes soins continués de génération en génération, à produire le perfectionnement le plus élevé que comporte le climat, et les facteurs sous lesquels on se trouve immédiatement placé.

Mais, pour choisir avec un degré suffisant de certitude les reproducteurs, aussi bien que les individus destinés à subir l'opération de l'engraissement, il faut savoir interpréter les caractères extérieurs qui trahissent les dispositions organiques. Tout le monde sait que le bœuf d'engrais présente une conformation essentiellement différente de celle du bœuf de travail, que le mérite individuel de la vache laitière peut être déterminé par l'examen attentif des signes qui se trouvent sur le pis ; que les Arabes savent d'avance les espérances qu'ils doivent fonder sur leurs poulains, suivant le plus ou moins de perfection avec laquelle certains épis se dessinent sur la robe. Des signes analogues se présentent chez la poule et avec la même valeur. Ils sont tirés de l'observation de la crête, des barbillons, de l'anneau de l'anus et du disque auriculaire. Ces organes, par une loi de sympathie, participent au gonflement, à la fluxion, à l'éréthisme des organes de la génération quand le moment de la ponte est arrivé, et marquent les changements, les actions, les excitations dont ceux-ci sont le siège.

La crête, quelle que soit sa forme et son volume, a une couleur qui varie depuis le rouge foncé, terne ou sale, jusqu'à la plus brillante couleur incarnat. Une poule est jugée d'autant meilleure pondeuse et d'un engraissement d'autant plus facile, que cet organe se rapproche davantage de cette dernière coloration.

Lorsqu'aux approches de la ponte et pendant sa durée, la

crête devient turgide, raide ; lorsqu'elle se colore vivement, le sujet qui présente ce signe doit être choisi de préférence. Lorsqu'au contraire, elle reste flasque et pendante, et que sa couleur est terne, on doit impitoyablement la rejeter comme n'ayant pas l'aptitude que l'on recherche.

Les barbillons suivent sensiblement les mêmes fluctuations que la crête, et sont susceptibles des mêmes remarques.

Le disque auriculaire, nommé encore oreillon, se trouve situé près de l'ouverture du conduit de l'oreille externe, à la partie postérieure et moyenne de cette ouverture. C'est une surface d'une largeur plus ou moins grande suivant les races dans lesquelles on l'examine. Sa configuration est le plus souvent ovale ou elliptique. Elle est recouverte de lames épidermiques dont l'épaisseur est variable, et reflète une couleur qui est toujours en sens inverse de celle de la crête et des barbillons. En effet, quand ils sont rouges, elle est blanche et d'un blanc d'autant plus mat que la rougeur de ces derniers organes est plus intense et plus prononcée. Quand la crête et les barbillons se décolorent, quand ils paraissent flétris et fanés, qu'ils ont une teinte sale, l'oreillon perd sa couleur blanche, il devient rougeâtre, souvent même il lui arrive d'être d'un rouge garance.

Chez les poules bonnes pondeuses, on remarque encore que le pourtour de l'aine est garni de plumes fines, soyeuses, disposées comme les feuilles d'un artichaut, qu'on appelle en botanique écailles du réceptacle. La partie postérieure de l'abdomen, ordinairement proéminente, se trouve très-rapprochée de terre, si bien que la houppe de l'artichaut balaye souvent la poussière et la boue, chez les poules peu élevées sur leurs pattes. C'est pendant le maximum de la ponte que l'artichaut est le plus étalé. Quand cette fonction se ralentit, il occupe une surface moins étendue.

Lorsqu'on destine une volaille à l'engraissement, il convient de l'y soumettre avant l'âge nubile. Or, ces signes étant observés principalement chez les poules pondeuses au moment de la ponte, ils semblent, de prime abord, ne pouvoir servir à faire reconnaître les qualités des poulets de cinq à six mois, chez lesquels les organes génitaux ne jouissent pas encore de la plénitude de leurs fonctions. Cependant il est possible, même à cet âge, d'en tirer des indications précises. Car si la crête, les barbillons et le disque auriculaire présentent pendant la ponte une turgescence et une couleur particulières chez certains sujets, les mêmes organes auront déjà, même avant la ponte, et conserveront ensuite une partie des caractères qui les distinguent. C'est ainsi qu'au milieu d'un certain nombre de jeunes poulets, on choisit de préférence ceux dont la crête est moins flasque et moins pâle, dont le disque auriculaire se rapproche davantage de la couleur rouge garance, et dont l'artichaut, sans être aussi saillant qu'au temps de la ponte, l'est encore d'une manière sensible. Il est utile d'observer encore que dans une basse-cour, lorsqu'une poule qui a pondu présentera ces caractères, il y aura de fortes présomptions pour croire que les jeunes poulets qui en naîtront, seront plus spécialement aptes à l'engraissement.

A ces signes on peut en ajouter d'autres : ainsi on augure toujours bien d'une volaille dont le tronc volumineux présente des proportions hautes et bien développées ; dont la peau qui entoure les yeux est d'un rouge vif, dont les pattes élevées ont une coloration bleuâtre ; qui a le dos large, les ailes médiocrement développées, le ventre saillant et arrondi, les plumes fournies et bien disposées.

Le coq destiné à être transformé en chapon, doit être jeune, vigoureux, beau, chantant, d'un plumage brillant,

d'une stature élevée, ayant le corps droit, l'œil vif, la crête bien développée, festonnée, double, d'un rouge intense, les barbillons pendants et larges, les pattes bleuâtres, les éperons situés en dedans, la queue volumineuse et les plumes lustrées.

Ces caractères étant faciles à reconnaître, les nourrisseurs peuvent s'assurer de leur exactitude par des expériences faciles à faire.

Mais l'effet de ces précautions serait atténué s'ils n'avaient le soin de choisir une bonne méthode d'engraissement. Les règles qui doivent les diriger dans ce choix sont implicitement renfermées dans la proposition suivante, savoir : que toutes les circonstances doivent concourir à augmenter l'activité des forces digestives en diminuant l'énergie des autres fonctions, afin que toutes les puissances de l'économie se concentrent sur un seul point, le mouvement assimilateur. Pour cela, il importe que toutes les sources de déperdition soient entravées pendant que l'on accroît outre mesure le jeu des intestins par un régime forcé. Ainsi on détruit les organes génitaux, l'excitation qu'ils entraînent dans toute l'économie étant défavorable à l'accumulation de la graisse. On oblige les animaux à rester en repos, afin qu'ils ne dépensent pas en pure perte une partie de leur force nerveuse, dont l'action doit être plus utilement employée du côté du tube digestif. On les prive de lumière, on les relègue dans un appartement isolé, pour qu'aucune cause de trouble ne vienne entraver la digestion, et que l'activité des organes sécréteurs se ralentisse, etc.

Lorsqu'on destine un certain nombre de poulets à l'engraissement, on doit leur faire subir l'émasculature à l'âge de trois mois. Les sujets qui ont été soumis à cette opération portent dès lors, les mâles le nom de chapon, et les femelles celui de poulardes.

Plus tard, à cinq ou six mois, on fait un nouveau choix pour enlever, s'il y a lieu, tous ceux qui ne présenteraient pas les signes que nous venons de décrire, et on les soumet à un régime mixte ou préparatoire. On les place dans un appartement obscur et on leur laisse prendre en liberté la nourriture qui doit former la base de l'engraissement.

Au bout de cinq à six jours, on les enferme dans des cages qui ont cinquante à soixante centimètres de hauteur, dont les plus grandes ne doivent pas contenir plus de cinq à six poulets réunis, et ne fournir que l'espace nécessaire à chaque animal pour qu'il puisse se coucher à l'aise, sans pouvoir néanmoins circuler.

On intercepte toute lumière venant du dehors, on calfeutre les portes et les fenêtres du local, afin que l'air extérieur ne s'y introduise pas trop librement.

La nourriture doit se composer de farines de grains, parce que la poule est un animal essentiellement granivore. Celles qui servent ordinairement sont la farine de maïs, de sarrasin, d'orge, d'avoine, la farine de blé de troisième qualité, dite repasse.

La farine de maïs est celle qui doit mériter la préférence, parce que c'est celle qui contient en plus forte proportion de la fécule, des matières sucrées et animalisées, toutes substances qui servent à la formation de la graisse. Cependant, il convient de la mélanger avec les autres, pour se conformer au principe de la variété.

Tous les jours on détrempe de cette farine la quantité nécessaire pour deux repas, celui du soir et celui du matin. Vers la fin du traitement, on y ajoute un peu de saindoux. Ou délaie cette farine dans de l'eau tiède, ou du lait, on lui donne une consistance moyenne, et on la roule en pâtons de la forme d'une olive, mais plus volumineux.

Le poulailler ou nourrisseur, à l'heure des repas, qui doit être bien réglés, prend trois poules à la fois, les lie toutes ensemble et les pose sur ses genoux. Il commence chaque fois par leur faire avaler une cuillerée d'eau tiède, puis il introduit un pâton dans le bec de chacune des poules. et, pour faciliter l'introduction immédiate de ce pâton, il exerce une légère pression avec le pouce et les deux premiers doigts, en faisant glisser la main le long du col de l'animal jusqu'à sa poche.

Dans les premiers jours du pâtonnement, on se contente de remplir faiblement la poche de chaque volaille et on augmente par degré la dose des pâtons. On arrive à en donner douze et même quinze à chaque repas.

Le temps déterminé pour l'engraissement n'est pas fixe. Quelques volailles sont grasses à peine au bout de six semaines, d'autres au bout de deux mois. Quelquefois, si la volaille parait être bien disposée à prendre sa nourriture, on continue à la lui donner le plus longtemps possible.

Sous l'influence de ce régime, la vie se concentre sur l'estomac qui fonctionne plus activement. Avec lui le foie, la rate, le pancréas deviennent plus volumineux ; les muscles augmentent en poids, les mailles du tissu cellulaire se remplissent de graisse, et l'on arrive à produire de véritables phénomènes.

C'est en prenant l'ensemble de précautions et de soins que nous venons de décrire, que la poule utilise le mieux la nourriture qu'on lui donne, et que son entretien devient réellement lucratif.

Combien de gens, dans les contrées montagneuses, qui sont inoccupés pendant les longues veilles de l'automne et de l'hiver, trouveraient, dans cette industrie, l'occasion d'uti-

liser leurs loisirs. Combien de familles pauvres pourraient se créer ainsi, presque sans capital, une source de bien-être et d'aisance.

Sans doute, dans cette opération comme dans toutes les entreprises humaines, il est des difficultés à prévoir et à surmonter. Il est nécessaire que le travail soit guidé par l'intelligence ; il faut posséder certaines données que le raisonnement doit féconder. C'est à vous, Messieurs, protecteurs éclairés des intérêts agricoles, qu'appartient la tâche de répandre la lumière et d'encourager les essais timides qui pourraient se produire. Vos conseils, nous n'en doutons pas, trouveront de l'écho, et vos efforts seront appréciés par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture.



NOTICE SUR LES RUCHES DU SYSTÈME DZIERZON, SUIVIE
DE QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ABEILLES,

par M. PREVOST-RITTER

Lu à la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut national genevois,
dans sa Séance du 18 Décembre 1867.



L'année dernière (1866), je publiais dans le *Cultivateur de la Suisse Romande*¹, quelques détails relatifs aux ruches du système Dzierzon, établies par moi et exposées à la même époque au Bâtiment électoral.

Après une description de la construction de ces ruches, ainsi que de leur disposition intérieure, je donnais quelques explications tendant à faire ressortir les avantages de leur exploitation, comparés à ceux des ruches en paille, dites villageoises, et à hausses, dites Varembe.

Aujourd'hui, en revenant sur ce sujet, mon but est de présenter des preuves à l'appui de ce que j'avais alors, et, quoique les résultats obtenus n'aient pas été aussi complets qu'ils auraient dû l'être, si, d'une part, j'eusse été plus entreprenant, et si de l'autre, l'année eût été ordinaire, ou même seulement médiocre, ils seront cependant suffisants je crois, pour démontrer la supériorité de cette manière de conduire les abeilles.

1. Consulter le N° du *Cultivateur* du 29 Août 1866.

J'ai voulu attendre pour communiquer le résumé de mes notes, que ma récolte fût achevée, afin de pouvoir fournir *des chiffres*. Les détails suivants porteront seulement sur deux faits principaux, savoir :

La multiplication des abeilles, et

La production du miel.

C'est fin Avril dernier que j'ai commencé à faire mes essais artificiels, c'est-à-dire aussitôt que les allures des abeilles à l'extérieur des ruches, m'ont indiqué que la reine avait déjà pondu.

Mon point de départ a été les *quatre* ruches mères que je possédais alors, les ayant hivernées chez moi, et les seules du système Dzierzon.

Les 26 Avril et 2 et 3 Mai, j'ai successivement enlevé les quatre reines de ces quatre ruches pour les loger dans autant de ruches neuves.

Le noyau de chacun de ces essaims a été composé :

1° Du châssis sur lequel se trouvait la reine.

2° De trois autres châssis pris dans la même ruche et contenant chacun, comme pour celui de la reine, du miel, des abeilles, et du couvain.

3° Enfin de deux autres châssis neufs, l'un vide et l'autre muni de son rayon artificiel, auxquels j'ai ajouté en outre une auge pleine de nourriture.

Ces opérations n'ont été faites qu'après m'être assuré que dans chacune des ruches anciennes que je rendais ainsi veuves de leur reine, *je laissais des œufs nouvellement pondus dans des cellules ouvrières*¹.

Ayant r'ouvert et examiné de nouveau, du 9 au 11 Mai, l'intérieur de ces mêmes ruches veuves, je constatais :

1. Chaque œuf d'ouvrière peut être converti en couvain de reine.

Dans la 1 ^{re}	7 cellules royales.	
» 2 ^{me}	8	»
» 3 ^{me}	13	»
» 4 ^{me}	7	»

Total, 35 — presque toutes operculées¹, existant seulement dans les châssis faisant partie du 2^{me} étage, n'ayant pas visité le 1^{er}, où, sans doute, j'en aurais trouvé d'autres.

Si j'eusse été plus habitué aux abeilles et plus familiarisé avec les manipulations que permet le système dont je vous entretiens aujourd'hui, j'aurais certainement mieux profité de cette richesse pour tirer un meilleur parti de ce nombre de *cellules royales*.

Mais, n'osant pas trop m'aventurer en raison de mon peu d'expérience, je me suis contenté *d'essayer* deux nouveaux essaims artificiels en me servant de *cellules royales* en place de *reines*.

Le premier a été fait moyennant un châssis contenant deux de ces cellules enlevées à la ruche dans laquelle j'en avais compté *huit*.

Le second a été formé le même jour avec un châssis ne portant qu'une seule cellule provenant de la ruche où j'en avais compté treize.

L'une et l'autre de ces installations était accompagnée de deux autres châssis également pourvus de miel, d'abeilles, de couvain, mais particulièrement de couvain de mâles.

Leur réussite a été ce que je pouvais désirer, les reines étant écloses au terme voulu, et ayant été fécondées peu de jours après. Ces deux essaims, dont j'ai vendu l'un et gardé

1. Fermées, le ver étant arrivé à sa grosseur.

l'autre, étaient en pleine prospérité de multiplication le mois qui a suivi leur formation.

Si, comme je le dis plus haut, un peu plus d'habitude m'eût donné plus de hardiesse, j'aurais procédé à la création d'un plus grand nombre d'essaims, en me servant à cet effet de 20 à 25 cellules royales laissées à ma disposition, puisque j'étais fondé à les considérer comme surnuméraires; — en d'autres termes, j'aurais pu faire de 20 à 25 essaims de plus.

Il en est résulté, que ce que j'ai (par ce fait) négligé ou perdu, je l'ai en partie retrouvé en essaims *naturels*, provenant de l'éclosion de quelques-unes de ces mêmes cellules. — Six beaux essaims sont sortis dans l'espace de trois jours des quatre ruches mères, — l'un d'eux est reparti quelques instants après avoir été recueilli, et les cinq autres logés le même soir dans autant de ruches neuves.

Or, de ces 35 cellules royales, trouvées dans les 4 ruches mères, dix jours après l'enlèvement des reines, 13 ont été utilisées de la manière suivante :

3 pour des essaims artificiels.

4 pour remplacement des 4 reines enlevées,

6 pour la conduite des six essaims naturels, reste 22 qui ont dû être sacrifiées comme étant sans emploi.

Ici je trouve naturellement la place et le moment de vous dire qu'indépendamment des moyens que je viens de vous signaler, comme les ayant employés moi-même à créer des essaims, il en est d'autres dont je compte faire usage l'année prochaine, ils consistent :

L'un : à se servir d'alvéoles de reine *enlevées* aux châssis en contenant deux ou plusieurs, pour les fixer par un procédé particulier, sur d'autres châssis avec rayons n'en contenant

aucune, et par cette méthode de subdivision, les utiliser tous sans exception et individuellement.

L'autre : à faire directement des essaims sans alvéoles de reine, mais en employant seulement pour cela des œufs d'ouvrières, logés avec châssis (les abeilles et le couvain qui s'y trouvent) dans une ruche vide, à la condition de les tenir enfermées pendant deux jours au moins ; — donner à ce commencement de population de la nourriture, constamment et abondamment, est chose essentielle, afin de la dispenser d'aller la chercher au dehors, et utiliser par cela même à l'intérieur et leur nombre et leur activité à préparer des logements pour la ponte à venir.

Je ne vous fatiguerai pas à vous raconter la marche plus ou moins prompte, plus ou moins complète de la réussite de ces nouvelles colonies. Je passe à la production ; elle a été de :

60 livres pour les 4 ruches mères.

48 $\frac{1}{2}$ pour essaims artificiels au nombre de 3.

32 $\frac{1}{2}$ pour les essaims naturels également au nombre de 3.

Total, 141 livres à répartir entre dix ruches, n'ayant rien voulu prélever dans les 4 plus faibles.

Il résulte de cet état comparatif :

1° Que les ruches mères, malgré la privation temporaire de leur reine, et par conséquent une suspension dans la production du couvain d'à peu près 30 jours, sont celles qui ont donné le plus fort produit total, probablement à cause d'une plus forte population laissée dans chacune d'elles.

2° Que les essaims artificiels (sauf 2) ont donné le plus fort produit moyen (16 livres).

3^e Que les essaims naturels sont restés en dessous des autres, puisqu'ils n'ont donné que 32 livres $\frac{1}{2}$ pour 3 ruches.

Il va sans dire qu'en outre de ce qui précède, j'ai laissé dans chaque ruche une moyenne de 15 à 20 livres de miel pour l'hivernage, ce qui doit-être additionné pour se rendre un compte à peu près exact du travail de la saison.

Vous voyez, messieurs, que malgré l'année peu favorable que nous avons eue, ce résultat doit être considéré comme très-beau ; et, en effet, partout absence à peu près complète de miel, — nulle part d'essaims au printemps, et pertes considérables de ruches vers la fin de l'hiver,

Monsieur le C. de T., l'un de nos forts apiculteurs du canton, me disait que sur 49 ruches *italiennes* (sans compter celles du pays), 27 seulement lui étaient restées, — en outre, il n'avait pas eu *un seul* essaim au printemps, ce qui ne lui était jamais arrivé encore depuis 33 ans qu'il s'occupe d'apiculture.

Je ne multiplierai pas les exemples, ils sont nombreux, — partout j'ai eu à peu près la même réponse sauf un apiculteur de St.-C., qui m'accusait 18 essaims sur 20 ruches, résultat étonnant, même pour une année exceptionnellement bonne. — Mais il est vrai de dire que, n'ayant rien prélevé l'automne précédent, ses abeilles étaient abondamment pourvues pour passer l'hiver, car il ne faut pas perdre de vue que c'est bien plus le manque de nourriture que la rigueur de l'hiver qui fait périr les ruches.

L'hiver dernier en est la preuve. — *Hiver doux mais long.*

Voici du reste un fait à l'appui de ce que j'avance, et qui pourra peut-être présenter quelque intérêt, ou tout au moins prouver que les abeilles ne sont pas aussi sensibles au froid qu'on le croit généralement.

Sur la fin de Février, vers le 26 au 27, le temps a été très-beau ; le soleil brillait, et les abeilles en profitèrent pour faire une sortie.

Avant cette époque, et pour faire place à de nouvelles ruches Dzierzon, dont je prévoyais avoir besoin pour le mois de Mai, j'avais été obligé d'effectuer le déménagement de mes anciennes ruches (abeilles du pays) et de les transporter à 30 pas plus loin dans un emplacement provisoire.

Pour leur rentrée, elles se dirigèrent vers leur ancien local sans y retrouver leur demeure.

Le soir, à la lueur de ma lanterne, je remarquai quelques petits groupes placés çà et là contre les ruches qui avaient pris la place des leurs.

Les abeilles qui les composaient étaient complètement inertes, et paraissaient sans vie (1 degré de froid). Cependant, en les examinant, je vis que leurs membres avaient conservé une certaine flexibilité. Je les mis sur une carte et les rentrai dans un appartement chauffé. — Au bout d'une demi-heure, de légers mouvements se déterminèrent chez quelques-unes d'entre elles, et un certain temps après elles étaient toutes revenues à la vie. Je les plaçai sous un verre avec un peu de nourriture qu'elles absorbèrent promptement.

Je les laissai là, me promettant pour le lendemain de les réintégrer dans l'une de leurs ruches. — Mais le lendemain je négligeai de le faire jusque vers les 9 ou 10 heures du matin, et quand je retournai à mon rucher, de jour cette fois-ci, j'aperçus alors des groupes beaucoup plus considérables placés sur la charpente de l'abeiller, et aussi une multitude d'abeilles par 2 ou 3, ou encore isolément dans l'herbe, sur la terre, sur le gravier ou sur des souches voisines.

Je pris tout ce qu'il me fut possible de ramasser, et, les réunissant sur une feuille de carton, je me mis en devoir, comme la veille, de procéder à leur réchauffement, à la vérité, sans espoir de réussite, puisqu'elles étaient restées exposées pendant la soirée de la veille, toute la nuit, et une partie de la matinée du lendemain, à un froid de $1\frac{1}{2}$ degré Réaumur.

Deux heures s'écoulèrent à une température de 14 à 15 degrés de chaleur sans amener le plus léger signe d'existence.

Persuadé cette fois qu'elles étaient bien réellement mortes, je m'emparai de la feuille de carton dans l'intention de les jeter au feu. — Le mouvement que je fis en détermina *un* dans la patte de l'une d'elles.

Puisque *une* était *vivante*, les autres, ou bon nombre d'autres pouvaient l'être aussi. — Je suspendis donc mon *exécution*, et une heure après j'eus la jouissance de les voir à peu près toutes revenues à la vie, bourdonnant et voltigeant à plaisir sous une cloche à melon où je les avais placées près d'un bon feu, et sous l'influence d'un beau soleil.

Le soir, je les mis à demeure dans une petite ruche munie de deux ou trois rayons de miel. — Là, elles ont vécu dans mon salon pendant cinq ou six semaines ; puis ensuite transportées au rucher, en attendant l'arrivée d'une reine que j'avais demandée pour elles. — La sortie et la rentrée de chaque jour se faisait exactement, et elles se seraient, selon toutes probabilités, constituées en ruche régulière, si la reine ne se fût pas fait attendre trop longtemps.

Au bout de 8 jours de cette existence au rucher, elles ont été envahies par leurs voisines, le pillage s'est établi, et deux jours après elles n'existaient plus.

J'ajoute, à ce qui précède, le récit de deux observations choisies entre plusieurs, et qui m'ont paru assez intéressantes, pour mériter de vous être communiquées.

Un matin du mois de Juin, j'avais (dans le but de visiter et nettoyer l'intérieur d'une ruche) sorti tous les châssis et les avais entreposés sur un chevalet destiné à cet usage.

Ma besogne finie, et toutes choses remises en place, je m'aperçus seulement alors, que bon nombre de jeunes abeilles tout nouvellement écloses, et sans forces encore, étaient tombées par terre. — Elles s'étaient roulées dans la poussière et en étaient couvertes. — Ma première idée fut de r'ouvrir la ruche pour les y remettre, mais une seconde réflexion m'engagea à les déposer sur la tablette de devant, placée au niveau de la porte de circulation, et d'examiner ce qui se passerait.

Je le fis ainsi, après toutefois en avoir prélevé une douzaine environ, que je posai sur la tablette d'une autre ruche voisine qui leur était étrangère.

Je m'établis alors en observateur et je n'attendis pas longtemps.

Presque au même instant les abeilles sortant de ces deux ruches s'avancèrent pour examiner les nouvelles venues, mais se comportèrent à leur égard d'une façon bien différente.

Dans la première, les jeunes abeilles furent immédiatement reconnues pour être *de la famille*, si j'en juge du moins par la manière dont elles furent abordées, entourées, *palpées* avec les antennes, etc. — Elles furent bientôt l'objet de soins particuliers. Les anciennes se mirent en devoir de débarrasser les jeunes de leur poussière, les tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les brossant avec leurs pattes de devant et se mettant pour cette besogne quelquefois plusieurs pour une seule, jusqu'à ce qu'elles fussent parfaitement nettoyées.

Cela fait, elles cherchèrent, en passant devant, à leur in-

diquer le chemin pour entrer dans la ruche. — Le plus grand nombre comprit cet appel, et y répondit en suivant leurs conductrices; mais d'autres, trop faibles sans doute pour effectuer ce trajet sans aide, ne pûrent que gesticuler sur place sans pouvoir avancer. Elles furent alors saisies par les plus âgées, qui, les prenant avec leurs pattes de derrière, *les traînèrent* à la remorque jusque dans l'intérieur de la ruche, où j'aurais, je l'avoue, vivement désiré les suivre, pour voir jusqu'où se serait étendue la sollicitude des aînées pour leurs cadettes.

Cette opération dura environ 20 minutes, au bout desquelles le tablier se trouva net.

Quant aux autres, la question fut plus promptement résolue; — elles furent de suite massacrées avec fureur, et jetées en dehors du tablier.

Mes abeilles Égyptiennes (dont je possède une seule ruche pure race) m'ont également fourni un exemple assez curieux.

En les recevant de l'ami qui me les a données, il me fut recommandé, eu égard à leur petit nombre, de renforcer l'essaim, deux jours après l'avoir mis en ruche, moyennant deux ou trois châssis (enlevés à une autre population et par conséquent de race différente) garnis autant que possible de couvain avancé, en ayant soin de les débarrasser auparavant de toutes les abeilles qui pourraient s'y trouver, me donnant pour raison de cette précaution, l'antipathie violente de la race égyptienne pour toute autre race.

Je me conformai à ces instructions et j'eus soin, avant de

livrer aux Egyptiennes deux châssis de couvain italien, de rejeter dans la ruche de ces dernières, au moyen d'une barbe de plume, toutes les abeilles qui s'y trouvaient attachées.

J'introduisis ces deux cadres de couvain en les intercalant entre d'autres déjà garnis et peuplés, et refermai la ruche, me disposant à attendre le résultat.

Cinq à six jours après, je me décidai à examiner l'état de ma nouvelle population combinée. — Je trouvai tout en ordre. — Plusieurs éclosions de couvain d'Italiennes avaient eu lieu ; des cellules de celles-ci, contenant des œufs au moment de l'introduction dans la ruche, étaient operculées, et les Egyptiennes étaient consciencieusement occupées à couvrir ces derniers aussi bien que les leurs.

Je refermai la ruche avec l'intention de ne les plus déranger de quelques jours, mais d'inspecter la porte de sortie et le tablier, sur lequel je ne tardai pas à voir paraître et s'augmenter de jour en jour les Italiennes.

Ma surveillance de chaque jour se ralentit quelque peu lorsque je crus avoir la certitude que tout cheminait normalement.

Je me trompais cependant sur ce dernier point, — plus tard, il me sembla que les Italiennes n'étaient plus aussi nombreuses parmi les circulantes. — Je fis néanmoins peu attention à cette particularité, mais comme je crus remarquer qu'elle se confirmait les jours suivants, j'y apportai un examen plus sérieux et plus suivi, et je ne tardai pas à acquérir la conviction que les sujets de race italienne avaient dû successivement et totalement disparaître.

J'en eus la confirmation en examinant de nouveau l'intérieur de la ruche, où je ne trouvais uniquement que des Egyptiennes ; d'Italiennes je n'en pus découvrir une seule malgré les plus minutieuses recherches.

Qu'étaient-elles devenues ? Elles existaient cependant quelques jours auparavant, en bon nombre même ; je les avais vues aller, venir, sortir et rentrer, vaquer en un mot sans opposition aucune aux occupations ordinaires de toutes les abeilles.

Nées et soignées dans la ruche égyptienne, elles devaient la considérer comme la leur. — Suivant les mœurs et habitudes des abeilles, suivant la loi de la nature à leur égard, elles ne connaissaient pas, *elles ne pouvaient pas connaître* d'autre demeure. — La désertion n'était donc pas possible. — Avaient-elles subies un sort analogue à celui des bourdons, avaient-elles été tuées ? Mais je n'en avais point aperçu de mortes sur le tablier ; pas davantage par terre devant la ruche.

J'en étais là me creusant passablement la cervelle et donnant carrière à toutes sortes de suppositions n'aboutissant à aucune probabilité un peu acceptable, lorsque je vis arriver une *italienne* avec l'intention d'entrer dans la ruche, ce qu'elle fit effectivement. Mais elle en ressortit presque aussitôt *repoussée* et *chassée* par les Égyptiennes ; — elle revint à la charge deux fois encore, et deux fois sans succès. — Elle prit le parti de s'envoler.

Ici, je vous signale particulièrement un fait très-caractéristique, c'est que cette abeille arrivait *les cuisses chargées*.

Plus tard, une seconde et une troisième montrèrent les mêmes intentions, mais obtinrent le même mécompte. — Je n'en remarquai pas davantage dans le courant de la même journée. J'en vis encore *une* le surlendemain et ce fut fini.

Je viens d'employer et de souligner les expressions : *repoussées* et *chassées*, avec le désir d'attirer l'attention sur ce fait que les Égyptiennes, dans leur manière d'agir, n'ont pas *tué* mais seulement *expulsé*.

Auraient-elles reconnu ces Italiennes comme ayant fait partie de la communauté? Les auraient-elles reconnues pour les avoir élevées et soignées, pour avoir participé pendant un certain temps à leurs travaux, etc., etc. — Ce qui leur aurait inspiré un certain sentiment que je ne veux pas prendre sur moi d'analyser ou de qualifier, mais, qui (quel qu'il puisse être) les aurait empêché de les maltraiter.

Il faut bien pourtant admettre cette intéressante supposition, ou tout autre de même nature. Pourquoi cette rigueur d'abord, et cette modération ensuite?

En consultant les habitudes de ces petits animaux, nous voyons partout et toujours, ou presque toujours, que sous l'influence du simple instinct, chaque fois qu'une abeille veut pénétrer dans une ruche dont elle ne fait pas partie, elle est aussitôt attaquée, le combat s'engage et ne se termine ordinairement que par la mort de l'une d'elles¹.

Si l'abeille étrangère parvient à s'échapper, c'est qu'elle a été assez leste pour le faire et qu'elle n'a pu être saisie. Mais l'intention des propriétaires de la ruche n'en est, et n'en reste pas moins la même. — Défense à mort de l'entrée de la ruche pour tout étranger.

1. Ceci ne se rapporte qu'au maintien des abeilles et de leurs sentinelles à la porte de circulation, — par la porte de derrière communiquant directement avec l'intérieur de la ruche, ces effets sont diamétralement opposés. — Maintes fois j'ai introduit dans telle ruche un, deux ou plusieurs châssis pris dans telle autre avec œufs, couvain, ABEILLES, miel, etc. (sauf la reine bien entendu), dans le but de renforcer un essaim faible en prélevant sur un autre plus fort, et d'équilibrer ainsi mes populations, sans qu'il en résultât la moindre perturbation; — d'une part comme de l'autre, les abeilles ne semblaient seulement pas s'en apercevoir.

Tel n'était pas le mobile des Egyptiennes dans le fait que je viens de raconter, — les Italiennes avaient disparu, totalement disparu, petit à petit, les unes après les autres, sans guerre et sans victimes, mais seulement éloignées et repoussées, témoin l'exemple que j'en avais eu sous les yeux, et l'absence complète de cadavres aux alentours de la ruche.

Une conséquence entre autres ressort de ce qui précède. — C'est la presque certitude de conserver facilement intacte une race précieuse par son incomparable activité.

Il faut remarquer autant de différence sous ce rapport en faveur des Egyptiennes, comparées aux Italiennes, qu'on en a constaté déjà en faveur de ces dernières, comparées à celles du pays, dites abeilles communes.

La seule chose qui puisse donner un peu à craindre, c'est l'hivernage. Le premier essaim arrivé directement du Caire, dans l'été 1866, a péri en totalité pendant l'hiver 1866-67. Heureusement qu'avant ce moment, plusieurs multiplications avaient déjà été faites. — Elles ont parfaitement résisté, et c'est l'une d'elles que je possède maintenant; à l'heure où je relève ces notes, elles sont en parfait état de santé.



RAPPORT
SUR
L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE
DU
CANTON DE GENÈVE
PENDANT L'ANNÉE 1867
ADRESSÉ AU
DÉPARTEMENT DES FINANCES ET DU COMMERCE
PAR
la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut
national genevois.

INTRODUCTION.

Le Département fédéral du Commerce et des Péages a, par une lettre au Département des Finances et du Commerce du canton de Genève, en date du 4 décembre 1867, demandé un rapport sur les résultats de l'industrie du Canton, de son agriculture, etc., en 1867.

Ce rapport avait déjà été demandé pour les années 1865 et 1866, et le Conseil d'Etat du Canton de Genève avait chargé de sa rédaction, pour l'année 1865, la Classe d'Agriculture de la Société des Arts et la Chambre de Commerce de Genève, et pour l'année 1866, la section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut national genevois.

C'est encore cette dernière que le Conseil d'Etat a chargé de rédiger le rapport demandé pour l'année 1867.

Comment doit être compris et exécuté le travail demandé ?
— La lettre émanée du Département fédéral semble d'une intelligence très-facile, et les bases du rapport qui doit y satisfaire paraissent y être nettement établies. Cependant, si l'on en juge par ce qui a été fourni, en 1866, par la Classe d'Agriculture, et, en 1867, par la Section d'Industrie et d'Agriculture, pour répondre aux deux autres demandes qui devaient être à peu près semblables à la dernière, on est frappé de la différence du plan des deux rapports, différence qui prouve que la demande du Département fédéral a été diversement comprise dans les deux sociétés qui ont été successivement chargées d'y répondre.

Comme la Commission, chargée de répondre en 1868, a compris encore d'une autre façon la manière d'y réussir, il est permis de croire que cette diversité d'interprétation n'a pas son origine seulement dans les opinions et les idées des sociétés en question et des membres qui les composent, mais qu'il faut en chercher la cause ailleurs.

Cette cause, nous croyons la voir dans la teneur même de la lettre du Département fédéral, qui laisse par sa brièveté, le champ libre à toutes les interprétations, et abandonne la réponse à l'imagination et aux passions de ses rédacteurs.

Il serait donc utile, pour mettre un terme à toute interprétation arbitraire, que le Département fédéral du Commerce et des Péages, rédigeât un questionnaire suffisamment développé, et l'adressât aux autorités cantonales, en y ajoutant, suivant les besoins, des modèles de tableaux à remplir. Il est inutile d'expliquer que les réponses se feraient plus vite et mieux, et que leur uniformité en faciliterait le dépouillement.

Mais si l'absence d'un questionnaire ne doit pas être un motif pour ne pas répondre à ceux qui s'adressent à nous

pour le travail demandé, nous tenons à exposer d'avance l'idée que nous nous en faisons.

Destiné à compléter le rapport de gestion du Département fédéral du Commerce et des Péages, pendant l'année 1867, il est évident qu'il doit être limité à cette année même, et ne doit comprendre que les renseignements nécessaires pour éclairer les autorités fédérales : 1^o sur les résultats de la récolte de 1867, et ses effets sur l'alimentation ; 2^o sur l'importance du mouvement industriel et commercial pendant la même année ; sauf à entrer dans plus de détails sur quelques points indiqués dans la circulaire même. Tous les chiffres étrangers à ce cadre seraient superflus, d'autant plus que le Conseil fédéral doit les posséder déjà et plus exactement peut-être par d'autres voies.

Nous nous renfermerons donc dans le cadre que nous venons de tracer, sans oser affirmer d'avance que nous n'y laisserons pas de vide ; et, si nous en sortons, ce sera uniquement pour faire comparer les résultats de l'année 1867 avec la moyenne des années précédentes, ou établir leurs rapports avec des documents statistiques qui les expliquent.

NOTIONS GÉNÉRALES.

Le Canton de Genève ne représente, par sa superficie totale (28,270 hectares d'après M. L'Hardy-Dufour, $= 12 \frac{27}{100}$ lieues suisses carrées, $= 78,528$ arpents fédéraux) que la 144^{me} partie de la Confédération (40,731 kilomètres carrés, d'après de récents calculs faits sous la direction de M. le général Dufour, $= 1,767 \frac{81}{100}$ lieues suisses carrées, $= 11,316,944$ arpents fédéraux) ; par sa population (82,876 habitants, recensement fédéral de 1860) il en représente la

30^{me} partie (2,510,494 habitants, recensement fédéral de 1860). Aussi, sa population spécifique est-elle à celle de toute la Suisse, comme 4,74 est à 1 (population spécifique de la Suisse, 61 à 62 par kilomètre carré, = 1420 à 1421 par lieue suisse carrée. Population spécifique du Canton de Genève : 293 à 294 par kilomètre carré = 6754 à 6755 par lieue suisse carrée). Si l'on observe que la population spécifique de la Suisse est déjà supérieure à celle de la moitié la mieux peuplée de l'Europe, on admettra facilement que, dans le canton de Genève, on doit considérer la culture du territoire comme la moins importante des sources d'alimentation de ses habitants.

La population de ce canton demande, en effet, aux profits de l'industrie et du commerce les ressources que lui refuse l'exiguïté de son territoire, et les obtient surtout par le travail des matières qu'elle importe brutes et réexporte ouvragées. Il en résulte chez elle une prédominance considérable de la population urbaine (67,457 hab.) sur la population rurale (15,419 hab.).

AGRICULTURE.

Le peu d'importance relative laissée à l'agriculture, dans ce Canton, par des causes d'ordre politique, n'est nullement compensée par la nature et la valeur de ses produits. Bien que situé dans le tiers méridional de la Suisse (entre 46° 7' et 46° 22' N.), le Canton de Genève doit à son altitude (336 mètres, = 1120 pieds fédéraux, sortie du Rhône du Canton) un climat plus froid que celui de beaucoup de pays voisins situés sous la même latitude. Le voisinage des plus hautes sommités des Alpes et du Jura, la direction des montagnes et du lac influent dans le même sens sur le climat du Canton

que rien ne garantit des vents du Nord, tandis que les vents du Midi n'y arrivent que refroidis par leur passage sur le Mont-Blanc ou sur d'autres montagnes que les neiges ne désertent que pendant peu de temps.

Dans son *Essai de phytostatique de la chaîne du Jura*, le savant Thurmann a classé la plus grande partie du Canton, celle qui est la moins élevée et la mieux abritée, dans le *climat moyen* jurassique, « c'est-à-dire celui qu'offre la majeure partie de la contrée [jurassique] aux altitudes de toutes les grandes vallées. Les températures y sont de 9° à 10° C. Les vignes en pente et le maïs peuvent y réussir presque partout. Le buis vert y habite les collines sèches. » Le reste du Canton a été rejeté dans le *climat froid*, « c'est celui des plateaux, des collines élevées, des basses montagnes. La moyenne annuelle y varie de 8° à 9° C. Les céréales y sont abondantes, mais la vigne et le maïs y sont encore généralement nuls, tandis que le sapin n'y apparaît plus que sur quelques points. » (T. I, p. 52).

Le sol du Canton, si peu favorisé au point de vue du climat, n'est guère mieux doté au point de vue de sa constitution. La couche végétale, en général fort peu épaisse, repose sur les terrains d'alluvions désignées par les géologues sous le nom de *Subappennines* ou de *Bresse*, masses épaisses d'argile bleuâtre qui passent dans leurs couches supérieures à la marne plus ou moins calcaire; les cavités des ondulations de cette argile sont nivelées par des amas de cailloux roulés. Où l'argile est en contact immédiat avec le sol, on a des prés de qualité inférieure, souvent marécageux et qui ne donnent de bons foin que sur les pentes ou dans les fonds de vallée d'une irrigation facile; ailleurs, il faut cultiver en céréales. Partout il faut une fumure abondante et fréquente, tant pour combattre le froid de l'argile que pour restituer au sol

les éléments fertilisants absorbés par les masses caillouteuses.

Dans quelques endroits de formation plus récente, où l'humus est plus épais et l'irrigation facile, on se livre avec quelque succès à la culture des légumes qui trouvent une consommation assurée dans la ville. Mais, nulle part, on ne peut se livrer à la culture des primeurs, surtout depuis que la facilité des transports, créée par les chemins de fer, permet d'avoir les fruits et les légumes du Midi, à un grand état de fraîcheur longtemps avant que l'on songe à les récolter dans le Canton, et doués de qualités que la température ne permettra jamais d'obtenir dans les environs de Genève.

Toutes ces causes réunies font que les produits agricoles du Canton, insuffisants d'ailleurs pour l'alimentation locale, subissent l'influence de la production étrangère et suivent ses cours au lieu de lui imposer les siens. L'agriculteur du Canton délaissant donc les céréales, que l'importation fournit à des prix qui ne seraient plus rémunérateurs, s'est porté sur les cultures que le climat et le sol lui permettent et qui lui fournissent encore d'assez beaux profits, grâce au voisinage d'un centre de consommation aussi important que Genève. C'est ainsi que, depuis une douzaine d'années, le blé a été remplacé dans nombre de lieux par des vignes ; on a accru, partout où cela a été possible, l'étendue des prairies au dépens des terres labourées, car il n'y a plus, depuis longtemps, de défrichements à faire ; et les cultures fourragères, celles surtout des plantes destinées à être consommées en vert par les animaux domestiques, ont pris un grand développement et ne permettent au blé et aux plantes destinées à l'homme que des apparitions relativement rares.

Ceci dit, voici les renseignements que nous avons pu recueillir sur les résultats agricoles du Canton pour l'année 1867.

Céréales.

Le blé a donné un produit moyen en paille et inférieur à la moyenne en grain. Pour celui-ci, on a marché de déceptions en déceptions pour la quantité et encore plus pour la qualité. A très-peu de choses près, le peu qui en existe encore aujourd'hui dans le pays n'est classé qu'en seconde qualité.

Le blé se vend actuellement de 19 à 20 fr. , le quintal fédéral, quand il est de belle qualité, ce qui n'est pas le cas général.

Le seigle, très-peu cultivé dans le pays et seulement pour la paille, paraît avoir souffert de la gelée dans la nuit du 24 au 25 mai, dans plusieurs localités. La mauvaise récolte a permis cette année d'en placer le grain avec plus de facilité et de profit.

L'orge et l'avoine sont assez peu cultivées dans le Canton, et nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement précis sur leur rendement. La culture de l'avoine est d'ailleurs irrégulière et accidentelle.

Nous n'avons rien de précis sur les carottes et les betteraves, ces racines cultivées pour l'usage presque exclusif de la ferme échappent aux investigations qui peuvent être faites sur leur rendement.

Pommes de terre.

Les pommes de terre ont donné une récolte moyenne, mais qui a varié beaucoup d'un endroit à un autre. La gelée de la nuit du 24 au 25 mai avait fait naître à leur égard des inquiétudes qui se sont trouvées vaines fort heureusement. Leur qualité se trouve satisfaisante : on ne se plaint pas de maladie, on a cependant observé dans le voisinage

les éléments fertilisants
teuses.

Dans quelqur

l'humus est r

quelque s

consom

peut

la

*... l'élévation que l'on attribue à un grand
... de nous procurer des données sa-
... de nos récoltes dans le Canton ; quant
... sur les quantités récoltées de répéter que la production
... nous sommes obligés de répéter que la production indigène.
... les règle bien plus que la production indigène.*

Fourrages.

*Les foins ont été très-abondants, mais de qualité infé-
rieure, le regain a été presque nul. Depuis quelques mois,
le prix du quintal fédéral de foin varie entre 2 fr. 50 et 3 fr.
C'est le résultat de l'abondance et surtout de la médiocre
qualité. Le rendement des vaches, en lait, a souffert de la
qualité du foin.*

Nous ne pouvons bien expliquer le résultat général des
récoltes du Canton, pour 1867, qu'en donnant le tableau des
observations météologiques, tel qu'il nous a été fourni par
M. le Directeur de l'Observatoire de Genève (voir à la page
suivante).

Bien que l'année ait été relativement chaude, la distribu-
tion de la chaleur s'est faite d'une façon anormale et nuisi-
ble. Pendant les cinq premiers mois de l'année surtout, les
variations de température ont été considérables, et les nuits
généralement froides nuisaient à la végétation.

La quantité d'eau tombée en 1867, s'est élevée au-dessus
de la moyenne et a été considérable surtout pendant les
trois mois du printemps, c'est ce qui explique la quantité de
foins et leur médiocre qualité, ainsi que l'abondance de la
paille pour les céréales. Les mois-d'été ont été plus secs et
plus chauds que d'habitude, mais le mal était déjà irrépa-
rable. Les vignes qui n'avaient pas été ravagées par la gelée,
en ont profité pour donner un vin de meilleure qualité, mais

trop peu abondant. La sécheresse et la chaleur de l'été ont été aussi la cause de l'absence du regain.

Le sarrasin que l'on sème en juillet, pour le récolter en octobre, n'a donné à cause de la sécheresse qu'un produit médiocre diminué encore par des froids hâtifs.

OBSERVATOIRE DE GENÈVE

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

	TEMPÉRATURES EN DEGRÉS CENTIGRADES				EAU	
	Moyenne 1826-1865	EN 1867			en millimètres	
		Minimum	Moyenne	Maximum	Moyen** 1826-61	en 1867
Janvier.....	— 0,29	— 16,0	+ 0,98	+ 13,2	46,4	105,3
Février.....	+ 1,32	1,0	+ 5,82	+ 15,0	37,2	40,2
Mars.....	+ 4,53	— 4,1	+ 5,45	+ 16,5	42,0	156,9
Avril.....	+ 8,83	— 0,1	+ 9,69	+ 21,2	58,7	137,1
Mai.....	+ 13,10	— 0,3	+ 13,26	+ 27,0	82,3	118,0
Juin.....	+ 16,78	+ 3,8	+ 16,89	+ 30,0	75,6	63,4
Juillet.....	+ 18,61	+ 7,0	+ 17,82	+ 31,4	71,7	27,5
Août.....	+ 17,89	+ 8,5	+ 19,00	+ 32,1	79,3	60,0
Septembre..	+ 14,37	+ 4,4	+ 15,99	+ 29,1	100,8	91,2
Octobre....	+ 9,93	— 1,9	+ 8,30	+ 20,4	100,4	91,2
Novembre..	+ 4,59	— 7,5	+ 3,18	+ 16,8	78,3	5,9
Décembre..	+ 0,84	— 8,2	— 0,28	+ 13,8	52,8	18,7
Printemps..	+ 8,82	— 4,1	+ 9,46	+ 27,0	183,0	412,0
Été.....	+ 17,77	+ 3,8	+ 17,91	+ 32,1	226,6	150,9
Automne...	+ 9,63	— 7,5	+ 9,15	+ 29,1	279,5	188,3
Hiver.....	+ 0,62	— 16,0	+ 2,08	+ 15,0	136,4	164,2
L'Année....	+ 9,25	— 16,0	+ 9,69	+ 32,1	825,5	915,4

N. B. Le printemps formé de trois mois : Mars, Avril et Mai, et ainsi de suite pour les autres saisons.

Minimum de la température de la nuit du 24 au 25 Mai 1867 : — 0°3 C.

(Tableau reçu de M. le Directeur de l'Observatoire.)

des yeux un peu d'altération que l'on attribue à un grand développement de *solanine*.

Il nous a été impossible de nous procurer des données satisfaisantes sur les quantités récoltées dans le Canton ; quant aux prix, nous sommes obligés de répéter que la production étrangère les règle bien plus que la production indigène.

Fourrages.

Les foins ont été très-abondants, mais de qualité inférieure, le regain a été presque nul. Depuis quelques mois, le prix du quintal fédéral de foin varie entre 2 fr. 50 et 3 fr. C'est le résultat de l'abondance et surtout de la médiocre qualité. Le rendement des vaches, en lait, a souffert de la qualité du foin.

Nous ne pouvons bien expliquer le résultat général des récoltes du Canton, pour 1867, qu'en donnant le tableau des observations météorologiques, tel qu'il nous a été fourni par M. le Directeur de l'Observatoire de Genève (voir à la page suivante).

Bien que l'année ait été relativement chaude, la distribution de la chaleur s'est faite d'une façon anormale et nuisible. Pendant les cinq premiers mois de l'année surtout, les variations de température ont été considérables, et les nuits généralement froides nuisaient à la végétation.

La quantité d'eau tombée en 1867, s'est élevée au-dessus de la moyenne et a été considérable surtout pendant les trois mois du printemps, c'est ce qui explique la quantité de foins et leur médiocre qualité, ainsi que l'abondance de la paille pour les céréales. Les mois d'été ont été plus secs et plus chauds que d'habitude, mais le mal était déjà irréparable. Les vignes qui n'avaient pas été ravagées par la gelée, en ont profité pour donner un vin de meilleure qualité, mais

trop peu abondant. La sécheresse et la chaleur de l'été ont été aussi la cause de l'absence du regain.

Le sarrasin que l'on sème en juillet, pour le récolter en octobre, n'a donné à cause de la sécheresse qu'un produit médiocre diminué encore par des froids hâtifs.

OBSERVATOIRE DE GENÈVE

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

	TEMPÉRATURES EN DEGRÉS CENTIGRADES				EAU	
	Moyenne 1826-1865	EN 1867			en millimètres	
		Minimum	Moyenne	Maximum	Moyen** 1826-61	en 1867
Janvier.....	— 0,29	— 16,0	+ 0,98	+ 13,2	46,4	105,3
Février.....	+ 1,32	1,0	+ 5,82	+ 15,0	37,2	40,2
Mars.....	+ 4,53	— 4,1	+ 5,45	+ 16,5	42,0	156,9
Avril.....	+ 8,83	— 0,1	+ 9,69	+ 21,2	58,7	137,1
Mai.....	+ 13,10	— 0,3	+ 13,26	+ 27,0	82,3	118,0
Juin.....	+ 16,78	+ 3,8	+ 16,89	+ 30,0	75,6	63,4
Juillet.....	+ 18,61	+ 7,0	+ 17,82	+ 31,4	71,7	27,5
Août.....	+ 17,89	+ 8,5	+ 19,00	+ 32,1	79,3	60,0
Septembre..	+ 14,37	+ 4,4	+ 15,99	+ 29,1	100,8	91,2
Octobre....	+ 9,93	— 1,9	+ 8,30	+ 20,4	100,4	91,2
Novembre..	+ 4,59	— 7,5	+ 3,18	+ 16,8	78,3	5,9
Décembre..	+ 0,84	— 8,2	— 0,28	+ 13,8	52,8	18,7
Printemps..	+ 8,82	— 4,1	+ 9,46	+ 27,0	183,0	412,0
Été.....	+ 17,77	+ 3,8	+ 17,91	+ 32,1	226,6	150,9
Automne...	+ 9,63	— 7,5	+ 9,15	+ 29,1	279,5	188,3
Hiver.....	+ 0,62	— 16,0	+ 2,08	+ 15,0	136,4	164,2
L'Année....	+ 9,25	— 16,0	+ 9,69	+ 32,1	825,5	915,4

N. B. Le printemps formé de trois mois : Mars, Avril et Mai, et ainsi de suite pour les autres saisons.

Minimum de la température de la nuit du 24 au 25 Mai 1867 : — 0°3 C.

(Tableau reçu de M. le Directeur de l'Observatoire.)

Vignes et vins.

Une enquête ordonnée par le Conseil d'Etat sur le mal causé aux vignes par la gelée de la nuit du 24 au 25 mai 1867, et exécutée par M. Demole, nous permet de fournir des renseignements que nous puisons dans le rapport fait par M. Demole, à la Classe d'Agriculture de la Société des Arts, et publié par celle-ci.

M. Demole évalue à environ 6,100 poses genevoises (= 164,780 ares, = 4,577 arpents fédéraux 94 perches) la surface du Canton cultivée en vignes. C'est le renseignement le plus récent et le plus digne de foi sur ce point. Il montre quelle étendue de terrain a été conquise par les vignes depuis l'enquête de 1842-43, où les vignobles ont été évalués à 4,219 poses (= 113,907 ares, = 3,164 arpents fédéraux). Le produit de ces vignes est évalué par M. Demole, à l'aide d'une moyenne résultant des récoltes des vingt années antérieures à 1867, à 28 setiers par pose (= 5,597 litres par hectare, = 1,343 pots fédéraux par arpent fédéral), et le prix du setier à 15 fr. (= 27, 50 à 28 fr. l'hectolitre = 41 fr. 50 à 42 fr. le muid fédéral.)

L'abaissement de température pendant la nuit du 24 au 25 mai a détruit la récolte d'environ 5,100 poses (= 1,378 hectares, = 3,827 arpents fédéraux) ; les 1,000 poses épargnées (= 270 hectares, = 750 arpents fédéraux) n'ont produit en moyenne que 20 setiers par pose (= 40 hectolitres par hectare = 959 pots fédéraux par arpent fédéral). C'est donc une diminution dans la récolte des vignes pour 1867 que l'on peut évaluer à 2,568,000 fr. Il faut

1. Ce chiffre diffère de celui de trois millions de francs auquel M. Demole évalue la perte éprouvée par les vignobles du Canton.

cependant dire que les 20,000 setiers produits (= 10,800 hectolitres, = 7,200 muids fédéraux) se sont vendus plus de quinze francs le setier, quelques livraisons sous le pressoir se sont faites au prix de 25 fr. le setier (= 46 fr- 29 c. l'hectolitre, = 69 fr. 44 c. le muid fédéral). Les prix ont un peu fléchi après la récolte. Actuellement le prix est de 24 à 26 fr. le setier, mais il n'y a plus de déchet à craindre. Ce qui est digne d'être remarqué, c'est que le vin de 1867 est plus cher que celui de 1866.

Si l'on observe que la température n'est descendue qu'à 0°,3 C (Observatoire de Genève), dans cette nuit fatale, on doit attribuer cette gelée à un cas de *maïalisme* exceptionnel à cause de son retard de huit à dix jours. Toutes les observations s'accordent à constater que la gelée a surtout sévi sur les vignes qui ont reçu les premiers rayons du soleil levant, et a épargné la plupart des autres. Ce fait s'est produit en grand dans la vallée de la Saône ; les vignes du Mâconnais et du Beaujolais, exposées au levant ont beaucoup souffert, celles du Revermont, exposées au couchant ont été bien moins maltraitées. Le malheur c'est que les vins du Revermont sont bien inférieurs en qualité à ceux du Mâconnais, et l'étendue des vignobles bien moindre. Ce qui confirme le fait de *maïalisme*, c'est que le feuillage des arbres situés sur le versant oriental du Salève a été complètement

Peut-être faut-il faire la part, dans ce dernier chiffre, des ravages de la coulure, de l'oïdium, de la sécheresse, etc., dont nous avons eu le tort de ne pas tenir compte.

Cette note et les suivantes sont le résultat d'observations et de renseignements reçus lorsque le rapport était déjà rédigé et remis au Département des Finances et du Commerce. Nous avons pensé que nous n'avions pas le droit d'en changer le texte, mais que nous pouvions donner en note les communications qui peuvent le rendre plus précis et plus exact.

brûlé, tandis qu'il a été épargné sur le versant occidental.

M. Demole remarque avec raison que l'on ressentira encore les mauvais effets de cette gelée pour la récolte de 1868. Beaucoup de vignès ont été négligées ; quelques unes ont été l'objet de soins inintelligents, et pires que la négligence ; dans d'autres, on a épuisé le sol par des récoltes dérobées.

Un autre effet de cette gelée nous a été signalé, c'est que les travaux préparatoires pour la plantation de nouvelles vignes, travaux qui se font au commencement de l'hiver, ont été fort rares. C'est une faute réelle qui fera perdre aux cultivateurs deux ou trois récoltes ; mais le remède à cet accès de découragement se trouvera de lui-même dans les futures vendanges.

Il n'est pas superflu de dire que le manque de vin a décidé, cette année, un très-grand nombre de cultivateurs à faire du cidre dont l'usage se perdait depuis quelque temps dans le canton, et à utiliser ainsi les fruits de vieux pommiers et poiriers qui étaient généralement sans emploi.

Les fruits à cidre ayant été peu abondants et chétifs, le cidre a été de très-basse qualité ; cependant son prix est de 11 à 12 fr. le setier (= 21 à 22 fr. l'hectolitre = 31 à 33 fr. le muid fédéral). Le marc était plus considérable que d'habitude¹.

1. M. le Secrétaire donne lecture des 14 rapports qui lui sont parvenus sur les récoltes de 1867, dans le Canton de Genève. Le tableau suivant et les observations qui l'accompagnent en contiennent le résumé :

Houblon.

La culture du houblon est nulle dans le Canton de Genève; l'épaisse couche végétale qu'elle exige manque ou est employée, où elle existe, à des cultures plus lucratives.

PRODUIT PAR POSES

	Moyen	Maximum	Minimum
Froment, livres.....	771 ¹ / ₃	1000	582
Avoine, id.....	580 ¹ / ₅	800	400
Seigle, id.....	683 ¹ / ₂	767	600
Pommes de terre, quintaux.....	50,86	115	22 ¹ / ₂
Betteraves, id.	189	355	60
Carottes, id.....	211	240	260
Foin, id.....	22 ³ / ₄	37 ¹ / ₂	15
Regain, id.....	6,68	10 ³ / ₄	3 ⁵ / ₆
Prairies artificielles, id.....	25	40	15
Vin blanc, setiers.....	10 ² / ₃	25	0
Vin rouge, id.....	16	52	0

Comme les renseignements dont le tableau ci-dessus est l'abrégé proviennent de domaines bien cultivés, les moyennes qui en résultent sont supérieures à celles que donnerait le Canton tout entier. En particulier, il y a lieu de croire qu'en froment il a récolté au plus 5 ¹/₂ quintaux par pose. Les rendements proportionnellement les plus élevés de cette céréale ont été obtenus par la sélection, par le semis clair au semoir et surtout par la combinaison de ces deux moyens.

Le rendement en orge n'a pu être constaté que sur un seul domaine, où il a été de 400 livres par pose.

L'avoine paraît avoir souffert de la sécheresse, mais être de bonne qualité. On se loue de la qualité des pommes de terre.

En général, excepté le foin, les produits ont été faibles et l'année aboutit à un déficit, par suite surtout des intempéries du printemps et de l'automne, qui ont obligé de laisser en jachère une notable partie des terres.

(Extrait du *Cultivateur de la Suisse romande* du 29 avril 1868; compte-rendu de la séance de la Classe d'Agriculture de la Société des Arts, du 7 mars 1868).

Les vents violents qui règnent souvent dans la gorge que forment le Jura et le Salève, ont découragé ceux qui ont fait des essais, en renversant les perches à houblon et en brisant les tiges avant la récolte. Nous ne connaissons dans le Canton qu'une petite plantation faite par un brasseur qui est loin d'y récolter tout le houblon qu'il emploie.

Plantes oléagineuses.

La culture de plantes oléagineuses annuelles, colza, navette, est rendue impossible, dans le Canton, par les froids tardifs qui nuisent à la floraison et anéantissent presque toujours en une nuit toute espérance de récolte. Les noyers, assez peu nombreux dans le Canton, ne donnent pas toujours de bonnes récoltes. Cependant les noix ont été assez abondantes en 1867.

Tabac.

Le peu de plantes de tabac que l'on cultive dans le Canton doit être considéré plutôt comme un objet de curiosité que comme un objet de produit.

Chanvre et lin.

La culture du lin est inconnue dans le Canton ; celle du chanvre, autrefois assez répandue, est de plus en plus abandonnée. Le terrain qu'elle occupait est consacré aux légumes, qui trouvent un débit plus avantageux dans la ville de Genève.

Mûriers. Sériciculture.

Les mûriers, autrefois assez répandus dans le Canton, ont considérablement diminué en nombre depuis que la maladie a sévi si cruellement sur les vers-à-soie. Ceux qui existent encore sont conservés comme arbres d'agrément et non pour leurs feuilles.

Pour la sériciculture, elle est presque abandonnée. La section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut a fourni, en septembre 1866, un rapport sur cette industrie, pour répondre à une série de questions posées par le Conseil fédéral, sur la demande du Gouvernement français. A ce rapport qui signalait déjà un grand découragement chez les éleveurs, nous ne pouvons qu'ajouter que ce découragement est devenu complet. Les éducations de 1867 ont échoué partout, même où elles avaient donné de bons résultats en 1866, et ce sera beaucoup si l'on voit, en 1868, tenter dans le Canton, quatre ou cinq éducations par demi ou quart d'once de graine.

Si nous avons à dire notre avis sur ce sujet, nous n'hésiterions pas à déclarer que le fléau qui sévit sur les vers-à-soie a son origine dans les prétendus perfectionnements dont ils ont été l'objet. Les grandes magnaneries de l'Italie et du midi de la France ont créé et propagé une race hâtive, mais délicate, incapable de fournir après quelques générations de bons reproducteurs. Ce qui serait maintenant nécessaire, serait de ramener par des soins intelligents, la race indigène à sa rusticité naturelle. Les graines des pays étrangers, de la Chine et du Japon, ont donné dans le Canton des résultats si mauvais, qu'elles ont été complètement rejetées par les éleveurs.

Arbres fruitiers.

La culture des arbres fruitiers à haute tige tend de plus en plus à se réduire dans le canton. Les pommes et les poires n'y sont presque plus utilisées pour la fabrication des boissons, ce qui les fait négliger ; d'autant plus que, comme fruit de table, elles ne peuvent pas rivaliser avec celles qui arrivent en grande abondance des vallées de la Savoie, mieux

favorisées, et même du midi de la France. La récolte des pommes et des poires a été médiocre, dans le Canton, en 1867, celle des cerises a été abondante, mais ce fruit n'est pas soumis à la distillation. Les fruits à noyau, autres que les cerises, ne sont pas l'objet de plantations assez importantes pour qu'ils soient mentionnés.

Il y a, dans les jardins d'agrément, beaucoup d'arbres à fruits soumis à la taille et entourés de grands soins. Mais leurs produits ne peuvent pas rivaliser sur le marché de Genève, à cause de leur prix de revient, avec les primeurs importées de loin. Ces fruits font l'orgueil du riche propriétaire qui ne recule pas devant la dépense pour les récolter dans son clos, et s'en faire honneur vis-à-vis de ses connaissances.

Sylviculture.

Ce n'est pas dans le canton de Genève qu'il faut s'attendre à trouver de grandes étendues de terrain boisé. Le sol est réclamé par des cultures plus productives. Aussi n'existe-t-il de hautes futaies que dans quelques parcs d'agrément; ce qui est en forêt consiste surtout en bois taillis ou mieux en broussailles éparses sur des terrains qui ne sont probablement pas jugés d'assez bonne qualité pour être défrichés.

Pour l'économie alpestre, il suffit de dire que le point le plus élevé du Canton (Moniaz, commune de Jussy, Carte de M. le général Dufour) est à 508 mètres (= 1,693 pieds fédéraux) au-dessus du niveau de la mer; ce qui lui interdit toute prétention à s'en occuper.

Bétail.

Nous avons déjà montré que l'importation des produits agricoles propres à la consommation de l'homme et capables de supporter de longs voyages, avait forcé les cultivateurs du

Canton à réduire l'étendue du terrain qu'ils leur consacraient jadis. Le climat et le sol n'étant pas, d'autre part, favorables aux plantes industrielles, il a fallu se rejeter sur le bétail, dont les produits trouvent un écoulement rémunérateur dans la ville de Genève.

Le tableau que nous donnons du nombre d'animaux domestiques existant dans le Canton, pendant vingt-un ans, montre que la richesse a été de ce côté toujours en progrès. Le nombre des chevaux a presque doublé, aux dépens, il est vrai, de celui des mulets et des ânes qui s'est réduit. Le nombre des bœufs est resté stationnaire avec une tendance à la diminution; celui des vaches s'est légèrement élevé au-dessus de la moyenne; celui des chèvres, moutons et porcs s'est un peu augmenté. Mais c'est moins par le nombre que par la qualité, que l'accroissement de la richesse en animaux domestiques s'est signalé. Les animaux de travail, chevaux et bœufs, sont d'un meilleur choix et plus forts qu'autrefois; les vaches, recherchées surtout pour la production du lait, sont l'objet de soins spéciaux. La vulgarisation, dans le canton, de la méthode de F. Guénon pour reconnaître, à certains indices infailibles, les capacités laitières des vaches, des génisses et même des taureaux reproducteurs, a été accueillie avec plaisir par les cultivateurs, lorsqu'elle a été faite par M. Clément, vétérinaire, membre de l'Institut genevois, dans une séance de la Section d'agriculture tenue à la campagne. Deux tableaux, rédigés par M. Clément et publiés dans le tome XV du Bulletin de l'Institut, donnant sous une forme synoptique le résumé de cette méthode, ont été tirés à part à un grand nombre d'exemplaires qui ont été rapidement enlevés. Ce dernier fait prouve quelle importance on attache à la production du lait dans le Canton.

Etat du Bétail existant dans le Canton de Genève

Années	Chevaux et Juments	Poulains	Mulets et Anes	Tauraux	Boeufs	Vaches	Elèves	Chèvres	Moutons	Porcs destinés à l'engrais		la repro- duction
1847	1504	35	548	419	1010	6729	786	871	1575	952		241
1848	1439	27	524	99	768	6153	653	868	1001	701		202
1849	1472	21	541	90	925	6553	673	1028	953	943		269
1850	1534	46	568	113	934	6572	705	1061	986	1262		251
1851	1812	49	558	100	828	6384	686	983	642	1348		211
1852	1905	25	579	80	876	6841	475	1001	685	1042		142
1853	1935	28	497	75	759	6150	403	962	849	1022		115
1854	2138	28	463	69	937	6474	400	911	593	955		79
1855	2039	24	468	66	875	6180	477	975	497	1115		139
1856	2055	25	421	75	889	6051	690	1050	649	1675		127
1857	2581	18	483	88	921	6039	710	1069	454	1292		111
1858	2119	13	411	84	861	6270	709	1186	454	1351		154
1859	2467	25	293	88	985	6569	700	1186	599	1508		137
1860	2585	25	415	72	941	6260	530	1160	652	1318		102
1861	2572	24	401	82	863	6425	472	1265	528	1194		145
1862	2405	15	376	73	787	6260	518	1167	551	1157		110
1863	2559	17	365	78	764	6148	514	1125	602	1461		137
1864	2727	28	348	70	952	6406	609	1115	778	1711		208
1865	2783	24	359	77	858	6365	667	1196	782	1887		90
1866	2616	36	349	84	712	6485	673	1165	911	1790		108
Minimum	1439	15	293	65	712	6059	400	868	484	701		79
Moyenne	2132	25	447	84	870	6564	600	1066	704	1275		152
Maximum	2783	56	579	119	1010	6841	786	1265	1375	1887		269
1867	2734	47	525	78	861	6692	662	1051	989	1545		97

Le petit nombre des animaux reproducteurs et des élèves, qui, depuis vingt ans, est resté stationnaire, pour les races chevaline, bovine et porcine, montre que le bétail est surtout recherché dans le Canton pour le rendement immédiat. On n'a pas le temps d'attendre sa croissance, et on préfère acheter ces animaux dans la force de l'âge, en s'adressant aux autres Cantons. Il faut que les avantages de ce système soient bien constatés, pour qu'il soit suivi d'une façon aussi unanime.

L'accroissement lent, mais régulier et constant du nombre des chèvres n'est pas considéré, en général, comme un progrès, à cause des grands dégâts dont on accuse ces animaux. Ce serait une erreur que de suivre, pour le Canton de Genève, l'opinion générale. Partout, en effet, où les chèvres sont abandonnées à leur humeur vagabonde, elles sont nuisibles; mais, dans ce Canton, on les a soumises (non sans le concours de la loi) au régime de la stabulation permanente, employé avec succès au Mont-Dore, en France, et on profite ainsi de leur lait, sans avoir à craindre leurs dégâts. La seule précaution à prendre, serait peut-être de ne pas se fier à ces animaux pour la reproduction.

En résumé, le nombre des animaux domestiques est considérable dans le Canton, il dépasse la moyenne des pays les mieux dotés, puisqu'il s'élève à l'équivalent d'une tête de gros bétail pour deux hectares, ce qui n'a lieu ni en Angleterre, ni dans la région de la France la plus riche en bétail, celle du Nord-Ouest. Il dépasse certainement ce que l'on peut attendre du sol et du climat. Il faut l'attribuer à la culture des plantes fourragères, si souvent répétées, que l'on a constaté, dans le Canton, que le trèfle reparaissait trop souvent sur le même terrain, et que les phosphates de chaux qui lui étaient nécessaires ne se reformaient pas assez vite.

Il est bon aussi de remarquer que les pays voisins importent dans le Canton de grandes quantités de fourrages. C'est incontestablement un avantage pour tous, mais nous ne doutons pas qu'il ne soit plus grand pour le pays où l'on importe que pour celui d'où l'on exporte ce genre de marchandises.

Nous dirons ici que les soins pris en France et en Suisse, contre l'épizootie qui a sévi dans bien des pays voisins, ont préservé le Canton de ce fléau, et que, pendant l'année 1867, on n'a pas eu à y signaler de maladies contagieuses.

Cela ne veut pas dire que le zèle de l'autorité cantonale ait fait défaut; mais sa surveillance en a été rendue plus facile et plus efficace. Il est juste aussi de signaler l'heureuse influence des sociétés d'assurances *mutuelles*, entre agriculteurs, contre la mortalité du bétail, qui existent dans un grand nombre de communes du Canton, et notamment dans celles de Conflignon, Onex, Bernex, Plan-les-Orates, Plainpalais, Satigny, Russin, Dardagny, Saconnex, Vandœuvres, Vernier, etc. Par la solidarité qu'elles créent entre leurs membres, et la surveillance réciproque et continuelle qui en résulte, ces sociétés sont très efficaces contre les épizooties et, en même temps, pour l'amélioration du bétail.

Fromages et beurre.

En voyant, dans les états du bétail du Canton, les vaches laitières y entrer pour la moitié ou à peu près, on serait tenté de croire que la fabrication du fromage y a acquis un grand développement. Il n'en est rien cependant. Pendant quelques années, ce genre de production y fut en grande faveur, puis il fut délaissé. Des quarante-quatre fromageries qui existaient, en 1856, dans vingt-sept communes du Canton et produisaient 5,065 quintaux fédéraux de fromages maigres et 2,013 quintaux de beurre, il en reste à peine quel-

ques-unes éparses dans les communes les plus éloignées de Genève, et leur production est peu importante.

Les causes en ont été nombreuses et peuvent se résumer dans le plus grand profit qui fut constaté de vendre le lait et le beurre dans la ville. La plupart des associations qui s'étaient formées pour la fabrication des fromages subsistèrent, mais changèrent leur objet et créèrent à Genève des laiteries où elles envoient leurs produits, deux fois par jour.

Quant à dire la quantité de lait et de beurre produite et consommée dans le Canton, c'est à peu près impossible, nous n'essayerons même pas une évaluation approximative; nous dirons seulement que la consommation du lait et du beurre est telle, dans la ville de Genève, que la production du canton ne paraît pas y suffire, puisqu'elle reçoit un appoint considérable des communes du Pays de Gex et de la Savoie, les plus voisines.

Abeilles.

L'apiculture a été, depuis quelques années, l'objet de beaucoup de soins et de nombreux essais dans le Canton; quelques expérimentateurs ont tenté, avec plus ou moins de succès, de nouvelles méthodes; mais on ne doit rien conclure, à cet égard, des résultats de l'année 1867. Les éducations d'abeilles, faites dans les conditions ordinaires, ont donné une petite quantité de miel de médiocre qualité et ont fourni très-peu d'essaims faibles. La cause en est toujours fournie par le tableau météorologique auquel nous avons déjà renvoyé pour d'autres questions.

Nous serions fort en peine de donner une évaluation du produit des basses-cours, produit qui n'est cependant pas insignifiant, mais sur lequel il nous manque des données satisfaisantes. Nous sommes fort heureux de voir que l'on ne paraît pas y tenir.

Valeur du sol.

Sur ce petit territoire du Canton de Genève, qui n'offre à l'agriculture qu'une surface de 23,204 hectares 76 ares (= 64,457 arpents fédéraux 266 perches) de terrain peu fertile sous un climat assez rude, en voit cependant les moindres parcelles s'élever à un très-haut prix. Pendant longtemps, on avait été réduit aux droits de succession pour en avoir une évaluation officielle ; le travail fait, en 1867, en vertu de la loi du 17 juin 1865, pour l'assiette d'un nouveau système d'impôt sur la propriété foncière, nous fournit des chiffres plus précis et plus voisins de la réalité.

Nous donnons la superficie et la valeur moyenne du terrain soumis aux droits de succession pendant les trois dernières années, pour faire suite au tableau fourni pour les quinze années précédentes, par le rapport de 1865 ; et nous y ajoutons celui des terres imposables des communes rurales du Canton de Genève, classées en 1867, conformément à la loi du 17 juin 1865.

Terrains soumis aux droits de succession.

Années	SUPERFICIE				VALEUR MOYENNE		
	Hect. Ares	Arp. Perch.	Poses Toises		par Hectare	par arp. féd.	par pose
1865	859 29	2387 370	3181		4892 fr. 29	1761 fr. 21	1321 fr. 55
1866	361 33	1559 104	2078		3665 » 24	1318 » 49	989 » 24
1867	431 27	1197 386	1596 255		3989 » 23	1438 » 58	1078 » 85

(Le tableau du classement de 1867 est à la page 128.)

Il résulte de ce dernier tableau que le prix moyen de l'hectare de terres cultivées et imposées est de 7040 à 7050 francs

(= 2530 à 2540 fr. l'arpent fédéral, = 1890 à 1900 fr. la pose). Ce chiffre diffère beaucoup de la moyenne de valeur admise pour les droits de succession, qui se tenait autour de 1000 fr. la pose (= 3700 fr. l'hectare, = 1330 à 1340 fr. l'arpent fédéral) et ne s'était élevée qu'une fois (en 1865) à 1321 fr. la pose. Cependant, comme il résulte d'enquêtes où les intéressés ont été entendus, il doit être regardé comme plus voisin de la vérité, et être tenu pour inférieur encore à la valeur vénale.

Si l'on considère que dans la partie de la France, les départements de la région du Nord-Ouest, où la culture obtient le plus grand produit brut de la terre, la part de ce produit attribuée à la propriété est évaluée à 70 fr. par hectare, on ne peut que s'étonner de voir le prix du sol du Canton de Genève, bien inférieur en fertilité, s'élever à cent fois ce revenu, ce qui abaisserait à un pour cent, l'intérêt de l'argent placé en fonds de terre.

L'étonnement diminue cependant, si l'on observe qu'une grande partie du territoire cantonal est occupée par des résidences de luxe, maisons de campagne, villas, châteaux, entourés de jardins, de pelouses et de parcs, qui doivent à leur exposition et au voisinage d'une ville comme Genève, une valeur exceptionnelle et en dehors de celle reconnue aux terres cultivées de la meilleure qualité. Habitées par leurs propriétaires ou louées à de riches étrangers, ces résidences sont comme des prolongements aristocratiques de la ville dans la campagne, comme la plupart des faubourgs en sont le prolongement démocratique; on peut en considérer la surface comme soustraite au domaine agricole, parce que, dans cet état, elle ne répond pas à l'idée qu'on se fait de son emploi en économie rurale.

Tableau du sol imposable des communes rurales du Canton de Genève, d'après le classement fait en 1867.

CLASSES	VALEUR DE L'ARE	TARIF DE L'ARE	SUPERFICIE Hectares. Ares.	
1 ^{re}	au-dessous de 40 fr.	0 fr. 02 c.	13,959	23
2 ^{me}	de 41 fr. à 80 »	0 » 04 »	4,453	99
3 ^{me}	de 81 » à 120 »	0 » 06 »	2,256	70
4 ^{me}	de 121 » à 160 »	0 » 08 »	1,070	64
5 ^{me}	de 161 » à 200 »	0 » 10 »	407	62
6 ^{me}	de 201 » à 240 »	0 » 12 »	210	79
7 ^{me}	au-dessus de 240 »	0 » 14 »	418	51
Total du sol imposé.....			22,777	48
hors classe	1 ^o non-imposé, considéré comme sans valeur		43	
	2 ^o imposé à d'autres titres.....		63	
Total du sol des communes rurales....			23,272	97

Ce chiffre de 23,272 hect. 97 ares diffère de celui de 23,204 hect. 73 ares 92 cent. 09, du cadastre, parce que, dans les calculs de ce nouveau classement, on a compte pour un are, les fractions supérieures à 50 centiares et on a négligé les autres.

Même tableau. 1^o EN MESURES FÉDÉRALES.

CLASSES.	VALEUR DE L'ARPENT	TARIF de l'arpent.	SUPERFICIE	
			Arpents.	Perch.
1 ^{re}	au-dessous de 1,440 fr.	0 fr. 72 c.	38,775	255
2 ^{me}	de 1,441 fr. à 2,880 »	1 » 44 »	12,372	77
3 ^{me}	de 2,881 » à 4,320 »	2 » 16 »	6,268	244
4 ^{me}	de 4,321 » à 5,760 »	2 » 88 »	2,974	—
5 ^{me}	de 5,761 » à 7,200 »	3 » 60 »	1,132	111
6 ^{me}	de 7,201 » à 8,640 »	4 » 32 »	585	211
7 ^{me}	au-dessus de 8,640 »	5 » 04 »	1,162	211
Total du sol imposé			63,270	309
hors classe	1 ^o Non imposé.....		1,200	44
	2 ^o Imposé à d'autres titres		176	10
Total du sol des communes rurales.			64,646	363

2° EN MESURES GENEVOISES.

CLASSES.	VALEUR DE LA POSE	TARIF de la pose.	SUPERFICIE.	
			Poses.	Toises.
1 ^{re}	au-dessous de 1,080 fr.	0 fr. 54 c.	51,675	10
2 ^{me}	de 1,081 fr. à 2,160 »	1 » 08 »	16,488	52
3 ^{me}	de 2,161 » à 3,240 »	1 » 62 »	8,353	265
4 ^{me}	de 3,241 » à 4,320 »	2 » 16 »	3,963	167
5 ^{me}	de 4,321 » à 5,400 »	2 » 70 »	1,508	398
6 ^{me}	de 5,401 » à 6,480 »	3 » 24 »	780	126
7 ^{me}	au-dessus de 6,380 »	3 » 78 »	1,549	109
Total du sol imposé			84,318	327
hors classe {	1° Non imposé		1,599	130
	2° Imposé à d'autres titres		234	353
	Total du sol des communes rurales.		86,153	10

En ajoutant à cette superficie, celle de l'ancienne ville de Genève, 143 hect. 10 ares (=397 arp. féd. 200 perches, = 529 poses 295 toises) et celle du lac, des cours d'eau, des routes et des surfaces non imposables évaluée en bloc à 4854 hect. 1 are (= 13,483 arp. féd. 237 perchet, = 17,969 poses, 275 toises), on retrouve la superficie totale du canton d'après M. L'Hardy-Dufour.

Le produit moyen annuel de l'impôt foncier s'est élevé, de 1860 à 1866, à 34,276 fr. 26 c. Ce produit est évalué, d'après la nouvelle loi et après modifications consenties à 80,285 fr. 20 c.

La part que prennent les habitants de la ville à la propriété du sol, ne se réduit pas, dans le Canton, à des clos d'agréments; elle s'étend à des terrains exploités pour leurs produits, tantôt sous la surveillance directe de leur propriétaire, tantôt affermés, rarement mis en métayage. La quan-

tité du sol dans le Canton, appartenant à des gens pour qui le travail de la terre n'est pas le principal moyen d'existence, est inconnue; et cela est d'autant moins étonnant que l'on n'a pas le chiffre des propriétaires fonciers. On peut cependant affirmer que le sol, que ni les lois, ni les mœurs ne réservent dans le Canton à telle ou telle classe, est accessible à qui peut en donner le prix, et appartient, dans des proportions inconnues, il est vrai, à des cultivateurs et à des capitalistes qui ont leur résidence habituelle dans la ville.

Ce partage de la propriété foncière entre des cultivateurs paysans et des citadins, donne à l'agriculture du Canton un caractère qui mérite d'être signalé. Pendant que le paysan propriétaire s'en tient aux méthodes et aux cultures qui ont la sanction de l'expérience, et dont il ne s'écarte pas, crainte d'insuccès ruineux, le riche citadin se livre à des essais dont l'idée lui a été suggérée par les livres où il a appris l'agriculture, ou qu'il a vu réussir dans les pays qu'il a visités. Ses échecs nuisent plus à son amour-propre qu'à sa fortune, ses succès ne tardent pas à enhardir ses voisins. C'est à cela que l'on doit certaines innovations qui mettent l'agriculture du Canton de Genève bien au-dessus de celle des pays voisins. Parmi les nouveautés, nous citerons l'emploi d'instruments perfectionnés dont un très-petit nombre a prévalu sur les anciens. Le sorgho a été abandonné après quelques-essais. La culture du mûrier et la sériculture ont la même origine et peuvent bien avoir le même sort. On a fort préconisé un moment les moutons mérinos qui ont fini par être délaissés pour les moutons du pays. Ce qui a le mieux réussi, c'est le porc anglais, non pas qu'il ait supplanté la race indigène, mais il a donné lieu à des croisements dont les cultivateurs paraissent fort satisfaits.

Il serait à désirer que la betterave, qui offre tant de ressources pour la nourriture des animaux, en même temps qu'elle prépare admirablement le sol, vît encourager sa culture dans le Canton, non par des primes ou des récompenses aux cultivateurs, mais bien par la création d'une usine pour l'extraction de la partie sucrée. Le double profit qui en résulterait serait le moyen le plus énergique pour en propager la culture.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Nous arrivons aux principales sources de l'existence de la plus nombreuse partie de la population du Canton de Genève, à l'industrie et au commerce.

Si, pour les résultats de l'agriculture, nous avons eu souvent à constater le défaut de documents précis ; nous devons déclarer que, pour l'industrie et le commerce, les renseignements sont encore plus vagues, plus incertains et trop souvent contradictoires. Les exagérations dans les sens les plus opposés abondent, et on trouve rarement des évaluations qui se rapprochent des chiffres qui empruntent à leurs sources une certaine authenticité.

Tout ce que nous pouvons dire de plus précis, c'est que Genève s'est ressentie, autant et plus que bien d'autres villes industrielles, du contre-coup des derniers événements politiques. La fin de la guerre, dans les États-Unis, sur laquelle on avait fondé quelques espérances, n'a pas donné aux affaires avec l'Amérique l'activité qu'on attendait. La guerre d'Allemagne n'a fait qu'inaugurer une série de transformations qui est loin de rendre la confiance. L'Italie, un des principaux débouchés de l'industrie genevoise, est dans un état financier si déplorable, que ce n'est pas sans hésitation

que l'on satisfait à ses demandes. La France et l'Angleterre, sous l'influence de causes intérieures, réduisent leurs demandes et sont généralement imitées par nombre d'autres pays. C'est sous de pareils auspices que s'est ouverte l'année 1867, à laquelle l'année 1866 n'avait pas même laissé d'abondantes récoltes.

Il n'est donc pas étonnant que les principales industries de Genève aient été, dès le début de cette année, dans une situation très-peu brillante. Des commandes faites en vue de l'exposition de Paris ont fourni, pendant quelques mois, un peu de travail; mais après les avoir remplies, l'horlogerie et la bijouterie n'ont plus eu qu'une médiocre activité. On en trouve une preuve dans les chiffres fournis par le bureau du contrôle :

	1867	1866
Nombre des essais :	2363	5812
Boîtes contrôlées, nombre :	2498	7447
id. poids en onces :	1661	4157
Onces de bijouterie :	1618	901
Onces d'or fin :	1218	2232

Et il ne faut pas oublier que les chiffres de l'année 1866 étaient déjà inférieurs à ceux des années précédentes ¹.

Aux causes générales qui ont fait sentir, à Genève comme ailleurs, leurs désastreuses influences, il faut ajouter l'expo-

1. Il faut tenir compte, dans cette diminution, de deux causes qui nous ont été signalées. La première consiste dans la suppression d'un titre légal obligatoire pour les ouvrages d'or et d'argent, par la loi du 15 janvier 1866. La seconde est que le nouveau poinçon, trop petit et presque imperceptible, se confond souvent avec les détails du sujet de la gravure ou est effacé par le travail qui suit son apposition; il en résulte que les fabricants jugent souvent inutile de faire contrôler leurs produits à Genève, se réservant de le faire dans les pays où ils les envoient.

sition internationale qui a détourné sur Paris le flot des voyageurs et touristes; aussi a-t-on signalé à Genève une bien moins grande circulation dans les hôtels. Le nombre des voyageurs, pendant l'année qui vient de s'écouler, s'est élevé à 143,972, chiffre bien inférieur à celui des années précédentes. Il en est résulté, pour le commerce de détail, de grandes déceptions, dont il est impossible cependant d'apprécier l'importance. Les cas de choléra signalés dans la Suisse allemande, n'ont pas été sans quelque influence sur la diminution du nombre des touristes, peu curieux de trouver en Suisse une fin prématurée à leurs voyages.

En résumé, l'année 1867 a été une année mauvaise, à Genève, pour les industries principales, l'horlogerie et la bijouterie, et pour celles qui attendent leurs plus grands bénéfices de la circulation des étrangers. Il va de soi que lorsque ces industries sont en souffrance, tout le commerce et les autres industries en ressentent le contre-coup. Quant à évaluer d'une manière quelconque le chiffre des bénéfices sur lesquels on comptait et qui se sont traduits par des pertes; cela nous est impossible, les renseignements manquent complètement ou sont trop vagues. D'ailleurs, les eussions-nous, ils seraient insuffisants, puisque les termes de comparaison qui les rendraient intelligibles; les chiffres des années précédentes, nous font défaut. Nous avons bien pu, par exemple, nous procurer le chiffre des étrangers qui ont passé cette année dans les hôtels et auberges de Genève, mais non celui des années antérieures, et ce n'est que sur appréciation unanime, que nous avons pu dire que le nombre des étrangers avait été, en 1867, bien au-dessous de la moyenne.

La stagnation des affaires a eu pour effet de diminuer la confiance et de restreindre les crédits: c'est à cela qu'il faut attribuer le nombre des protêts enregistrés en 1867, qui ne

s'est élevé qu'à 5647 (diminution : 575 sur 1866, et 2130 sur 1865). Aussi le nombre des faillites déclarées, a-t-il, été moindre que dans les six années précédentes, et assez peu supérieur à la moyenne des vingt années antérieures, ainsi que le montre le tableau suivant :

<i>Faillites déclarées.</i>			
Années.	Faillites.	Années.	Faillites.
1847	47	1857	11
1848	33	1858	27
1849	21	1859	30
1850	9	1860	35
1851	8	1861	43
1852	20	1862	51
1853	11	1863	47
1854	20	1864	48
1855	20	1865	59
1856	16	1866	46

Moyenne décennale.. 20,5 Moyenne décennale.. 39,7

Moyenne des vingt années, de 1847 à 1866 : 30,1

En 1867, faillites déclarées : 37.

A l'égard de ces chiffres, nous devons mentionner une observation qui nous a été faite par M. le Président du Tribunal de Commerce de Genève; c'est qu'ils ne donnent qu'une idée insuffisante et partant inexacte de la situation du commerce de Genève. Il faudrait y ajouter les chiffres de l'actif et du passif, pour avoir une idée nette. Plusieurs de ces déclarations ont été retirées et annulées, et n'en font pas moins nombre, concourant ainsi à tromper sur l'état réel du commerce genevois.

Comme il arrive toujours, c'est surtout la classe ouvrière qui a souffert, par suite de la diminution du travail, sa seule

ressource. Suivant quelques évaluations, le quart et même le tiers de l'année a été consumé en chômages résultant uniquement du manque de travail, dans l'horlogerie et la bijouterie. Les renseignements nous manquent pour les autres professions.

On a essayé de faire croire que ce n'était qu'à Genève, que l'horlogerie et la bijouterie manquaient de travail; nous avons tout lieu de penser qu'il en était de même dans les centres industriels qui rivalisent avec Genève, en Suisse, en France, en Allemagne, en Angleterre. Si quelques ouvriers genevois y ont trouvé le travail qu'ils y étaient allés chercher, il faut y voir un hommage rendu à la réputation de la fabrique genevoise, bien plus qu'une preuve d'une plus grande activité¹.

Bien des gens s'exagérant les conséquences de l'état présent, se sont imaginés que l'horlogerie et la bijouterie étaient perdues pour Genève, et ont parlé de les y remplacer par d'autres industries. C'est ainsi que nous avons vu demander que la manufacture des nouvelles armes des troupes fédérales fût établie à Genève, où elle trouverait, disait-on, des ouvriers capables de travailler le fer aussi bien que les métaux précieux. Nous sommes loin de partager cette opinion. Outre que la Confédération se déciderait difficilement à faire fabriquer les armes qui doivent l'aider à défendre

1. On nous a cependant signalé la fabrique de Besançon, comme ayant été en pleine activité et dans une grande prospérité en 1867. Ce serait un fait exceptionnel dont la cause pourrait être attribuée à ce que l'industrie de l'horlogerie est encore dans sa phase de croissance à Besançon et procède avec cette audace que l'on trouve toujours dans cette période. — Des renseignements récents (Juin 1868) nous font croire que cette ardeur juvénile commence à se calmer en présence des objets manufacturés qui restent en magasin.

son indépendance, dans une ville frontière et difficile à défendre; nous espérons que l'industrie de la transformation des armes ne sera pas de longue durée, et nous ne tenons pas à voir doter Genève d'une activité fiévreuse qui provoquerait peut-être plus de ruines, lorsqu'elle cesserait, qu'elle aurait procuré de bénéfices. Si réellement les industries qui ont fait la gloire de Genève, pendant si longtemps, lui échappent, — et ce n'est pas prouvé, — nous aimerions mieux y voir introduire des industries qui n'aient pas pour objet des engins de destruction; aussi applaudirons-nous aux efforts intelligents de ceux qui ont développé chez nous la fabrication des boîtes à musique.

Nous nous abstenons de plus grands détails sur l'industrie à Genève, et nous renvoyons au rapport (qui doit être en ce moment sous presse) de la Chambre du Commerce de Genève. Ce rapport, résultat d'une enquête qui a duré cinq mois, se présente avec de telles garanties pour l'importance et la certitude de ses renseignements, que nous croyons bien faire en lui cédant la place. Nous aurions désiré en donner un aperçu, mais il n'en a été donné lecture à un public limité, que la veille du jour où la rédaction définitive de notre rapport a été arrêtée.

Nous ajoutons ici quelques documents qui peuvent servir pour éclairer sur la situation commerciale et industrielle de Genève.

Dépôts des chronomètres à l'Observatoire.

Par une loi de 1849, les horlogers qui avaient déjà le droit, dont ils usaient assez peu, d'aller prendre à l'Observatoire, l'heure exacte, ont été autorisés à y déposer, pendant le temps qu'ils jugeraient convenable, les chronomètres dont ils désiraient faire vérifier la marche d'une façon authentique.

Ils peuvent, en les retirant, se faire délivrer un bulletin indiquant, jour par jour, la manière dont ils se sont comportés pendant l'épreuve.

On a mis quelque temps pour comprendre les avantages de cette autorisation ; mais on est arrivé à en voir l'utilité, et le tableau que nous donnons, tout incomplet qu'il est pour les premières années, prouve que l'on tient à faire subir l'épreuve de l'Observatoire aux pièces soignées.

Chronomètres déposés à l'Observatoire

ANNÉES	Fabricants déposants	Chronomètres déposés	Moyenne en jours de la durée du dépôt	Bulletins délivrés
1850	8	11		
1851		32	21	
1852				
1853	9	28	22	
1854	15	35	18	
1855	18	72	23	
1856	20	63	27	
1857	29	59		
1858	26	84	22	54
1859	28	160	24	62
1860	27	89	25	54
1861	27	71	35	33
1862	26	89	33	44
1863	21	76	26	27
1864	18	53	32	24
1865	23	58	37	32
1866	24	71	39	38
1867	22	93	39	69
Minimum.	18	53	22	24
Moyenne.	24	69	31	44
Maximum.	28	160	39	69

N. B. On n'a tenu compte, dans le calcul des moyennes, que des dix dernières années, qui seules offrent des documents complets.

Ce tableau montre, surtout pour les dix dernières années, une augmentation dans le nombre des chronomètres déposés, dans le rapport du nombre des bulletins délivrés à celui des pièces déposées¹. La durée moyenne du temps d'épreuve a aussi augmenté et fournit une meilleure garantie de la qualité des pièces, comme le fait remarquer M. le Directeur de l'Observatoire, qui nous a signalé que, sur les 93 chronomètres déposés en 1867, 4 sont restés à l'Observatoire pendant plus de 3 mois, 18 pendant plus de 2 mois, 32 pendant plus d'un mois, et 39 pendant moins d'un mois.

Chambre de Commerce.

Après des essais infructueux, auxquels n'avait pourtant pas manqué l'assistance de lois spéciales, une Association commerciale et industrielle fondée depuis trois ans, paraît avoir réussi à fonder une Chambre de Commerce, dont le besoin se faisait vivement sentir. Les commerçants et industriels genevois, membres de cette Association, sont répartis, suivant leurs professions, dans onze sections qui fournissent chacune deux membres choisis par le vote de leurs confrères, pour constituer la Chambre de Commerce de Genève, avec un président, deux vices-présidents et un secrétaire élus par les sections réunies.

1. Le dépôt est sans frais, par suite sans garantie de la part de l'autorité, dans le cas (fort peu probable cependant) de perte des pièces par incendie, vol, ou autrement. Cette absence de garantie nous a été signalée comme empêchant un grand nombre d'horlogers de faire des dépôts à l'Observatoire, et de profiter des avantages qui en résulteraient pour eux. Mais, si la valeur des pièces est garantie, la gratuité du dépôt devient impossible. Les horlogers de Genève ne pourraient-ils pas trouver une combinaison, une assurance mutuelle par exemple, qui leur permet de garantir le remboursement de la valeur des pièces déposées, dans le cas où elles seraient perdues ou seulement détériorées?

Les autorités fédérales et cantonales ont déjà eu l'occasion de constater les services que pouvait rendre cette Chambre de Commerce, par les renseignements qu'elle leur a fournis, et même les questions de commerce international qu'elle a soulevées; nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Nous avons déjà signalé l'enquête que cette Chambre a entreprise sur l'horlogerie, la bijouterie et les boîtes à musique, à Genève..

Nous donnons ici le nombre des membres de l'Association et la distribution des professions dans les sections, pendant les trois premières années.

Association commerciale et industrielle genevoise.

SECTIONS	PROFESSIONS	1905	1906	1907
1 ^{re}	Banquiers et agents de change, anciens négociants.....	70	65	69
2 ^{me}	Bois, charbons, matériaux de construction, entrepreneurs.....	31	34	30
3 ^{me}	Métaux, quincaillerie, art mécanique, serrurerie.....	26	32	34
4 ^{me}	Horlogerie, instruments de musique et de précision, fournitures d'horl.	39	39	38
5 ^{me}	Bijouterie, gravure, joaillerie, orfèvrerie.....	25	25	25
6 ^{me}	Denrées coloniales, tabac, droguerie	41	42	38
7 ^{me}	Fils, tissus, draperie, bonneterie...	77	94	89
8 ^{me}	Céréales, spiritueux, comestibles...	33	27	22
9 ^{me}	Peaux, tanneurs, bouchers....	18	20	22
10 ^{me}	Papiers, imprimeurs, divers.....	13	13	13
11 ^{me}	Commissionnaires, agents d'affaires, courtiers, représentants de commerce.....	00	16	15
	Membres honoraires.....	3	3	3
		376	410	398

Banques.

Nous voudrions pouvoir donner un aperçu de la situation financière de Genève pendant l'année 1867, à l'aide des comptes-rendus des institutions de crédit, qui ne manquent pas dans cette ville ; mais aucun des rapports n'est encore publié.

La Caisse d'épargne a publié son rapport qui constate une situation très-prospère. Pendant cette année, les remboursements se sont élevés à 1,280,306 fr. 9 c. et ont été largement compensés par les versements (1,480,977 fr. 91 c.), ce qui porte le total des dépôts à la fin de 1867. à 7,464,993 fr. 48 c. Ces deux derniers chiffres sont supérieurs à ceux de toutes les autres années; le chiffre des remboursements supérieur à celui des six années précédentes, pendant lesquelles il a toujours été en augmentant, est resté bien au-dessous de celui des années 1857, 1858, 1859, 1860, et surtout de l'année 1849, où il avait dépassé deux millions. Il est bon d'ajouter que le nombre des créanciers, et la moyenne des créances, n'ont jamais été aussi élevés qu'en 1867 (16,433 créanciers, 454 francs).

Cette situation, assez peu d'accord avec le sombre tableau que nous avons fait de l'industrie genevoise, s'explique par ce fait que la Caisse d'Épargne de Genève, reçoit des dépôts non-seulement des habitants de la ville, mais encore de ceux de la campagne et même d'étrangers au Canton.

Nous ajoutons deux tableaux.

Le premier contient le nombre et la force des machines à vapeur qui existent dans le Canton, où elles se sont multipliées beaucoup depuis quelques années.

Le second donne un aperçu des résultats obtenus par une société créée pour favoriser la culture des Beaux-Arts, et la vente des œuvres artistiques.

Statistique des moteurs à vapeur (fixes) dans le Canton de Genève.

NOMBRE DES MACHINES	EMPLOIS INDUSTRIELS	FORCE EN chev. vap.
3	Scierie et parqueterie	37
4	Construction de machines.....	31
1	Serrurerie.....	5
1	Chaudronnerie.....	3
3	Machines à élever l'eau.....	34
4	Presses typographiques.....	10
4	Industrie horlogère.....	9
1	(A l'usine à gaz).....	5
2	Manufactures de tabac.....	9
1	Faïencerie	4
1	Services divers (à l'Hôpital cant.)	6
25		153

Société des Amis des Beaux-Arts (à l'Athénée).

ANNÉES	EXPOSANTS	OEUVRES D'ART		PRODUIT DES VENTES
		exposées	vendues	
1857	159	397	27	Fr. 6025
1858	91	344	53	» 8642
1859	86	391	71	» 14741
1860	78	450	74	» 9855
1861	76	426	74	» 9491
1862	76	364	84	» 11785
1863	87	407	74	» 11627
1864	109	550	76	» 13250
1865	94	471	110	» 37402
1866	110	563	140	» 35910
Minimum.	76	344	27	» 6025
Moyenne .	89	436,3	78,3	» 15872,8
Maximum	110	563	140	» 37402
1867	106	451	72	Fr. 17645

Ces deux tableaux n'ont besoin, ni l'un ni l'autre, d'explication.

Pour conclure, l'année 1867 laissera un triste souvenir. L'année 1866 lui avait laissé des récoltes peu abondantes, excepté en vin de médiocre qualité, elle lui avait laissé aussi l'ébranlement causé, en Europe, par la guerre d'Allemagne et ses suites; ce n'était pas un brillant héritage. L'exposition internationale qui devait ranimer partout l'industrie, ne paraît pas avoir donné des résultats satisfaisants, à Paris même. La récolte des céréales a été encore inférieure à celle de 1866, de plus les vignes ont été ravagées en une nuit. Les appréhensions d'une guerre générale ont duré pendant toute l'année, et ont failli un moment être justifiées. L'industrie genevoise qui s'adresse à une consommation de luxe, devait être une des premières à souffrir de cet état de choses, et a rudement été éprouvée. Mais Genève a déjà passé par de bien sombres moments, dont elle est toujours sortie rayonnante. Elle a confiance dans l'avenir, et n'ignore pas le sens de sa vieille devise : *Post tenebras lux*.

La Commission nommée par la Section d'Industrie et d'Agriculture était composée de :

MM. MOULINIÉ, *Président*,
VIOLLIÉ-REY,
JANIN-BOVY,
MENN,
VOGT,
CATALAN-MERIL,
CLÉMENT,
JUNG-DÉVENOGE,
PRÉVOST-RITTER,
RISLER,
COMTE,
GRANDCLÉMENT, *Secrétaire-Rapporteur*.



DES DIMENSIONS DE LA POITRINE AU POINT DE VUE DE LA PRODUCTION DU LAIT

PAR

M. VIAL

Lu à la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut genevois,
dans sa séance du 25 Mars 1868.



C'est par l'observation des formes extérieures qu'on arrive à reconnaître les aptitudes chez tous les animaux. Cette étude s'est particulièrement perfectionnée dans ces derniers temps en ce qui concerne la vache laitière. Grâce à la découverte de M. Guenon, on peut presque dire d'avance la quantité de lait que doit fournir une vache. Cependant ceux qui s'en servent sont encore exposés à de nombreuses déceptions. Parmi les causes qui les produisent, la plus importante provient de ce qu'on a de la tendance à donner à l'écusson une valeur trop absolue. Lorsqu'on veut se faire une idée du plus ou moins de perfection avec laquelle une fonction s'exécute, il ne suffit pas de s'en tenir à un seul détail d'organisation. Il faut avoir égard à toutes les particularités de conformation des appareils qui, directement ou indirectement, concourent à l'exercice de cette fonction. Chez tous les animaux producteurs, y compris la vache laitière, il est

essentiel d'examiner, entre autres, les organes de la digestion, de la respiration, de la circulation qui jouent un rôle capital en puisant dans les aliments, en préparant et en transportant au sein des tissus les matériaux que les autres appareils sont chargés seulement d'utiliser. Quelqu'heureuses que soient les dispositions accusées par les signes extérieurs, s'il existe dans le tube digestif, dans les vaisseaux, dans les organes du thorax une défectuosité dans la forme ou dans le volume, les produits sécrétés par les glandes doivent s'en ressentir. De là, l'intérêt qui s'attache à l'examen des modifications organiques qui les concerne. Cependant les questions que soulève cet examen, malgré leur importance, sont loin d'être toutes résolues : c'est ainsi que les écrivains les plus compétents sont en désaccord sur l'influence qu'exerce la plus ou moins grande capacité de la poitrine sur la production du lait.

M. Lemaire jeune, vétérinaire français, généralement bon observateur, soutenait, il y a une quinzaine d'années, que les vaches à poitrine exigüe sont celles qui produisent le plus de lait. Son opinion était conforme à celle de bon nombre de praticiens qui, dans leurs choix, donnent la préférence aux femelles ayant des formes anguleuses, qui manquent d'épaule et dont la poitrine paraît relativement étroite. Avant lui, David Low, le célèbre agriculteur anglais, avait vaguement formulé la même opinion, que dernièrement encore, M. Lodiou a développée dans une savante dissertation. Je me hâte d'ajouter que la plupart des écrivains qui font autorité dans la science zootechnique, notamment MM. Bardonnnet des Martel, Jamet, Magne, ont émis une opinion toute différente. C'est dans l'espoir d'apporter quelques éléments nouveaux dans la discussion que je me suis décidé à rédiger ce travail.

Les principaux arguments invoqués en faveur de la théorie que je combats, peuvent se réduire aux trois suivants :

1^o Lorsqu'on fait passer une vache d'un milieu froid ou à température moyenne dans un milieu plus chaud, elle donne plus de lait. Mais l'air chaud est plus dilaté que l'air froid ; il contient moins d'oxygène sous le même volume ; il y a, par conséquent, diminution de l'activité respiratoire. Or, si les circonstances qui diminuent l'activité de la respiration augmentent la sécrétion du lait, l'étroitesse de la poitrine, en limitant l'étendue de cette fonction doit aboutir au même résultat.

2^o Le sang, pour alimenter la sécrétion des mamelles, n'a pas besoin d'être aussi bien élaboré que pour être assimilé ou faire de la graisse.

3^o L'observation démontre que les vaches à côtes plates, sanglées derrière les épaules, sont les meilleures, et l'on cite à l'appui les vaches flamandes, excellentes laitières, dont la conformation paraît défectueuse quant aux dimensions de la poitrine.

Ces raisons, qui tout d'abord paraissent si concluantes, ne sont rien moins que des paradoxes.

Lorsqu'on fait passer un animal d'un milieu à la température de 12°, par exemple, dans un autre milieu élevé à la température de 18°, les effets produits sont-ils les mêmes que ceux dépendant d'une poitrine plus étroite. En d'autres termes, deux vaches, l'une à poitrine large placée dans une étable chaude, l'autre à poitrine plus étroite restant dans un milieu plus froid, se trouveront-elles dans des conditions également favorables pour la production du lait ? A mon avis, la seule comparaison de ces deux faits est déjà une erreur. Ils n'ont de commun que l'introduction d'une moindre quantité d'oxygène dans la poitrine. Les autres cir-

constances qui s'y rattachent aboutissent à des résultats diamétralement opposés.

M. Boussingault, en déterminant la quantité d'acide carbonique produit, a permis d'estimer à 115,000 litres le volume d'air qui passe dans la poitrine d'une vache de taille moyenne, dans l'espace de 24 heures. Cet air est supposé à 0° ; à 12° il occupe un volume de 116,056 litres ; son poids est de 145 k. 070. L'oxygène contenu dans cette masse d'air s'élève à 33 k. 511 gr. Les analyses ayant démontré que la cinquième partie seulement de ce gaz est utilisée au profit de la respiration, il en résulte que 6 k. 702 gr. d'oxygène pénètrent réellement dans le poumon, soit pour former de l'acide carbonique, soit pour se combiner avec de l'hydrogène et produire de la vapeur d'eau.

Supposons le même animal placé dans un milieu dont la température soit portée à 18° C., les 116,056 litres d'air primitifs se dilateront et occuperont un volume de 123,727 litres. La capacité de la poitrine restant la même, l'animal ne respirera toujours que 116,056, d'un air plus dilaté, dont chaque litre, au lieu de peser 1 gr. 25 c., comme tout à l'heure, ne pèse plus que 1 gr. 224. Le poids total de la masse d'air respirée sera de 142 k., 052 gr, celui de l'oxygène contenu de 32 k. 814 gr. au lieu de 33 k. 511 gr., et la cinquième partie de ce poids 6 k. 562 gr. ; c'est-à-dire qu'un animal plongé dans un milieu à la température de 18° consommera 140 gr. de moins d'oxygène, soit 2%, que s'il était dans une atmosphère ayant la température de 12° seulement.

Cependant, si l'élévation de la température de l'air ambiant produit une légère diminution de l'activité respiratoire, elle a pour effet de diminuer aussi la perte de chaleur : Lorsque l'air à 12° pénètre dans le poumon, il se met en équilibre de température avec cet organe, et en sortant, il

marque 36°, sa température s'élève de 24°, mais l'air extérieur ayant 18°, sa température, pour se mettre en équilibre avec celle du poumon, n'aura plus besoin de s'élever que de 18°. Il y aura donc une certaine quantité de chaleur dépensée en moins, et la différence sera exprimée par la fraction $\frac{9}{24}$ ou $\frac{1}{4}$.

M. Barral, dans une série d'expériences faites avec soin, a constaté que la perte de chaleur, produite par la respiration, pouvait être estimée au $\frac{1}{7}$ de la perte totale (car le corps cède non-seulement de la chaleur à l'air qui pénètre dans le poumon, mais encore à tout ce qui l'environne, aux aliments ingérés froids, aux produits de sécrétion, etc.). La fraction précédente exprimera donc le $\frac{1}{4}$ du $\frac{1}{7}$ de la perte totale de chaleur, ou le $\frac{1}{28}$: en décimales 0,04.

Le milieu ambiant emprunte aussi au corps de la chaleur en quantité d'autant plus grande qu'il est plus froid ; et entre deux milieux, l'un à 12°, l'autre à 18°, celui-ci pour se remettre à l'unisson de température avec le corps qui a 36°, absorbera en moins les $\frac{9}{24}$ de la chaleur nécessaire au premier. Le même chimiste estime à 0,64 la dépense occasionnée par le rayonnement ; la fraction précédente exprimera donc les $\frac{9}{24}$ des 0,64 de la perte totale. Ainsi l'air qui pénètre dans le poumon et l'air ambiant n'emprunteront plus qu'une quantité de calorique moindre : l'économie sera de 0,20.

Comparons les deux résultats : D'un côté l'activité respiratoire a diminué dans le rapport de 100 à 98 ; différence 0,02 ; mais en même temps de 100 parties de chaleur dépensée tout d'abord, il n'y en a plus eu que 80, différence 20 %. Il y a donc eu moins d'oxygène perdu que de chaleur économisée.

Non-seulement il s'est établi une compensation, mais nous voyons encore qu'une certaine quantité de l'oxygène qui a pénétré dans le poumon, a été employée à autre chose

qu'à produire la chaleur dépensée extérieurement par le corps, et que si l'intensité de la combustion pulmonaire a diminué d'une manière absolue, elle a relativement augmenté. Permettez-moi une comparaison pour mieux dessiner ma pensée. Que les recettes d'un négociant diminuent dans un certain rapport, le mouvement de ses affaires deviendra moins important; mais si en même temps ses dépenses décroissent dans le même rapport, ou dans un rapport 2, 4, 10 fois plus grand, il s'enrichira 2, 4, 10 fois plus vite. Ici les recettes sont l'oxygène, les dépenses le calorique.

Mais que devient la portion d'oxygène qui pénètre en excès dans le poumon et qui n'est pas employée à produire la chaleur qui se répand au dehors. Elle ne reste pas sans usage; elle se combine aussi avec du carbone, et de cette combinaison doit résulter la production d'une certaine quantité de chaleur qui reste dans l'intérieur du corps.

Que devient cette chaleur? Quel est son rôle dans l'économie? Un savant auquel on aurait, il y a quelques années, posé cette question, eût été fort embarrassé pour y répondre. Grâce aux recherches d'un grand nombre de physiiciens, et aux expériences de MM. Lobereau et Hirn (de Colmar), nous serons moins embarrassés. M. Lobereau a remarqué qu'en plaçant une machine construite spécialement pour cet usage, au milieu de la glace, cette machine pour le même poids de charbon brûlé, fond une plus grande quantité de glace lorsqu'elle est en repos, que lorsqu'elle est en mouvement. Il a constaté que lorsque la machine est employée à élever 1 kilogramme à 400 mètres de hauteur, il y a 12 grammes de moins de glace fondue. Une quantité de chaleur peut donc disparaître, être dépensée définitivement, en même temps qu'un travail mécanique est produit, c'est-

à-dire, qu'une résistance est surmontée par le système matériel dans lequel a lieu cette disparition.

Il résulte en outre des expériences faites par M. Hirn (de Colmar), sur lui-même et plusieurs individus de sexe et d'âge différents, qu'un homme placé dans une caisse, pour une même dose d'oxygène respiré, échauffe plus vite le milieu dans lequel il se trouve, lorsqu'il est en repos, que lorsqu'il est occupé à soulever un poids. Dans ce dernier cas il y a moins de chaleur rayonnée et le déficit est proportionnel au travail produit.

Or si tout travail, ou mieux si tout mouvement exige la consommation à son profit d'une certaine quantité de chaleur, répugne-t-il à la raison de penser qu'il en est de même pour les mouvements intimes qui se produisent au sein des organes et des tissus dont se compose la machine vivante. La circulation du sang ; les actions des diverses substances les unes sur les autres ; le double mouvement de composition et de décomposition organique, qui ne cesse pas ; le travail des appareils sécréteurs, ne doivent-ils pas absorber une certaine portion de la chaleur produite, puisque celle-ci est indispensable à tout mouvement.

Et dans le cas particulier qui nous occupe, puisqu'il y a plus de chaleur créée qu'il n'y en a de dépensée, n'est-il pas naturel de supposer que cette chaleur, ainsi disparue, a été employée à augmenter l'activité de tous les mouvements qui ont pour but la nutrition ou l'élaboration des produits de sécrétion, dont le lait fait partie. Je dis disparue, faute d'un terme propre ; car rien ne saurait disparaître dans la nature. La matière est incapable de se mouvoir d'elle-même, elle ne peut qu'obéir aux forces qui règnent dans l'univers. L'élévation d'un poids, la contraction musculaire, la nutrition, sont des mouvements équivalents à un autre mouvement que

nous appelons chaleur, mouvement qui est dérobé à notre vue, mais que nous pouvons concevoir en appelant notre intelligence au secours de nos sens.

Ainsi, chez le bœuf d'engrais comme chez la vache laitière, que l'on fait passer d'une température plus basse à une température plus élevée, il y a augmentation de produits, non pas parce que la respiration est moins active, mais parce qu'en fait cette fonction le devient davantage relativement aux pertes du corps, et que ce surcroît d'activité se traduit par une élaboration plus puissante des matériaux que la digestion fait pénétrer dans le torrent de la circulation.

Chez un animal à poitrine de moindres dimensions, les effets produits sont-ils les mêmes ? Il y a ici une diminution absolue de l'activité respiratoire, sans aucune compensation, car il s'échappe toujours au dehors la même quantité de calorique, si le milieu ne change pas de température. Et comme les produits sont fabriqués en quantité proportionnelle à l'intensité de la combustion, on conçoit que l'animal qu'on change de milieu sera riche de ces produits, tandis que l'animal à poitrine étroite en restera toujours pauvre.

Ceci nous mène directement à la deuxième des objections que j'ai formulées au début :

Si le sang, pour alimenter la sécrétion des mamelles, n'avait pas besoin d'être aussi bien élaboré que pour fabriquer les substances nécessaires à la nutrition ; si les matériaux qui entrent dans la composition du lait passaient en nature des aliments dans les mamelles, sans participer au travail vital, notre théorie, semble-t-il, pécherait par la base. Voyons ce qu'il en est.

MM. Dumas, Payen et Boussingault soutenaient, en 1843, que toute la graisse des herbivores et celle de leur lait pro-

vient uniquement des principes gras et huileux des plantes dont vivent ces animaux. Les partisans de l'opinion que je combats, prenant cette manière de voir pour base de leur argumentation et se fondant sur l'analogie des graisses végétales et des graisses animales, ont soutenu que si les animaux trouvent la graisse toute formée dans les végétaux, celle-ci doit traverser l'organisme et arriver aux mamelles sans avoir subi, ou après n'avoir subi que peu de transformation.

Malheureusement pour les promoteurs de cette idée, des trois chimistes dont je viens de citer les noms, deux, MM. Dumas et Boussingault, ont modifié leur première opinion à ce sujet ; ils ont soutenu, depuis, que les animaux ont la faculté, au moyen des forces de l'organisme vivant, de créer des matières grasses, en agissant sur les substances alimentaires autres que la graisse, et ils ont reconnu, par des analyses, que la quantité de matières grasses contenues dans les aliments dont un animal fait usage, n'égale pas toujours celle qui se forme en lui, dans un temps donné.

M. Huber a constaté que des abeilles qu'on nourrissait de miel et de sucre n'en produisaient pas moins de la cire. MM. Dumas et Edward ont vérifié la justesse de cette observation.

M. Boussingault, lui-même, a nourri neuf porcs, pendant quatre-vingt-dix jours, et il a recueilli quarante-trois kilog. de graisse de plus que celle prise par les aliments.

Dans une autre expérience exécutée sur des oies et des canards, MM. Perras et Boussingault ont trouvé que ces palmipèdes fixaient une quantité de graisse à peu près double de celle offerte par les aliments.

Mais s'il y a de la graisse produite en excès, d'où provient-elle?

La chimie organique nous permet de supposer qu'elle se forme aux dépens des principes ternaires non azotés, tels que le sucre, l'amidon, la gomme, etc.

Donc une partie de la graisse se produit au moyen de métamorphoses. Il y a plus, les matières grasses que les animaux rencontrent dans les aliments ne s'assimilent pas, ou ne passent pas dans les glandes mammaires sous forme de beurre, sans éprouver de modification. L'analyse du chyle et du sang démontre bien dans ces deux fluides, pendant la période digestive, une certaine quantité de graisse à l'état libre. Mais bientôt les éléments de celle-ci se séparent pour se combiner avec la fibrine, l'hématine, l'albumine, et n'abandonnent leurs nouvelles combinaisons que lorsque, *arrivés aux vaisseaux capillaires*, ils s'extravasent dans les mailles du tissu cellulaire, non pas pour y former un simple dépôt, mais pour s'y enfermer dans une double enveloppe ou membrane, produite aux dépens des éléments plastiques du sang, sous l'influence d'un travail organique.

D'ailleurs les modifications chimiques sont-elles la vraie mesure du travail et des transformations qui s'opèrent dans les substances alimentaires au sein de l'économie animale ? S'il en était ainsi, il faudrait en conclure que la matière qui compose les muscles se trouve toute formée dans les plantes, et qu'elle concourt à l'accroissement des tissus sans avoir subi de métamorphoses. Car les muscles sont essentiellement formés de fibrine, et ce principe immédiat est isomère avec l'albumine, c'est-à-dire que ces deux corps ont la même composition chimique. Cependant personne ne sera tenté de les confondre, parce qu'ils diffèrent essentiellement quant à leurs propriétés.

Dans les graisses de l'organisme, il s'opère des changements bien plus profonds. Que l'on nourrisse un mouton, un

bœuf, une vache, avec des aliments contenant de l'huile comme corps gras : des tourteaux, par exemple. On sait que l'huile est surtout composée d'oléine. Sous l'action de cette nourriture, que se formera-t-il ? Du suif chez les uns, du beurre chez l'autre, et un changement de nourriture n'apportera pas de changement dans les produits. Mais le suif, qui contient surtout de la stéarine et de la margarine, le beurre chez lequel prédomine la margarine, diffèrent essentiellement de l'huile, quant à la nature et aux proportions des principes immédiats qui les constituent. Ils renferment même des substances dont on ne trouve pas trace dans l'huile. C'est l'hyrcine dans le suif de mouton, la butyrine dans le beurre.

Ce sont là, si je ne me trompe, des modifications dont il serait utile de tenir compte.

Cependant, les graisses animales proviennent en partie des principes neutres non azotés, en partie de graisses végétales, dont la composition change, et puisqu'enfin elles s'organisent et deviennent partie intégrante de l'être vivant, elles subissent des métamorphoses qui ne peuvent être que le résultat d'un travail, dont la cause génératrice est la chaleur vitale. Mais parmi les graisses végétales, le beurre aurait-il moins de participation à ce travail par ce fait seul qu'au lieu de se déposer au sein des tissus, il passe à travers une glande pour former un produit de sécrétion. Une pareille supposition est inadmissible, les éléments dont il se compose proviennent de modifications résultant d'une action vitale ; car un changement dans la composition chimique des aliments n'altère pas sensiblement la composition du lait, tandis que toutes les causes qui agissent sur la force vitale, tels qu'une frayeur, l'inquiétude, l'agitation et toutes les influences morales, amènent des perturbations dans la proportion relative de ses éléments.

Ce que j'ai dit tout à l'heure de la transformation de l'albumine en fibrine, je pourrais le dire de la caséine qui provient de la même source. Comme la fibrine, elle est isomère avec l'albumine, dont elle diffère par ses propriétés, qu'elle n'a pu acquérir qu'en subissant des modifications analogues.

Il ne me reste plus qu'à examiner si les données de la pratique viennent confirmer ces prévisions théoriques. Ici, je suis obligé d'avouer qu'elles semblent les contredire en apparence. Lorsqu'on examine un grand nombre de vaches, on observe que les meilleures laitières sont celles dont la poitrine paraît plus exiguë. Cette particularité se présente d'une manière très-prononcée chez les races les plus réputées. Mais ce sont là moins des réalités que des apparences.

Nous ne parvenons à nous faire une idée du volume des corps qu'en les comparant au volume d'autres corps; et l'imperfection de nos organes produit en nous des impressions différentes suivant la nature des rapports que nous établissons. C'est ainsi qu'un objet nous paraît d'autant plus petit que nous le plaçons à côté d'un autre objet de dimension plus grande. Ce genre d'illusion contre lequel nous ne sommes pas toujours suffisamment prévenus, se produit à propos de l'appréciation du volume de la poitrine des vaches laitières. Ces animaux, obligés de fournir beaucoup, doivent prendre une grande quantité d'aliments souvent grossiers et volumineux. Sous leur influence, les parois de l'abdomen se dilatent; le ventre prend des dimensions exagérées et la poitrine paraît avoir un volume relativement plus petit.

Une autre cause vient s'ajouter à celle-ci : toutes les graisses tirent leur origine de la même source, elles proviennent des graisses végétales ou des autres principes neutres non azotés contenus dans les aliments. Mais lorsque ces matériaux sont employés à la fabrication du beurre, ils ne peu-

vent servir à fabriquer la graisse qui se dépose dans le tissu cellulaire, chez les animaux non soumis à la lactation. Il résulte de là que les meilleures vaches laitières sont toujours les plus maigres. Elles perdent leurs contours arrondis; les formes deviennent anguleuses; les côtes se dessinent sous la peau; l'angle formé par les apophyses épineuses du dos et la partie supérieure des côtes se creuse; les masses graisseuses qui existent ordinairement derrière le bord postérieur de l'épaule à l'endroit qu'on appelle passage des sangles, disparaissent. Cette partie se déprime, et tout cela donne à la poitrine une apparence beaucoup plus exiguë.

Lorsqu'on prend les précautions nécessaires pour éviter ces causes d'erreur, on arrive à cette conviction, que chez les meilleures laitières la poitrine a la capacité la plus grande; non pas la capacité absolue, car celle-ci doit varier avec la taille, mais la capacité relative au volume ou au poids total du corps. Ce qui revient à dire que de deux vaches appartenant à la même race, aussi bien marquées l'une que l'autre, et ayant le même poids, celle qui produit le plus de lait a la poitrine la plus grande.

M. Bardonnnet des Martels a cherché à résoudre expérimentalement cette question. Il a mesuré la capacité de la poitrine en assimilant sa forme à celle d'un cône tronqué, chez un certain nombre de vaches, dont le rendement en lait lui était connu, et il a comparé le volume de la cavité pectorale au poids total du corps. Je me contenterai de puiser dans son travail quelques indications.

J'y remarque d'abord une vache, Durham qui, avec un produit de 2^l 30^c de lait pour 100 k. de poids vif, présente une capacité de poitrine de 52^d 368^c cubes, également pour 100 k. de poids vif. Une seconde vache croisée Durham, dont le produit est de 2^l 36^c %, et la capacité de poitrine de 47^d

831^e ; une troisième vache du Morbihan, dont le produit est de 2^l 13^e % et la capacité 42^d 081^e ; 4^e une vache métis-Durham qui, pour un produit moyen de 1^l 70^e %, n'a plus qu'une capacité de 41^d 152^e ; 5^e une vache de St-Malo, fournissant 1^l 78^e % de lait, dont le volume de la poitrine est de 38^d 807^e ; 6^e une vache du Morbihan qui, pour 1^l 11^e de produit a une capacité de 37^d 717^e ; 7^e une vache Devon donnant en lait 1^l 19^d et ayant une capacité de 35^d 086^e %.

Comme on le voit d'après ces chiffres, les vaches qui fournissent le plus de lait sont aussi celles qui ont la poitrine la plus spacieuse. Cependant, le tableau de M. des Martel contient quelques faits contradictoires : ainsi on y remarque une vache parthenaise fournissant par jour 2^l 39^e de lait, et dont la capacité de la poitrine n'est que de 53^d 710^e. Une vache du Morbihan, dont la quantité de lait fournie est de 2^l 13^e et le volume de la poitrine seulement de 37^d 598^e.

Ces exceptions s'expliquent : la respiration n'est pas seule en jeu dans la production du lait. La race, l'âge, la nourriture exercent aussi une influence décisive sur la sécrétion de ce liquide. Une vache, par exemple, quelle que soit l'ampleur de sa poitrine, ne produira pas la quantité de lait qui doit y correspondre, si elle n'appartient pas à une race laitière, si la nourriture n'est pas appropriée, si, enfin, les signes extérieurs, tels que : l'écusson, les veines mammaires, etc., n'accusent pas chez elle l'existence de l'aptitude lactifère. Pour que l'expérience de M. Bardonnnet des Martel fût réellement concluante, il faudrait qu'il eût égalisé toutes les conditions, c'est-à-dire qu'il eût opéré sur des vaches de même race, de même âge, nourries de la même manière, et accusant, par les marques extérieures de l'écusson et autres, la même aptitude à produire le lait. Nous sommes persuadés qu'en opérant ainsi, il serait arrivé à formuler une

loi tout à fait générale, et que les contradictions qu'on observe dans quelques-uns des chiffres de son tableau ne seraient pas produites. Cependant ce travail, malgré ses imperfections, a une valeur qui est assez significative.

De tout ce qui précède, je conclus qu'il est nécessaire de rechercher l'ampleur de la poitrine chez les vaches laitières, sans préjudice des autres signes ; et qu'il faut donner la préférence à celles dont la cavité pectorale présente le plus d'étendue dans toutes ses dimensions, dont le flanc est court, le poitrail proéminent, les membres antérieurs écartés, en ayant soin de faire abstraction, dans cet examen, de l'influence que pourrait exercer une grande maigreur ou un développement excessif de l'abdomen.



RAPPORT SUR LES NICHOURS ARTIFICIELS EN TERRE
CUITE DE LA FABRIQUE DE POTERIE DE M. F.
RICHNER A AARAU.

Lu à la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut genevois.
dans sa séance du 26 février 1868.

Messieurs,

Vous n'ignorez pas que, depuis plusieurs années, les hommes éminents qui se sont occupés d'*économie agricole*, tels que Fred. Tschudi, le comte Casimir Woszichi, etc., ont reconnu combien il est utile de conserver la vie sauve aux petits oiseaux et de protéger leur séjour auprès des habitations champêtres, des jardins, des vignes, des vergers, des champs, des prairies et des bois. A plusieurs reprises, votre section s'est plu à prendre cette initiative dans le canton de Genève, en cherchant à attirer l'attention des agriculteurs et des grands propriétaires sur une œuvre de prévoyance qui s'adresse si directement à leurs intérêts.

Si je voulais entrer dans des détails sur l'œuvre de destruction à laquelle se livrent incessamment des myriades d'insectes de tous genres, sur les produits de la végétation, je pourrais vous montrer des contrées entièrement ruinées par leur fait, des forêts dévorées, des récoltes perdues, la

ruine et la désolation remplacer la prospérité que le campagnard avait droit d'espérer de ses pénibles travaux.

Presque tous les oiseaux, sauf la famille des pigeons, sont insectivores, et, dans les *trente espèces* qui peuvent se nourrir aussi de graines, on remarque qu'ils aiment à s'alimenter plus et même mieux, de substances animales que de graines végétales. En été, ils font une guerre active aux larves, aux chenilles, aux insectes ailés, aux sauterelles, aux fourmis, aux scarabées et à ces couches de pucerons qui, souvent, envahissent en quelques jours, les plus beaux carreaux de légumes dans les jardins. En hiver, les oiseaux insectivores, les grimpeurs, la mésange, le roitelet, la fauvette, le chardonneret, etc., visitent les branches des arbres, en piquent l'écorce pour dévorer les œufs, les larves, les nids de chenilles qui y sont déposés, et n'attendent que la chaleur pour éclore.

Tous les pays où l'on a laissé détruire les petits oiseaux ont éprouvé les plus tristes conséquences agricoles ; la ruine et la misère, la stérilité du sol, l'avarie de tous les fruits, rendus malsains par le contact empoisonné de leurs milliards d'ennemis.

La plupart des gouvernements de l'Allemagne, du Nord et du Midi de l'Europe, en France, en Suisse, en Angleterre, ont été amenés à prendre, par des arrêtés, les oiseaux sous leur protection, soit par des mesures restrictives sur la chasse, soit par de fortes amendes frappant ceux qui leur font une guerre clandestine.

Un mot d'ordre général partit de tous les côtés. On dit aux populations : *Respectez vos amis naturels, ne tuez pas les petits oiseaux.*

Du moment que leur rôle bienfaisant fut constaté et avéré, on reconnut qu'il était d'une sage prévoyance de chercher à

familiariser leur séjour auprès de l'habitation de l'homme, en inspirant à ces petits êtres craintifs, si souvent poursuivis par les attaques des chasseurs, une confiance qui leur rendit la sécurité. De là, naquit l'heureuse idée de leur affecter des *nichoirs artificiels* dans lesquels ils pourraient élever en paix leur couvée. Pour l'homme comme pour les animaux, rien ne fixe plus les individus au sol que le foyer domestique assis sur une base stable. Là où le foyer fume, là est la vie, l'espérance, la félicité. Il faut donc fixer les oiseaux autour du domaine, par les mêmes moyens qui fixent l'homme au sol.

Dans la Saxe, le Wurtemberg et surtout dans la Suisse allemande, de nombreux campagnards établirent des nids artificiels sur leurs propriétés. Ces nids, faits en bois, en briques, en osier, parfois se composant d'un simple pot gypsé contre la muraille, furent facilement habités par les chantres du voisinage. Aujourd'hui, pour l'agriculteur intelligent, ils font partie d'un agencement rural et paraissent aussi nécessaires que le colombier pour les pigeons, que le poulailier pour la basse-cour.

N'est-ce pas une économie bien-entendue que d'attacher à son service ces petits ouvriers actifs et diligents qui exercent une chasse de tous les instants contre les dévorants herbivores occultes qui détruisent l'espoir des récoltes ? Ils font ainsi une police pour la conservation des produits du sol, pour laquelle l'homme est impuissant.

On a calculé qu'un couple d'oiseaux insectivores, tels que le moineau ou l'hirondelle, apporte, à la couvée qu'il nourrit, environ trois mille insectes par semaine, à raison de vingt becquées à l'heure. Les oiseaux grimpeurs absorbent par milliers les œufs, les larves et les pucerons déposés sur les plantes. Si ce travail de destruction n'avait pas lieu conti-

nuellement par la fécondité qu'ont les insectes à se reproduire, en quelques années, ils ne laisseraient bientôt pas une feuille, pas un brin d'herbe se développer sur la terre.

Après quelques années d'expérience, on a fini par comprendre toute l'utilité des *nichoirs artificiels*. Leur établissement, heureusement, se propage. Installés d'abord dans la propriété de luxe, ils apparaissent autour de la chaumière ou de la ferme.

Mais pour rendre cette mesure d'économie agricole plus générale, il fallait offrir aux cultivateurs affairés la faculté de pouvoir poser dans leurs propriétés des nichoirs tout faits, dont le placement soit facile et qui résumassent les bonnes conditions dans l'exécution et l'économie.

Nous avons sous les yeux deux spécimens de *nichoirs en terre cuite*, très-ingénieusement faits et qui nous semblent destinés à obtenir dans la Suisse romande le succès qu'ils ont déjà obtenu dans la Suisse allemande ; ces nichoirs qui viennent de remporter un prix de 1^{re} classe, à l'Exposition agricole de Lausanne (1867), sortent des ateliers de poterie de M. Ferdinand Richner, à Aarau.

Depuis cinq ans, cet industriel distingué, qui a puissamment contribué à la vulgarisation des *tuyaux en terre* pour drainage et conduites d'eau, tuyaux qui rivalisent si avantageusement avec ceux en *fer fondu*, a joint, enfin, à ses inventions, celle de ces deux nichoirs.

Le 1^{er} spécimen présente un *nichoir vertical*. C'est une espèce de cylindre, haut de 18 pouces et large de 5 pouces, avec une ouverture à la partie supérieure, protégée par un avant-toit qui met l'intérieur du nid à l'abri de la pluie et des raffales du vent. Quatre bosses placées postérieurement servent de points d'appui pour tenir le nichoir solidement fixé contre la branche d'un arbre, d'un poteau, ou d'une

muraille. Deux boutons en terre sont mis dans les côtés et servent de points d'arrêt pour assujétir le nichoir avec un fil de fer.

Le 2^e spécimen représente un *nichoir horizontal*, ayant la même forme que le précédent. Seulement, l'ouverture et l'avant-toit sont placés à l'une des extrémités, dans la direction de la position horizontale.

Ces nichoirs imitent extérieurement, par leur couleur sombre, gris-brun, l'écorce des arbres. L'ouverture et la forme intérieure du nid ont été copiées sur les habitudes naturelles adoptées par les oiseaux, dans la construction de leurs nids, leur poids est de 7 kilos, soit 14 livres, pesant-eur qui a été jugée nécessaire, pour qu'ils puissent, par leur poids, offrir assez de résistance aux coups de vent et aux oscillations.

En définitive, ils ont une forme bizarre, capricieuse, qui en fait une curiosité et un ornement dans un jardin. La couvée y est en sûreté, aussi bien contre les attaques des carnassiers quadrupèdes que des oiseaux de proie. On en fait déjà beaucoup usage dans les cantons allemands. Nous ne doutons pas qu'ils ne trouvent bientôt de nombreux amateurs dans notre canton. La modicité de leur prix, qui est de 1 fr. 80 c. la pièce, ne constitue pas une forte dépense, si l'on considère les services que leurs petits habitants rendront pendant plusieurs années à leurs possesseurs.

Nous apprenons que l'agence générale de l'usine d'Aarau, a fait établir un dépôt de ces nichoirs artificiels à Genève, chez M. Soller, rue Guillaume Tell, N^o 2, qui, avec une obligeance parfaite, nous a donné les renseignements que nous nous plaisons à publier.

Nous croyons que rien n'engagera plus la jeune généra-

tion à respecter et à aimer les oiseaux, qu'en les excitant à donner à leurs couvées droit d'asile et de cité au giron de de la famille.

Chêne, le 20 Février 1868.

Ménil CATALAN.



SUR QUELQUES MOYENS EMPLOYÉS POUR COMBATTRE
LES GELÉES BLANCHES DU PRINTEMPS

PAR

M. GRANDCLÉMENT

Lue à la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut genevois,
dans sa séance du 25 mars 1868.

Les gelées blanches du printemps sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister sur leurs désastreuses conséquences; et je ne rappellerais pas les moyens usités pour soustraire les plantes à leurs effets, si je n'avais l'intention d'en signaler un employé depuis plus de trente ans dans les environs de Paris et qui est inconnu, je crois, dans les environs de Genève¹. Je veux parler des aspersions d'eau froide faites avant le lever du soleil.

Des aspersions d'eau froide, ou mieux d'eau de puits ou de source, pour combattre les gelées blanches, peuvent paraître assez étranges à ceux qui ne les connaissent pas et leur inspirer très-peu de confiance; c'est pourquoi je ne me bornerai pas à en indiquer la pratique et à la conseiller, j'exposerai la théorie physique sur laquelle elles se basent et qui les justifie non moins que l'expérience. Cette exposition,

1. Ce procédé est employé avec succès, depuis un certain nombre d'années, par les plus habiles horticulteurs des environs de Genève.

que je ferai aussi courte que possible, aura l'avantage de montrer dans quelles circonstances et dans quelles proportions elles sont efficaces, quand elles sont inutiles, quand elles peuvent devenir nuisibles.

Les froids tardifs des mois d'Avril et de Mai, qui occasionnent les gelées blanches les plus désastreuses, parce qu'elles sévissent sur les pousses encore tendres et à l'état herbacé, sur les fleurs ou sur les fruits à peine formés, ces froids sont beaucoup plus rares qu'on s' imagine et causeraient assez peu de pertes, s'ils n'étaient accompagnés de phénomènes physiques dont la manifestation réclame impérieusement le concours de circonstances particulières dont la réunion est malheureusement trop fréquente.

Cette assertion que les froids capables de produire la congélation de l'eau, sont rares au mois d'Avril et surtout de Mai, dans notre pays, doit sembler hasardée pour ceux qui se souviennent d'avoir vu, pendant ces deux mois, les plantes couvertes, le matin, de cette couche blanche assez semblable à de la neige, que leur pied fait craquer quand il se pose dessus, et qui n'est pas autre chose que de l'eau congelée, c'est-à-dire de la glace. S'il faut, me diront-ils, pour que la glace ne se fonde pas, qu'elle soit à une température inférieure à celle qui maintient, dans les thermomètres, le mercure ou l'alcool au-dessous de ce point qui est marqué par 0 ; il est évident que ces froids sont très-fréquents, et vous cherchiez en vain à nous convaincre du contraire.

Ces froids sont très-rares, je le répète, et j'appellerai à l'appui de mon assertion les registres de l'Observatoire de Genève. — On m'accordera bien que les thermomètres de cet établissement sont construits et gradués avec tous les soins imaginés pour assurer l'exactitude de leurs indications ; que leur installation est faite en vue d'écarter toutes les causes

accidentelles connues pour influencer sur leur marche et sur leurs indications. Je n'ai pas besoin, d'autre part, d'insister sur la capacité, le zèle et l'assiduité de celui qui est chargé de sa direction, sur le soin avec lequel les observations sont enregistrées. — Eh bien ! pendant les quarante-deux années écoulées depuis que l'Observatoire fonctionne, on n'en trouve que onze ¹, où l'on ait vu le thermomètre descendre au-dessous de 0°, pendant le mois de Mai, le plus souvent une seule fois dans tout le mois, en général, d'une très-petite quantité, et toujours dans la première quinzaine, excepté en 1867, lorsque les vignes ont été gelées.

Il faut donc l'intervention de causes autres que la température de l'atmosphère pour produire cette congélation. Ces causes existent en effet, et ce sont elles qui me fourniront la justification des aspersions d'eau froide. Ces causes, dont la

1. Voici les dates et les minimums, en degrés centigrades, des abaissements de température au-dessous de 0°, observés à Genève depuis 1826, pendant le mois de mai.

Dates.	Minimum.	Dates.	Minimum.
1826 3 mai....	— 0° 8	1851 6 mai....	— 0° 8
1852 15 »	— 0° 9	1851 7 »	— 1° 0
1853 7 »	— 0° 4	1853 9 »	— 0° 7
1856 1 »	— 0° 8	1856 5 »	— 1° 1
1856 2 »	— 2° 5	1861 1 »	— 0° 5
1857 12 »	— 0° 1	1867 25 »	— 0° 3
1850 4 »	— 1° 9		

(Extrait du *Climat de Genève*, par M. Plantamour et de la *Bibliothèque universelle*.)

Je n'ai pas relevé les cas d'abaissement de température au-dessous de 0° C, à Genève, pendant le mois d'avril, qui sont plus nombreux. L'expérience a décidé depuis longtemps à délaissier la culture des plantes assez hatives pour les craindre. Les froids du mois d'avril ne sont réellement nuisibles, dans le canton, que lorsqu'un printemps très-doux donne une grande impulsion à la végétation et amène les plantes à un état qu'elles n'atteignent en général qu'au mois de mai.

réunion constitue le *rayonnement nocturne* ou le favorise, sont, en partie, celles de la formation de la rosée ; et l'on sait que la rosée ne diffère du givre, une des manifestations de la gelée blanche, que par sa température. — J'espère que je n'abuserai pas de la patience du lecteur en les rappelant d'une façon sommaire.

Il est constaté en physique que les corps solides jouissent de la propriété d'émettre autour d'eux aussi bien que d'absorber la chaleur, à des degrés divers, il est vrai, chez les uns et chez les autres, et suivant leur arrangement moléculaire, c'est-à-dire suivant leur disposition en masse compacte et serrée ou en fils ou brins plus ou moins tenus et plus ou moins tassés.

Si l'on suppose deux corps diversement échauffés, placés à une certaine distance l'un de l'autre ; celui qui est le plus chaud enverra à l'autre des rayons ou effluves de chaleur et en recevra des rayons ou effluves de froid (que l'on me permette cette façon de parler) jusqu'à ce que l'un et l'autre soient à la même température, au quel cas leurs effluves se neutralisent réciproquement. C'est ce qui se passe continuellement de la surface du globe au firmament, ou mieux aux espaces célestes. Tant que le soleil est sur l'horizon, c'est le sol, frappé par ses rayons, qui reçoit plus de chaleur qu'il n'en émet ; mais lorsque le soleil est passé au-dessous, est couché, ou qu'il s'interpose entre le sol et lui un corps assez opaque, le sol émettant plus de chaleur qu'il en reçoit, voit sa température s'abaisser. Le rayonnement de chaleur du sol, après le coucher du soleil, est d'autant plus sensible qu'il n'y a aucun corps dans l'espace pour faire compensation par le rayonnement de sa chaleur. Le vide infini de l'espace, à une température bien inférieure à celle de la glace, puisqu'on l'évalue à -140° C, absorbe donc avec avidité les effluves

de chaleur que le sol lui envoie, à moins qu'il ne s'interpose un corps capable de faire écran, comme les nuages, les brouillards, ou ce que les jardiniers savent employer, les nattes de paille, les toiles, etc.

Les couches superficielles du sol, et tout ce qu'y adhère, le gazon, les plantes surtout, à cause de leur nature et de leur disposition en brins tenus, sont les premiers à émettre leurs effluves de chaleur ; et avec une rapidité telle que les couches inférieures ne suffisent pas à leur rendre au fur et à mesure, la chaleur qu'elles perdent. Il en résulte pour les premiers un abaissement de température d'autant plus appréciable, que le rayonnement vers l'espace est moins contrarié.

Cet abaissement de température est facilité par la capacité qu'a l'air atmosphérique, comme tous les gaz, de se laisser traverser par ces effluves, sans en être sensiblement affecté, qu'elles soient à une température plus élevée ou plus basse que la sienne ; de telle sorte qu'il a été constaté, dès 1788. par le savant anglais Six « qu'un thermomètre sur le sol (upon the ground) au milieu d'une prairie, se tenait plus bas qu'un thermomètre semblable élevé de 1 m. 82 » (Arago, Œuvres, tome 8. Sur le rayonnement de la chaleur, etc.), soit six pieds anglais. « On trouve dans un ouvrage posthume du même auteur, publié à Canterbury en 1794, une multitude de déterminations de ce genre et qui donnent jusqu'à 7°5 C, pour la différence de température entre l'air et l'herbe d'un pré. » (Id. *ibid.*). De nombreuses observations faites depuis par divers savants, ont donné des différences de 6°, 7°, 8° C. et même plus. C'est à l'aide d'expériences semblables que le docteur Wells a donné son explication de la formation de la rosée.

Ces observations ont permis de conclure ceci : toutes les

fois que, pendant la nuit, l'atmosphère est pure et claire, sans nuages ni brouillards, la température du sol et surtout des plantes, des feuilles et petites branches d'arbre, des corps en filaments déliés, en brins menus, descend à 6°, 7° et 8° C. au-dessous de l'air ambiant, pourvu que rien ne s'interpose entre ces objets et le ciel. A quoi il faut ajouter que l'air doit être calme ; les courants d'air, en se succédant sur le sol, avec assez de rapidité, lui restituent la chaleur qu'il a perdue par le rayonnement dont ils neutralisent ainsi les effets.

On admettra facilement que les gelées blanches puissent avoir lieu sans exiger un fort abaissement de température, par suite du concours de toutes ces conditions ; puisqu'elles suffisent pour qu'il y ait formation de glace, à cause du rayonnement qui fait descendre la température des plantes à — 2° et — 4° C. pendant que des thermomètres bien construits et bien installés accusent + 3° et + 4° C., et pour congeler l'eau abondante contenue dans les jeunes tiges, dans les bourgeons éclos, dans les siliques à peine formées, etc.

Les cultivateurs ont constaté depuis longtemps l'influence des nuages et des brouillards pour empêcher le rayonnement nocturne, en agissant comme des écrans, par leur interposition entre l'espace céleste et les plantes ; aussi, ont-ils imaginé des écrans artificiels, et se servent dans ce but de nattes de paille, et même de draps, de serpillières, etc.

Mais ces écrans sont assez incommodes et dispendieux ; ils occasionnent en outre un travail incessant. Il faut les enlever le matin pour les replacer le soir, pendant tout le temps que l'on croit avoir à craindre le froid ; et il arrive assez souvent que la première nuit où l'on supprime les abris, semble choisie par la gelée blanche pour exercer ses ravages. Les nattes sont d'autre part encombrantes, et on

ne sait où les remiser pendant une grande partie de l'année; aussi sont-elles souvent exposées à des détériorations qui en nécessitent chaque année le renouvellement plus ou moins complet. Bonnes pour les espaliers, ces nattes ne peuvent servir pour les arbres et les arbustes isolés au milieu des jardins et des champs; dans ce cas, on a recours aux draps, mais la ménagère répugne visiblement à cet emploi de son linge et on est souvent exposé à manquer de matières pour abriter les plantes. L'emploi des nattes et des draps n'est pas non plus aussi simple que l'on pense, et bien des gens, pour s'en être mal servis, ont cru devoir les condamner comme sans efficacité. Il faut, en effet, qu'ils ne soient pas en contact avec les plantes et en soient cependant assez rapprochés pour leur cacher le ciel. « Dans un champ gazonné, dit Arago, citant les observations du docteur Wells, l'herbe sur laquelle reposait une pièce de toile était de 3° C. plus froide que l'herbe recouverte seulement à la distance de quelques centimètres par une pièce de toile pareille. »

Les nattes de paille et les draps placés sans les soins nécessaires, ont, parfois même, occasionné les désastres qu'ils devaient prévenir. Si en effet, par suite de leur contact avec les plantes, ils n'empêchent pas l'abaissement de température, il arrive, lors de leur enlèvement qui a lieu quand le soleil déjà bien au-dessus de l'horizon darde de chauds rayons, que la transition trop brusque de la température inférieure à 0° à celle supérieure, cause les accidents que l'on voulait empêcher. Ajoutez à cela que beaucoup de cultivateurs prétendent que ces abris donnent aux plantes une délicatesse qui les rend plus sensibles aux variations atmosphériques. Aussi a-t-on cherché d'autres moyens pour combattre la gelée blanche.

On a préconisé dans ce but la combustion de matières

qui produisent beaucoup de fumée. On pense ainsi créer un brouillard artificiel capable de servir d'écran. Mais ce moyen rencontre beaucoup de difficultés. Si l'on remarque, en effet, que les gelées blanches sont surtout à craindre lorsque l'air est calme ou très-peu agité, on voit que l'on manque précisément alors du vent qui est nécessaire pour répandre la fumée produite, et dès lors inutilement. Comme d'autre part, il faut placer le foyer sur un point d'où le vent (qui doit faire défaut) emporte la fumée sur la surface que l'on veut protéger, il n'arrive pas toujours que l'on ait le droit de pénétrer dans le lieu convenable. Enfin, on a trouvé à cette fumée l'inconvénient de celle des fours à chaux, on l'a accusée de donner un mauvais goût aux récoltes. Toutes ces causes contribuent à empêcher l'emploi de la fumée. Je ne parle pas d'un genre d'inconvénient qui s'est manifesté dans la matinée du 25 Mai 1867, aux environs de Genève. La fumée abondante occasionnée par un essai de ce genre a fait croire à un incendie et a mis sur pied les compagnies de pompiers du voisinage ; quelques-unes même se sont transportées, avec le zèle qui les caractérise et leurs pompes, sur les lieux où l'on signalait un sinistre.

Il me reste maintenant à parler des aspersions d'eau froide. Ce procédé offre cette particularité, plus rare qu'on le pense, de n'avoir pas été mis en pratique avant que les savants l'eussent imaginé et expérimenté. Il repose sur une série de raisonnements assez compliqués qui ont eux-mêmes exigé, pour fournir des conclusions certaines et utiles, la réunion et la comparaison d'un grand nombre de faits physiques dont l'observation et l'étude n'étaient pas toujours faciles et demandaient la répétition d'expériences faites en temps et lieux convenables par des gens assez instruits et non moins persévérants et dévoués.

Sans entrer cependant dans des détails trop longs, je crois devoir exposer ce qui est nécessaire pour faire comprendre la théorie des aspersions d'eau froide et leur efficacité.

A l'état où elle se trouve à la température ordinaire, c'est-à-dire liquide, l'eau jouit de la propriété bien connue de dissoudre beaucoup de corps solides, liquides et gazeux ; cette propriété sert même en chimie pour distinguer les corps en solubles et en insolubles. La solubilité de certains corps solides et liquides n'a pas besoin d'être prouvée, chacun en connaît de nombreux exemples, et personne n'ignore que certains corps n'ont d'action sur nos organes et sur nos sens, et spécialement sur le sens du goût, qu'à condition d'être dissous dans plus ou moins d'eau. La solubilité de certains gaz, entr'autres de l'air que nous respirons, pour être moins connue, n'en est pas moins certaine. L'eau peut tenir en dissolution une certaine quantité d'air atmosphérique et elle n'est même sapide et digestive qu'à cette condition. L'eau distillée et tenue en vase clos, est, comme l'on dit, lourde et indigeste ; l'eau des citernes est souvent mauvaise par cela seul qu'elle ne contient pas assez d'air en dissolution. Un moyen bien simple pour dissoudre de l'air dans de l'eau consiste à battre énergiquement, à l'air libre, l'eau que l'on veut saturer. Dans les hautes montagnes du Jura, on appelle cela de l'*eau battue* ; c'est le premier médicament que l'on administre aux malades. Lorsque l'on n'a affaire qu'à un léger embarras de digestion et à des constitutions robustes, cela suffit quelquefois. On reconnaîtra qu'il est difficile de trouver une drogue moins coûteuse, mais elle n'est pas toujours suffisante.

Lorsque l'eau passe de l'état liquide à celui de vapeur, elle abandonne les gaz qu'elle contenait. Bien avant l'ébullition, on voit l'air se réunir en globules et s'élever

du fond du vase, c'est ce qui fait que l'eau bouillie est indigeste.

Il en arrive autant lorsque l'eau passe à l'état de glace, elle met en liberté l'air et les gaz aussi bien que la plupart des corps solides et liquides, qu'elle contenait en dissolution. c'est ce qu'il est facile d'observer dans un glaçon où l'on voit les cavités formées par l'air qui est resté pris dans son intérieur, lors de la congélation. Cette propriété qu'a l'eau d'abandonner, en se solidifiant, les corps qui y étaient dissous, est utilisée dans nombre de cas, par exemple pour l'extraction du sel, en hiver, et dans les mers du Nord.

Tous ces faits sont bien connus, et je ne les rappelle que pour faire mieux comprendre ce que j'ai à dire.

Au commencement de la végétation, l'eau est en grande abondance dans les jeunes pousses et en constitue la sève ; mais cette eau, pour avoir pénétré dans les plantes, n'a pas abandonné l'air et les autres gaz qu'elle contenait en dissolution. Il n'y a pas de raison pour cela puisqu'elle ne cesse pas d'être liquide. Mais lorsque, par suite soit du refroidissement de l'atmosphère, soit du rayonnement nocturne, l'eau se transforme en glace, elle laisse dégager les gaz qui restent emprisonnés dans la plante et sont obligés d'attendre pour se redissoudre qu'elle soit revenue à l'état liquide.

C'est à la présence de ces gaz libres dans l'intérieur du tissu vasculaire de la plante, qu'il faut attribuer la plus grande partie des désastres causés par les gelées blanches. Les différences de volume de l'eau, à quelques degrés au-dessus et au-dessous de la glace fondante, ne sont pas si considérables qu'elles lui fassent dépasser les limites d'élasticité des jeunes pousses. L'eau, en passant alternativement de l'état liquide à l'état solide, n'agirait donc que médiocrement sur elles et ne produirait que très-peu de mal, sans les gaz

qui se comportent tout autrement sous l'action de la chaleur quand ils ne sont plus dissous dans l'eau. Leur énorme capacité de dilatation excède les limites d'élasticité de ces pousses et provoque ces innombrables déchirements, cette infinité de petites plaies, par lesquelles la sève s'échappe, en emportant avec elle toute espérance de récolte.

En effet, après une nuit assez froide pour permettre la congélation de la sève, pour peu que l'ardeur des premiers rayons du soleil levant ne soit pas affaiblie par des nuages, des brouillards, ou des abris artificiels, la température de la plante est élevée de plusieurs degrés, si brusquement que l'eau ne revient pas à l'état liquide assez vite pour redissoudre les gaz qu'elle a dégagés et qui d'ailleurs ne sont pas toujours en contact avec elle sur une surface aussi large que l'exigerait la circonstance. Il arrive alors nécessairement, que les gaz, obéissant à leur loi de dilatation, forcent les frères parois qui ne peuvent plus les contenir et les font éclater, comme la poudre enflammée fait éclater une bombe. Et cela ne paraîtra pas étonnant quand on saura que la chaleur des rayons du soleil, secondée par la forme et l'état de la plante peut en élever presque instantanément la température de 30 ou 40 degrés centigrades.

C'est la constatation de ces faits, après de nombreuses observations, qui a fait imaginer de provoquer artificiellement l'élévation de la température de la plante, avant le lever du soleil, à la réchauffer graduellement; en quelque sorte, de manière à ramener à l'état liquide l'eau qu'elle contient, assez lentement pour que ces gaz, moins violemment échauffés de leur côté, aient le temps de s'y redissoudre.

Il fallait donc, pour résoudre ce problème, trouver un corps dont le contact ou l'approche fût sans danger pour la plante, dont la température, ni trop élevée, ni trop basse,

pût se communiquer à la plante, et dont le prix de revient et l'emploi ne fussent pas un obstacle à son usage. Toutes ces conditions se trouvent réunies dans l'eau des sources ou des puits ordinaires.

Cette eau, dans les environs de Paris, où l'on a fait les premiers essais de son emploi, a une température moyenne de $+ 11^{\circ}$ à $+ 12^{\circ}$ C., et ses variations extrêmes dans les sources et les puits les moins profonds ne vont pas à 2° C., au-dessus et au-dessous (dans les environs de Genève, la température moyenne de ces mêmes eaux doit être de $+ 10^{\circ}$ à $+ 11^{\circ}$ C., avec les mêmes limites pour leurs variations). Son application, faite avec soin, sur les végétaux à $- 2^{\circ}$, $- 4^{\circ}$, $- 6^{\circ}$, $- 8^{\circ}$ C. au plus, a pour effet de leur communiquer de la chaleur, sans élever trop brusquement leur température. Elle fait fondre la glace, sans provoquer une trop grande dilatation des gaz, et avec une lenteur suffisante pour permettre leur réincorporation dans l'eau. Il est facile de comprendre que, si l'eau par son contact, élève la température de la plante, sa propre température s'abaisse en même temps, et qu'il s'établit une température moyenne pour les deux corps que l'on peut évaluer entre $+ 1^{\circ}$ et $+ 4^{\circ}$ C., suffisante pour ramener l'eau à l'état liquide.

Cette application d'eau doit avoir lieu à l'aurore, de manière que le soleil, en arrivant sur l'horizon, ne trouve plus qu'à continuer l'œuvre commencée et déjà assez avancée pour que la chaleur de ses rayons ne puisse que favoriser la végétation au lieu de la détruire.

Quant à la manière d'appliquer l'eau sur les plantes lorsqu'on le juge utile, elle n'a rien de difficile, ni de pénible, et n'est pas très-coûteuse.

Une heure ou une demi-heure avant le lever du soleil, on puise l'eau, dont il faut se servir immédiatement; et à

l'aide d'une de ces petites pompes portatives qui ont des emplois si variés et si fréquents, on la projette sur les plantes que l'on veut préserver, en continuant jusqu'à ce que le soleil se montre. C'est à l'opérateur à apprécier, suivant l'intensité du froid, la quantité d'eau nécessaire et à savoir la distribuer aux plantes.

L'eau doit tomber en pluie fine sur les plantes ; aussi quelques personnes remplacent le petit tube par où elle s'échappe par un appareil en forme de pomme d'arrosoir. C'est à peu près inutile ; il suffit de diriger le jet vers le ciel pour le voir retomber en pluie assez fine. La crainte que la température de l'air refroidisse l'eau dans ce trajet n'est pas fondée dans la plupart des cas, et, dans ceux où elle le serait, ceux de froid intense, ce trajet dans l'air aurait pour effet de rapprocher sa température de celle de la plante, si toutefois son emploi pouvait être encore utile.

On ne doit pas puiser l'eau longtemps à l'avance, par la même raison qu'on ne doit pas employer celle des réservoirs à l'air libre ni celle des cours d'eau ; elle pourrait être trop froide pour produire l'effet désiré.

Quand faut-il employer ce moyen ? — Toutes les fois que le mal se déclare et partout où il menace. Les cultivateurs savent reconnaître le soir, à l'aspect du ciel, à la direction du vent, s'ils ont à craindre la gelée blanche dans la nuit, c'est à eux, quand ils ont des appréhensions, à se lever avant le soleil et à voir si elles se sont justifiées. Ce n'est pas moi qui leur apprendrai quand il faut s'attendre à une gelée blanche.

Il est peut-être à propos d'observer que ces aspersions sont le plus souvent superflues pour les végétaux abrités des premiers rayons du soleil levant, par leur exposition au couchant ou par une cause fortuite, ou qu'elles peuvent être plus ou moins retardées. Les cultivateurs n'ignorent pas qu'il

y a des gelées blanches sans givre, ce qui tient à l'absence d'humidité suffisante dans l'atmosphère. Ces gelées blanches n'en sont que plus dangereuses et doivent encore être plus énergiquement combattues.

Il est inutile d'expliquer que les aspersions d'eau froide peuvent s'employer sur les espaliers, sur les arbustes, sur les arbres en plein vent, à haute et à basse tige, sur les plates-bandes, sur les fleurs, sur les légumes, sur les vignes, etc. L'étendue de terrain qu'un homme peut préserver par ce moyen est assez difficile à déterminer; la nature des cultures n'est pas sans influence dans une pareille affaire. Je crois cependant que quatre hommes, bien approvisionnés d'eau, pourraient suffire pour une pose de vigne (= 27 ares) dans le canton de Genève.

Les trois méthodes usitées pour combattre les gelées blanches se basent sur des principes différents. Les abris (nattes de paille, linges, etc.) sont des moyens préventifs, ils ont pour but d'empêcher l'abaissement de la température dans le végétal. Les aspersions d'eau froide peuvent être classées dans les topiques; elles n'empêchent pas le froid d'avoir lieu, elles se bornent à en combattre les effets sur les végétaux. La fumée est un moyen préventif ou un topique, suivant le moment où on la produit. Elle a pour but, pendant la nuit, d'empêcher le rayonnement nocturne et fait l'office d'un nuage; au lever du soleil, elle a pour but d'atténuer la chaleur de ses rayons. Dans ce dernier cas, elle agit comme l'eau, elle ralentit la fusion de la glace; dans le premier, elle agit à la façon des abris.

De ces trois méthodes, quelle est la meilleure? — C'est ce que je ne me chargerai pas de décider, quoique je préconise ici les aspersions d'eau froide. Chacune a ses avantages et ses défauts, chacune a ses difficultés et ses inconvénients. Je

crois que pour combattre les gelées blanches, on peut chercher ce qu'il y a de mieux à faire, mais il faut d'abord faire ce que l'on peut et user de tous les moyens dont on dispose. En pareille matière, le plus important c'est de sauver les récoltes.

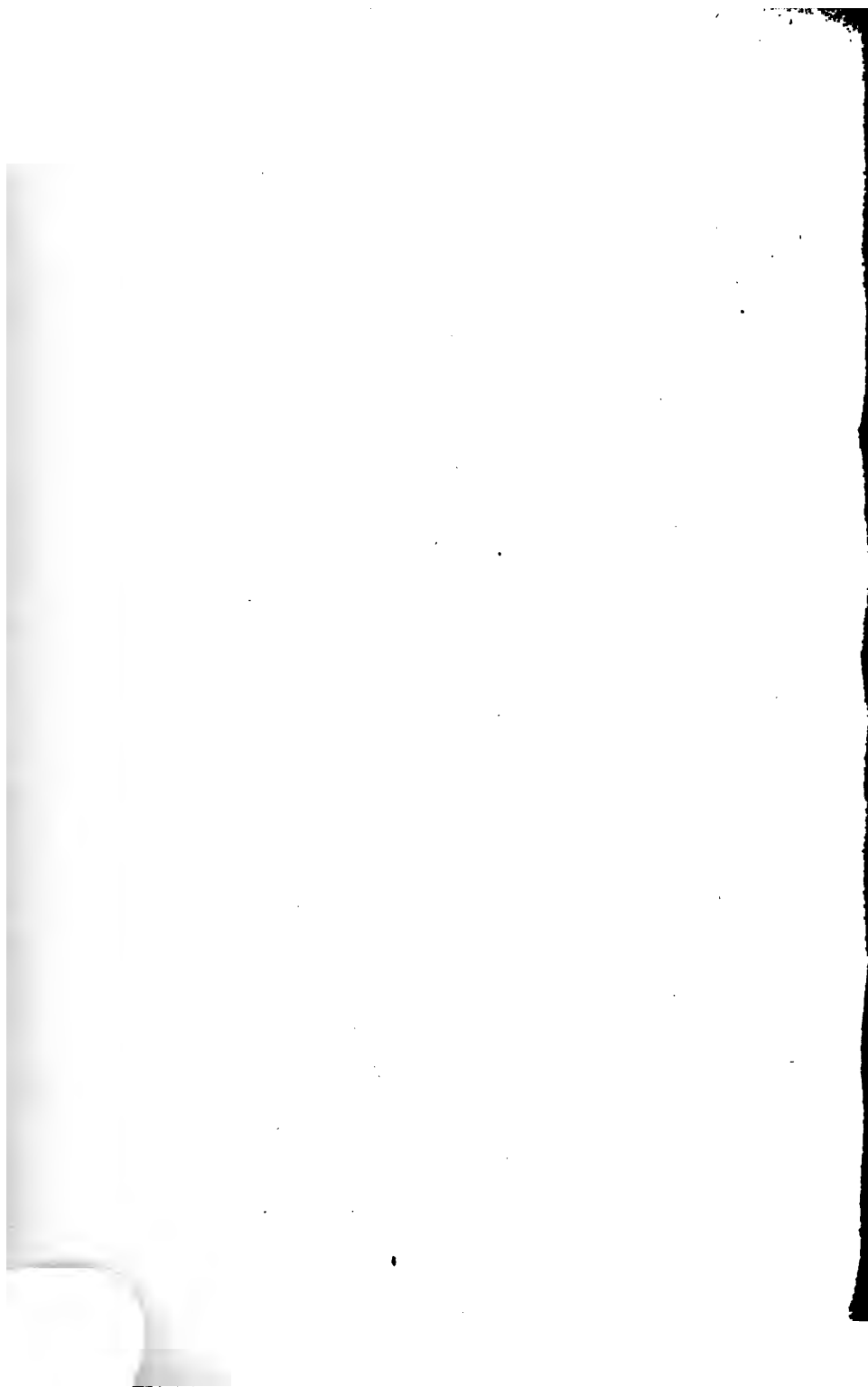
Genève, le 25 mars 1868.

— 25/62 —

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Abrégé du BILAN de l'Exercice de 1867--1868 (Clos le 31 Mars 1868).

RECETTES		DÉPENSES	
Solde de l'exercice de 1866 à 1867.....	Fr. 2,618 40	Allocations à quatre sections ...	Fr. 2,400 —
Allocation de l'Etat.....	» 5,000 —	Secrétaire Général.....	» 500 —
Recettes diverses.....	» 5,204 50	Bibliothécaire-Adjoint.....	» 500 —
		Frais de publication des travaux de l'Institut.....	» 5,158 50
		Frais divers.....	» 479 85
		Solde en dépôt à la Banque de Genève.....	» 2,204 55
Total des recettes ...	Fr. 10,822 90	Total des dépenses....	Fr. 10,822 90



BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. CHARLES VOGT, PRÉSIDENT,

à l'ouverture de la Séance générale du 7 Mai 1868.

MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

L'Institut national genevois a continué sa marche tranquille, mais laborieuse, pendant l'année qui vient de s'écouler. Son activité s'est surtout concentrée dans les Sections des Sciences Morales et Politiques, d'Archéologie et d'Histoire, de Littérature, et d'Industrie et d'Agriculture. La Section des Sciences naturelles et mathématiques dont les séances sont très-peu fréquentées, vu le petit nombre de membres réellement actifs, mais dont les Mémoires ont formé jusqu'à présent les contributions les plus volumineuses aux Mémoires de l'Institut, n'a fourni cette

année aucun travail à publier et a laissé ainsi à la Section des Sciences morales et politiques le soin de composer le volume XII des Mémoires qui s'imprime dans ce moment. Ce volume contiendra un travail important, accompagné de planches, sur les Briques suisses du treizième siècle, par M. Hammann, un Mémoire sur le Collège de Vetsonnex, quelques Chartes inédites par M. J. Vuy, et un Mémoire de M. Henri Fazy, sur Genève à l'époque romaine.

Pour répondre à plusieurs demandes, le Comité de gestion a pris la résolution de faire imprimer, pour certains Mémoires contenus dans nos volumes, des titres à part et de les livrer ainsi au commerce. Plusieurs travaux, insérés dans des volumes divers, ont, en effet, une importance capitale et sont continuellement demandés par des particuliers qui s'occupent de branches spéciales de la science. Or, ces savants se soucient en général fort peu d'avoir dans leurs bibliothèques, à côté des mémoires qui les intéressent, d'autres travaux relatifs à des branches scientifiques entièrement différentes, et ils reculent devant l'acquisition de volumes, tandis qu'ils se procurent volontiers le mémoire séparé. Nous espérons pouvoir vous convaincre par les comptes des années à venir, que la mesure adoptée par le Comité de gestion, sur la proposition de votre Secrétaire-général et appuyée par notre libraire, aura porté ses fruits pour l'écoulement de nos productions.

L'impression des bulletins est avancée au N° 31 du quinzième volume. Le numéro contient, outre le Discours de votre Président, et le Rapport de M. Blanvalet sur le Concours de poésie ouvert en 1866, lus à la séance générale, des rapports sur l'Écriture phonétique, par M. Lombard-Martin; sur la Sériciculture dans le canton, par M. Vogt; sur la Presse lithographique de M. Ledoux, par M. MÉRILLE de Colleville; des Considérations sur la guerre, par M. Rollanday-Amoudruz et, enfin, deux ta-

bleaux synoptiques sur les caractères des vaches laitières, par M. Clément, vétérinaire. Les figures si claires et si instructives qui accompagnent ces tableaux, contribueront sans doute beaucoup à répandre dans nos campagnes la connaissance de ces caractères d'une haute importance, surtout pour notre voisinage, où la production du lait est une des questions vitales de l'agriculture.

Les séances des Sections ont été en général nombreuses et bien nourries.

La Section des Sciences morales et politiques, sous la présidence de M. Vuy, M. Verchère étant secrétaire, a tenu de nombreuses séances remplies par des communications soit écrites, soit verbales, ou par des discussions nourries et suivies. Elle a entendue la lecture des travaux suivants :

M. Grandclément, Rapport écrit sur un ouvrage du docteur Ebrard, intitulé : *Misère et charité dans une petite ville de France*. Ce rapport très-substantiel a donné lieu à une discussion approfondie sur l'action et le rôle des Sociétés coopératives.

M. Henri Fazy a fait deux lectures : une *sur Genève à l'époque romaine*, travail qui sera imprimé dans les Mémoires de l'Institut, et une seconde sur des *Lettres inédites de Leibnitz*.

M. Blavignac a fait trois lectures sur l'*Histoire des enseignes*, et communiqué un fragment sur l'*Histoire de la ville de Carouge*. Les renseignements curieux que renferme surtout ce dernier travail sur l'origine et le développement de la seconde ville du canton, ont vivement intéressé. Le même auteur a communiqué quelques détails archéologiques sur le monument de Carentius, enchâssé dans la muraille de l'église catholique de Carouge.

M. Galiffe a présenté une rectification sur la *Condamnation de George de Blandrate en 1558*, qui sera insérée dans les

Bulletins de l'Institut. Le même auteur a aussi communiqué quelques renseignements sur un mémoire écrit en italien par M. Mercurino Gattinara, et relatif au *Sac de Rome par les impériaux en 1527*, mémoire qui a été reproduit par l'imprimerie Fick en caractères du 16^{me} siècle.

M. Vuy a communiqué une charte inédite relative à un différend entre les *Maisons Cisterciennes de Bonlieu* en Genevois, et de *Sainte Catherine d'Annecy*.

M. MÉRILLE de Colleville qui, après son départ pour l'Allemagne vers la fin de l'année passée, est resté attaché à notre Institut en qualité de membre correspondant a, dans une série de cinq lectures, exposé l'ensemble de la *législation anglaise* en matière civile et pénale, ainsi que le système ecclésiastique de l'Angleterre. Ce travail considérable, fondé sur les observations que l'auteur a personnellement recueillies pendant un séjour de plusieurs années en Angleterre, a fourni matière à des discussions et à des comparaisons instructives sur les diverses législations des peuples modernes.

En dehors de ces travaux proprement dits, deux propositions importantes ont été soumises à la section, discutées et adoptées par elle. La première, formulée par M. Patru, demandait à introduire des discussions sur des sujets inscrits à l'avance dans un registre destiné à cet usage. La seconde, introduite par M. Barni, avait pour but de charger la section de préparer les premières bases de la réunion d'un Congrès de la Paix en septembre. Un Comité provisoire, émanant de la section, a fonctionné pendant un court laps de temps, pour remettre la direction du Congrès et son organisation spéciale à un nouveau Comité élu par les adhérents. Dès ce moment, la section est demeurée officiellement étrangère aux travaux du Congrès. Mais beaucoup de ses membres ont pris part aux délibérations de

cette assemblée, lesquelles, comme vous savez, ont quelquefois été passablement orageuses.

La Section d'Industrie et d'Agriculture, désireuse de répandre autant que possible son action dans la campagne, a inauguré, pendant l'été, des séances hors de la ville par une réunion à Bernex, à laquelle beaucoup de membres de la localité ont pris part et ont suivi, avec un vif intérêt, les communications faites par plusieurs membres de la section. M. Clément y a exposé le système Guenon, sur les caractères qui font reconnaître les vaches laitières bonnes ou mauvaises, communication condensée depuis dans les tableaux publiés par le Bulletin; il a parlé, en outre, de l'influence du calorique dans la production du lait et de la graisse chez certaines espèces d'animaux domestiques. M. Michaud a communiqué des études sur le lait de la vache, sa composition, ses propriétés, ses altérations et sa conservation, ainsi que sur l'altération des vins connue sous le nom de graisse, et sur les moyens de les en préserver et guérir. M. Vial, enfin, a parlé des animaux de basse-cour et surtout de la meilleure méthode pour engraisser les poules. Le résultat avantageux de cette séance engage la section à multiplier autant que possible ces réunions à la campagne.

Nous signalerons parmi les communications faites dans les séances au Palais-Electoral, le rapport de M. Méril Catalan, au nom d'une commission, sur la statistique de l'Industrie et de l'Agriculture dans le canton pour l'année 1866. Ce rapport avait été demandé à la section par le Conseil d'Etat pour répondre à une invitation du Département fédéral des finances et du commerce à Berne; il a été imprimé depuis pour servir de guide à des études analogues. — Le même rapport sur l'état de l'Industrie et de l'Agriculture pendant l'année 1867, ayant été redemandé par les Départements respectifs fé-

déral et cantonal, et M. Catalan n'ayant pu s'en charger, la rédaction en a été confiée par la section à M. Grandclément, qui a lu ce rapport très-instructif à une séance de la section, tenue au mois de février de cette année.

M. Mérille de Colleville a présenté un rapport sur les appareils réfrigérants inventés et fabriqués par M. Gerbel; M. Michaud, un autre, sur les fourneaux à gaz pour la fonte des métaux, système qui pourrait devenir utile pour notre fabrique; M. Ed. Uhler, ingénieur, a présenté ses vues sur l'utilisation des eaux d'égoûts de la ville de Genève; M. Prévost-Ritter a communiqué ses observations sur l'élevage des abeilles suivant le système Dzierzon. L'impression de ces observations faites avec la plus grande sagacité, a été votée par la section. M. Ménil Catalan a fait un rapport sur des nichoirs en terre cuite, fabriqués à bas prix par M. Rychner, d'Aarau, et destinés à abriter et à multiplier les petits oiseaux, dont l'action utile pour la destruction des insectes nuisibles a été si bien reconnue dans d'autres pays, que l'Amérique introduit maintenant notre moineau chez elle, et que le prix de cet oiseau dédaigné chez nous, n'est pas moins élevé à Boston et à New-York que celui des meilleurs canaris sur notre marché.

Comme dans d'autres pays, il faudra évidemment prendre aussi chez nous des mesures efficaces pour empêcher la destruction de ces chasseurs infatigables; aussi la section s'est-elle adressée, de concert avec la Classe d'Agriculture de la Société des Arts, et avec la Société d'Horticulture, au Département de Justice et Police de notre canton, pour faire interdire sur nos marchés, la vente des petits oiseaux utiles à l'homme. Mais l'absence de toute loi sur la matière ne permettant pas au Département une répression efficace des abus, cette démarche est restée sans résultat. Espérons que le pouvoir législatif comblera cette lacune de manière à rendre à nos campagnes

des auxiliaires puissants pour la destruction des petits ennemis de l'agriculture.

La section de littérature, sous la présidence de M. Blanvalet a entendu, dans cinq séances particulières et deux publiques, diverses poésies de MM. Carteret, Delarue, Moïse Hornung, Richard et Vuy, et des travaux en prose par les auteurs suivants :

MM. Ch. Ritter. — Le culte du génie.

» — Les fragments de Wolfenbüttel.

Eug. Peschier. — Sur Gottfried Keller, poète suisse.

A. Oltramare. — Les mots et les choses.

J. Hornung. — Les historiens vaudois.

Le mouvement de la Bibliothèque a été satisfaisant. Elle s'est accrue, tant par dons que par échanges, de 180 volumes, 281 brochures, 1 atlas et six cartes. L'encombrement des armoires et des emplacements destinés au fonds constitué par nos volumes de mémoires et de bulletins, a engagé notre comité de gestion à demander au Conseil d'Etat l'usage de quelques locaux inoccupés dans le bâtiment électoral et qui pourraient être adaptés avec peu de frais à l'établissement d'une véritable bibliothèque dont on puisse faire usage. Dans l'état actuel des choses, ce n'est guère possible ; à défaut de rayons, les livres et les brochures sont entassés au fond des armoires de manière à ne pouvoir les retirer qu'en en bouleversant tout le contenu. Malheureusement le Conseil d'Etat n'a pas cru devoir accorder notre demande et votre comité de gestion devra nécessairement s'occuper des mesures à prendre pour donner aux membres de l'Institut la facilité de consulter la bibliothèque, laquelle, outre plusieurs ouvrages intéressants, contient des séries considérables de publications de sociétés savantes. Un travail important touchant à cette installation ainsi qu'à la vente et à l'échange de nos publications a été entrepris et mené à

bonne fin par notre Secrétaire-général, M. Moulinié: c'est le triage et le classement de tout ce qui nous reste de mémoires et de bulletins imprimés. Si vous considérez qu'une grande quantité de volumes n'existe qu'en feuilles séparées telles qu'elles sortent de l'imprimerie, que toutes ces feuilles ont dû être revues une par une, classées et réunies pour pouvoir y mettre la main immédiatement en cas de besoin, vous remercirez votre Secrétaire-général de la peine qu'il s'est donnée. Grâce à ses soins, le petit réduit que nous occupons offre aujourd'hui l'aspect d'un magasin parfaitement classé et soigné, où il est facile de mettre la main sur les objets qu'on cherche.

Le mouvement du personnel s'est principalement concentré dans la section d'Industrie et d'Agriculture, la plus nombreuse de toutes et qui a perdu dans le courant de cette année vingt-deux membres honoraires, tant décédés que démissionnaires, tandis qu'elle a reçu dix-neuf nouvelles adhésions. Parmi les membres décédés nous mentionnons comme plus particulièrement connus : MM. Vaucher-Guédin, Conseiller d'Etat ; Hervé, procureur-général ; Ami Simond, juge au Tribunal de commerce ; Babel, maire de Bardonnex ; Mermoz, maire de Colonge-Bellerive ; Mottier, maire de Gy, citoyens excellents, membres du Grand Conseil et ayant joué un rôle plus ou moins important dans les affaires politiques de notre canton. D'autres se sont fait connaître par des travaux, comme M. A. Georges, dont le mémoire si nourri et si original sur la démocratie a paru dans nos bulletins ; M. Rémy de Bertigny, auquel son canton d'origine, Fribourg, doit des travaux importants sur la statistique industrielle et sur l'histoire ; le D^r Grillet de Sion, médecin à Louèche-les-Bains qui, outre ses travaux relatifs à la médecine et à sa clientèle, trouvait encore des loisirs pour s'occuper d'histoire ; M. Georges Marchand, ancien consul de la Confédération à la Nouvelle-Orléans, auquel ses voyages à

Santa-Fé et dans d'autres parties du continent américain fournirent d'amples matériaux pour des brochures et des mémoires. Il est une dernière catégorie que nous ne devons certes pas oublier. Genève a toujours servi de refuge à des hommes aspirant à la liberté et que les persécutions politiques chassaient loin de leur patrie. M. Joseph Duchosal, entrepreneur, détenu politique à Paris et bourgeois de Genève depuis 1860 ; M. Pascal d'Aix, membre de la Constituante de Paris et plus tard administrateur de la Banque générale suisse, et M. Kasatkine, collaborateur de la « Cloche, » ont laissé des souvenirs dans leur pays. M. Kasatkine était un bibliophile éclairé, grand amateur de gravures et collectionneur passionné de gravures sur bois anciennes et modernes. Peut-être est-ce le cas d'appeler l'attention sur cette collection qui s'est formée petit à petit, et que l'on classe dans ce moment pour la mettre en vente.

Vous voyez, Messieurs, que la marche de l'Institut a été, pendant cette année, satisfaisante et progressive. Sans doute, nous n'avons pu répondre à toutes les demandes qu'on nous a adressées, ni remplir toutes les espérances qu'on a peut-être fondées sur nous, mais nous avons travaillé autant que nos faibles forces le permettaient. Nous pouvons dire que nos efforts ont été appréciés autant par les autorités que par les sociétés et par les particuliers. Nous devons remercier les autorités législatives et exécutives de notre canton de nous avoir continué avec bienveillance les allocations qu'elles ont inscrites au budget et d'avoir demandé notre concours pour l'accomplissement de certains travaux. Nos relations avec nos confédérés ainsi qu'avec l'étranger ont augmenté et les anciennes se sont consolidées. Nous croyons avoir travaillé avec fruit et dans le but de fortifier parmi nous le goût des études dans tous les domaines de l'esprit humain, et de ré-

pandre autant que possible des connaissances utiles et de relever ainsi le niveau intellectuel de notre pays.

Permettez-moi un dernier mot. Personne, je pense, ne pourra se soustraire à des réflexions pénibles qui surgissent à la vue de l'état actuel de la société en Europe, et des contradictions, en apparence insolubles, que présente cette société actuelle. Nous voyons d'un côté les peuples, qui voudraient vivre en paix, accroître leurs ressources, améliorer leur bien-être, mettre au profit les connaissances acquises et en acquérir toujours davantage pour trouver des nouvelles applications fécondes; et d'un autre côté nous voyons des influences sinistres, qui cherchent à ranimer les discordes, qui, au lieu d'encourager le travail, en anéantissent les fruits et font les derniers efforts pour empêcher l'instruction de se répandre, la lumière à se faire jour. Nous voyons un grand pays à côté de nous où le fanatisme voudrait reconduire la science vers le moyen-âge et tenir les mères des générations futures à l'état de brutes ignorantes, bonnes tout au plus à faire des enfants et à les allaiter. Un roi philosophe mourait las, disait-il, de régner sur des esclaves; aujourd'hui, un certain parti crie sur les toits qu'il ne peut gouverner que les ignorants, et que le salut du monde dépend de l'arrêt qu'on doit mettre aux progrès de l'instruction publique.

En présence de pareils efforts le devoir de chacun paraît tout tracé. On cherche à remplacer le droit par la force, l'intelligence par la stupidité, la science par l'ignorance. C'est donc plus que jamais le moment de développer tout foyer de lumière, tant petit qu'il soit, de le nourrir du feu sacré et de se serrer autour pour le défendre contre toute attaque. Genève est un petit canton d'une petite confédération, et on nous crie de toutes parts que les petits pays n'ont plus aucune raison d'existence. Mais sur le terrain de l'intelligence, où le combat

est engagé, ce n'est pas le nombre qui domine, et la victoire définitive reste à celui qui lutte de toutes ses forces pour les droits sacrés de l'humanité, pour ses droits au progrès, et le développement de toutes les facultés. Au milieu de tant de forces vives dont s'honore notre petit pays, nous ne formons qu'un petit centre, mais qui a sa valeur dans la lutte comme point de ralliement. Tâchons donc de le développer toujours plus !

Je déclare la séance ouverte.



**Rapport sur le concours ouvert en 1867 par la Section des
Sciences morales et politiques**

SUR LES

TRADITIONS RELATIVES

AUX

ORIGINES DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE

Lu à la Séance générale du 7 Mai 1868

PAR

PIERRE VAUCHER, rapporteur.

MESSIEURS ET TRÈS-HONORÉS COLLÈGUES,

Lorsqu'il y a dix-huit mois vous avez proposé un prix de six cents francs pour une *Etude critique sur les traditions relatives aux origines de la Confédération suisse*, vous n'avez joint à cet énoncé aucune recommandation particulière, aucun programme proprement dit ; mais au fond, pour quiconque est un peu au courant de la question, le programme était donné par le sujet lui-même. Demander une étude critique sur des traditions quelconques, — c'est sous-entendre en un sens que ces traditions ne possèdent aucun titre préalable à notre confiance, leur valeur dépendant tout entière de l'âge des écrits

dans lesquels elles sont consignées ou de la vraisemblance des faits auxquels elles se rapportent ; que toute tradition est plus ou moins suspecte, par la raison qu'elle renferme nécessairement une part d'erreur et de fiction ; qu'elle peut même ne renfermer aucun fond de vérité, et que dans tous les cas, il s'agit de déterminer son antiquité, d'établir sa provenance, de suivre, s'il est possible, son développement. Demander une étude critique sur les traditions relatives aux origines de la Confédération suisse, — c'était rappeler d'une façon plus expresse ces principes élémentaires de la critique historique : car les traditions en question ne se perdent pas dans la nuit des temps ; elles ne sont vieilles que de trois à quatre siècles ; elles apparaissent à un moment précis dans des chroniques dont il est facile de discerner les procédés et de constater les divergences ; elles peuvent être confrontées sans peine avec les témoignages authentiques d'une époque plus ancienne ; elles appartiennent à un âge historique où l'on a quelque chance de retrouver les mobiles divers sous l'action desquels elles ont été élaborées. Demander enfin une pareille étude au nom de l'Institut national genevois, — c'était indiquer que les controverses animées auxquelles nos traditions ont donné lieu depuis plus de trente ans n'ont eu jusqu'à ce jour au pied du Jura qu'un faible retentis-

sement ; qu'elles ne doivent pas cependant rester plus longtemps ignorées du public de la Suisse romande ; que le moment est venu d'en faire entrer les résultats dans notre culture générale en les présentant sous une forme intelligible à tous ; et que, sans limiter d'aucune manière la liberté des concurrents, vous leur seriez reconnaissants de n'oublier en ceci ni la mission populaire de l'Institut genevois, ni l'intention spéciale du présent concours.

Cette intention, du reste, a été parfaitement comprise ; ces conditions ont été observées de point en point par l'auteur du Mémoire que vous nous avez renvoyé ; et votre Commission est heureuse de pouvoir, à l'unanimité, vous proposer de lui décerner le prix. Mais avant de formuler les motifs de ce jugement, je veux essayer, par une analyse un peu moins sommaire que d'habitude, de vous faire connaître l'œuvre de notre lauréat.



Je passe, sans m'y arrêter, sur la préface où l'auteur indique les raisons qui l'ont décidé, malgré sa jeunesse, à répondre à l'appel de l'Institut. Je passerais même, sauf à y revenir un peu plus loin, sur l'introduction, si cette introduction n'avait pour but d'orienter le lecteur en relevant d'emblée la

différence capitale qu'il y a entre l'histoire traditionnelle et l'histoire réelle des origines de la Confédération. Tandis, en effet, que la tradition nous fait voir dans les Waldstæten une population de race scandinave, en possession d'une liberté immémoriale et rattachée seulement à l'empire par un lien tout volontaire ; tandis qu'elle déroule à loisir les desseins toujours plus menaçants des Habsbourg, les entreprises en particulier de l'empereur Albert, l'insolence insensée de ses baillis, et le saint effort des trois Confédérés pour résister à la tyrannie ; — l'histoire plus discrète, mais autrement certaine, livre à la science un ensemble de faits bien différents. D'une part, elle prouve qu'un même sang coule dans les veines des habitants des Waldstæten et dans celles des habitants de la plaine ; elle atteste la colonisation tardive de ces hautes vallées, et le fait plus important encore que rien ou presque rien jusqu'au XIII^e siècle ne distinguait leur état civil et politique de l'état des populations voisines ; elle décrit pour chacune des trois vallées les conditions multiples des terres et des personnes, les relations plus ou moins complexes de dépendance dans lesquelles elles étaient engagées. D'autre part, elle réduit l'affranchissement successif des Waldstæten à n'être qu'un épisode de la lutte ouverte alors en plus d'un lieu entre les prétentions territoriales des seigneurs

féodaux et les aspirations toujours plus marquées des communes urbaines ou rurales. Elle suit pour chaque vallée les péripéties de ce conflit depuis la charte d'affranchissement d'Uri en 1231 ou celle de Schwytz en 1240 jusqu'aux premières années du XIV^e siècle ; et demandant aux événements généraux de l'époque les faits qui, tour à tour, ont entravé ou favorisé l'émancipation, elle montre comment nos montagnards, parfois un peu brutaux, mais toujours intelligents et dévoués, n'ont laissé échapper aucune occasion d'améliorer leur sort et d'assurer leur autonomie. En un mot, la tradition fait choir soudain les habitants des Waldstættén de leur liberté patriarcale dans un assujettissement des plus humiliants dont une conspiration mystérieuse pourra seule les délivrer ; l'histoire, au contraire, prend le plus grand nombre d'entre eux en plein servage, mais pour les conduire pas à pas à une indépendance d'autant plus durable qu'elle aura été plus laborieusement conquise. J'ajoute, pour achever le contraste, que si l'histoire restitue ainsi aux masses populaires leurs véritables titres, c'est-à-dire le long effort d'un patient travail, elle rejette impitoyablement dans l'ombre les héros comme elle fait disparaître les oppresseurs ; qu'elle remplace le serment du Grütli par le pacte conclu le 1^{er} août 1291, et sans aucune ombre de mystère, entre les communautés

d'Uri, de Schwytz et du Bas-Unterwalden; qu'elle réhabilite à bien des égards la mémoire de l'empereur Albert, et qu'elle donne à la bataille décisive du Morgarten de tout autres antécédents que ne fait la version courante.

Ceci établi en face des récits traditionnels, — reste à savoir ce qu'il faut penser de ces derniers; reste à savoir si la tradition démentie dans son ensemble ne peut avoir retenu dans le détail quelque parcelle de vérité; et dans le cas même où l'on n'aurait devant soi qu'une pure fiction, reste à chercher quel est le caractère propre de cette fiction, sous quels auspices elle est née et comment elle a grandi, comment elle a réussi à s'imposer à la créance des peuples. Mais quelle que soit la solution à laquelle s'arrêtera la critique, il n'y a pour elle qu'un moyen de parvenir à la certitude: je veux dire de négliger les renseignements de seconde main pour remonter directement aux témoignages les plus anciens, et de comparer soit entre elles, soit avec les faits d'autre part attestés, les données diverses qui résultent de cette enquête.

C'est là précisément ce que notre auteur a essayé dans la première section de son travail. Abordant sans parti pris l'étude des sources, et se contentant pour le moment du rôle de juge d'instruction, il interroge successivement les chroniqueurs contempo-

rains du XIV^e siècle, les Jean de Winterthur, les Jean de Victring, les Matthias de Neuenburg ; puis au XV^e siècle et jusqu'après le milieu du XVI^e les hommes d'Etat qui ont rédigé les annales de telle ou telle de nos villes ou celles de la Confédération, les hommes d'Eglise qui se sont fait une arme de l'histoire, les poètes plus ou moins naïfs qui l'ont transfigurée, les historiens plus ou moins savants qui l'ont soumise au joug de leurs hypothèses. La liste est un peu longue, même lorsqu'on écarte les témoins de moindre importance ; mais elle est curieuse, et l'on y rencontre deux ou trois des noms qui ont le plus brillé dans l'histoire ancienne des lettres suisses. C'est vers 1420 le secrétaire du Conseil de Berne, Conrad Justinger ; vers 1450, Félix Hemmerlin de Zurich, l'infortuné chanoine qui expia par une captivité de dix années la hardiesse de ses invectives contre les Schwytzois ; vers 1470, le compilateur inconnu d'une chronique récemment retrouvée dans les archives d'Obwalden et qu'on désigne pour abrégé du nom de *Livre blanc* ; vers la même époque, une ballade sur les origines de la Confédération ou, si l'on veut, le premier en date des *Tellenlieder*, et un peu plus tard (1480) le Lucernois Melchior Russ, qui, dans sa chronique passablement confuse, semble avoir fait usage de cette ballade ; c'est enfin pour le XVI^e siècle, après Etter-

lin de Lucerne, qui s'est contenté de copier librement le Livre blanc, après un drame populaire d'Uri représenté vers 1525, deux historiens qui ont eu le mérite ou le tort de donner à la tradition une cohésion plus ferme et une trompeuse vraisemblance, à savoir le Zurichois Stumpff et le Glaronais Tschudi. Autant de chroniques, autant d'analyses faites sur les textes mêmes et qui dénotent de la part du jeune auteur une connaissance déjà très-respectable de notre antique littérature. Si maintenant vous me demandez quel est le résultat de cette consciencieuse étude, le voici réduit à sa plus simple expression. Ni Jean de Winterthur, le moine un peu borné, mais friand des moindres anecdotes ; ni Jean de Victring, le chroniqueur érudit par excellence ; ni Matthias de Neuenburg, qui fut secrétaire de l'évêque de Strasbourg, ne prêtent le moindre appui à la tradition. Ils parlent tous les trois, et dans des sentiments divers, de l'émancipation des Waldstæten ; mais tous les trois ils gardent le silence le plus profond sur les événements relatés avec tant de complaisance par les chroniques subséquentes. Même au XV^e siècle, c'est-à-dire plus de cent ans après la bataille du Morgarten, il semble que la tradition ait eu d'abord quelque peine à se produire : car le Bernois Justinger, qui pourtant nous en fournit les premiers rudiments, ne mentionne que d'une façon

très-vague les « exigences nouvelles » des seigneurs de Habsbourg, les « méfaits » de leurs officiers envers les femmes et les filles des bonnes gens ; — et Hemmerlin lui-même, dans le réquisitoire en règle que sa verve irritée a dressé contre les montagnards des Waldstættén, Hemmerlin en 1450 ne sait encore que rapporter quelques anecdotes relatives à l'insurrection de Schwytz et d'Unterwalden. Mais si la tradition est à ce point tardive, on peut dire, sans manquer au sérieux du sujet, qu'elle a trouvé moyen de racheter le temps : car vingt années à peine se sont écoulées depuis Hemmerlin qu'on la voit apparaître armée de toutes pièces dans la chronique du *Livre blanc*. Là, pour la première fois, se rencontrent avec les mauvais baillis les fondateurs de l'indépendance suisse, les Stauffacher de Schwytz, les Fürst d'Uri. Là aussi, pour la première fois, le paysan du Melchthal est réduit à prendre la fuite pour avoir voulu défendre les bœufs de son vieux père, et la femme d'un « brave homme » d'Alzellen est exposée, quoi qu'elle en ait, à la convoitise brutale du « seigneur de l'endroit. » Là enfin se déroulent parallèlement et la conjuration mystérieuse des trois vallées et ces aventures tragiques de Tell dont une longue habitude nous a fait exagérer le prix. Sans doute, ces diverses anecdotes ne tiennent encore les unes aux autres que par un lien assez

lâche ; les personnages, en partie anonymes, sont parfois un peu gauches et raides ; la scène manque de perspective comme le dessin de netteté ; mais le tableau n'en est pas moins complet, et l'artiste, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'artiste a su faire si équitablement la part de chaque vallée qu'il n'y a pas lieu d'être surpris du succès futur de son œuvre. Pourtant, la chronique même du Livre blanc n'a pas joui dès le début d'une telle autorité qu'elle ait barré le chemin à d'autres combinaisons. Le *Tellenlied*, par exemple, nous ramène dans un milieu où l'on faisait d'Uri le théâtre principal et de Tell le promoteur du soulèvement. « Un noble pays, vrai
« noyau de la Confédération, et renfermé dans des
« montagnes plus sûrement qu'entre des murailles,
« c'est là que pour la première fois a commencé
« l'alliance ; ils ont sagement mené l'affaire dans un
« pays qui s'appelle Uri. Apprenez donc, chers seigneurs et amis, comment a commencé l'alliance,
« et ne vous en laissez pas ennuyer ; apprenez comment un d'entre eux fut forcé d'abattre de ses
« mains une pomme placée sur la tête de son enfant. » Cette branche particulière de la tradition va trouver tout à l'heure (1480) un représentant nouveau dans la chronique de Melchior Russ, qui diffère cependant du *Lied* en ce qu'elle joint à l'anecdote de la pomme le saut périlleux du lac, comme elle diffère du Li-

vre blanc en ce qu'elle fait mourir le bailli au pied même de la *Plutte*. Plus tard encore, un drame populaire d'Uri, une *jolie pièce*, ainsi qu'elle s'appelle, accentuera toujours plus nettement ce rôle de premier Confédéré attribué déjà par le *Lied* à son héros. Mais ni la chronique de Russ, ni la « jolie pièce » d'Uri ne seront appelées aux destinées brillantes du récit d'Obwalden. A celui-ci seulement appartient l'avenir; et s'il doit subir par la suite des temps plus d'une retouche inintelligente (Etterlin), le moment viendra néanmoins où, soumis à une refonte systématique autant qu'habile, il recevra du pinceau magistral de Tschudi cette liaison continue, cette précision pittoresque, cette simplicité émouvante, ce grand air de poésie et de vraisemblance, sinon de vérité, qui suffiront pendant près de trois siècles pour le défendre contre les attaques les plus hardies du scepticisme historique.

Voilà, Messieurs, sur quel fondement caduc s'élève, au dire de la critique, l'édifice en apparence si respectable de nos traditions nationales. Soit que l'on s'adresse aux documents trop rares du XIII^e siècle, soit que l'on interroge les chroniqueurs du XIV^e, soit que l'on constate au XV^e l'apparition tardive et le développement subit de ces traditions, on arrive de tous côtés à la même conclusion, à savoir qu'étant contredites par les documents, igno-

rées des contemporains et postérieures d'un siècle et demi aux événements qu'elles doivent célébrer, elles sont dénuées par là même de toute certitude. Cette conclusion, je pense, acquerrait pour vous une force nouvelle si, comme j'en avais d'abord le dessein, j'essayais ici de démontrer que l'histoire authentique des Waldstættén au temps de l'empereur Albert ne laisse aucune place aux méfaits ni même à l'existence des prétendus baillis. Mais une telle démonstration, pour être décisive, dépasserait de beaucoup l'espace qui m'est accordé, et je puis d'autant mieux m'en dispenser que notre lauréat lui-même a négligé de l'entreprendre. Je suppose donc remplie cette lacune de son travail, et admettant avec lui que la tradition est d'un bout à l'autre en dehors de la réalité, j'aborde sans détour la seconde partie, celle où l'auteur va s'efforcer d'arracher à la légende le secret de sa formation.

II

S'il s'agissait seulement de rendre compte en gros du caractère fictif de nos traditions nationales, la tâche sans doute serait aisée et l'histoire de la Confédération suisse ne présenterait à cet égard rien de singulier. L'hypothèse de la liberté primordiale des Waldstættén ne serait qu'un exemple de plus

de la faculté qu'ont les peuples d'accommoder leur passé aux conditions nouvelles du présent. Pareillement, les méfaits des baillis ne seraient qu'une façon enfantine d'éclairer, en la simplifiant, une situation trop complexe pour être comprise de l'ignorance vaniteuse du XV^e siècle, ou bien encore une satisfaction donnée par le peuple suisse à ses rancunes contre l'éternel ennemi de la Confédération. L'imagination populaire deviendrait dès lors l'éditeur responsable de la tradition, et l'on n'aurait plus qu'à suivre dans le cas particulier les règles prescrites par l'étude comparative de l'histoire mythique. Mais cette explication très-générale, — et très-spécieuse aussi par le fait qu'elle est générale, — réclame à le bien prendre plus d'un amendement. En premier lieu, les anecdotes dont se compose le cycle légendaire suisse sont loin d'avoir toutes le caractère de naïveté auquel on reconnaît les produits de l'invention populaire. L'histoire, par exemple, de la paysanne d'Alzellen, avec sa malencontreuse baignoire, porterait bien plutôt le cachet d'une invention réfléchie. — En second lieu, il a été prouvé depuis longtemps que la légende de Tell n'est pas seulement le débris d'un vieux mythe commun à presque toutes les branches de la race germanique, mais qu'il y a de par le monde certaine légende dont la nôtre est plus ou moins directement imitée. — Enfin,

quand on songe que l'histoire de la paysanne d'Alzellen, celle de Tell et bien d'autres encore apparaissent toutes ensemble dans la chronique du Livre blanc, c'est-à-dire vingt années à peine après le moment où la légende, jusque là très-vague, commence chez Hemmerlin à se personnifier, on éprouve quelque scrupule à placer dans un laps de temps aussi court un développement aussi notable de la fantaisie populaire ; et s'il faut de plus admettre que le Livre blanc lui-même n'est pas un ouvrage original, mais la copie d'un texte plus ancien¹, on ne peut s'empêcher de soupçonner qu'il y a là une difficulté dont la solution n'a pas encore été indiquée.

Cette difficulté, Messieurs, essaierons-nous de la tourner en examinant de plus près les éléments de provenance diverse qui peuvent être entrés dans la composition assez lâche du Livre blanc ? Disons-nous, par exemple, avec M. Vischer que notre chronique ne forme point un tout homogène ; qu'il y faut au contraire distinguer deux traditions différentes et relatives, la première à la conjuration secrète des vallées, la seconde aux aventures de l'archer uranien ? Ajouterons-nous avec le même critique que ces deux traditions, d'abord indépendantes, ont été,

¹ Voir l'avertissement que G. de Wyss a mis en tête de son édition de la Chronique du Livre blanc.

pour ainsi parler, cousues l'une à l'autre par l'auteur du Livre blanc, et ferons-nous de Tell, comme on nous y invite, une sorte de héros national d'Uri que la légende postérieure aurait réduit au rôle plus modeste de *Secundant* ? Assurément, une telle conjecture aurait de quoi nous séduire, puisqu'elle nous permettrait d'intercaler entre les anecdotes schwytoises de Hemmerlin et le récit du Livre blanc le *Lied* susmentionné qui ménagerait à tout le moins la transition. Mais abstraction faite de données chronologiques sur lesquelles je n'ai garde d'insister ici, — il y a contre l'hypothèse d'ailleurs ingénieuse de M. Vischer un argument capital, je veux dire l'analogie que depuis un siècle on a signalée entre la légende suisse de Tell et la légende danoise de Toko. Cette analogie va même plus loin qu'on ne le pense d'ordinaire : car indépendamment de l'incident de la pomme, relaté des deux côtés avec des détails qui ne se retrouvent nulle part ainsi groupés ; indépendamment de la mort du tyran, commune aux deux légendes et à celles-ci seulement, le chroniqueur danois rapporte de Toko, près du rocher Colla, une épreuve de patins qui, selon toute vraisemblance, a servi de type aux exploits de Tell sur le lac des Quatre-Cantons¹.

¹ Voir sur ce point les remarques de J.-E. Kopp, *Geschichtsblätter aus der Schweiz*, II, p. 363.

Les choses étant ainsi, il est clair que le prétendu héros national d'Uri doit être éliminé de la discussion, et il semble même que le récit du Livre blanc doive conserver la priorité sur les autres versions de l'histoire de Tell, par la raison qu'il reproduit le plus exactement la teneur du récit danois. L'hypothèse de M. Vischer ne nous est donc pas d'une grande utilité ; ou du moins à la supposer fondée dans ses prémisses, à supposer que le Livre blanc renferme des éléments de provenance diverse, elle n'aura servi qu'à nous faire penser une fois de plus que la légende de Tell n'a pas été empruntée à la tradition populaire.

Ce n'est pas du reste le seul point sur lequel la critique ait retrouvé la trace d'une invention réfléchie. Il en est absolument de même de l'origine gothique des gens d'Uri et des batailles que les montagnards des Waldstaetten auraient livrées en Italie contre les Huns, les Sarasins et les Vandales. — ou bien encore de l'origine scandinave que le XV^e et le XVI^e siècle attribuaient aux gens de Schwytz et d'Unterwalden. Les premières n'ont d'autre garantie que l'autorité quelque peu suspecte de Jean Püntiner d'Uri, qui vers 1414 aurait écrit une chronique locale aujourd'hui perdue. Quant à l'origine scandinave d'une partie de nos montagnards, elle repose tout entière sur la foi d'un magistrat de Schwytz, le

secrétaire d'Etat Jean Fründ, qui, dans un livre également perdu de 1440, a le premier fait venir les Schwytzois de Suède et décrit sans hésitation aucune les aventures fabuleuses de leur odyssée. Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est l'étroite relation que l'on a constatée entre ces rêveries ethnographiques et les passions politiques du moment. On était alors au début de la première guerre civile, et l'honnête secrétaire d'Etat imaginait ne pouvoir mieux défendre les gens de Schwytz contre les injures qui montaient toujours plus ardentes de la plaine qu'en leur fabriquant, à grand renfort d'érudition, une généalogie spéciale. Pareillement, notre chanoine de Zurich (c'est de Hemmerlin que je veux parler) imaginait ne pouvoir mieux réfuter le livre de Fründ qu'en rattachant les Schwytzois aux Saxons déportés par Charlemagne, et en attribuant à cette origine équivoque tout ce qu'il trouvait à reprendre dans leurs mœurs rustiques. Des deux côtés on combattait avec la même crédulité et la même passion ; des deux côtés, dans cette guerre de plume, on employait la science plus ou moins puérile de l'époque à soutenir de la meilleure foi du monde les allégations les plus étranges. Mais Hemmerlin n'aurait pas cru sa réplique suffisante si, avant de passer aux méfaits tout récents des Schwytzois, il n'avait profité de l'occasion pour remémorer leurs péchés plus

anciens du XIII^e siècle. C'est dans ce but qu'il rappelle sommairement la formation de la Confédération; c'est dans ce but qu'il ramène l'événement à la vengeance que deux frères de Schwytz auraient tirée du châtelain de Lowerz, et, comme le seigneur naturel des Schwytzois aurait voulu les punir de cet attentat, à la conjuration que les deux frères, puis deux autres, puis dix, puis vingt, et finalement tous les habitants de la vallée auraient faite contre lui, en attendant de s'allier avec les montagnards d'Unterwalden, également révoltés contre leur légitime seigneur. Peu importe d'ailleurs que Hemmerlin ait tiré ces anecdotes de son propre fonds, ou qu'il les ait empruntées à la tradition courante de son temps. Ce qu'il importe seulement de relever, c'est l'usage tout pratique que l'on faisait alors de la légende pour la mettre au service d'une cause politique, comme l'usage plus arbitraire encore que l'on faisait au besoin de l'invention savante. Là, en effet, est le nœud de la question. Les habitudes ordinaires de la légende n'avaient pas suffi jusqu'à présent pour nous expliquer le développement subit qu'elle a pris chez nous à partir du milieu du XV^e siècle. L'appui même qu'elle devait trouver dans les exigences de l'amour-propre national ou dans les rancunes du peuple suisse nous laissait encore perplexes, puisque ces exigences et ces rancunes auraient pu tout aussi

bien se donner quelques années plus tôt une pleine satisfaction. Mais voici que d'un côté la guerre civile soulève contre les Waldstaetten toutes sortes d'insinuations malveillantes et d'injurieuses appellations. Voici d'autre part que ce peuple « grossier et rebelle » ayant fait sentir sa force aux habitants de la plaine, Zurich, dans un jour néfaste, s'est décidée (1442) à conclure avec l'Autriche une alliance contraire à l'esprit, sinon à la lettre de ses obligations fédérales. Voici que l'éternel adversaire met de nouveau sa main dans les affaires de la Confédération ; que déjà l'empereur Frédéric III réclame la restitution de l'Argovie ; qu'il refuse en attendant de confirmer les antiques franchises ; qu'Uri seul a reçu la garantie de ses privilèges, et que pendant plusieurs années encore l'existence de la Confédération sera comme suspendue à cette fatale question de l'alliance de Zurich avec l'Autriche. Les hommes d'Etat ou les érudits des Waldstaetten resteront-ils donc insensibles à l'outrage ? N'éprouveront-ils pas bien plutôt le besoin d'y répondre en opposant aux bruits calomnieux que l'ont fait courir sur le compte des montagnards une histoire d'autant plus brillante, des exploits d'autant plus glorieux ? Ne diront-ils pas, en face des prétentions hautaines de la noblesse autrichienne, les actes de tyrannie dont elle s'est jadis rendue coupable ? N'accentueront-ils pas dans la

même mesure la résistance héroïque qu'elle a jadis rencontrée? Et puisqu'un de ces érudits vient de tourner l'attention du côté des régions septentrionales, ne semblera-t-il pas tout aussi naturel à quelque autre d'emprunter aux annales du Nord les faits qui peuvent servir à illustrer la cause commune? Enfin, s'il est permis de prolonger un instant encore la conjecture, ne seront-ils pas entraînés d'instinct à resserrer le faisceau en confondant de plus en plus l'histoire ancienne des trois vallées que le temps, d'ailleurs, enveloppe chaque jour d'une ombre plus épaisse? Si maintenant nous rencontrons dans les archives d'Obwalden une sorte de chronique officielle qui, dans sa forme actuelle, date de 1470, mais que l'on a quelques raisons de croire la copie d'un original plus ancien; si cette chronique, qui laisse percer dès le début les plus grossières erreurs, nous donne en revanche un long récit des origines de la Confédération; si, reprenant dans un esprit bien différent le thème déjà exploité par Hemmerlin, elle l'amplifie en sens contraire et répartit, comme par un jeu symétrique, les personnages et les faits entre les trois vallées, de manière à rehausser également les exploits des trois pays; si cette chronique enfin reproduit sous le nom de Tell la suite entière de l'histoire de Toko, sans donner cependant à l'archer d'autre rôle que de tuer le méchant Gessler, — ne

serons-nous pas autorisés à retrouver en elle la réalisation du dessein que tout-à-l'heure nous prêtions par hypothèse à quelque homme d'Etat ou quelque clerc de l'une ou l'autre des vallées ? Si, d'autre part, supposant le dessein réalisé et ce récit d'Obwalden mis en circulation par la transmission orale, nous cherchons à nous rendre compte de ses premières destinées, aurons-nous lieu d'être surpris que le fragment relatif à Tell soit devenu plus aisément que le reste populaire à Uri ; que la partie la plus saillante de l'histoire de l'archer ait fait de bonne heure l'objet d'un chant ; que Tell ait été bientôt considéré dans sa nouvelle patrie comme le fondateur de la Confédération ; que la légende qui le concerne ait couru de bouche en bouche, et que d'Uri, se modifiant de diverses manières, elle soit, avec le *Lied*, arrivée à Lucerne, où Russ l'a recueillie dans sa chronique ? — Ainsi se rejoignent les unes aux autres les lignes si fugitives en apparence de notre sujet. Ainsi s'expliquent les unes par les autres les données si énigmatiques au premier abord du problème de nos traditions ; et l'auteur, après avoir indiqué quel doit être le sens du nom de Tell (un nom de lieu plutôt qu'un nom d'homme¹), l'auteur, dis-je,

¹ Du moins est-il entré dans des noms de lieu qui n'ont rien à démêler avec l'histoire de l'archer : Tellingén, Tellewyl, Tellenpfad, Tellemos, etc ; et le voit-on figurer sous

parvenu au terme, peut résumer le résultat de ses recherches en définissant comme suit ce qui revient à l'invention savante dans la création de nos légendes :

1° Les suppositions relatives aux origines de la population des Waldstaetten ;

2° Le développement des légendes populaires relatives aux origines de la confédération (amplification réfléchie des anecdotes de Hemmerlin sur l'insurrection schwytoise) ;

3° La transformation de la légende de Toko en celle de Tell et l'introduction de ce dernier dans le cycle légendaire suisse ;

4° La combinaison plus ou moins artificielle de ces divers éléments et leur réduction finale en un tout plus ou moins homogène.



Tel est, Messieurs et très-honorés collègues, le Mémoire que vous avez bien voulu nous renvoyer. L'exposé que j'achève en ce moment aura suffi, je pense, pour vous faire pressentir les motifs qui nous

les formes suivantes dans des actes du Brisgau du XIV^e siècle : *uf der tiefun tellun, zer tellun, in der tellen*, etc. D'où résulte selon notre auteur que la *Tellenplatte* aura donné son nom à Tell, et non pas Tell le sien à la Tellenplatte.

ont déterminés à lui décerner le prix. Votre Commission, en effet, a été unanime à reconnaître la conscience avec laquelle l'auteur s'est préparé à sa tâche, l'érudition étendue et bien digérée dont il a fait preuve, le soin qu'il a mis à recueillir et à interpréter tous les faits, l'ordonnance heureuse des différentes parties de son travail, le tour populaire et la clarté de son exposition. Sur tous ces points, je le répète, il n'y a eu qu'une voix dans le jury; mais, pressé de conclure, j'abrège à regret la louange et, pour remplir jusqu'au bout mon mandat, j'indique en terminant les deux ou trois réserves par lesquelles nous croyons devoir tempérer cette approbation.

1° Votre commission estime que l'auteur a laissé quelque part une lacune dans la série d'ailleurs si complète de ses déductions. C'est au chapitre premier de la seconde section, à l'endroit précisément où il fait valoir contre la tradition soit sa médiocre antiquité, soit le désaccord perpétuel dans lequel elle se trouve avec l'histoire documentaire. Ce désaccord aurait été rendu plus sensible si, au lieu de s'en référer simplement aux prémisses toutes générales de l'introduction, l'auteur était entré pour un instant dans le détail des faits et si, par exemple, il avait marqué d'un trait rapide la contradiction qu'il y a entre les allégations des récits tra-

ditionnels et l'histoire réelle des Waldstaetten au temps de l'empereur Albert.

2° Celui d'entre nous qui est le plus versé dans l'archéologie du Nord a semblé regretter que les traditions relatives à l'origine scandinave des gens de Schwytz n'aient pas été l'objet d'un examen plus approfondi. Notre collègue a cité à l'appui de la tradition le témoignage des *Sagas* de Ragnar Lodbrog et le fait plus important des analogies nombreuses que les anciennes institutions des cantons primitifs présentent avec celles du Danemark, de la Norwège et de la Suède. Il s'en est suivi dans le sein du jury une discussion assez longue où l'on a contesté par divers arguments la portée de ces observations. Mais comme le débat est loin encore d'être clos, je dois enregistrer ici les deux remarques de notre collègue et rappeler au lauréat que le dissentiment de ses juges à cet égard ne le dispense nullement de reprendre de plus près l'étude de la question.

Enfin, Messieurs, votre Commission est d'avis que l'introduction comme la dernière partie du Mémoire est susceptible encore de quelques développements. La difficulté du sujet dans le premier cas, la nouveauté relative dans le second des vues énoncées par l'auteur nous paraissent nécessiter çà et là quelques explications complémentaires. Mais cette réserve, pas plus que les précédentes, n'est de nature à in-

firmer les éloges que nous avons donnés à l'ensemble du travail; et convaincus comme nous le sommes que l'auteur a résolu de la façon la plus satisfaisante un problème des plus complexes, nous n'hésitons pas à vous proposer de lui attribuer intégralement la récompense promise par l'Institut.

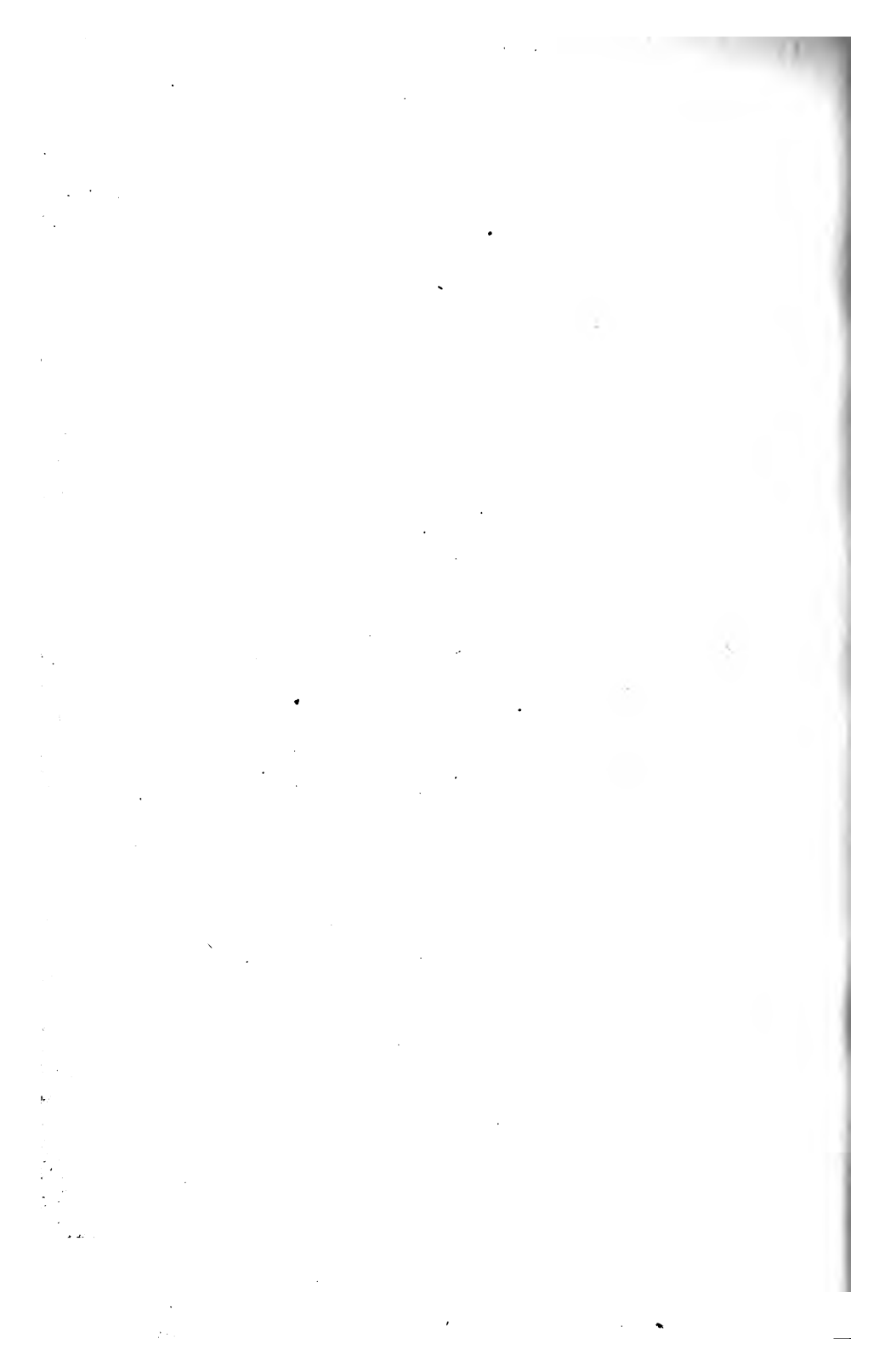
Agréez, Messieurs et très-honorés collègues, l'assurance de ma respectueuse considération.

PIERRE VAUCHER.

P. S. Le verdict du jury était rendu et le rapport qui précède en partie élaboré lorsque M. Rilliet de Candolle a fait paraître son savant travail sur les *Origines de la Confédération suisse*. Ce n'est pas ici le lieu de louer, même en passant, un livre qui d'emblée a pris place parmi les plus belles productions de notre littérature historique. Moins encore est-ce le lieu de comparer avec l'œuvre accomplie d'un vétéran de la science les modestes essais de notre lauréat. Ce que je tiens seulement à dire, c'est que l'ouvrage de M. Rilliet, qui, dix-huit mois plus tôt, aurait rendu peut-être notre concours téméraire, ne

¹ Le billet décacheté a donné le nom de M. Hugo HUNGER-BUEHLER, de Saint-Gall, ancien élève de l'Académie de Genève.

rend point superflue aujourd'hui l'impression du **Mémoire** couronné par la Section. Les deux œuvres en effet, indépendantes et pourtant parallèles, analogues de méthode et arrivant, sauf en un point, aux mêmes conclusions, — ces deux œuvres n'ont pas la même étendue et ne s'adressent pas au même public. Le livre de M. Rilliet, malgré le talent d'artiste que l'historien y a déployé, suppose chez ses lecteurs une certaine habitude de la réflexion. Plus simple, plus rapide, écrit d'un style populaire, le petit livre édité par la Section sera compris aisément de tous. L'Institut n'aura donc qu'à se féliciter d'avoir fourni à nos concitoyens une occasion nouvelle et plus commode de se mettre au courant de la question. Et l'auteur lui-même se consolera sans peine d'une coïncidence qui ne saurait être pour lui une défaite : car, ainsi qu'on l'a dit, c'est moins un désagrément qu'un honneur de se rencontrer avec un maître.



ÉTUDE CRITIQUE
SUR
LES TRADITIONS
RELATIVES AUX
ORIGINES
DE LA
CONFÉDÉRATION SUISSE
PAR
HUGO HUNGERBÜHLER
Étudiant en droit.



AVANT-PROPOS

Le présent travail fut entrepris, il y a deux ans, sous l'impression encore vive des leçons d'histoire suisse que M. le professeur Vaucher avait faites à l'Académie de Genève et avec la pensée d'étudier d'une manière plus directe notre ancienne littérature nationale. L'auteur était bien éloigné alors de songer que son œuvre pût jamais être livrée à la publicité ; il voulait seulement profiter de l'occasion que lui offrait le concours ouvert par l'Institut pour s'exercer à la lecture critique des vieux textes. Aussi, quand

au mois de Mai dernier l'Institut me fit l'honneur de décerner le prix à mon étude et d'en autoriser l'insertion dans son *Bulletin*, je fus longtemps à me demander ce qui m'avait valu un jugement si favorable. Mon étonnement était d'autant plus grand que la publication récente du livre de M. Rilliet ¹, — cette œuvre magistrale dont on a dit avec raison qu'elle ne laisse rien à désirer, — devait à tous égards rendre superflue l'apparition d'un essai comme celui que j'avais présenté à l'Institut.

Si pourtant ce dernier déclarait quand même désirer l'impression du mémoire par lui couronné, il avait sans doute pour cela quelque motif particulier que le rapport ne pouvait manquer de faire connaître. L'Institut en effet, tout en partageant l'admiration générale pour le livre de M. Rilliet, pensait que ce livre, par le fait même de sa supériorité scientifique, ne s'adressait qu'à un public assez restreint ; qu'il supposait chez ses lecteurs certaines connaissances préliminaires, une certaine dose d'érudition ; qu'il était destiné pour ainsi dire aux hom-

1. *Les Origines de la Confédération Suisse, Histoire et Légende*, par Albert Rilliet. Genève et Bâle, H. Georg. 1868.

mes d'étude ou de loisir ; qu'en tout cas, un résumé simple et clair des résultats les plus récents de la science trouverait encore accueil auprès de cette partie du public qui, sans avoir le temps d'aller au fond des questions, éprouve néanmoins le besoin d'en être brièvement informée.

Messieurs les membres de l'Institut me faisant ainsi l'honneur de trouver dans mon essai des qualités suffisantes pour répondre à une telle exigence, leurs bienveillants encouragements finirent par apaiser mes scrupules et me décidèrent à courir le risque de la publication.

Je me suis servi d'ailleurs du livre de M. Rilliet et de quelques notes dues à l'obligeance d'un de mes bons amis de Genève pour refaire presque en entier la partie de mon travail qui n'était pas le résultat de mes propres recherches, c'est-à-dire l'Introduction.

Quant au travail lui-même, il n'a subi que des modifications extérieures et de légères retouches. Si je me suis permis de temps en temps d'y énoncer des opinions différentes de celles qui ont été avancées

par les maîtres de notre histoire nationale, ce n'est point avec la prétention d'avoir raison contre eux, mais seulement avec le désir d'ajouter quelques faibles arguments aux leurs et de contribuer pour une part bien minime à la propagation et au triomphe de la vérité. Ce petit livre ne réclame que la dernière place dans l'armée qui combat sous l'égide des Kopp, des de Wyss et des Rilliet. Il ne prétend point partager la gloire du drapeau qu'il suit : il ne désire qu'une seule chose, c'est de n'être pas trouvé tout-à-fait indigne de figurer dans les rangs comme simple soldat.

H. H.

Rosenfeld, près St-Gall, le 15 Octobre 1868.



LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Johannis Vitodurani Chronicon. Nach der Urschrift herausgegeben durch G. von Wyss, Zurich, 1856.

Johannes Victoriensis apud Böhmner *Fontes rerum germanicarum*.

Matthiæ Neoburgensis Chronica, ed. Studer, Berne, 1867.

Conrad Justinger's Berner Chronik, herausgg. von Stierlin und Wyss, Berne, 1819.

Felicis Malleoli, vulgo Hemmerlein, Decretorum doctoris jureconsultissimi, de Nobilitate et Rusticitate Dialogus, etc. Edition sans date de la fin du XV^e siècle.

Die Chronik des Weissen Buches im Archive Obwalden, herausgegeben von G. von Wyss, Zurich, 1856.

Vom Ursprung der Eidgenossenschaft, Lied. Réédité d'après les plus anciens textes par Liliencron dans son *Recueil des Chants historiques allemands* du XIII^e au XVI^e siècle, Leipzig, 1866, II 109.

Melker Russen des Jüngerer eidg. Kronik, herausgg. von Schneller, Berne, 1834.

P. Etterlin, Kronika von der loblichen Eydtgnoschaft, Bâle, 1507.

Ein hübsch Spyl gehalten zu Ury, etc. von dem Wilhelm Thellen, ihrem Landtmann unnd ersten Eydtgnossen. Réimprimé par G. Vischer en 1867.

J. Stumpff, Gemeiner loblicher Eydnoschafft Stetten, Landen und Vælkern, etc. Beschreibung, Zurich, 1548.

Ægidii Tschudii Chronicon Helveticum oder gründliche Beschreibung, etc., herausgegeben von J. R. Iselin, Bâle, 1734¹.

Quant à la littérature moderne, il est à peine besoin de dire que j'ai consulté avec fruit :

1^o Sur l'histoire primitive des Waldstættten et les diverses questions qui s'y rattachent les ouvrages de MM. Kopp, Heusler, Hisely, de Gingins, Burckhardt, Bluntschli, Blumer, Waitz, Hagen, G. de Wyss, Wartmann, Huber, G. Scherer et Rilliet.

2^o Sur les traditions suisses et particulièrement sur la légende de Tell les dissertations spéciales de MM. Ideler, Hæusser, Aschbach, Hisely, Kopp, Hidber, de Liebenau, Pfannenschmid, G. Vischer, Rochholz et A. Henne.

1. Voyez *Appendice* n^o 1.



INTRODUCTION

Recte facta refer....

Hor. Epist.

Si nous jetons un regard sur les manuels d'histoire suisse qui ont été composés dans le courant des trente premières années de notre siècle, et que nous les comparions avec les récits des origines de la Confédération que nous donnent les ouvrages sortis de la plume de nos érudits actuels, nous ne manquons pas d'y reconnaître aussitôt des différences excessivement frappantes. Sous bien des rapports nous les trouverons même dans la plus complète contradiction.

Ce qui distingue avant tout les travaux historiques de la génération précédente, c'est la confiance aveugle autant qu'illimitée qu'ils accordent à l'autorité de nos chroniqueurs nationaux et particulièrement de Tschudi, le plus remarquable et le dernier de la série. Les historiens de notre époque semblent au contraire reléguer les chroniques à l'arrière-plan, comme étant plutôt des sources suspectes, et baser leurs assertions sur des fondements d'une tout autre nature, plus anciens suivant eux et bien autrement authentiques. Mais avant d'indiquer les résultats auxquels ont abouti les recherches de la science moderne, nous voulons résumer rapidement les an-

ciens récits des origines de la Confédération, afin de faire mieux ressortir les points sur lesquels divergent la tradition vulgaire et la science historique la plus récente.

Voici en peu de mots comment Tschudi s'exprimait sur cette première partie de nos annales, comment après lui s'expriment Jean de Müller et ses disciples.

Les Waldstætten ont été de tout temps habitées par un peuple libre et indépendant. Ses ancêtres, pressés par la faim, avaient quitté les rivages du Nord pour aller chercher un ciel plus clément. Arrivés dans les vallées qui bordent le lac de Lucerne, ils leur trouvèrent une certaine ressemblance avec le sol natal et se décidèrent en conséquence à planter leurs tentes dans ces contrées encore sauvages que leur activité devait bientôt transformer. Dès lors, et pendant tout le cours du moyen-âge, les Waldstætten avaient réussi à garder pure de toute atteinte la liberté immémoriale qui les distinguait des populations voisines. La nature peu accessible du pays, le courage inné de ses habitants, le patronage de l'Empire qu'ils avaient volontairement mais conditionnellement accepté, les protégeaient d'âge en âge contre les attaques du dehors, tandis qu'au dedans chacune des trois vallées, nonobstant les pactes décennaux qui les unissaient l'une à l'autre, réglait à son gré l'administration de ses propres affaires.

Jusque vers la fin du XIII^{me} siècle, les empereurs avaient à tout prendre respecté l'indépendance et les privilèges des Waldstætten. Rodolphe de Habsbourg lui-même les avait encore confirmés en bonne et due forme. Son fils Albert osa le premier leur refuser la sanction impériale et manifesta l'intention d'assujettir les vallées à la puissance de la maison d'Autriche. Dans ce but il envoya dans le pays des baillis auxquels il avait donné l'ordre d'exercer sur leurs subordonnés une oppression telle que, lassés de toutes ces vexations, ils fussent

réduits, pour y échapper, à se soumettre à l'Autriche. Mais la tentative échoua complètement. Les Waldstættén se soulevèrent contre les officiers d'Albert, brisèrent les liens dont on voulait les charger et reconquirent leur indépendance primitive par une série de brillantes victoires remportées sur les armées autrichiennes.

Depuis une trentaine d'années, une autre histoire des origines de la Confédération s'est placée à côté des traditions nationales que nous venons de rappeler, et elle gagne chaque jour du terrain sur celles-ci.

En 1835, en effet, M. le professeur J.-E. Kopp, de Lucerne, publiait un volume intitulé : « *Urkunden zur Geschichte der eidgenössischen Bünde* » (documents relatifs à l'histoire des alliances fédérales). C'était en apparence un simple recueil de documents datant de l'époque où furent conclues les premières alliances des Confédérés et tirés de différentes archives de la Suisse. Mais ces documents se trouvaient pour la plupart prouver l'existence de faits qui contredisaient de tout point la version accréditée par les chroniques. M. Kopp, fort de ces précieuses découvertes, n'hésita pas à en tirer la conclusion qu'en face de pareils témoignages la tradition vulgaire ne pouvait plus subsister et qu'il fallait remplacer ses données par une histoire fondée uniquement sur l'étude des documents originaux du XIII^e et du XIV^e siècle.

Cette manière de voir ne tarda pas à rencontrer des adhérents parmi nos historiens, et à l'heure qu'il est les plus distingués d'entre eux sont unanimes pour approuver, à quelques réserves près, les réformes que M. Kopp a fait subir à l'histoire suisse. Essayons donc de résumer les thèses principales que soutiennent ces éminents critiques.

§ 1.

Suivant les partisans des idées modernes, les habitants des Waldstæten appartiennent à la même race que les populations voisines. Le sang allémanique le plus pur coule dans leurs veines tout aussi bien que dans celles des habitants de la plaine ; leur langue ne diffère que par de faibles nuances dialectiques de la langue de ces derniers, et rien absolument n'autorise à penser qu'une tribu partie du Nord soit venue à aucune époque s'établir ou se perdre dans les forêts encore impénétrables des bords du lac de Lucerne¹. Les premiers renseignements que nous possédions sur cet établissement ne datent que du XV^e siècle ; ils ne sont pas assez anciens pour que nous puissions leur attribuer une bien grande autorité.

Les Waldstæten furent donc défrichées par les Allémanes qui de la plaine s'élevèrent peu à peu dans les vallées alpêtres, et ce travail de colonisation lui-même paraît n'avoir été qu'assez lent, puisqu'au IX^e siècle il n'embrassait encore qu'une faible portion de ces hautes vallées. Or, à cette époque, les Allémanes ne possédaient plus leur indépendance politique. Après avoir envahi au commencement du V^e siècle la partie orientale de l'Helvétie romaine, ils avaient été subjugués d'abord par Clovis et ses fils, puis d'une manière plus complète par les premiers Carolingiens. L'ancien duché d'Allémanie

1. J'ai dû, malgré l'opinion contraire d'un de mes juges, conserver tel quel ce passage de ma première rédaction. Les « analogies nombreuses que les anciennes institutions des Pays forestiers présentent avec celles du Danemark, de la Norvège et de la Suède » ne prouvent en effet qu'une chose, à savoir que les deux peuples ont gardé plus fidèlement que les autres branches de la race germanique le souvenir de leurs institutions primitives. Sinon, il faudrait admettre que la population de Zug, de Glaris et d'Appenzell est également d'origine scandinave, ce que personne, que je sache, n'a jamais soutenu.

avait été compris lors du partage de Verdun (843) dans le lot de Louis le Germanique, et après la mort de Louis l'Enfant, il devait faire partie du royaume électif d'Allemagne.

Les Waldstetten ne jouissaient pas davantage d'une situation privilégiée entre leurs voisins. La condition des terres et des personnes était la même dans les trois vallées que dans le reste de l'Empire. Comme ailleurs, la population y était divisée en *hommes libres* et en *serfs*, ou ce qui revient au même, en propriétaires grands et petits et en gens astreints à cultiver les terres d'autrui. Comme ailleurs, on y retrouvait plus ou moins les catégories diverses dont se composait alors la classe des hommes libres. C'étaient dans l'ordre de la hiérarchie féodale :

1° la *haute noblesse*, vassale de la couronne seule et jouissant du privilège d'avoir elle-même pour vassaux des hommes libres ;

2° la *basse noblesse*, vassale de la haute noblesse ecclésiastique ou séculière et tenue envers elle au serment d'absolue fidélité ;

3° les *ministériaux*, astreints à l'obéissance et remplissant au service des nobles certaines fonctions militaires, économiques ou domestiques ;

4° les *paysans libres* ou si l'on veut les petits propriétaires, caractérisés en outre par le fait qu'à la jouissance de leurs propriétés privées ils joignaient en général l'usufruit de terres indivises (*Allmende*, *Gemeinmark*) dont ils réglaient en commun l'exploitation. — Cette catégorie d'hommes libres allait du reste diminuant chaque jour, soit qu'une partie de ses représentants s'élevassent dans la catégorie supérieure des ministériaux, soit que le plus grand nombre se confondissent au contraire dans les rangs des *censitaires*, c'est-à-dire

5° des hommes qui par motif de piété, ou plus souvent

Suivant les part: Waldstætt en ar voisines. I veines pla: de l'époque, avaient fait ou s'étaient mis sous la pro- à charge de payer au patron une leur nom.

Leur nombreuse que ces diverses catégories serfs. Mais, bien plus, était alors en tous pays la classe des serfs. d'hommes libres était très-rude s'était, il est vrai, améliorée leur desuinde d'abord très-rude s'était, il est vrai, améliorée

par le développement successif d'un coutumier domanial (Hofrecht) qui réglait leurs droits, leurs devoirs et leurs prestations; mais elle était loin encore d'être uniformément adoucie. Les serfs ressortissants de monastères jouissaient d'ordinaire de plus de liberté que ceux des seigneurs laïques.

Les terres de la couronne étaient cultivées par des serfs royaux, qu'on appelait *Fiscalins*. Eux aussi vivaient dans une condition moins dure que les serfs de la noblesse et, comme les serfs de l'Eglise, ils possédaient assez souvent la faculté de se constituer en corporations rurales (*Markgenossenschaften*) analogues à celles que nous avons rencontrées tout à l'heure chez les paysans libres.

Les domaines seigneuriaux étaient divisés en ressorts économiques à la tête desquels se trouvait un intendant du nom de *Mayeur* (*Meier*), quelquefois remplacé par un simple *minister* ou *Ammann*.

Chaque domaine avait son *tribunal seigneurial* où, deux fois par an, les ressortissants devaient se présenter pour attester la tradition juridique et pour régler, sous la présidence du *Mayeur*, leurs *démêlés civils* ainsi que les *délits de moindre importance*.

Quant à la *haute juridiction*, elle était exercée dans chaque *comté* (*Pagus*, *Gau*) par un fonctionnaire public ou *comte* (*Gaugraf*) chargé de présider les assises des hommes libres par devant lesquelles se jugeaient les causes criminelles. C'é-

ait lui aussi qui conduisait au roi le *contingent militaire* du comté et qui percevait les taxes relatives au service de l'Etat du district.

Les terres de l'Eglise étaient généralement exemptées de la juridiction comtale. Dans ce cas le pouvoir public y était représenté par un juge spécial qui portait le nom d'*Avoué* (*Kastvogt*).

C'était là, pour le dire en terminant, le cadre régulier, l'ordre traditionnel de la société féodale en Allemagne. Mais cet ordre, qui ne fut jamais très-stable, devait avec le temps être dérangé :

1° par le fait que certains grands seigneurs, qui possédaient des propriétés allodiales ou féodales d'une vaste étendue, s'arrogeaient le droit d'exercer sur leurs propriétés ou leurs fiefs les fonctions de comtes ;

2° par le fait que les dépositaires eux-mêmes de la puissance publique eurent de bonne heure la pensée de transformer leur pouvoir délégué en un privilège permanent, et qu'empiétant à l'envi sur les droits de l'autorité suprême, ils tendirent chaque jour plus visiblement à faire de leurs circonscriptions administratives de véritables principautés.

Les choses étant ainsi, quelle ressource restait-il aux paysans libres qui ne voulaient pas devenir les sujets d'une souveraineté princière, comme d'autre part aux serfs privilégiés qui montaient lentement vers la liberté ? Une seule, ce semble, à savoir de profiter de l'exemple que leur donnait la bourgeoisie des villes pour affermir leurs corporations rustiques, et de tirer parti des conflits où la couronne était engagée pour arriver, s'il était possible, à la possession de franchises toujours plus étendues.

C'est ce que firent entr'autres les communautés rurales des

Waldstæten. Elles n'ont été ni les seules ni peut-être les premières à désirer d'être mises sous la juridiction immédiate de l'Empire. Mais elles sont les seules qui aient su se maintenir jusqu'à nos jours dans la position indépendante qu'elles se créèrent au XIII^e siècle.

Elles le doivent en partie, il est vrai, à des circonstances extraordinairement favorables que nous aurons à énumérer plus bas; mais aussi, comme nous le verrons, à leur habileté, à leur persévérance, à leur courage.

Les adversaires auxquels elles avaient à faire étaient les plus puissants seigneurs de la Suisse, c'est-à-dire les *comtes de Habsbourg*. Non seulement cette famille possédait en propre dans les Waldstæten et dans les environs de nombreux et vastes domaines, mais elle réunissait dans ses mains les deux gouvernements du Zurichgau et de l'Aargau ainsi que les avoueries de la plupart des monastères de la contrée, et elle était en train de prendre place à côté des principales dynasties seigneuriales de l'époque.

L'œuvre d'émancipation des Waldstæten était donc entravée par toutes sortes d'obstacles, et elle dut être poursuivie avec des chances diverses pendant tout le cours du XIII^e siècle. Mais au commencement de ce siècle, les Pays forestiers ne formaient en aucune façon un tout politique. Les trois vallées étaient encore complètement isolées et indépendantes l'une de l'autre. Chacune d'entre elles avait son histoire propre, son état social particulier. Ce ne sera que bien plus tard (1291) que la pensée leur viendra de chercher dans une action commune le moyen d'atteindre plus vite le but commun. Il nous faut donc jusque-là les étudier séparément.

§ 2.

Uri. En l'an 853, Louis le Germanique, petit-fils de Charlemagne, voulant par œuvre pie travailler à son salut et à celui de sa famille, fit donation au monastère de St-Félix et Ste-Règle à Zurich, dont sa fille Hildegarde était abbesse, du domaine royal de Zurich avec toutes ses dépendances, — à savoir entre autres le petit canton d'Uri (*pagellus Uroniae*), ses maisons, ses serfs des deux sexes, ses terres de toute espèce, ses redevances de tout ordre. Par la même charte, Louis ajoutait à cette concession le privilège de l'*immunité* en vertu duquel les lieux susnommés étaient exemptés de la juridiction des fonctionnaires publics pour être placés sous la protection royale et l'administration des avoués qui y seraient établis.

Quelle qu'ait été du reste l'étendue de la donation et quelques agrandissements qu'ait reçus dans la suite le domaine de l'abbaye de Zurich, on peut être certain qu'il n'embrassa jamais le territoire entier de la vallée. D'autres seigneurs en tout cas, étrangers ou indigènes, comme les comtes de Homberg, les sires de Grünenberg, les nobles d'Attinghausen, etc., d'autres couvents comme ceux de Wettingen et de Kappel y possédaient au XIII^e siècle des propriétés plus ou moins considérables. Mais les terres de l'abbaye ne formaient pas moins de longue date la portion principale du pays d'Uri, et de longue date les hommes de Ste-Règle (*Regler*)* jouissaient de droits civils¹ qui les élevaient au-dessus des serfs des autres seigneuries. Ils se rencontraient cependant avec ces derniers dans les assemblées de la corporation rurale (*Markgenossenschaft*) qui réglait l'usage

1. Droit de contracter, d'acquérir et de vendre, de disposer de leurs biens par donation ou testament, etc.

des pâturages et des bois communs à toute la vallée; et appelés à s'entendre pour la gestion de leurs intérêts les plus directs, ils se formaient ainsi les uns et les autres aux habitudes d'autonomie qui devaient par la suite faciliter leur affranchissement.

La vallée d'Uri, en tant qu'elle n'appartenait pas à des couvents privilégiés, ressortissait pour la basse justice aux différents tribunaux domaniaux; pour la haute justice, au comté de la Thur et plus tard au comté de Zurich. Quant aux terres de l'abbaye de Zurich, elles étaient, nous l'avons dit, en vertu de leur immunité, affranchies de toute relation avec les représentants de l'autorité comtale. La basse justice y était exercée, conformément aux us traditionnels, par quatre mayeurs résidant à Altorf, à Bürglen, à Silinen et à Erstfeld; mais pour la haute justice, elles relevaient de l'*avoué ecclésiastique* de l'abbaye, c'est-à-dire des comtes de Lenzbourg et plus tard des ducs de Zähringen ou de leurs délégués qui, deux fois par an, venaient tenir les assises judiciaires sous le tilleul d'Altorf.

Telle était au commencement du XIII^e siècle la situation générale d'Uri lorsqu'à la mort de Berthold V, dernier duc de Zähringen (1218), l'empereur Frédéric II réunit pour toujours à la couronne l'avouerie de l'abbaye de Zurich. Uri se serait trouvé ainsi placé sous la mouvance directe de l'Empire si, peu de temps après, l'empereur lui-même, pressé par quelque besoin d'argent, n'avait engagé à l'un de ses plus fidèles partisans, Rodolphe de Habsbourg, dit l'Ancien¹, la *possession* de la vallée et avec elle sans doute tous les droits utiles de la souveraineté. Mais des circonstances plus favorables ne devaient pas tarder à rendre aux gens d'Uri l'*immédiateté* qu'ils n'avaient entrevue un instant que pour la perdre aussitôt. Henri, fils de

¹ Voy. à l'App. n° II le tableau généalogique des Habsbourg.

Frédéric II, qui gouvernait en Allemagne pendant que l'empereur guerroyait en Italie, méditait alors de s'affranchir de la domination de son père. Il avait besoin pour l'exécution de ce projet d'auxiliaires et de subsides. Il avait besoin surtout de s'assurer la libre disposition du passage du Gotthard, afin de tendre la main à ses alliés naturels de la ligue lombarde. Aussi dès l'an 1231 le voyons-nous s'adresser « à tous les hommes établis dans la vallée d'Uri » pour leur déclarer qu'il les a rachetés de la possession du comte de Habsbourg, leur promettre qu'ils ne seront plus jamais soustraits par inféodation ou par hypothèque à la juridiction directe de l'Empire et les inviter à s'acquitter entre les mains de son délégué, Arnold d'Aa, de l'impôt qu'ils n'ont plus à payer au comte Rodolphe. — C'est de cette chartre d'affranchissement (26 mai 1231) que date, à proprement parler, l'*émancipation politique d'Uri*. D'une part, en effet, la communauté des hommes d'Uri, qui n'est autre sans doute que la corporation rurale plus haut mentionnée, manifestera immédiatement son existence légale par le droit qu'elle s'attribuera de lever des taxes sur tous les habitants de la vallée et par la présence à sa tête d'un *minister* ou (*Land-Ammann*) désigné, il est vrai, par le roi, mais chargé bientôt par celui-ci de le représenter en matière de justice. D'autre part, les comtes de Habsbourg, ou plutôt celui d'entre eux qui sera plus tard roi, Rodolphe III, dit le Jeune, n'interviendra plus dans les affaires de la communauté que sur *sa demande*, pour apaiser *avec son concours* les dissensions violentes de deux factions rivales du pays (1257, 1258). Rodolphe le Jeune jouira d'ailleurs, à ce qu'il semble, de la confiance des gens d'Uri, et une fois monté sur le trône impérial (1273), il s'empressera d'écrire à ses anciens amis qu'en reconnaissance de la manière dont ils se sont comportés envers lui et envers l'Empire, il désire maintenir et étendre leurs libertés, leurs privilèges et

leurs droits, et s'engage à ne jamais les soustraire sous aucun prétexte à la juridiction immédiate de l'Empire (8 Janvier 1274).

§ 3.

Schwyz. A l'inverse d'Uri, où la liberté civile était l'exception, le pays de Schwyz nous présente dans la règle une population formée d'hommes libres et dont l'ardent naturel contraste de tout point avec la placidité traditionnelle des sujets de l'abbaye de Zurich.

Population d'hommes libres; disons-nous. Ceci n'exclut point l'existence à Schwyz de serfs de divers propriétaires nobles (les Lenzbourg, les Frobourg, les Kybourg, et après eux les Habsbourg) ou de divers monastères (Einsiedeln, Muri, Kappel, Wettingen). Ceci n'empêche pas non plus qu'au début du XIII^e siècle, ces hommes libres eux-mêmes, outre qu'ils étaient soumis à la juridiction administrative du Zurichgau, exercée alors par les Habsbourg, ne se soient trouvés vis-à-vis de cette famille dans une situation assez mal définie qu'il importe de préciser.

Une des premières choses que l'histoire nous apprenne des Schwyzois, c'est qu'ils étaient bien éloignés de vivre dans d'amicaux rapports avec leurs voisins d'Einsiedeln. Ils contestaient au contraire les limites que ce puissant couvent entendait maintenir dans les hauts pâturages où les biens-fonds de la communauté de Schwyz se rencontraient avec les siens. A deux reprises déjà dans le cours du XII^e siècle (1114, 1144) les empereurs Henri V et Conrad III avaient dû rendre un jugement solennel sur les prétentions rivales des religieux d'Einsiedeln, des gens de Schwyz et des comtes de Lenzbourg; car ces seigneurs, qui possédaient à Schwyz des propriétés consi-

dérables, cherchaient eux aussi à arrondir leurs domaines aux dépens de Notre-Dame des Ermites, et il semble même qu'ils aient apporté dans le débat une vivacité plus grande encore que les Schwyzois. Les uns et les autres avaient reçu, il est vrai, des empereurs susnommés une sérieuse leçon; mais le double jugement rendu en faveur de l'abbaye n'avait servi qu'à resserrer les relations déjà nouées entre les gens de Schwyz et les comtes de Lenzbourg, les premiers se croyant peut-être intéressés à témoigner à leurs défenseurs une reconnaissance plus ou moins effective, tandis que les seconds pouvaient être tentés d'exercer à l'égard de leurs « associés » un patronage plus ou moins onéreux. Quoi qu'il en soit, la lutte recommença de plus belle au commencement du XIII^e siècle entre les gens de Schwyz et l'abbaye d'Einsiedeln, et après trois ans de guerre, le comte de Habsbourg, Rodolphe l'Ancien fut appelé par les deux parties à intervenir comme arbitre dans le différend. C'est du moins ce que nous apprend la sentence rendue le 12 juin 1217 par Rodolphe. Dans cette même sentence, le comte se pose comme étant *en vertu d'une légitime transmission héréditaire avoué et protecteur légal des Schwyzois* (von rechter Erbschaft Vogt und Schirmer dero von Schwyz). Mais ce terme même de « transmission héréditaire » jette quelque lumière sur les mots qui suivent, pour autant que la prétention qu'ils expriment n'est pas fondée sur la dignité de comte du Zurichgau. Les Habsbourg étant les héritiers des Lenzbourg, anciens associés et patrons des Schwyzois, c'est en cette qualité que Rodolphe aura été prié d'accepter les fonctions d'arbitre; c'est dans ce sens seulement qu'il a pu s'intituler *protecteur* de la communauté. Toutefois il y avait dans le titre qu'il s'attribuait ainsi et dans la charge de comte du Zurichgau qui lui appartenait un péril évident pour l'indépendance des Schwyzois. Du cumul de ces deux qualités à l'exercice de véritables droits

souverains la distance était assez petite et elle aurait été aisément franchie si des circonstances plus propices n'étaient venues au secours de la communauté.

Rodolphe l'Ancien était mort en 1232, laissant à ses deux fils Albert, dit le Sage, et Rodolphe II, dit le Taciturne, ou de Habsbourg-Laufenbourg, les droits de propriété et de juridiction qu'il avait possédés dans la vallée de Schwyz. Quelques années plus tard, les deux frères firent entre eux un partage dans lequel échurent au cadet, c'est-à-dire à Rodolphe II, les biens de la maison situés sur les bords du Lac des quatre Cantons. Les deux branches de la famille, déjà affaiblies par ce partage, ne tardèrent pas à l'être encore plus par la position différente qu'elles prirent dans les démêlés de l'Empire et de l'Eglise. Rodolphe le Taciturne, depuis l'excommunication lancée contre Frédéric II (Mars 1239), s'était en effet prononcé pour le pontife, tandis que son frère Albert, ou plutôt le fils de ce dernier, Rodolphe III dit le Jeune et futur roi, suivait la cause de l'empereur. C'était là pour les Schwyzois une occasion aussi belle que les projets de révolte du roi Henri l'avaient été jadis pour les gens d'Uri. Aussi dès l'été de 1240, pendant que Frédéric était occupé en Toscane à faire le siège de Faenza, se décidèrent-ils à lui envoyer une députation pour lui présenter le témoignage de leur dévouement, lui offrir peut-être un contingent militaire, mais surtout lui exprimer le vœu d'être mis sous la protection immédiate de l'Empire. De son côté Frédéric, qui n'avait aucun motif pour ménager un rebelle comme l'était à ses yeux Rodolphe le Taciturne, s'empressa de déférer à leur requête en adressant à tous les hommes de la vallée (déc. 1240) une charte analogue dans son dispositif à celle que Henri avait octroyée en 1231 à Uri. Il déclara donc les prendre sous sa protection spéciale, leur accorda de relever directement de l'Empire et les affranchit ainsi de la juridiction

comtale du Zurichgau, exercée à Schwyz par la branche cadette des Habsbourg.

Toutefois la partie était loin encore d'être gagnée par les Schwyzois. Le comte n'était pas homme à renoncer sans contestation à la possession de droits que le temps semblait avoir consacrés. Il s'était assez vite réconcilié avec l'empereur et il avait obtenu de Frédéric que les Schwyzois seraient replacés sous son gouvernement ou, ce qui revient au même, des Schwyzois qu'ils reconnaîtraient de nouveau sa domination. Mais lorsqu'à la suite de la sentence de déchéance prononcée contre Frédéric II (1245), Rodolphe le Taciturne eut définitivement rompu avec lui et que les Schwyzois, profitant de l'occasion, furent entrés en pleine révolte, Rodolphe hésita d'autant moins à les poursuivre que les gens d'Unterwalden et de Lucerne s'étaient joints cette fois à leur levée de boucliers. Plainte ayant donc été portée par lui auprès d'Innocent IV, le Saint-Père y répondit en lançant le 28 août 1247 contre les Schwyzois et leurs confédérés un bref qui les menaçait de l'excommunication et de l'interdit, si dans un laps de temps donné ils ne renonçaient à défendre la cause de l'empereur et ne rentraient sous la domination du comte leur légitime souverain. Pour le moment, les Schwyzois ne revinrent ni à l'Eglise ni au comte, mais les revers réitérés qui frappèrent les Hohenstaufen, la fin misérable de Frédéric II (1250) et celle de son fils Conrad (1254) leur rendirent à la longue la résistance impossible et une fois encore ils furent obligés de se soumettre, non pas à Rodolphe le Taciturne qui était mort en 1249, mais à ses héritiers.

Dès lors l'histoire reste muette sur Schwyz jusqu'à la fin du grand interrègne d'Allemagne. On apprend seulement qu'en 1273 le comte Eberhard de Habsbourg-Laufenbourg vendit à son cousin Rodolphe III le Jeune tout ce qu'il possédait dans

les Waldstæten et que Rodolphe, monté la même année sur le trône impérial, jouit sans opposition des droits seigneuriaux et politiques qui venaient de lui être cédés par la branche cadette de la famille. Il ne songea donc point à confirmer pour les gens de Schwyz la charte qui les avait mis sous la mouvance directe de l'Empire. Mais d'autre part, comme s'il eût voulu leur rendre l'obéissance plus facile, il leur accorda, en sa qualité de chef de la maison de Habsbourg, le privilège de n'avoir à comparaitre en justice que devant lui, ses fils ou le juge de la vallée; il défendit même expressément (1291) qu'on leur donnât pour juge (*Landammann*) un homme de condition servile¹. Telles étant à l'égard des Schwyzois les dispositions de Rodolphe, il n'y a pas lieu de s'étonner que même sous la domination si forte de ce roi, la communauté ait conservé une sorte d'autonomie relative; qu'elle ait par exemple librement réparti ses taxes entre tous les habitants et qu'elle ait prétendu plus d'une fois les imposer aux couvents de son territoire; qu'elle soit intervenue comme garant dans des transactions privées; qu'elle ait décerné des récompenses à ceux qui s'employaient à son service; en un mot, qu'elle ait possédé *de fait* une indépendance égale à celle de la communauté d'Uri. Tout aurait donc été pour le mieux si les Schwyzois n'avaient dû sentir que cette condition privilégiée dépendait de la bonne volonté du maître, ou si le désir de recouvrer un jour l'immédiateté de 1240 ne leur avait fait attendre avec impatience l'avènement d'un empereur étranger à la maison de Habsbourg.

1. Le Landammann n'était donc pas élu par la communauté, mais désigné à Schwyz par les comtes de Habsbourg, comme il l'était à Uri par l'empereur.

§ 4.

Unterwalden. Le nom d'Unterwalden n'apparaît qu'au commencement du XIV^e siècle, bien que le pays même semble avoir été colonisé plus anciennement que les deux autres Waldstæten. Les deux vallées distinctes qui le forment sont appelées jusque-là l'une *vallée inférieure* ou *Stannes*, l'autre *vallée supérieure* ou *Sarnon*. Le territoire, infiniment plus morcelé que celui de Schwyz et d'Uri, appartenait à un très-grand nombre de seigneurs laïques et ecclésiastiques, parmi lesquels il suffit de citer les comtes de Habsbourg, propriétaires de domaines étendus à Stanz, à Buchs et à Sarnen; le couvent de Lucerne, ou plutôt de Murbach en Alsace, dont les biens allaient passer par achat (1291) entre les mains des Habsbourg; enfin les monastères de Muri, de Münster et d'Engelberg. Les hommes de condition libre étaient en tout cas bien moins nombreux qu'à Schwyz. Le pays d'Unterwalden ressortissait pour une part au comté de Zurich, pour l'autre à celui de l'Aar. Au XIII^e siècle, les Habsbourg se trouvaient être à la tête de ces deux comtés, et c'était par conséquent de leur juridiction que relevaient les hommes libres d'Unterwalden. Les terres des monastères susnommés étaient exemptées de la juridiction comtale; mais les Habsbourg, avoués de la plupart de ces couvents, y exerçaient à ce titre la haute justice. Engelberg seul avait gardé une position plus indépendante en s'assurant le droit de désigner lui-même son avoué.

Jusque vers le milieu du XIII^e siècle, rien dans les vallées d'Unterwalden ne trahit l'existence de communautés analogues à celles de Schwyz et d'Uri. Rien non plus avant cette époque ne fait pressentir une émancipation que le morcellement territorial de la contrée aurait d'ailleurs facilement entravée. Mais

il est permis de supposer que l'exemple de Schwyz ne fut pas sans exercer sur les Unterwaldiens une influence féconde pour l'avenir. Du moins les voyons-nous se joindre aux Schwyzois dans leur révolte contre Rodolphe le Taciturne et être menacés comme eux de l'excommunication pour avoir embrassé le parti de l'empereur plutôt que de l'Eglise. Les hommes d'Unterwalden étaient donc dès cette époque en relations d'amitié avec leurs voisins. Ils avaient au fond les mêmes adversaires ; ils auront bientôt les mêmes destinées.

§ 5.

Le pacte de 1291. L'empereur Rodolphe était mort le 15 juillet 1291. Sa mort, suivie d'un interrègne de dix mois, rejetait l'Empire dans l'état d'anarchie d'où le ferme génie du feu roi l'avait momentanément tiré. L'agitation était grande dans la Haute-Allemagne que la candidature d'Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, au trône impérial avait immédiatement séparée en deux camps rivaux ; plus grande encore dans les Waldstættén dont l'avenir pouvait dépendre de l'élection prochaine. Désireux cependant de défendre contre « la malice du temps présent » leurs personnes et leurs biens, les hommes des Waldstættén pensèrent ne pouvoir mieux y réussir qu'en se fortifiant par une commune alliance ; et le 1^{er} août 1291, quinze jours seulement après la mort de Rodolphe, les communautés d'Uri, de Schwyz et du Bas-Unterwalden concluaient entre elles le pacte solennel dont voici les principaux articles :

Les confédérés s'obligent par serment à se donner réciproquement secours de conseil et d'action, de bras et de biens, au dedans et au-dehors des vallées, contre tous ceux qui porteront atteinte ou causeront quelque tort soit à tous, soit à l'un d'entre eux.

Ils déclarent nettement que chacun d'eux sera tenu, selon sa condition, de rendre à son seigneur la soumission et les services qui lui sont dus ; mais en même temps ils déclarent non moins nettement qu'ils ne recevront aucun juge (Landammann) qui ait acheté sa charge ou qui soit étranger à leurs vallées.

Ils fixent la règle à suivre en cas de discordes intestines et s'engagent à donner force de loi au jugement des arbitres chargés de les concilier.

Enfin, de même qu'ils ont déterminé les conditions auxquelles seules ils recevront le représentant de l'autorité souveraine, ils affirment d'une manière très-précise leur indépendance en statuant les peines à porter en cas de meurtre, d'incendie ou de spoliation.

Tous ces engagements sont pris en vue de l'intérêt commun pour durer, si le Seigneur le permet, *à perpétuité*.

Ce pacte du 1^{er} août 1291 n'est pas seulement remarquable par ses tendances à la fois conservatrices et révolutionnaires ; il l'est tout autant par le fait qu'il unit pour la première fois la vallée d'Uri aux vallées de Schwyz et d'Unterwalden, déjà rapprochées vers le milieu du XIII^e siècle par leur soulèvement contre Rodolphe le Taciturne. Vienne maintenant pour ces dernières, pour Schwyz en particulier, une occasion nouvelle de se prononcer contre les Habsbourg, c'est-à-dire désormais contre l'Autriche¹, — Uri, qui n'a eu jusqu'à présent presque rien à démêler avec les Habsbourg, Uri sera entraîné dans le mouvement anti-autrichien et en augmentera d'autant la force.

Or, une telle occasion allait immédiatement s'offrir. Les Habsbourg, par le rapide élan que leur fortune avait pris sous

¹ L'empereur Rodolphe avait inféodé en 1282 les duchés d'Autriche à son fils Albert.

Rodolphe, avaient excité dans la Haute-Allemagne de très-vivaces jalousies, et les talents incontestés du fils aîné de la maison n'étaient assurément pas de nature à les dissiper. L'évêque de Constance et l'abbé de St-Gall, ainsi que nombre de seigneurs de la Souabe, Zurich, St-Gall, Constance, etc., avaient, en conséquence, formé contre Albert une ligue qui paraissait avoir d'autant plus de chances de succès que le duc était alors retenu en Autriche par toutes sortes de traverses. Or c'est précisément avec Zurich, l'un des membres de la ligue, que le 16 octobre 1291, Schwyz et Uri contractaient pour trois ans une alliance offensive et défensive, par laquelle ils se promettaient les uns aux autres de s'assister, sans exception ni réserve aucune, contre quiconque les attaquerait. Nul doute que les Schwyzois n'aient été les promoteurs principaux de ce traité. Les Uraniens n'avaient, que nous sachions, aucun motif d'aller chercher des alliés en dehors de leur voisinage immédiat. Les Schwyzois, au contraire, ne pouvaient oublier le temps trop court pendant lequel ils avaient été placés sous la protection immédiate de l'Empire, et attentifs aux événements du dehors, décidés à s'affranchir par tous les moyens, ils n'hésitaient pas même à se joindre aux adversaires les plus déclarés de l'Autriche.

La guerre fut donc commencée au printemps de 1292, et elle dura pendant près de deux ans entre les Waldstæten et les officiers voisins de Habsbourg. Obligés enfin de se soumettre, les Schwyzois n'en ressentirent cependant aucun fâcheux effet, puisque le même Landammann (Conrad ab Iberg) qui avait signé l'alliance du 16 octobre 1291 était encore à leur tête en 1295, et que la Landsgemeinde de 1294 se sentait assez indépendante pour édicter un décret des plus hardis contre les couvents et les étrangers. D'ailleurs les affaires générales de l'Empire, qui plus d'une fois déjà avaient réagi sur le dévelop-

pement des Waldstæten, allaient encore leur venir en aide. L'empereur Adolphe de Nassau, aux prises avec Albert d'Autriche et avec la plupart des électeurs, se trouvait en 1297 dans la situation la plus difficile. Les Schwyzois en profitèrent aussitôt pour lui demander la confirmation de leurs franchises et ils obtinrent sans peine (30 novembre 1297) une charte identique au diplôme que Frédéric II leur avait jadis accordé. Les Uraniens eux-mêmes, dont l'immédiateté reposait cependant sur de tout autres fondements, se laissèrent entraîner à échanger leurs titres, moins brillants peut-être mais plus solides, contre une copie pure et simple de la charte de Schwyz.

Malheureusement pour les Schwyzois, Adolphe de Nassau était à la veille de succomber dans la bataille de Göellheim (juillet 1298), et l'élection unanime d'Albert allait les rejeter précisément dans la condition où ils avaient été pendant tout le règne de Rodolphe. Ils s'en consolèrent, à ce qu'il semble, en reprenant leurs querelles avec les couvents du voisinage, ou plutôt ils revinrent bon gré mal gré à la politique de temporisation qui était la leur toutes les fois que la nécessité déjouait leurs audacieux calculs. Du reste, l'empereur Albert, occupé de soucis plus graves, ne paraît pas leur avoir gardé une bien longue rancune. Il ne confirma, il est vrai, ni la charte nouvelle des Schwyzois, ni celle que les Uraniens avaient eu l'imprudence de se faire accorder à leur imitation; mais il ne fit rien non plus pour aggraver la situation des Waldstæten, ni même pour entraver le développement de leurs institutions communales. Stauffacher occupait à Schwyz sous Albert l'office que Conrad ab Iberg avait occupé en 1291 et en 1295. Werner d'Attinghausen était landammann d'Uri en 1308 comme il l'avait été en 1294 et en 1301. Enfin, c'est sous ce même règne d'Albert que les deux vallées d'Unterwalden

lurent réunies en un seul corps, qui reçut dans la personne de Rodolphe d'OEdisriet son premier landammann¹.

§ 6.

Nous touchons, ou peu s'en faut, au terme de notre analyse.

A deux reprises déjà dans le cours du XIII^{me} siècle, les Schwyzois avaient essayé de s'affranchir de l'autorité des Habsbourg en se réfugiant « sous les ailes » de l'Empire. A deux reprises leur immédiateté avait été compromise par le fait que le comte dont ils repoussaient l'autorité s'était trouvé en même temps être le roi qui devait confirmer leur affranchissement. Mais lorsqu'après la mort d'Albert, les électeurs eurent appelé au trône (nov. 1308) Henri VII de Luxembourg, ennemi pendant un certain temps des ducs d'Autriche, les Schwyzois, assistés de leurs amis d'Uri et d'Unterwalden, se hâtèrent d'envoyer à Henri, alors en passage à Constance, une pressante députation. Cette fois (3 juin 1309), l'empereur ne se contenta pas de confirmer aux Schwyzois leurs chartes de 1240 et 1297, comme aux Uraniens leur diplôme de 1297; il adressa simultanément aux gens d'Unterwalden un rescrit dans lequel il déclarait confirmer toutes les libertés qui leur avaient été concédées par ses prédécesseurs. Les Unterwaldiens eussent été bien embarrassés d'en fournir la preuve; mais le pacte de 1291 ayant eu pour effet d'établir une union toujours plus étroite entre les trois Waldstæten, la déclaration royale avait sans doute pour but de consacrer cet état de choses en plaçant les trois communautés dans la même situation politique. En outre, par une charte spéciale du dit jour, Henri VII accorda aux trois pays

1. Voy. *App.* N° III.

le privilège de n'avoir à comparaître devant aucun tribunal séculier, sauf le sien, en dehors des limites de leur territoire, et d'être placés sous la juridiction d'un même bailli impérial, qui tiendrait ses assises au milieu d'eux.

Restait à savoir si les ducs d'Autriche ne parviendraient pas à faire annuler ces concessions. Ils se flattèrent d'abord d'y réussir en rappelant à Henri la promesse qu'il avait faite à son couronnement de les maintenir dans tous les droits possédés par leur maison sous les trois derniers empereurs, et après s'être réconciliés avec le roi, ils le sollicitèrent (1310) de réparer l'injustice commise à leur égard. Puis, après l'avoir accompagné en Italie, où le duc Léopold lui rendit d'importants services, ils demandèrent de nouveau d'être remis en possession des droits et des biens qui leur appartenaient dans les Waldstæten. L'empereur, désireux de ne léser personne, désigna (15 juin 1311) pour examiner les droits réciproques de la maison d'Autriche et de l'Empire le noble Eberhard de Bûrglen, auquel devait se joindre d'autre part le comte de Toggenbourg, et il fut entendu que si le rapport des arbitres paraissait concluant, Henri serait prêt à satisfaire au vœu des ducs. Mais avant que l'enquête eût produit le moindre résultat, Henri VII était mort le 24 août 1313; l'Empire était redevenu vacant pendant une année entière, et la double élection de Louis de Bavière et de Frédéric d'Autriche (octobre 1314) n'avait mis fin à l'inter règne que pour susciter un schisme qui devait durer jusqu'en 1322.

Louis de Bavière, mal assis sur le trône, avait trop besoin d'alliés pour épargner aux Waldstæten les promesses ou les flatteries. De leur côté, les Schwyzois, qui venaient de se signaler (1314) par une attaque des plus brutales contre l'abbaye d'Einsiedeln, n'étaient pas gens à rester en arrière. Le roi Louis les ayant engagés (17 mars 1315), ainsi que leurs con-

furent réunies en un sen'
Rodolphe d'OEdisir:

Nous
lysc.
A
Sc'

*... d'être fidèles et fermes
... aussitôt par la reconnais-
... à son intervention pour
... prononcées contre eux à la suite de
... Mais à l'arrêt qui les libérait en effet du
... Frédéric d'Autriche avait opposé un arrêt
... en vertu de son autorité royale, il attri-
... l'indivision, par lequel, le duc Léopold
... la propriété des trois vallées. Le duc Léopold
... à trancher par les armes la question
... entre les Waldstetten et la maison d'Autri-
... Le sort en était jeté ; les dernières propositions d'accom-
... modement avaient été repoussées par Léopold et son armée était
... pour envahir les Waldstetten, lorsque la victoire
... des Schwyzois au Morgarten (15 novembre 1315),
... que les Confédérés firent à Brunnen (9 dé-
... cembre) de leur premier pacte, et la confirmation que Louis
... leur accorda de leurs franchises (29 mars 1316) assurèrent
... pour toujours cette liberté qu'ils avaient si longtemps et si
... héroïquement poursuivie.*

§ 7.

Voici donc le résultat auquel l'étude rapide mais impartiale
des principaux travaux de l'école critique nous a forcément
conduit :

Quoi qu'en dise la tradition, les Pays forestiers n'ont possédé
ni une population particulière, ni une liberté exceptionnelle.
Soumis dès l'origine à toutes les charges du système féodal, ils
ont voulu, comme bien d'autres, se soustraire aux plus fâ-
cheuses conséquences de ce régime. Ils ont déployé dans ce
but toutes les ressources d'union, de persévérance, de pru-
dence, de finesse et de courage qui peuvent servir à fonder la

liberté. Ils ont dû à leurs efforts, aussi bien qu'à d'heureuses circonstances dont ils ont su tirer habilement parti, de se créer une condition supérieure de tous points à celle où l'histoire les avait placés.

Et maintenant, dirons-nous, que faut-il penser de la tradition vulgaire, puisqu'elle est ainsi contredite dans ses parties essentielles par les données authentiques de l'histoire ? Quelle est son ancienneté, son origine, sa valeur ? Quelle part y faut-il faire à la fiction et comment expliquer cette fiction elle-même ? Dans quel milieu est-elle née ? Comment a-t-elle réussi à s'imposer pendant des siècles à la croyance de tout un peuple ?

La question est difficile, mais on peut essayer de la résoudre en étudiant avec soin les écrits où la tradition a été pour la première fois déposée et les modifications qu'elle a subies pour arriver à la forme sous laquelle nous la connaissons.



PREMIÈRE PARTIE

Aperte, ita ut res sese habet, narrato.
Terent. in Heaut.

CHAPITRE PREMIER

LES CHRONIQUEURS CONTEMPORAINS (XIV^e SIÈCLE) : JEAN DE WINTERTHUR ; JEAN DE VICTRING ; MATTHIAS DE NEUENBURG.

Trois chroniqueurs du XIV^e siècle doivent tout d'abord attirer notre attention parce que, seuls entre les auteurs de l'époque, ils parlent, sinon des origines de la Confédération suisse, du moins de la bataille du Morgarten et des causes immédiates qui l'ont provoquée.

Le premier, du nom de JEAN, est né à WINTERTHUR au commencement du XIV^e siècle. Il était encore écolier en 1315 et il se souvient d'être allé avec ses camarades, « loin en dehors de la porte de la ville, » au devant de son père qui revenait de la bataille. Il est entré de bonne heure dans l'ordre de St-Fran-

çois ; il a vécu tour-à-tour à Bâle, à Schaffhouse, à Lindau, peut-être même à Zurich ; et il a composé de 1340 à 1347 une chronique dans laquelle il entend raconter, sans beaucoup d'ordre, ce qui s'est passé de son temps ou peu auparavant, « soit qu'il en ait été lui-même témoin, soit qu'il l'ait appris directement, ou que la *voix publique* et la *renommée* le lui aient fait connaître. »

Le second, du nom de JEAN également, abbé (1313-48) du monastère de VICTRING en Carinthie, est l'un des chroniqueurs les plus distingués du moyen-âge.

Le troisième enfin, MATTHIAS, de NEUENBURG en Brisgau, était, au milieu du XIV^e siècle, secrétaire du tribunal épiscopal de Strassbourg. Il fut en cette qualité chargé par son évêque d'une mission assez délicate auprès de la cour pontificale d'Avignon (1338).

Mais entre les trois, le plus important pour nous est certainement l'humble moine de Winterthur. D'abord par le fait qu'il est le plus rapproché des lieux où fut fondée l'indépendance suisse. Puis surtout, parce que vivant au milieu du peuple, éloigné du centre des grands événements politiques, éloigné des cours princières et des châteaux seigneuriaux, il nous a transmis, avec toutes sortes d'*anecdotes* et de récits plus ou moins légendaires, l'expression fidèle des idées qui se faisaient jour dans le cercle où il se mouvait. Voici en particulier comment il introduit son récit — très-circonstancié et très-pittoresque — de la bataille du Morgarten :

« En l'an 1315, une certaine peuplade rustique habitant les vallées de Schwyz, entourée de tous côtés de hautes montagnes et confiante dans la force de ce rempart, refusa au duc Léopold l'obéissance, les redevances et les services qui lui étaient dus, et se prépara hardiment à lui résister. Le duc Léopold, ne voulant pas laisser passer cela, rassembla en grand courroux, vers la St-Martin, tant dans les villes qui lui étaient sou-

mises que dans d'autres villes qui lui vinrent en aide une armée, dit-on, de vingt mille hommes pour combattre, saccager et subjuguier ces montagnards rebelles¹. »

Du reste, pas le moindre mot des phases ou des incidents de la rébellion. Nous aurons plus loin à revenir sur la portée de ce silence. Pour le moment, nous nous bornons à constater qu'un seul fait préoccupe notre cordelier, c'est que les Schwyzois s'étaient révoltés et qu'il s'agissait de les ramener sans délai à l'obéissance.

Jean de Victring au contraire, — plus bienveillant envers les Waldstæten, — voit la cause de la guerre dans l'ambition des ducs d'Autriche et le désir qui les prit de s'agrandir aux dépens d'un petit peuple jusqu'alors indépendant. « Léopold, frère du roi Frédéric, pour augmenter en vue des événements prochains sa puissance et celle de son frère, s'avança avec une forte et belle armée de chevaliers et de seigneurs contre les montagnards de Schwyz qui, ne subissant le joug d'aucun maître, ignoraient l'usage des armes et se livraient exclusivement au soin de leurs troupeaux. Il pensait les soumettre sans peine à sa domination et à celle de son frère. Mais les Schwyzois, désireux de défendre leur liberté et unis par alliance avec d'autres montagnards du voisinage, attendirent tranquillement l'attaque; puis sitôt que l'armée du duc se fut engagée dans les défilés de la montagne, ils l'accablèrent à coups de pierre et glissant comme des chamois le long des pentes, ils en tuè-

1. Anno Domini MCCCXV quedam gens rusticalis in vallibus dictis Swiz habitans, montibus fere excelsis ubique vallata, confisa de montium suorum presidiiis et municionibus firmissimis, ab obediencia et stipendiis et consuetis serviciis duci Lupoldo debitis se subtraxit et ad resistendum sibi se preparavit. Quod dux Lupoldus dissimulare nolens in ira magna congregavit circa festum sancti Martini exercitum de oppidis sibi subjectis et de aliis auxilium sibi ferentibus in propinquo positis, XX ut fertur milia virorum expeditorum ad prelium, ad debellandum ad depredandum et ad subjugandum montanos illos rebelles sibi factos.

rent un très-grand nombre qui ne purent d'aucune manière se défendre ou s'échapper. Là tombèrent quatre nobles de Toggenbourg avec bien d'autres puissants seigneurs, tant que l'on put dire que la fleur de la chevalerie y succomba. Le duc lui-même n'échappa qu'avec peine, grâce à un avis reçu à temps, et depuis lors il menait grand deuil de la mort de tant de nobles.»

Quant à Matthias de Neuenburg, il est encore plus bref que Jean de Victring: car après avoir mentionné le siège que Léopold mit devant Soleure (1318) pour la forcer à reconnaître son frère l'empereur Frédéric, il ajoute à cette occasion: « Le duc Léopold monta aussi avec une grande armée devers Schwyz pour soumettre à son frère ces vallées qui relèvent directement de l'Empire » et décrivant en quelques mots l'attaque dirigée contre les Waldstæten, ainsi que la défaite du duc, il termine par cette seule remarque: « Depuis lors ces vallées sont demeurées invaincues. »

En résumé, nos trois chroniqueurs ont ceci de commun qu'ils parlent les uns et les autres de la bataille du Morgarten et de ses causes immédiates, mais qu'ils gardent un complet silence sur les incidents antérieurs auxquels la tradition rattache l'affranchissement des Waldstæten. C'est aussi la raison pour laquelle nous les avons réunis en un premier groupe.

CHAPITRE DEUXIÈME.

JUSTINGER.

Nous arrivons maintenant à un chroniqueur qui appartient à la fin du XIV^e siècle ou, pour mieux dire, au commencement du XV^e, — à savoir CONRAD JUSTINGER, depuis 1411 secrétaire de la ville de Berne et qui, sur l'ordre du Conseil, entreprit en 1420 d'écrire l'histoire de Berne à partir de sa fondation jusqu'à cette même année.

L'histoire de la ville de Berne et les relations que cet Etat entretint dès le XIV^e siècle avec les Waldstættten devaient naturellement amener Justinger à dire quelques mots des luttes de ces dernières contre les puissants seigneurs qui s'efforcèrent, mais en vain, d'arrêter les progrès de leur indépendance naissante. C'est ce qu'il a fait dans un chapitre consacré tout exprès à ce sujet, et intitulé: *Des anciennes guerres des trois Waldstættten et du grand combat de Morgarten*. Nous croyons nécessaire d'en donner ici une traduction fidèle et littérale autant que le permet la variété des leçons ¹.

« Longtemps avant la fondation de Berne ², les trois Waldstættten, Uri, Schwyz, et Unterwalden eurent de grandes guerres

1. Le texte de Justinger n'est en effet rien moins que fixé puisque, sans compter la récénsion postérieure de Dittlinger (1470), et celle de D. Schilling (1484) que les éditeurs de 1819 ont prise pour base de leur travail, il en existe deux rédactions d'étendue diverse entre lesquelles on peut hésiter. En l'absence d'une édition critique, nous avons suivi les textes cités par MM. Hæusser et R. Meyer, sauf à les modifier en quelques endroits d'après les *Etudes sur Justinger* que M. le professeur Studer a publiées dans les Mémoires de la Société d'histoire de Berne.

2. Ou, selon une autre leçon, en l'an 1260.

d'abord avec la seigneurie de Kybourg, puis avec celle de Habsbourg, et finalement avec la seigneurie d'Autriche. L'origine de ces guerres était que les gens de Schwyz et d'Unterwalden devaient appartenir aux seigneurs de Habsbourg, et Uri à l'abbaye du Frauenmünster de Zurich. Mais déjà anciennement les gens d'Uri s'étaient ligués avec les deux autres Waldstæten, — et la guerre vint de ce que la seigneurie, ses baillis et ses officiers cherchaient à introduire de nouveaux droits et de nouvelles charges en outre des services accoutumés et en outre des anciens devoirs que les pays rendaient à l'Empire par lequel ils avaient été aliénés. De plus ces officiers se conduisaient d'une manière très-repréhensible envers les honnêtes gens, les femmes et les filles, et voulaient leur faire violence ; ce que les gens de bien ne pouvant à la longue supporter, ils résistèrent aux officiers ¹. Ainsi s'éleva une grande haine entre la seigneurie et les pays, et les seigneurs se renforcèrent de tout leur pouvoir contre ces derniers. Ceux de Schwyz auraient volontiers demandé secours à l'Empire auquel ils appartenaient selon la teneur de leurs bonnes chartes ; de plus, en d'anciens temps, ils avaient fourni un grand secours à un roi des Romains au siège d'Éligurt (Héricourt) et ailleurs, et ils s'étaient si vaillamment comportés que l'empereur leur concéda de mettre sur leur bannière rouge le signe du Saint-Empire, c'est-à-dire tous les instruments du martyre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les seigneurs de Habsbourg, après avoir longtemps guerroyé contre les Waldstæten au point d'en être à la fin

1. Und was Sach des Kriegs dass die Herrschaft ir Vögte und ir Amptlütte so sy in dem Lannde hatten, üwer die rechten Dienste suchtent nûwe Fûnde und üwer die altenn Verrichtungen, die sy dem Riche von dem sy versetzt waren, getan hatten ; ouch wærend die Amptlütte gar muttwillig gegen fruwen (frommen ?) Lütten, Wiben, Töchteren, ouch Jungfruwen und wolltend iren Gewaltt mit inen triben ; das aber die erbaren Lütte die Lenge nitt mœchten vertragen und setzten sich wider die Amptlütte.

lassés, cherchèrent aide et conseil auprès de la seigneurie d'Autriche. Il arriva donc que les seigneurs d'Autriche payèrent une somme d'argent à celui de Habsbourg pour acquérir ses droits, et ainsi la seigneurie d'Autriche acquit des droits dans les Waldstæten. Ce qu'étaient au fond ces droits, je n'ai pu le savoir d'une manière précise, aussi n'en dirai-je rien. Les choses ayant ainsi duré quelque temps, les *officiers de la seigneurie cherchèrent à faire valoir de nouveaux droits et de nouvelles prétentions*¹, ce que les pays ne voulurent tolérer. Ainsi s'éleva la guerre entre les deux partis, laquelle dura longtemps. Et les pauvres pays se maintinrent tout seuls contre les puissants seigneurs, car ils n'avaient personne pour leur porter secours. Lucerne, Glaris, l'Entlibuch, Unterseen et tous les environs appartenaient à la seigneurie qui voulait les soumettre de force à son bon plaisir. Cela dura jusqu'à l'an du Seigneur 1315² »

Ainsi les choses, au dire de Justinger, ne se seraient point passées aussi simplement qu'il pourrait le sembler d'après les précédents chroniqueurs. Lui du moins, il sait que la bataille du Morgarten a été préparée par une longue série d'événements, et quelles que soient les sources où il a puisé ses renseignements, il se montre à cet égard mieux informé que ses devanciers. Son chapitre sur les Waldstæten renferme, il est vrai, plus d'une assertion obscure ou même inexplicable ; mais on ne peut le lire sans remarquer la ressemblance générale qu'il présente avec l'histoire telle qu'elle résulte des documents.

Justinger, par exemple, nous rapporte deux guerres parfaitement distinctes, l'une entre les Waldstæten et les comtes de Habsbourg, l'autre entre les Waldstæten et la maison d'Autriche.

1. Do suchtent der Herschaft Amptlûte aber nûwe Fünd und frembde Anmutungen.

2. Suit une description très-exacte de la bataille du Morgarten.

Or à voir la façon dont il oppose l'une à l'autre la maison de Habsbourg et la maison d'Autriche, il faut bien supposer que par la première il a voulu désigner la branche cadette des Habsbourg, les comtes de Habsbourg-Laufenbourg, tandis qu'il appelle fort bien maison d'Autriche la branche aînée. La première guerre dont il parle serait donc celle que les Waldstættén soutinrent du temps de Frédéric II contre la ligne cadette, et la seconde celle qui aboutit à la défaite du duc Léopold au Morgarten.

Mais Justinger ne se distingue pas seulement des précédents chroniqueurs en ce qu'il remonte plus haut dans l'histoire de l'émancipation des Waldstættén ; il y a dans son exposé un autre point que nous devons soigneusement relever. C'est le passage où se trouve la première mention des méfaits que les officiers des seigneurs de Habsbourg auraient commis envers les habitants des trois vallées. Seulement cette mention est encore très-vague et tout abstraite. Aucun nom de lieu ou de personne, aucun fait de détail, aucune date un peu précise n'est connue du chroniqueur bernois. Il s'agit moins ici d'un récit proprement dit que d'un essai plus ou moins plausible de rendre compte d'un passé dont la mémoire des Confédérés n'avait gardé que de confus souvenirs.

CHAPITRE TROISIÈME

JEAN PÜNTNER. — JEAN FRÜND. — FÉLIX HEMMERLIN.

Justinger, dans ses recherches sur l'histoire ancienne des Waldstættén, nous a ramenés « longtemps avant la fondation de Berne. » Les érudits du XV^e siècle remonteront plus haut encore; mais cette fois ils devront s'aider de toutes les ressources de l'imagination, car ils ne prétendent à rien moins qu'à dresser la généalogie de nos belliqueux montagnards. L'amour-propre des Confédérés s'est développé dans la proportion où leur renommée s'est accrue, et les chroniqueurs que nous abordons ne peuvent admettre que la population des trois vallées appartienne à la même race que les habitants de la plaine. Il leur faut à tout prix une plus noble souche,

Suivant JEAN PÜNTNER, d'Uri, par exemple, une partie des guerriers d'Alaric, qui venaient en 400 de rétablir à Rome l'empereur d'Occident, se seraient fixés peu de temps après dans le territoire d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden. Leurs descendants auraient rendu à l'Empire et au Saint-Siège des services non moins signalés en combattant contre les Sarasins (829) et les Vandales (928) et ils auraient reçu en récompense, ceux d'Uri le titre de chanceliers perpétuels de la cour de Rome avec l'anneau, ceux de Schwyz le titre de porte-croix perpétuels avec la croix, ceux d'Unterwalden le titre de trésoriers perpétuels avec la clef. Sur quoi l'auteur qui nous a transmis ces détails ajoute naïvement qu'il ne saurait dire si Püntner a vu « ce singulier diplôme » ou s'il n'a fait que suivre une ancienne tradition locale.

Püntiner, s'il faut croire le peu qu'on nous apprend de lui, aurait écrit ceci vers 1414. Quoi qu'il en soit, trente ans à peine s'étaient écoulés qu'un Lucernois établi à Schwyz, le secrétaire d'Etat JEAN FRÜND émettait dans son livre « *de l'Origine des Schwyzois* » une histoire plus fabuleuse encore, mais destinée à devenir rapidement populaire. Voici en effet ce qu'il racontait¹:

« Du temps où Gisbertus était roi de Suède et Christofore comte des Austrofrisons, il y eut dans le Nord une famine telle qu'un certain nombre de Suédois et de Frisons tirés au sort furent contraints de quitter leurs demeures et de se mettre en quête d'une nouvelle patrie. De Suède émigrèrent six mille hommes, de Frise douze cents, sans compter les femmes et les enfants. Arrivés au bord du Rhin, ils furent arrêtés par Priam et Pierre « de Paludibus », ducs des Francs ; mais ils forcèrent le passage à main armée, non sans grand carnage. Le butin partagé, ils remontèrent le Rhin ; puis, s'en éloignant un peu, ils parvinrent entre les Alpes, les collines et les lacs jusque dans le pays encore désert du « Mons fractus » (le Pilate) au duché d'Autriche. Ils s'y établirent avec la permission du comte de Habsbourg et s'occupèrent activement de défricher la contrée afin de la rendre habitable. A leur tête se trouvaient trois chefs : Suicerus, Remus, Wadislau. Les deux premiers occupèrent les environs du « Mons fractus » et les Alpes du côté

1. Le traité de Fründ n'est guère connu de nos jours que par la réfutation de Tschudi et par l'extrait plus complet du Wurtembergeois Nauclerus. L'original est depuis longtemps censé perdu. Mais nous nous flattons d'en avoir retrouvé une copie fidèle dans un manuscrit de 1546 que M. le professeur J.-B. GALIFFE, de Genève, a eu la bonté de mettre à notre disposition. Nous espérons revenir ailleurs sur ce document, soit pour en reproduire le texte, soit pour fournir les preuves de son authenticité. Pour le moment, il suffira d'en donner un résumé et nous pensons ne pouvoir mieux faire que de rapporter ici celui de Nauclerus qui répond trait pour trait au contenu du manuscrit en question.

le plus rapproché de la Lombardie; Wadislaus descendit dans la vallée de l'Aar. »

« Lors des empereurs Arcadius et Honorius et du pape Nicolas, puis du pape Zosime, il arriva que les Romains se soulevèrent à l'instigation d'un apostat du nom d'Eugène. Le pape et les empereurs essayèrent de leur résister avec le secours d'Alaric, roi des Goths. Ils engagèrent également les susnommés Suicerus, Remus, Wadislaus, comme des guerriers expérimentés qu'ils étaient, et contre bonne récompense, à leur amener du renfort. Aussitôt les trois chefs et leurs bandes saisirent les armes et marchèrent sur Rome avec l'armée du roi Alaric. La ville fut assiégée; Suicerus et les siens tuèrent un grand nombre de païens et prirent d'assaut le quartier qu'on appelle Léonin; Eugène et une multitude de Romains restèrent sur la place. La victoire ainsi remportée, le pape et les empereurs voulurent récompenser Suicerus et ses compagnons des services qu'ils leur avaient rendus. Mais ils refusèrent tout salaire, disant qu'ils étaient accourus pour la défense de la foi et qu'ils ne demandaient autre chose sinon de garder le pays qu'ils avaient défriché, *d'être exemptés de tout tribut et de n'être soumis qu'à l'empereur*. Ils désiraient encore posséder une bannière rouge, munie de la croix du Christ. Après avoir obtenu toutes ces choses, ils reçurent la bénédiction du pape et retournèrent chez eux, chargés néanmoins d'or et d'argent. »

Tel est, d'après la réduction que Naclerus en a donnée, le récit du magistrat schwyzois de 1440. Ecrit au début de la première guerre civile, à un moment où de Zurich à Schwyz les injures accompagnaient volontiers les coups, le livre n'était du reste qu'un plaidoyer sous forme d'histoire; il n'avait d'autre but que de relever les Schwyzois du reproche qu'on leur faisait alors d'être un peuple grossier et rebelle. Répondre à la première de ces accusations en démontrant qu'ils ti-

rent leur origine d'une race illustre du Nord ; confondre la seconde en rappelant les services qui, dès la fin du IV^e siècle, leur ont valu la faveur de l'Empire et de l'Eglise, c'est là toute l'œuvre de Fründ. Il serait dès lors oiseux d'appliquer en pareille matière les règles d'une sévère critique. Mieux vaut, ce semble, passer sans retard à la réplique des Zurichois.

Cette réplique, postérieure de dix ans, est contenue dans le chapitre XXXIII^e du dialogue, « *sur la Noblesse et la Rusticité* » qu'un des écrivains les plus célèbres de l'époque, le chanoine FÉLIX HEMMERLIN, achevait en 1450.

Hemmerlin en effet, — né à Zurich en 1389 et mort vers 1461 à Lucerne après avoir expié par une captivité de plusieurs années la hardiesse de ses pamphlets, — Hemmerlin n'était pas seulement un admirateur passionné du droit romain et du droit canonique. Il était de plus grand ami de l'ordre de choses qui régnait à Zurich avant l'entrée de cette ville dans la Confédération, grand partisan de la noblesse, grand partisan de l'Autriche, alors alliée de Zurich, et des princes de cette maison qui l'avaient pris lui-même sous leur protection spéciale. Il avait par conséquent toutes sortes de raisons pour détester les Suisses, de même qu'il puisait dans sa verve froidement spirituelle toutes sortes de ressources pour les bafouer.

Aussi dans ce long dialogue, où un noble catéchise doctement un paysan sur les mérites infinis de sa caste, à la suite d'invectives sans nombre qui sont lancées à l'adresse des classes rustiques, l'auteur a-t-il trouvé moyen de réserver une place à part pour les plus grossiers d'entre les manants, c'est-à-dire pour les Schwyzois et leurs confédérés ². Interpellé par son

1. *De Nobilitate et Rusticitate Dialogus.*

2. Capitulum Tricesimum tertium : *de gentibus illis qui Switzer sive Swiltenses dicuntur et rusticorum vocabulo non comprehenduntur.*

compagnon sur le motif qui lui a fait éviter jusqu'au dernier moment de parler avec détail de ces « plébéiens » si fameux de la Haute-Allemagne, le noble répond qu'ils ne méritent pas même le nom de paysans puisque, au lieu de cultiver la terre, ils se livrent sans vergogne à des travaux de femmes, comme de traire les vaches et les chèvres, de fabriquer du fromage, etc. Ils ont d'ailleurs les habitudes les plus bizarres ou les plus criminelles (f. 130), et ils portent avec eux certaine odeur de bétail qui les fait infailliblement reconnaître... Si l'on demande d'où leur viennent ces étranges pratiques, le noble répond qu'il ne faut pas s'en étonner, non plus que de leur rudesse: car ils descendent en droite ligne des Saxons que Charlemagne après leur défaite dispersa dans tout l'empire, ou plus exactement d'une bande d'entre eux que l'empereur établit en 806 dans la vallée d'Arth pour garder les abords du Gotthard pendant que lui-même guerroyerait en Italie. Ces Saxons promirent de s'acquitter fidèlement de leur mandat et dirent dans leur jargon : *Wir wellen hie switten*, c'est-à-dire nous voulons suer ici une sueur de sang, afin de conserver toujours ouverte à Sa Sérénité impériale la route de la Lombardie. De là vient qu'après avoir reçu le nom de *Switter*, ils ont fini par être appelés *Switzer* ou *Switenses*, et que l'empereur, voulant perpétuer le souvenir de la fidélité avec laquelle ils avaient tenu leur promesse, leur accorda solennellement de porter dans les batailles un écusson et une bannière couleur de sang.» — Quant à la Confédération, le noble, sur une nouvelle demande du paysan, en explique comme suit la formation : « Un certain comte de Habsbourg, duquel l'illustre maison des ducs d'Autriche tirait son origine, et qui était seigneur naturel des Schwyzois, avait établi dans le château de Lowerz un châtelain chargé de gouverner en son nom toute la vallée. Ce châtelain fut tué par deux Schwyzois dont il était soupçonné d'avoir sé-

duit la sœur; et comme le comte se proposait de les punir de ce meurtre, deux autres de leur parenté conspirèrent avec eux contre leur seigneur. A ceux-là s'en joignirent dix autres, puis vingt encore, et peu à peu tous les habitants de la vallée qui, refusant l'obéissance à leur seigneur, détruisirent de fond en comble le château de Lowerz (les ruines s'en voient encore au milieu d'un lac) et donnèrent ainsi naissance à la Confédération. Ce qu'apprenant, certains montagnards du voisinage, qu'on appelle vulgairement Unterwaldiens, profitèrent du moment où leur seigneur, le noble *de Landenberg*, était allé à matines le jour de Noël pour envahir son château de Sarnen, chassèrent le seigneur, dévastèrent le château, et bientôt se liguèrent avec les Schwyzois. Après eux les Lucernois, révoltés contre leur bailli, le baron de Grünenberg.... entrèrent de même dans la Confédération; puis, les *Bernois*; puis la ville de Zug; puis, la vallée d'*Uri*, qui avait été sous la puissance de l'abbesse de Zurich; puis les gens de la vallée de Glaris qui dépendaient de l'abbesse de Seckingen; enfin, les *Zurichois*.... Les Confédérés restèrent ainsi unis jusqu'à l'époque la plus récente, faisant le plus de mal possible aux seigneurs, mais cherchant toujours à vivre en bons termes avec leurs voisins. Ce sont eux, Zurich exceptée, qui tuèrent à Sempach, sur ses propres terres, leur seigneur naturel le duc Léopold d'Autriche; ce sont eux qui en mainte rencontre ont répandu le sang des nobles.... »

Révolte sur révolte, c'est donc là pour Hemmerlin toute l'histoire des Confédérés. Révolte et sacrilège, devrions-nous dire avec lui; car à cette esquisse peu flattée des origines de la Confédération s'ajoute immédiatement le récit de l'attaque nocturne que les Schwyzois tentèrent en 1314 contre l'abbaye d'Einsiedeln et des énormités plus récentes qu'ils ont commises pendant la guerre de Zurich. — Nous voilà bien loin du petit traité si naïvement vaniteux de Fründ; sommes-nous pour cela

plus rapprochés de l'histoire ? L'auteur dit quelque part : « Ceci et hien d'autres exemples de la brutalité de ces gens, je l'ai trouvé noté dans de vieux livres en vers et en prose », et il cite en effet à cet endroit le début du poème de Rodolphe de Radeegg sur l'expédition nocturne des Schwyzois ; mais il ne réussit pas à nous convaincre qu'il se soit beaucoup inquiété d'une sérieuse recherche. Les erreurs chronologiques que nous avons soulignées chemin faisant prouveraient bien plutôt le contraire. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'ouvrage de Hemmerlin n'est guère propre à donner une idée favorable de l'impartialité et des lumières du XV^e siècle. Ce qui est certain aussi, c'est que jusqu'à présent, c'est-à-dire *cent trente-cinq ans après la bataille du Morgarten*, nous n'avons trouvé encore qu'une faible trace de nos traditions nationales, et que personne ne nous a rien dit du *Serment du Rütli*, de *Tell*, de *Gessler*, et des *actes de cruauté* des baillis autrichiens. Quand donc les verrons-nous apparaître ?

CHAPITRE QUATRIÈME

LA CHRONIQUE DU LIVRE BLANC.

Le *Livre blanc* se trouve aux archives d'Obwalden et tire son nom de la couleur de sa reliure.

C'est une sorte de manuel officiel, commencé un peu après le milieu du XV^e siècle, et renfermant des copies de divers documents relatifs au droit public suisse, ainsi qu'une courte chronique (f. 208-220) où l'on a réuni un certain nombre de notices et de récits relatifs à l'histoire ancienne de la Confédération.

La date de la plus grande partie du recueil est donnée par le fait que les documents antérieurs à l'an 1471 ont été copiés par une seule et ferme main du XV^e siècle. Quant à la chronique, outre qu'elle est écrite de cette même main, on peut dire d'elle en toute assurance qu'elle a été insérée dans le Livre blanc entre 1467 et 1476, car à l'endroit où il est fait mention de la capitulation conclue par les Confédérés avec Galeazzo Maria Sforza, il est parlé de ce dernier comme de celui « qui est maintenant seigneur » de Milan. Or la capitulation a été conclue en 1467, et Galeazzo est mort en 1476.

L'auteur a connu la chronique de Justinger. Il s'y réfère expressément en deux endroits.

Uri, dit le Livre blanc, fut le premier des trois pays qui fut colonisé avec la permission de l'Empire. Ensuite des Romains vinrent s'établir à Unterwalden, et en dernier lieu des *Suëdois* occupèrent la vallée de Schwyz.

Les trois pays jouirent d'une paix profonde jusqu'à l'arrivée des comtes de Habsbourg dans le voisinage. Ces comtes donnèrent leurs filles en mariage aux comtes de Tyrol et firent avec eux grande amitié. Quand cela eut duré des années, un comte Rodolphe de Habsbourg fut élu empereur. Sa puissance s'accrut tellement qu'elle finit par s'étendre sur la Thurgovie, le comté de Zurich, l'Argovie, etc., et qu'en retour de leur appui, il éleva les comtes de Tyrol à la dignité de ducs d'Autriche. Ce même Rodolphe, quelques années après son élection, fit demander aux pays s'ils voulaient se soumettre à l'autorité de l'Empire, s'engageant dans ce cas à les prendre sous sa protection, à n'exiger d'eux qu'un faible tribut, et à maintenir sans faute leurs droits et libertés. Les Waldstætten acceptèrent et l'empereur, sa vie durant, leur tint parole. Mais après la mort de Rodolphe, les baillis auxquels il avait confié l'administration des trois vallées se laissèrent aller à des actes d'arrogance et de despotisme. Ceci dura jusqu'à l'extinction de la famille de l'empereur. Les domaines et les sujets de la maison passèrent alors dans les mains des comtes de Tyrol. Quelques nobles de Thurgovie et d'Argovie, qui auraient été volontiers de grands seigneurs, allèrent s'adresser aux héritiers des Habsbourg pour obtenir d'eux, au nom de l'Empire, les baillies des Waldstætten. Alors un *Gessler* devint, pour l'Empire, bailli d'Uri et de Schwyz, un *de Landenberg* bailli d'Unterswalden. Mais ces nouveaux baillis surpassèrent encore les premiers en arrogance et en sévérité, joignirent la licence à l'arbitraire, élevèrent dans le pays des forteresses, et manifestèrent de mille façons l'intention qu'ils avaient de détacher les Waldstætten de l'Empire pour se les assujettir complètement.

Ici l'auteur, qui semblait ne vouloir que reproduire, avec quelques développements nouveaux, les allégations assez vagues

de la chronique bernoise, intercale d'un seul coup dans sa narration toute une série d'anecdotes destinées à donner à sa thèse plus de relief. D'abord, l'histoire des bœufs du Melchi (Obwalden), convoités par le bailli de Sarnen, de la résistance que le fils du propriétaire oppose à leur enlèvement et de la vengeance que le bailli en tire en faisant aveugler le vieux paysan. Ensuite, l'aventure d'un brave homme d'Alzellen (Nidwalden), qui tue d'un coup de hache le seigneur de l'endroit parce qu'il avait essayé de violer sa femme. Ensuite l'histoire de *Stoupacher*, qui se faisait construire à Steinen (Schwyz) une jolie maison de pierre et qui répond à Gessler, lorsque ce dernier demande à qui la maison appartient : « Monseigneur, elle est votre propriété et mon fief. » — Stoupacher rentre au logis assez peu rassuré et, sur les instances de sa femme, finit par la mettre au courant de ce qui s'est passé. Elle lui conseille, en femme prudente qu'elle est, d'aller consulter ses amis d'Uri et d'Unterwalden. Stoupacher s'en va donc à Uri. Il y rencontre bon nombre de mécontents, entre autres *un des Fürst* et le fils du pauvre homme du Melchi, qui ne rêvait que de venger son père. Tous trois se confient leur chagrin et s'engagent réciproquement par serment ; puis cherchent et trouvent un quatrième du Nidwalden, qui prête également serment ; puis trouvent encore en secret d'autres gens qu'ils s'adjoignent, leur faisant jurer de risquer biens et vie pour se défendre contre les seigneurs. « Et quand ils voulaient prendre quelque résolution, ils se rendaient de nuit près du Mytenstein, dans un endroit qui s'appelle *Rüdli*. Ils y délibéraient ensemble et chacun y amenait les gens en qui ils pouvaient avoir foi et ils le firent longtemps, mais toujours en secret, et ne se réunissaient nulle part ailleurs qu'au *Rüdli*. »

Vient maintenant le récit encore plus détaillé des aventures de Tell. L'auteur, après avoir dit que Gessler avait fait planter,

sous les tilleuls d'Uri, une perche surmontée d'un chapeau devant lequel chacun devait s'incliner comme si c'eût été le bailli, continue à peu près en ces termes :

« Or il y avait un honnête homme du nom de *Thall*, qui s'était aussi engagé par serment avec Stoupacher et ses compagnons. Cet homme passait et repassait souvent près du chapeau et ne voulait point le saluer. Le valet de garde le dénonça à son seigneur. Le seigneur envoya chercher *Thall* et lui demanda pourquoi il avait désobéi à ses ordres. « Je l'ai fait sans intention mauvaise, dit *Thall* ; car je ne savais pas que votre grâce y attacherait tant d'importance. Si j'avais de l'esprit, j'é m'appellerais autrement, et non pas le *Thall* (le nigaud). »

« Or *Thall* était un excellent archer, et il avait de jolis enfants. Le seigneur envoya donc chercher les enfants, et avec ses gens il contraignit *Thall* à abattre d'un coup de flèche la pomme placée sur la tête d'un des enfants, car le seigneur avait posé une pomme sur la tête de l'enfant. *Thall* vit bien qu'il n'y avait pas moyen d'échapper. Il prit donc une flèche et la cacha sous son pourpoint. Il en prit une autre, banda son arbalète, et priant Dieu de protéger son fils, il fit tomber la pomme. Cela plut fort au seigneur, qui pourtant lui demanda dans quel dessein il avait caché la première flèche. *Thall* aurait bien aimé trouver quelque excuse ; mais le seigneur était décidé à savoir quel avait été son dessein. Et comme *Thall* avait souci du seigneur et craignait qu'il ne voulût le tuer : « Si tu me dis la vérité, je te donne la vie et ne te tuerai point. » Alors *Thall* : « Puisque vous me promettez la vie sauve, je dirai la vérité. Il est vrai, si j'avais manqué mon coup et blessé l'enfant, je vous aurais percé de cette flèche, vous ou l'un des vôtres. » Alors le seigneur dit : « Puisqu'il en est ainsi, il est vrai, j'ai promis de ne pas te faire mourir, » et il le fit lier, disant qu'il voulait le mettre dans un lieu où il ne verrait plus le soleil ni la lune. »

« Les valets le conduisirent ainsi lié dans une barque, placèrent près de lui son arme à l'arrière de la barque, et descendirent le lac jusqu'à l'Axen. Mais là il s'éleva un vent si furieux que le seigneur et les autres crurent tous qu'ils allaient périr. L'un d'entre eux dit alors : « Seigneur, vous voyez bien ce qui va arriver de nous ; faites donc délier Thall. Il est vigoureux et sait conduire un bateau. Dites lui qu'il nous tire de peine. » Le seigneur dit à Thall : « Si tu veux nous aider de ton mieux à sortir de cette peine, jete ferai délier. » « Oui, Monseigneur, bien volontiers ; » et prenant le gouvernail, il regardait de droite et de gauche à son arme, car le seigneur l'avait laissé aller délié. Et lorsque Thall fut arrivé près de la plateforme du Tell (*an die ze Tellen blatten*), il les appela tous et leur dit de ramer de toutes leurs forces ; que s'ils pouvaient arriver devant la plateforme, ils auraient surmonté le mal. Eux donc ramèrent de toutes leurs forces ; et quand Thall jugea qu'il pourrait atteindre le rocher, il poussa la barque de ce côté, saisit son arme, sauta du bateau sur la plateforme et repoussa la barque au milieu des flots. Puis il traversa à toutes jambes les montagnes de Schwyz jusque près de Küssnacht dans le chemin creux. Il y arriva avant le seigneur, s'embusqua derrière un buisson et, quand le seigneur vint à passer, lui décocha une flèche qui le transperça. Puis il reprit sa course du côté d'Uri, à travers les montagnes¹. »

Pendant ce temps, les compagnons de Stoupacher, qui ne se réunissaient plus au Rüdli, mais au Trenchi, étaient devenus si nombreux qu'ils commencèrent à détruire les châteaux des seigneurs. « Ils commencèrent par Uri où le seigneur faisait construire au-dessous de Steg, sur une colline, une tour qu'il voulait nommer Twing-Uri ; après quoi ils prirent Swadow,

1. App., n° IV.

et quelques châteaux à Schwyz et à Stanz, entr'autres celui de Rotzberg qui fut gagné avec l'aide d'une jeune fille. Mais le château de Sarnen était si fort qu'il était malaisé de s'en emparer. Le seigneur de l'endroit était un homme orgueilleux, arrogant et dur. Il taxait les gens à plaisir et il avait introduit cet usage qu'aux jours de fêtes on lui apportât des cadeaux, chacun selon ce qu'il possédait, veau, brebis ou galette. Alors les conjurés convinrent entre eux qu'à la Noël, où l'on devait lui porter des cadeaux de nouvelle année, ils iraient deux à deux, munis seulement de bâtons, au château, tandis qu'une bande attendrait cachée dans les aulnes au-dessous du moulin ; qu'une fois maîtres de la porte, les premiers donneraient le signal en sonnant du cor et que la troupe d'en bas accourrait en toute hâte. Ainsi fut fait. Le jour de Noël, au moment où l'on apportait les cadeaux, le seigneur était à l'église. Lors donc que ceux qui étaient cachés dans les aulnes entendirent le son du cor, ils franchirent au pas de course le ruisseau, grimpèrent le long du ravin jusqu'au château et s'en rendirent maîtres. Le bruit étant venu à l'église, les seigneurs prirent peur, se sauvèrent par la montagne et vidèrent la place.

« Après cela, les trois pays, unis par leurs serments secrets, devinrent si forts qu'ils demeurèrent les maîtres et conclurent un pacte qui jusqu'à présent leur a bien profité. »

Comme on le voit, la question que nous posions à la fin du chapitre précédent est maintenant résolue. Nos traditions nationales au sens strict du mot, celles-là même dont nous nous informions naguères, apparaissent pour la première fois et toutes ensemble dans la chronique du Livre blanc, vingt ans après le pamphlet du chanoine de Zurich.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE CHANT DES ORIGINES. MELCHIOR RUSS.

Bien que la chronique du Livre blanc ait dû attendre jusqu'à nos jours pour trouver un éditeur, la narration qu'elle renferme a été reproduite presque sans changement en 1507 par le premier livre imprimé qui ait traité de l'histoire de la Suisse, et elle a passé de là, avec des modifications diverses, dans la plupart des ouvrages subséquents. Nous aurons bientôt à nous occuper de quelques-uns d'entre ceux-ci ; mais avant de quitter le XV^e siècle, il nous faut nous arrêter un instant encore à deux documents qui nous donnent sous une forme passablement différente l'histoire déjà connue de l'archer uranien.

C'est d'abord un chant populaire ¹ en 29 strophes (manuscrit de 1501), où l'on peut cependant discerner trois parties différentes.

La première (str. 1-9) célèbre le fait de la pomme auquel seul elle rattache la naissance de la Confédération.

La seconde énumère (str. 10-13) les huit Etats de l'ancienne Confédération et leurs alliés immédiats de Fribourg, Soleure, Bienne, Appenzell, Schaffhouse et St-Gall, auxquels viennent se joindre (str. 14-18) le duc Sigismond d'Autriche, le duc René de Lorraine, le duc de Milan, et les villes de Strassbourg, Colmar, Schlettstadt, Bâle et Mulhouse.

La troisième (str. 19-29) raconte les luttes soutenues par les Confédérés contre Charles le Téméraire et la mort de ce dernier à Nancy.

1. *Von der Bidgenossen Pundt*, ou bien encore : *Vom Ursprung der Bidgenoschaft*.

Cette troisième partie ne peut, cela va sans dire, être antérieure à 1477, ni la seconde à 1474. La première est peut-être un peu plus ancienne et elle a dû former pendant quelque temps un tout distinct. Quoi qu'il en soit, voici, littéralement traduites, les neuf strophes que seules il nous importe de recueillir :

1. C'est de la Confédération que je veux parler :

Personne encore n'a rien entendu de pareil.

Ils ont si bien réussi!

Ils ont une sage et solide alliance.

Je veux vous chanter la véritable origine,

Comment est née la Confédération.

2. Un noble pays, vrai noyau de la Confédération,

Est renfermé entre des montagnes

Beaucoup plus sûrement qu'entre des murailles.

C'est là que pour la première fois a commencé l'alliance :

Ils ont sagement agi dans l'affaire

En un pays qui s'appelle Uri.

3. Apprenez maintenant, chers seigneurs et amis,

Comment pour la première fois a commencé l'alliance

Et ne vous en laissez pas ennuyer.

Apprenez comment un d'eux dû abattre

De ses propres mains une pomme

Placée sur la tête de son enfant.

4. *Le bailli* dit à *Guillaume Tell* :

« Prends garde que ton art ne te fasse défaut,

Et écoute bien ce que je te dis :

Si tu ne la touches du premier coup,

Vraiment il t'en reviendra un petit profit,

Et cela te coûtera la vie. »

5. Alors il pria Dieu nuit et jour,
Tant qu'il toucha la pomme du premier coup :
Cela put bien les ennuyer !
Il eut par la grâce de Dieu ce bonheur
De pouvoir avec tout son talent
Tirer comme il l'avait espéré.

6. Dès qu'il eut lâché son premier coup,
Il avait caché une flèche dans son pourpoint :
« Si j'avais tué mon enfant,
Je te dis la vérité pure,
J'avais en moi l'intention
De te tuer toi aussi. »

7. Là-dessus se fait un grand choc
D'où sortit le premier confédéré.
On voulut châtier *les baillis* :
Car ils ne respectaient ni Dieu ni ami ;
Quand à l'un d'eux plaisait femme ou fille,
Ils voulaient dormir auprès d'elles.

8. Ils usaient d'arrogance dans le pays. —
Mauvais pouvoir ne dure pas longtemps.
C'est ainsi qu'on trouve écrit. —
Voilà ce qu'ont fait *les baillis du prince* ;
C'est pourquoi il a perdu sa seigneurie
Et on l'a chassé du pays.

9. Ainsi je vous apprends la véritable origine ;
Ils jurèrent tous une fidèle alliance,
Les jeunes et aussi les vieux.
Que Dieu les maintienne longtemps en honneur
Mieux encore que jusqu'à présent !
Nous nous en remettons à sa volonté(1).

Le style de ce petit poème est aussi gauche que les pensées en sont confuses, et à voir la façon dont l'auteur embrouille *le bailli, les baillis et le prince*, il semble impossible qu'il ait su d'une manière un peu précise de qui il voulait parler. Mais du moins n'y a-t-il point de doute sur le but qu'il s'est proposé. Deux noms en effet se dégagent de la demi-obscurité où flotte toute la ballade : celui d'Uri et celui de Tell ou de *Guillaume Tell*, comme on appelle maintenant l'archer. D'Uri, pour lequel on réclame l'honneur d'avoir fondé l'alliance ; de Tell, qui est en train de devenir le premier confédéré, si même il n'est déjà le promoteur unique du soulèvement. C'est dire que nous avons devant nous une version spéciale, destinée à revendiquer pour la vallée d'Uri le rôle principal dans l'œuvre d'affranchissement, — et c'est expliquer peut-être pourquoi nous allons la retrouver chez le Lucernois Melchior Russ, dont la mère était précisément originaire d'Uri.

MELCHIOR RUSS, un greffier de bonne famille¹ qui entreprit en 1482 de compiler l'histoire de sa ville natale et de la Confédération, s'est rendu la tâche facile pour tout ce qui concerne l'histoire ancienne des Waldstetten en insérant presque textuellement dans sa chronique le chapitre correspondant de la chronique de Justinger. Il expose donc à la suite du secrétaire de Berne la double guerre que les vallées ont soutenue contre la seigneurie de Habsbourg et plus tard contre la seigneurie d'Autriche. Mais à l'endroit où Justinger parlait des excès que les seigneurs de Habsbourg et leurs officiers auraient commis envers les habitants des Waldstetten, il ajoute sans autre transition : « Ainsi qu'il advint aussi à *Guillaume Thell*, qui fut

1. Il était fils d'un secrétaire d'Etat de Lucerne, avait fait lui-même des études à l'Université de Bâle (1471), était greffier de la justice, et fut chargé en 1479 d'une ambassade auprès de Matthias Corvin, roi de Hongrie, qui l'éleva au rang de chevalier.

contraint par les baillis à abattre une pomme placée sur la tête de son enfant, ou s'il ne l'eût pas fait, il eût dû lui-même mourir, comme vous apprendrez dans une chanson ce qui lui arriva. » Après quoi Russ revient à la narration de Justinger, et rapporte comme lui la résistance des braves gens, la guerre qui s'en suivit entre eux et les seigneurs de Habsbourg, la vente que ces derniers firent de leurs droits aux seigneurs d'Autriche. Il rapporte également les exigences nouvelles des employés de l'Autriche; et copiant son texte jusqu'à l'avant-dernière phrase du chapitre, il s'arrête une seconde fois, — non pour donner la chanson promise, qui n'était autre sans doute que le chant des Origines, — mais pour reprendre dans les termes que voici la suite de l'histoire de Tell :

« Maintenant apprenez comment Guillaume Thell voulut venger l'injustice que le bailli, ainsi que vous l'avez entendu, avait commise envers lui; car il ne pouvait tolérer cela plus longtemps. *Il vint donc à Uri, et rassemblant la communauté, il leur fit, les larmes aux yeux, des plaintes amères sur ce qui lui était arrivé et ce qui lui arrivait encore chaque jour. Le bailli, en ayant été informé, le fit saisir et lier, dans l'intention de le conduire devers Schwyz, dans le château du lac.* Le bailli lui-même s'embarqua donc avec lui, et quand ils furent sur le lac, alors (peut-être par la volonté de Dieu) il s'éleva un vent si furieux que jeunes et vieux, femmes et enfants, dans leur détresse crièrent à Dieu et aux Saints. Or Guillaume Thell était un homme robuste, plus robuste que tous ceux qui étaient dans la barque, et de plus habile à la navigation. Comme ceux qui étaient dans la barque ne pouvaient la gouverner, ils dirent au bailli de faire délier Thell. Et comme le bailli tenait lui aussi à conserver la vie, il dit à Thell : « Si tu crois pouvoir nous conduire à terre, je te ferai délier. » Thell dit qu'avec l'aide de Dieu il saurait bien les conduire à terre, *si on lui*

donnait temps et sécurité. Ainsi on lui enleva ses liens. Alors il manœuvra si bravement qu'avec l'aide de Dieu il arriva vers une plateforme, et il poussa la barque contre la plateforme qui s'appelle encore aujourd'hui la plateforme de Thell, prit son arbalète qui était à l'arrière de la barque, puis il sauta sur la plateforme, *banda son arme et tua le bailli.* Et ils ne purent, à cause de la violence de la tempête, ramener la barque ni à la plateforme ni à la terre. *Alors il se montra de nouveau dans les pays et se plaignit plus fort encore que précédemment, en sorte qu'il s'éleva une grande guerre entre les seigneurs et les pays*¹. »

Si l'on prenait à la lettre les paroles de Russ, on pourrait être tenté de croire que l'aventure de la pomme s'est passée sous la domination des seigneurs de Habsbourg, tandis que l'aventure du lac aurait eu lieu sous la domination autrichienne. Mais ce n'est là sans doute qu'une maladresse de composition. Ce qui est plus significatif, c'est que l'arrestation de Tell est pour notre chroniqueur la conséquence seulement des plaintes faites par l'archer devant la communauté d'Uri; que Russ ne sait rien ou ne veut rien savoir de la conjuration de Stoupacher ni des réunions du Rüdli, et qu'après avoir fait mourir le bailli au pied même de la *Platte*, il attribue de nouveau à Tell l'initiative du conflit qui aboutit à la bataille du Morgarten. Autant de variantes sur la portée desquelles la critique peut hésiter, mais qui ne permettent pas de douter que nous ne soyons en face d'une branche distincte de la tradition.

1. App., n° VI.

CHAPITRE SIXIÈME

ETTERLIN.

Le premier chroniqueur que nous rencontrons au XVI^e siècle (1507) est encore un Lucernois, encore un greffier, encore un copiste. Seulement, ce n'est plus à Justinger, mais au Livre blanc qu'ETTERLIN s'adresse de préférence, ou s'il emprunte, en les modifiant, quelques-unes des données de l'historiographe bernois, il ne le fait qu'après avoir épuisé le récit de la chronique d'Obwalden. On peut juger à l'avance du résultat que va produire cette singulière combinaison.

Suivant Etterlin, les habitants des Waldstetten ne tirent pas leur origine d'une seule et même nation. Les Uraniens sont issus d'une bande *gothique* qui vint se réfugier dans nos montagnes lorsque Bélisaire expulsa les Goths d'Italie. Les Unterwaldiens, arrivés un peu plus tard, descendent de quelques familles *romaines* qui durent quitter leur patrie à la suite d'une guerre civile où leur parti avait succombé. Quant aux Schwyzois, Etterlin adopte tout au long sur leur compte les inventions de Fründ et les fait par conséquent provenir d'une émigration *suédoise*.

Les trois peuples s'accrurent du reste très-vite, et jouirent d'une indépendance complète jusqu'à ce que Rodolphe de Habsbourg les eût amenés, par de bonnes paroles, à se mettre volontairement sous la protection de l'Empire. Mais après la mort de ce roi, les baillis qu'il avait envoyés dans les Waldstetten, ne tenant plus aucune de ses promesses, se montrèrent à la

fois arrogants et cruels.... Alors également, quelques nobles de Thurgovie, qui volontiers auraient été de grands seigneurs, allèrent se présenter aux héritiers de Rodolphe pour demander d'être investis, au nom de l'Empire, des bailliages des Waldstættén. Deux d'entre eux furent, en effet, choisis à titre de baillis : l'un, *Grissler*, pour Uri et Schwyz ; l'autre, *Landenberg*¹, pour Unterwalden. Mais ces deux baillis, plus déloyaux encore et plus durs que leurs prédécesseurs, ne songèrent qu'à détacher les pays de l'Empire pour se les approprier, élevèrent des forteresses derrière lesquelles ils commettaient toutes sortes d'indignités et firent subir à leurs subordonnés toutes sortes de mauvais traitements.

Ceci dit, Etterlin, toujours guidé par le Livre blanc, reproduit l'une après l'autre les anecdotes que celui-ci a pour la première fois enregistrées, depuis l'histoire des bœufs du Melchi (Etterlin dit à tort du Melchthal) jusqu'à la destruction des châteaux et à la fuite du seigneur de Sarnen. Nous ne pouvons naturellement le suivre dans cette répétition ; mais peut-être ne sera-t-il pas inutile, pour rendre plus sensibles les procédés de l'époque, de faire passer une fois encore sous les yeux de nos lecteurs les aventures de Tell, en plaçant entre crochets les détails dont Etterlin a enrichi le texte de la chronique d'Obwalden. Nous prenons ces aventures au moment où le bailli demande à Tell pourquoi donc il a bravé son ordre.

« Tell prit la parole et dit : Cher seigneur, je l'ai fait sans intention mauvaise, car je ne savais pas que votre grâce y attacherait tant d'importance. Si j'étais avisé, je m'appellerais autrement que le Tell. [C'est pourquoi, monseigneur, pardonnez-moi cette faute et ne l'imputez qu'à ma sottise.] »

1. C'est celui-ci qui, selon Etterlin, sera tué par le brave homme d'Alzellen, sans que cet exemple exerce dans la suite la moindre influence sur la conduite du nouveau seigneur de Sarnen.

« Or Tell était un bon archer [comme on n'en pouvait trouver dans le pays], et il avait aussi de jolis enfants [qui lui étaient chers]. Le seigneur [qui était d'un méchant naturel], envoya [secrètement] chercher les enfants de Tell, [et lorsqu'on les eut amenés, il demanda à Tell si c'étaient là ses enfants et lequel il aimait le plus. Tell répondit : « Oui, monseigneur, ce sont mes enfants, et ils me sont tous également chers. » Alors le seigneur lui dit : « Eh bien ! Guillaume, tu es un bon archer ; on ne trouve pas ton pareil dans le pays ; tu vas donner en ma présence une preuve de ton adresse, en abattant une pomme de dessus la tête de l'un de tes enfants. Si tu le fais, je te tiendrai pour bon archer. » Le bon Tell s'effraya ; il demanda grâce, et supplia le seigneur de le dispenser d'une pareille épreuve, disant que c'était chose contre nature, et qu'il était prêt à exécuter tout autre ordre qui lui serait donné. Guillaume Tell eut beau parler], le seigneur le contraignit, avec ses valets, à abattre la pomme de dessus la tête de l'enfant, et le seigneur plaça lui-même la pomme sur la tête de l'enfant. [Guillaume] Tell vit bien qu'il était contraint et qu'il devait faire ce que le seigneur voulait. Il prit une flèche et la cacha dans son pourpoint. Il en prit une autre, banda son arbalète, et priant Dieu [et la sainte Vierge] de protéger son fils, il abattit la pomme [sans faire de mal à l'enfant]. Cela plut fort au bailli [qui déclara que Tell était un bon archer]. Cependant il lui dit : « Tu vas me dire une chose, » et il lui demanda dans quelle intention il avait caché la première flèche dans son pourpoint. Tell eût bien aimé trouver une excuse ; [il répondit que c'était l'usage des archers]. Mais le seigneur ne le laissa point tranquille et voulut savoir quel avait été son dessein. Et comme Tell craignait le seigneur, [et qu'il était inquiet de ne voir aucun de ses compagnons qui pût lui venir en aide, il répéta la même excuse]. Le seigneur [qui était un homme

plein d'artifice et de méchanceté], s'aperçut de son trouble et lui dit : « Cher Tell, avoue franchement pourquoi tu as caché une flèche sous ton pourpoint. Si tu me dis la vérité, je te donne la vie et ne te tuerai point. » Alors Tell parla ainsi : « Eh bien ! puisque vous me promettez la vie sauve, je vous dirai la vérité. J'ai caché la flèche dans l'intention de vous en percer, vous ou l'un des vôtres, si j'avais manqué la pomme et frappé mon enfant ; [et, certes, je ne vous aurais pas manqué]. Le seigneur, l'ayant entendu, dit : « Il est vrai, j'ai promis de ne pas te faire mourir. [Mais puisque j'apprends que tu avais le méchant dessein de m'ôter la vie, je veux me mettre désormais à l'abri de tes coups]. Je t'enfermerai dans un lieu où tu ne verras plus le soleil ni la lune. » Il le fit donc saisir et lier fortement, et les valets le conduisirent ainsi lié dans une barque, le mirent à l'arrière, placèrent auprès de lui son arme, et s'embarquèrent pour retourner devers Schwyz.

« Lorsqu'ils eurent navigué jusqu'à l'Axen, ils furent assaillis par un vent si furieux et si fort que le seigneur et les valets crurent qu'ils allaient périr misérablement. Alors l'un d'entre eux prit la parole et dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas où nous en sommes ? Ayez donc la bonté de faire délier Tell. Il est vigoureux, habile à conduire un bateau, et se connaît au temps ; dites-lui donc qu'il nous tire de peine. » Alors le bailli dit à Tell : « Si tu veux nous aider et faire de ton mieux pour nous tirer de peine, je te ferai délier. » « Oui, monseigneur, je le ferai volontiers, répondit Tell, [et j'espère, avec l'aide de Dieu, vous tirer d'ici]. » Ainsi on lui ôta ses liens, et il prit le gouvernail, et dirigea savamment la barque ; mais il regardait de tout côté pour voir s'il ne pourrait s'échapper, et regardait aussi son arme qui était près de lui à l'arrière. Il arriva ainsi près d'une grande plateforme, [que dès lors on a toujours nommée et qu'on nomme encore aujourd'hui la plateforme de Tell] ;

et jugeant l'occasion propice, il les appela tous [d'une voix joyeuse], et leur dit de ramer de toutes leurs forces jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la plateforme; que s'ils l'atteignaient, ils auraient surmonté le mal. Eux donc ramèrent de toutes leurs forces, et lorsqu'on se fut approché de la plateforme, jugeant qu'il pouvait s'y élancer, il poussa [de tout son pouvoir, car il était puissamment vigoureux, le derrière de] la barque contre le rocher, saisit son arme qui était à côté de lui à l'arrière, sauta de la barque sur la plateforme, et repoussa la barque au milieu des flots. Puis il franchit les montagnes et traversa le pays de Schwyz jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de Küssnacht dans le chemin creux. Y étant arrivé avant le seigneur, il l'y attendit. Et quand le seigneur vint chevauchant avec les siens, Tell, qui était en embuscade derrière les buissons [d'où il entendait machiner contre lui de mauvais desseins], banda son arme, perça de sa flèche le seigneur, et se remit à courir à travers les montagnes, du côté d'Uri. [Il y trouva ses compagnons et leur raconta ce qui s'était passé]. »

On voit qu'Etterlin, malgré la fidélité avec laquelle il reproduit le récit du Livre blanc, ne se fait point scrupule d'ajouter à son texte maint détail destiné à lui donner plus de mouvement et de précision. C'est là, sans doute, une des causes du crédit dont sa chronique a joui jusqu'à l'époque de Tschudi. Mais s'il a réussi par ce moyen à rendre populaire la narration d'Obwalden, il a été, d'autre part, beaucoup moins heureux dans les emprunts qu'il a faits à la chronique de Justinger. Etterlin en effet, une fois les baillis expulsés, ne se hâte point d'arriver au dénouement. Il dit, il est vrai, comme le Livre blanc que les pays se renforcèrent de telle sorte qu'ils demeurèrent les maîtres. Mais il dit de plus (et ici nous retrouvons la trace du chroniqueur bernois) que les seigneurs, ayant par vengeance déclaré la guerre aux Waldstetten, s'appauvrirent de telle

façon qu'ils furent forcés de vendre leurs droits à la seigneurie d'Autriche. Comme cette dernière promettait aux pays de les prendre sous sa protection et de respecter leurs libertés, ils se soumirent volontiers et n'eurent d'abord qu'à se louer du changement. Mais avec le temps, arrivèrent de nouveaux baillis qui recommencèrent à les tourmenter en faisant valoir contre eux de nouveaux droits et de nouvelles prétentions. Les trois pays, indignés d'une pareille conduite, ne la supportèrent pas davantage qu'ils n'avaient fait précédemment. Une guerre nouvelle s'éleva donc, guerre qui dura longtemps et pendant laquelle les pauvres pays se défendirent tout seuls contre l'Autriche, car ils n'avaient personne qui voulût leur donner secours ou conseil. Enfin, en 1315, le duc Léopold s'en vint avec une grande armée pour réduire une fois pour toutes à l'obéissance ses sujets infidèles. Mais la fortune des armes lui fut contraire, et après la bataille du Morgarten, les trois pays, délivrés de toute inquiétude, purent conclure entre eux et jurer une alliance « qui leur a bien profité jusqu'à ce jour et qui, Dieu voulant, leur profitera éternellement. »

Ainsi Etterlin rapporte deux insurrections différentes des Waldstetten ; mais il applique maladroitement aux héritiers de Rodolphe ce que Justinger disait naguères des seigneurs de Habsbourg (-Laufenbourg). Il distingue par là même ces héritiers de Rodolphe de la maison d'Autriche à laquelle ils sont censés avoir vendu leurs droits. Il admet que les Waldstetten acceptèrent volontiers cette vente, et tout pays d'Empire qu'elles étaient, se soumirent joyeusement à la domination autrichienne. Enfin il distingue trois sortes de mauvais baillis : ceux que Rodolphe avait établis dans les Waldstetten, ceux qui furent institués par ses héritiers, et ceux que la maison d'Autriche aurait envoyés.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA JOLIE PIÈCE D'URI.

Pendant qu'Etterlin répandait ainsi dans un plus vaste cercle le récit du Livre blanc, un autre auteur, resté anonyme, reprenait sous forme poétique la tradition d'Uri, et composait de 1511 à 1513¹ le petit drame qui a pour titre : « *Une jolie pièce représentée à Uri, dans la Confédération, sur Guillaume Thell, leur concitoyen et le premier confédéré.* »

Rien de plus simple que la disposition de cette pièce, puisque les événements s'y déroulent en un seul acte sous les yeux du spectateur.

Au début, trois hérauts paraissent sur la scène. Le premier glorifie la miséricorde de Dieu qui n'abandonne jamais les délaissés. Il remonte, pour le prouver, jusqu'à Rome et à l'histoire de Lucrèce ; puis il annonce au peuple qu'un exemple plus frappant encore de la miséricorde divine va être représenté devant lui, et afin de faciliter l'intelligence du drame, il en résume brièvement le contenu.

Le second a pour mission d'apprendre aux spectateurs comment et à quelle époque les Waldstæten ont été peuplées. Il ne fait en ceci que répéter les assertions d'Etterlin.

Le troisième est chargé de mener l'histoire de nos ancêtres depuis le temps de Charlemagne jusqu'à l'époque où ont eu lieu les événements que l'on va représenter. Sa tâche est assez vite

1. Ceci résulte du fait qu'à l'endroit où il est parlé des guerres d'Italie, l'auteur s'arrête à la *campagne d'hiver* de 1511 et ne dit rien de la victoire de Novarre (1513). — La pièce a du reste été longuement remaniée en 1545 par le Saint-Gallois *Jacob Ruef*.

remplie, car il se borne à dire que ce fut Charlemagne qui fit prêcher l'Evangile aux gens d'Uri ; que les trois pays demeurèrent unis jusqu'au moment où Rodolphe de Habsbourg les persuada de se soumettre à sa domination ; qu'après lui les Waldstæten, furent gouvernées par des baillis sévères et durs ; que ces baillis se rendirent odieux par leurs méfaits, et qu'ils en furent justement punis , l'un d'eux, le bailli d'Unterwalden, ayant été tué dans un bain, et l'autre, celui d'Uri, ayant été percé d'une flèche, comme on va le voir dans la pièce.

Après ce long prologue en trois parties, arrive enfin le bailli qui débute en annonçant au peuple qu'il est venu en qualité de lieutenant *du duc Albert d'Autriche*, et avec l'intention d'inculquer à ses subordonnés des notions meilleures d'obéissance et d'humilité.

Pendant ce temps, Guillaume Tell, à qui la chose ne plaît guère, s'entretient à part avec Stouffacher, ainsi qu'avec *Erny* (Arnold) *du Melchthal*, et reçoit d'eux la confidence de leur chagrin. Ils décident, à l'instigation de Tell, de délivrer la patrie du joug que l'on fait peser sur elle. La main dans la main, ils se promettent de communiquer au retour le projet à leurs amis. Comme lieu de rassemblement pour les délibérations ultérieures, ils désignent le Rütli. Une poignée de main encore, et ils se séparent.

Le bailli s'adresse alors à son valet, *Heintz Vægeli*, et lui dit qu'il a trouvé un bon moyen de dompter ses paysans et d'amener leur argent dans sa caisse. Ce moyen, c'est de placer sur une perche son chapeau devant lequel chaque passant devra, sous peine de mort et de confiscation, tirer la révérence. Le valet est donc chargé de porter l'ordre à la connaissance du peuple. Plusieurs paysans passent en s'inclinant. Tell seul fait exception. On l'arrête et on le traîne devant le bailli.

Ici s'engage le dialogue suffisamment connu qui aboutit à

l'épreuve de la pomme. Puis viennent (toujours d'après Etterlin) l'incident des deux flèches, la réponse hardie de Tell, et la résolution du bailli de l'enfermer dans un lieu où il ne verra plus le soleil ni la lune.

Le bailli s'embarque avec Tell pour le mener à Küssnacht. L'orage se lève ; le bateau menace de chavirer. Tell est délivré de ses liens ; il prend en main le gouvernail, dirige la barque du côté de la *Platte*, saisit son arme, saute sur le rocher, et repousse le bateau dans le lac.

« Tu as beau te sauver, » lui crie le bailli, « tu ne m'échapperas pas. »

Un moment après, nous retrouvons Tell au milieu de ses amis qui désespéraient de jamais le revoir. Il leur raconte ce qui lui est arrivé sur le lac et comment, après s'être échappé, il est allé attendre le bailli dans le chemin creux où il l'a tué.

Cunno Abatzellen (ab Alzellen ?) se joint au groupe qui entoure Tell. Lui aussi, dit-il, a donné la mort à l'un des tyrans. Il raconte comment il a trouvé dans sa maison l'autre bailli sur le point de déshonorer sa femme et comment il l'a assommé d'un coup de hache.

« Assez de souffrances ! » s'écrie Stouffacher. « Réunissons-nous pour y mettre un terme ; faisons sentir à ces oppresseurs que nous sommes les plus forts ! »

Uly de Grub leur donne alors le conseil de s'adresser au peuple. Ils se tournent donc vers la foule. Tell l'exhorte vivement à seconder l'exécution de leurs projets. La communauté répond par des acclamations unanimes, rend grâce à Dieu de sa bonté et prête, sous la conduite de Tell, le serment de ne plus souffrir de tyrans dans le pays.

Ici finit le drame. Mais de même qu'il est précédé d'un immense prologue, il doit être clos par un épilogue plus long encore, car il reste à dire aux spectateurs ce qui s'est passé

depuis l'affranchissement des vallées jusqu'à l'époque où se joue la pièce.

Cette tâche incombe au quatrième héraut. Il dit que l'affranchissement a eu lieu en 1296. Il ajoute que l'an d'après l'empereur Adolphe reprit les pays sous sa protection, au grand dépit des ducs d'Autriche. Pourtant ces derniers durent laisser aller les choses jusqu'à ce qu'après la mort de Henri VII la double élection de Louis de Bavière et de Frédéric d'Autriche leur fournit une occasion de se venger. Le duc Léopold essaya donc de pénétrer de Zug dans le pays de Schwyz ; mais il fut défait au Morgarten le samedi après la St-Martin de 1315, et le mardi après la St-Nicolas, les trois pays conclurent entre eux un pacte que dès lors ils ont su maintenir contre toute attaque. Le héraut dit encore quelques mots de la victoire de Sempach ; et après avoir mentionné les guerres du XV^e et du XVI^e siècle jusqu'à la *campagne d'hiver* de 1511, il termine en rendant grâces au Dieu qui a si visiblement protégé les Confédérés.

Le fond de « la jolie pièce » d'Uri est tiré d'Etterlin et du chant des Origines. C'est au premier que l'auteur emprunte d'ordinaire le détail des faits ; mais c'est du second qu'il s'inspire pour donner à Tell le rôle prépondérant qu'il lui fait jouer d'un bout à l'autre du drame. Quant aux noms des différents personnages (Erny, Cunno etc.), et à la date de 1296 qui est fixée pour l'affranchissement, on ne saurait dire où notre auteur les a pris ni même s'il les a pris ailleurs que dans son imagination. Il n'a pas l'air d'être très au courant des événements, puisqu'il passe d'Adolphe de Nassau à Henri de Luxembourg sans paraître se douter qu'Albert ait jamais été autre chose que duc d'Autriche. En revanche, il attribue à celui-ci l'envoi du bailli dont Tell faillit être la victime, et il est ainsi le premier qui ait tourné contre ce prince la vindicte des Confédérés.

CHAPITRE HUITIÈME.

JEAN STUMPPFF.

La chronique d'Etterlin et la « jolie pièce » d'Uri, si différentes qu'elles soient l'une de l'autre, se ressemblent pourtant en ceci qu'elles ne font guère que reproduire, avec quelques variantes, l'un des thèmes qui leur ont été transmis par le XV^e siècle. La première s'adresse de préférence au récit du Livre blanc, sauf à le combiner arbitrairement avec les données de Justinger. La seconde s'inspire de la tradition particulière d'Uri, sauf à la compléter dans le détail par la tradition commune. Voici venir maintenant un écrivain qui, sans s'astreindre à suivre à la lettre aucun de ses devanciers, saura combiner dans un cadre tout nouveau les éléments quelque peu disparates de leurs différents récits. Cet écrivain est le pasteur réformé JEAN STUMPPFF, de Bruchsal, mort à Zurich en 1566, et auteur d'un Tableau historico-géographique de la Confédération suisse qui fut publié dans la même ville en 1548.

Selon Stumpff, les vallées d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden, qui toutes trois relevaient directement de l'Empire, restèrent fidèles à Frédéric II jusqu'après l'excommunication, et reçurent de lui en retour la confirmation (1240) de leurs antiques privilèges. Mais pendant les troubles qui suivirent la déposition et la mort de Frédéric, la constance des paysans libres des Waldstæten fut mise à une rude épreuve. D'une part, en effet, la noblesse indigène voulut profiter de l'anarchie générale pour réduire les vallées sous sa domination.

D'autre part, les baillis impériaux, confiants dans l'appui de la noblesse et dans la force de leurs châteaux, commencèrent à faire de leur pouvoir le plus mauvais usage. La lutte s'engagea donc en 1260 ¹ entre les nobles et les paysans. Elle dura douze ans environ, et se termina par l'expulsion de la noblesse et des baillis. Rodolphe de Habsbourg étant monté vers le même temps sur le trône impérial, les nobles expulsés allèrent se plaindre à lui de la violence qui leur avait été faite. Rodolphe essaya de réconcilier les deux parties, se fit présenter les lettres de franchise des vallées, et décida au bout du compte que les Waldstættten resteraient, comme par le passé, sous la protection immédiate de l'Empire. « Si malgré cela quelques chroniques rapportent que Rodolphe de Habsbourg plaça les Waldstættten dans la dépendance de ses héritiers, cet assujettissement ne peut avoir été de longue durée, car Rodolphe a donné en 1291 aux gens de Schwyz quelques privilèges dans lesquels il les traite d'hommes de condition libre, ce qu'il n'aurait point fait s'ils avaient appartenu à la maison d'Autriche. » Albert lui-même, « un homme avare et cupide, » qui plus d'une fois essaya de joindre les Waldstættten au patrimoine de sa famille, Albert lui-même fut obligé de respecter leur liberté. Mais lorsqu'après la mort de Henri VII, l'Empire fut redevenu vacant pour une année, les nobles, jugeant le moment propice, voulurent se venger sur les paysans de leurs anciens affronts. La maison d'Autriche, dans l'espérance de se soumettre un jour les Waldstættten, prêta immédiatement secours à la noblesse. Les baillis impériaux, Gessler en particulier, qui tenait ses biens de l'Autriche, imitèrent l'exemple, et de part et d'autre se manifestaient déjà les intentions les

1. C'est la date que l'une des deux rédactions de la Chronique bernoise attribuait à la guerre soutenue par les Waldstættten contre les seigneurs de Habsbourg.

plus hostiles , quand la double élection de Louis de Bavière et de Frédéric d'Autriche vint envenimer encore le différend , en amenant la noblesse et les baillis à se ranger du côté de Frédéric , comme les Waldstættén à se prononcer en faveur de Louis.

Alors Gessler et les siens , pour punir les paysans de la préférence qu'ils donnaient à Louis de Bavière , se livrèrent contre eux à toutes sortes de méfaits , jetant les uns en prison , enlevant aux autres leurs enfants et leurs femmes... Alors aussi , le bailli d'Unterwalden , un noble de Landenberg , fit enlever , dans le Melchthal , les bœufs d'un paysan ; puis , quelque temps après , il voulut contraindre la femme d'un paysan d'Alzellen à lui préparer un bain et à y entrer avec lui. Mais il en fut justement puni par le mari... Ce fut là-dessus que trois hommes , à savoir *Guillaume Tell* , d'Uri , Stouffacher , de Schwyz (qu'un propos équivoque de Gessler avait amené auprès de Tell) , et un d'Unterwalden (ou comme le dit ailleurs Stumpff , celui-la même qui avait tué le bailli dans le bain) , s'engagèrent par serment à défendre la liberté de leur pays , en y risquant , s'il le fallait , la vie. Une ligue fut donc conclue , dont les membres se réunissaient de temps en temps dans la prairie du *Rüde*. La noblesse , vaguement informée de ce qui se tramait contre elle , en conçut de vives inquiétudes ; mais elle ne put pénétrer le mystère , et désireuse de savoir à quoi s'en tenir , elle imagina de faire dresser par Gessler , sur la place d'Altorf , un chapeau auquel chacun serait tenu de rendre hommage comme si c'était le bailli.

Ici nous retrouvons le récit ordinaire des aventures de Tell , si ce n'est que l'épreuve de la pomme est introduite d'une manière un peu différente. Le bailli ne songe d'abord qu'à interroger Tell sur la conjuration ; mais Tell déclare n'en rien savoir , et c'est alors seulement que Gessler , *pour le pousser à*

bout, lui impose l'alternative ou de révéler le secret des conjurés, ou d'abattre une pomme placée sur la tête de son plus jeune enfant. En outre, Stumpf aura pensé qu'il était par trop difficile de faire franchir sans répit à l'archer la distance qui sépare la *Platte* du chemin creux de Küssnacht ; car il place la mort de Gessler *quelques jours* seulement après l'aventure du lac... Dès lors les événements se pressent ; les paysans, toujours plus excités, se révoltent de tous côtés ; la noblesse est de nouveau expulsée ; les forteresses tombent l'une après l'autre ; le château de Sarnen est surpris le jour de Noël 1314, et l'appel des nobles à l'Autriche n'aboutit qu'à faire consacrer par la bataille du Morgarten la liberté reconquise des Waldstetten.

Tel est, nous le répétons, le cadre dans lequel Stumpf a fait entrer les éléments jusqu'alors assez mal agencés de la tradition. Seulement, il faut bien reconnaître que ce n'est là qu'un cadre, comme le récit lui-même n'est le plus souvent qu'un résumé. Stumpf a beau s'être appliqué de son mieux à disposer les événements dans un ordre rationnel : il est trop exclusivement érudit et il s'écarte trop de la tradition vulgaire pour que sa tentative ait chance de l'emporter sur la narration un peu diffuse, mais agréable à tout prendre, de ses devanciers. Une œuvre donc reste à faire, si la chronique d'Etterlin ne suffit plus aux exigences nouvelles du XVI^me siècle. Œuvre d'art autant que de science, où l'on ne s'occupera pas seulement d'attribuer aux faits une plus étroite liaison, mais où l'on s'ingéniera de mille façons à rendre à l'histoire le mouvement, la couleur et la vie que la prose un peu sèche de Stumpf risquait de lui enlever. C'est définir en deux mots le dessein de Tschudi.

CHAPITRE NEUVIÈME

EGIDIUS TSCHUDI.

Suivant Tschudi¹, les habitants des Waldstættten jouissaient dès les temps les plus reculés d'une entière liberté. Ils s'étaient, il est vrai, soumis à l'autorité de l'Empire, mais sous la réserve que celui-ci protégerait leurs biens et respecterait leurs franchises. Si l'empereur manquait à sa parole, ils restaient libres de se détacher de lui, et ils le firent en effet lors du litige des Schwyzois avec l'abbaye d'Einsiedeln, litige que l'empereur trancha au désavantage des gens de Schwyz. Les trois vallées étaient unies l'une à l'autre par une alliance défensive qu'elles renouvelaient tous les dix ans ; mais chacune d'elles gardait néanmoins au-dedans une entière indépendance. Les couvents et les seigneurs qui possédaient des biens dans les Waldstættten étaient obligés de se conformer aux lois du pays.... Plus d'une fois cependant, lors des interrègnes assez fréquents de l'Empire, les Waldstættten s'adressèrent à l'un ou l'autre des seigneurs du voisinage pour leur demander de les défendre contre l'avidité des puissants de l'époque. Rodolphe de Habsbourg, par exemple, avant son élection à la dignité impériale, fut pendant quelque temps le protecteur des vallées. Même après être monté sur le trône, il leur demeura favorable et confirma sans difficulté leurs lettres de franchise. C'est ce que fit encore en 1297 l'empereur Adolphe de Nassau. Mais

1. Egidius Tschudi, né à Glaris en 1505, est mort en 1572, après avoir exercé les premières charges de l'État. Sa *Chronique helvétique*, résultat de toute une vie d'étude, est sans contredit le monument le plus remarquable que l'ancienne littérature suisse nous ait légué. Elle embrasse en deux volumes in-folio l'espace de l'an 1000 à l'an 1470.

lorsque Albert d'Autriche, après sa victoire de Göellheim, eut été élu empereur, il laissa sans réponse la double députation par laquelle les Waldstæten le sollicitèrent (1298-1299) de confirmer leurs franchises. Bien plus, il leur envoya en 1300 deux délégués, les barons de *Lichtenberg* et d'*Ochsenstein*, pour les engager à se soumettre volontairement à la maison d'Autriche. Les Waldstæten lui ayant en retour député (1301) *Wernher d'Attinghausen* pour réclamer une fois encore la confirmation de leurs franchises et demander l'envoi d'un bailli impérial, l'empereur les adressa d'abord au bailli voisin de Rothenbourg. Puis, comme ce dernier exerçait ses fonctions au nom de l'Autriche et que les Waldstæten, jalouses de leur indépendance, en revenaient toujours (1304) à la demande d'un bailli impérial, Albert leur déclara qu'il allait leur envoyer des baillis auxquels elles seraient tenues de rendre la plus stricte obéissance. Jusqu'alors les Waldstæten n'avaient eu d'ordinaire qu'un seul bailli, qui ne se montrait même qu'assez rarement dans le pays. Cette fois donc Albert en envoya deux, — l'un pour Uri et Schwyz, le *chevalier* Gessler *qui possédait le château de Küssnacht*¹, et l'autre, *Beringer* de Landenberg, pour Unterwalden, — leur enjoignant en outre de résider dans les vallées et de traiter en toute rigueur leurs subordonnés. Ces deux baillis, et avec eux le seigneur *de Wolfenschiess* que Landenberg avait établi comme son lieutenant dans le château de Rotzberg, s'acquittèrent si fidèlement de leur mandat qu'en 1305 les Waldstæten supplièrent l'empereur de les rappeler. Mais elles n'obtinrent d'Albert qu'une réponse dérisoire, et les baillis enhardis par la même continuèrent comme si de rien n'était le cours de leurs exploits.

1. Les documents publiés par M. Kopp prouvent cependant que ce château est resté jusqu'en 1330 la propriété de la famille qui en portait le nom.

Vient maintenant, d'après Etterlin et le Livre blanc, mais avec force détails que nous sommes obligés d'omettre, le récit infiniment pittoresque de ces méfaits. C'est d'abord, *dans l'automne de 1306*, le seigneur de Wolfenschiess qui, séduit par la beauté de la femme de *Boumgarten* d'Alzellen, essaie de lui faire violence et succombe dans le bain sous la hache du mari. Puis, *en 1307*, Landenberg ordonne d'enlever les bœufs d'un chaud partisan de la liberté, *Henri de Melchthal*, et bientôt fait aveugler le vieux paysan lui-même, pour le punir de la résistance opposée par son fils Arnold à cet enlèvement. Le 25 juillet de la même année, c'est-à-dire *le jour de la St-Jacques*, Gessler dresse à Uri le chapeau auquel chacun devra rendre hommage; puis quelques jours plus tard, le bailli, passant à Steinen devant la maison de *Wernher* de Stouffach, « fils de *feu* Rodolphe de Stouffach, ancien landammann ¹, » laisse tomber une parole menaçante qui décide Wernher, sur le conseil de sa femme, à aller s'entendre avec ses amis d'Uri. Stouffach se concerta à Uri avec un sage et respecté citoyen, *Walther* Fürst, sur les moyens à employer pour délivrer le pays de cet odieux despotisme. Ils s'adjoignent bientôt Arnold de Melchthal, et après avoir juré tous trois de recruter dans chaque vallée des partisans qui les aideront à reconquérir l'ancienne indépendance et à chasser les baillis ², ils se séparent

1. Ce dernier vivait encore en 1309. ainsi qu'il résulte d'un bref du pape Clément V.

2. Voici, d'après la traduction de M. Rilliet, la teneur de ce serment : « Chacun recrutera secrètement dans sa vallée ses parents, ses amis et d'autres hommes de confiance, pour avoir leur aide et leur appui, en les associant à l'alliance et au serment, afin qu'ils coopèrent à reconquérir l'ancienne liberté, à renverser la tyrannie des baillis et leur mauvais gouvernement, à se protéger mutuellement devant la justice et à risquer leur vie pour l'œuvre commune. Toutefois chaque vallée n'en continuera pas moins de rendre au Saint-Empire romain l'obéissance qui lui est due, et chacun remplira les obligations auxquelles il est tenu, soit envers des vassaux, soit envers des seigneurs, envers des nobles ou des roturiers, en-

en se donnant, s'il le faut, rendez-vous dans la prairie du Rüdli. Ils s'y rencontrent en effet pendant l'automne avec des compagnons toujours plus nombreux jusqu'à ce que, dans une dernière réunion du 8 novembre, on décide de fixer au 1^{er} janvier 1308 l'exécution du projet... Mais quelques jours à peine se sont écoulés que *le dimanche après la St-Othmar*, le 18 novembre selon Tschudi, l'un des conjurés, un brave citoyen d'Uri, du nom de Guillaume Tell, venant à passer devant le chapeau, refuse de lui rendre hommage. Gessler, pour punir Tell de ce refus, le condamne *le lendemain* à abattre une pomme placée sur la tête de son enfant, *lequel était âgé de six ans seulement*, ou sinon il le menace de le faire périr *avec l'enfant*. Tell est donc forcé de s'exécuter. Il abat la pomme, provoque par sa réponse hardie au sujet de la seconde flèche la colère du bailli, est emmené par le lac à Küssnacht, s'élance au milieu de l'orage sur la *Platte*, et franchissant en toute hâte les montagnes de Schwyz qui *n'étaient pas encore couvertes de neige*, s'en vient au chemin creux attendre et frapper le bailli...

Ceci dérange au premier moment les plans des conjurés qui

vers des gens du pays ou des étrangers, selon l'ancien usage, pour autant que ceux à qui ils doivent ces services n'entreprendront point de les priver de leur liberté contre le droit... Que s'il arrive quelque chose qui rende une conférence nécessaire, les trois se convoqueront réciproquement et se réuniront de nuit près du Mytenstein, qui est dans le lac, au-dessous du Seelisberg, dans un endroit qui s'appelle au Rüdli, et si Dieu leur accorde la grâce de voir leur association s'accroître, chacun d'eux amènera avec lui, au dit Rüdli, deux ou trois compagnons, ou davantage, choisis parmi les hommes sages et prudents qui seraient entrés dans l'alliance. Il est également entendu qu'on s'engage par serment à tenir l'affaire secrète jusqu'au moment où l'on pourra révéler aux trois Waldstätten l'existence de la confédération, et qu'aucun des trois pays ne devra rien entreprendre pour son propre compte, sans la volonté unanime et la délibération des confédérés, mais qu'on devra supporter tout ce qui arrive jusqu'à ce qu'avec le secours de Dieu on se soit suffisamment fortifié, et qu'alors on tiendra conseil en commun sur le moment et la manière d'agir tous ensemble et le même jour dans les trois vallées afin qu'aucune de celles-ci n'ait à souffrir du fait, soit d'individus, soit de l'un des trois pays, agissant isolément. »

se demandent s'ils ne feraient pas mieux d'avancer le terme fixé pour le soulèvement. Tout bien considéré cependant, ils décident d'en rester à la résolution précédente, car il n'y a plus que six semaines à attendre, et l'on pourra profiter de ce délai pour recruter un nombre plus grand d'associés. Chacun reste donc jusque là patient et tranquille ; mais le 1^{er} janvier venu, les conjurés ne s'en montrent que plus actifs à surprendre et à détruire les châteaux des baillis. Le château de Rotzberg est pris par une bande de *vingt* jeunes gens qui y pénètrent dans la nuit à l'aide d'une corde jetée par une jeune fille à son amant. A Sarnen, c'est Landenberg lui-même qui sans défiance laisse entrer dans le château *vingt* paysans dépourvus en apparence de toutes armes. Mais pendant qu'il s'en va tranquillement à l'église, en compagnie de deux valets, les vingt paysans ajustent à leurs bâtons des pointes de fer qu'ils tenaient cachées sous leurs vêtements, et, rejoints par *trente* autres, s'emparent lestement du château. Landenberg s'enfuit le long de la montagne, sans que les conjurés, qui d'avance sont convenus *de ne point faire de mal aux baillis*, essaient le moins du monde de l'arrêter. Le même jour, on détruit à Uri la forteresse commencée par Gessler. Le même jour encore, Stouffach, à la tête des Schwyzois, se rend maître du castel de Lowerz ; et *le dimanche suivant 7 janvier*, les trois vallées, représentées par leurs délégués, renouvellent pour dix ans leur antique confédération... L'empereur Albert, informé de ces événements, réunit, il est vrai, une armée pour en tirer vengeance. Mais à peine est-il arrivé à Baden (avril 1308) que sa mort violente ajourne pour longtemps l'entreprise. Les franchises des Waldstätten sont confirmées l'an d'après par Henri VII ; et lorsqu'en 1315 le duc Léopold d'Autriche veut reprendre l'œuvre interrompue par la mort de son père, la victoire des Schwyzois au Morgarten fait une seconde fois échouer le projet...

L'analyse nécessairement aride à laquelle nous avons dû réduire la belle prose de Tschudi pourrait en un sens se passer de tout commentaire; car le lecteur n'aura pas manqué de remarquer à quel degré de précision la tradition du Livre blanc ou d'Etterlin est arrivée sous la plume de l'historien glaronais. Il n'y a plus, ou peu s'en faut, un seul événement qui n'ait sa date, un seul personnage qui n'ait son nom, un seul fait dont on nous laisse ignorer les motifs ou les conséquences. Il n'y a pas non plus une seule lacune qui n'ait été comblée avec art, pas un seul incident qui n'ait été exploité pour donner au récit un tour plus naturel.

Ainsi de l'histoire de l'archer. Tschudi, par exemple, sait que si l'arbalète de Tell se trouve fort à propos placée près de lui à l'arrière de la barque, c'est que le bailli a voulu la garder à cause de sa justesse. Il sait aussi que le jour où Tell, après le saut périlleux de la *Platte*, se rendit dans le chemin creux, les montagnes, malgré la saison avancée, n'étaient point couvertes de neige; car autrement, la course déjà bien longue aurait été rendue impossible. Il sait enfin que Gessler avait d'emblée le projet de s'arrêter à Brunnen, pour conduire de là par terre son prisonnier à Küssnacht; car sans cela Tell n'aurait point eu de raison de l'aller attendre dans le chemin creux.

Ainsi encore du soulèvement des Waldstæten. Etterlin comme le Livre blanc raconte que les châteaux ont été pris l'un après l'autre, et celui de Sarnen le dernier. Mais alors comment expliquer le calme de Landenberg et sa confiance imperturbable dans ces paysans qui viennent lui apporter des étrennes? N'a-t-il donc rien entendu de ce qui s'est passé à Uri, à Schwyz, à Stanz? Tschudi écarte résolument la difficulté en faisant éclater le soulèvement dans les trois vallées à la fois le 4^{er} janvier 1308. Il prête même aux conjurés une telle

fixité de dessein que le meurtre de Gessler ne leur fait pas avancer le jour où l'on a résolu d'expulser les baillis.

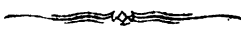
Ainsi de la date même du soulèvement, qui n'est sans doute qu'un compromis entre les dates de 1296 et de 1314 fournies à Tschudi par la jolie pièce d'Uri et par Stumpf. L'intervalle de la mort de Henri VII à la bataille du Morgarten paraissait trop court ou trop peu favorable pour y placer convenablement les méfaits des baillis. La date de 1296 avait l'inconvénient de ne point expliquer comment Albert aurait laissé passer, sans en tirer vengeance, l'expulsion de ses serviteurs. Celle de 1308 avait au contraire le double avantage de laisser à l'historien tout l'espace exigé par ses récits et d'expliquer de la façon la plus claire le motif qui força les princes d'Autriche à ajourner leur vengeance.

Ainsi de chaque fait et de chaque personnage. Si pourtant nous ajoutons qu'une bonne partie de ces combinaisons est fondée sur des conjectures arbitraires dont il est aisé de retrouver la trace, on n'aura pas de peine à comprendre que la critique une fois éveillée ait pris largement sa revanche, et qu'elle ait fait expier plus que de raison au savant Glaronais les écarts où une imagination trop féconde l'avait jadis entraîné.

En attendant, l'histoire traditionnelle des Waldstæten, telle que Tschudi l'a exposée et déduite, va s'emparer rapidement de l'opinion, sinon par l'effet de la *Chronique helvétique* qui doit rester inédite jusqu'en 1734, du moins par la popularité acquise tout d'abord à l'extrait que *Josias Simler*, de Zurich, en donnera dès 1576 dans sa *République des Suisses*. Mais pour avoir été ainsi jetée dans un moule achevé, la tradition ne laissera pas de s'enrichir encore de quelques ornements. Avec le temps, Guillaume Tell sera censé être né à Bürglen, et l'on considérera comme ayant été instituées en son honneur les processions rustiques que les gens du voisinage

accomplissaient en l'honneur de quelque saint protecteur de leurs champs. Plus tard, c'est-à-dire dans le XVIII^e siècle, devenu *gendre de Walther Fürst* et père de deux enfants, dont l'un s'appellera *Guillaume* et l'autre *Walther*, il prendra part à la bataille du Morgarten et périra dans les flots du Schæchenbach où il se sera précipité pour sauver la vie d'un enfant. La femme de Stauffacher recevra le nom de *Marguerite Herlobig*, comme plus tard celle de Tell le nom de *Hedwig*. Arnold de Melchthal sera parfois transformé en un *Arnold an der Hal-den*, comme Gessler lui-même se transformera sous la plume de Jean de Müller en un *Hermann Gessler de Brunegg*. Enfin, c'est ce même Jean de Müller qui, faisant de la prairie des bords du lac le théâtre d'un engagement solennel¹, y amènera dans la nuit du 8 novembre 1307 les trois confédérés accompagnés chacun de dix hommes, et leur fera jurer « au nom du Dieu qui a créé les empereurs et les paysans de la même race et avec les mêmes droits » de défendre vaillamment leur antique liberté. En sorte que cette partie de la tradition qui nous est le plus chère est, à vrai dire, la plus moderne, et que c'est à un historien mort il y a soixante ans à peine que nous sommes redevables du *serment du Rütli*.

1. Les anciennes chroniques et Tschudi lui-même ne désignaient le Rütli que comme le lieu de réunion des conjurés.



SECONDE PARTIE

Exit in immensum facunda licentia vatum
Obligat historica nec sua verba fide.
Ovid. Eleg.

CHAPITRE PREMIER

DE LA VALEUR HISTORIQUE DE NOS TRADITIONS NATIONALES.

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur les traditions relatives aux origines de la Confédération suisse. Nous les avons vues s'annoncer, pour ainsi dire, timidement durant la première moitié du XV^e siècle, apparaître toutes ensemble dans la chronique du Livre blanc (1470), passer de là dans la chronique d'Etterlin (1507), et recevoir d'Egidius Tschudi (1570) la forme définitive qui devait faire oublier toutes les versions antérieures. Peut-être, s'il s'agissait d'épuiser le sujet, serait-ce ici le lieu de rappeler les réclamations plus ou moins explicites que ces mêmes traditions ont suscitées d'âge en âge, jusqu'au moment où Jean de Müller est venu sanction-

ner de nouveau par son autorité l'histoire vulgaire des Waldstetten. On citerait, par exemple, au XVI^e siècle, le silence significatif d'*Ulrich Hugbald* dit *Mutius*, — un professeur bâlois qui, dans un livre publié en 1539¹, pouvait encore répéter, avec quelques variantes, les anecdotes de Hemmerlin, sans dire le moindre mot de Tell, de Stauffacher et de la conjuration du Rütli ; — ou bien les doutes qu'un des magistrats les plus instruits du temps, le réformateur saint-gallois *Joachim de Watt*, exprimait tout bas sur la liberté primitive des Waldstetten². Viendrait ensuite, pour le XVII^e siècle, la lettre souvent citée du Fribourgeois *Guillimann* (1607), dans laquelle il déclarait nettement tenir l'histoire de Tell pour une *pure fable*, « d'autant, disait-il, que je n'ai pu découvrir un écrivain ou une chronique, anciens de plus d'un siècle, qui en fassent mention. » Au XVIII^e siècle, et toujours sur l'article de l'archer uranien, la critique plus raisonnée encore (1727) de *J.-C. Iselin*, de Bâle, qui le premier a rapproché l'aventure de Tell de celle de Toko ; une phrase de *Voltaire* qui disait : « L'histoire de la pomme est bien suspecte, et tout ce qui l'accompagne ne l'est pas moins³ » ; puis, en 1760, la brochure autrement fameuse du pasteur bernois *Freudenberger*, « *Guillaume Tell, fable da-noise*⁴, » et le débat on ne peut plus vif auquel elle a donné

1. *De Germanorum prima origine, moribus, institutis et rebus gestis.*

2. *Chronique des abbés de St-Gall*, manuscrit de la bibliothèque de la ville, cité par M. G. Scherer dans *Mitth. zur vaterl. Gesch.* I, 73.

3. *Annales de l'Empire*, Genève, 1754.

4. « Le louable Etat d'Uri fit brûler l'écrit, et il engagea par une lettre très-pressante du 4 juin 1760 les autres cantons à manifester leur improbation. Une relation contemporaine de l'époque où Tell a vécu, ou un document authentique aurait sans doute mieux démontré l'existence de Tell que n'a pu le faire la sentence prononcée du haut d'un tribunal. » — Cette remarque de G.-E. de Haller n'a rien perdu de sa valeur, s'il est vrai que le gouvernement d'Uri, à la suite d'un article qui paraissait porter atteinte à la mémoire de W. Stauffacher, ait supprimé jadis la subvention qu'il faisait à la Société d'histoire des cinq cantons primitifs.

lieu. L'histoire de cette controverse ferait à elle seule un chapitre des plus curieux. Mais l'histoire littéraire n'est pas proprement notre affaire, et nous sommes d'ailleurs à peu près certains de retrouver tôt ou tard une bonne partie des arguments qui furent avancés des deux côtés. Nous pouvons donc sans scrupule procéder à l'examen sommaire de notre histoire traditionnelle.

Deux conditions, on l'a dit bien souvent, sont de rigueur pour mettre à l'abri du doute une tradition qui ne repose que sur un récit de seconde main.

Il faut, en premier lieu, que cette tradition soit assez rapprochée de l'époque où les événements qu'elle raconte ont dû se passer pour que la mémoire de ces événements n'ait pas couru le risque d'être plus ou moins gravement altérée.

Il faut, en second lieu, qu'elle soit d'accord avec les monuments divers qui nous sont restés de l'époque à laquelle elle se rapporte.

Une tradition d'origine relativement moderne, une tradition démentie par l'histoire telle qu'elle résulte de l'étude des documents authentiques, une pareille tradition ne possède aucun titre à notre confiance.

S'il en est ainsi, il faut bien reconnaître que les récits des chroniqueurs suisses ne sont guère de nature à soutenir l'épreuve, car ils sont postérieurs de *cent cinquante ans* aux événements qu'ils célèbrent, et ils ont contre eux soit le silence absolu des annalistes du XIV^e siècle, soit le témoignage on ne peut plus précis des documents.

1° Le silence des annalistes du XIV^e siècle. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il n'y a pas moyen de l'expliquer dans le cas où l'histoire vulgaire répondrait le moins du monde à la réalité.

Jean de Winterthur, par exemple, l'annaliste le plus voisin

des Waldstætten, cet homme dont le père a fait partie de l'armée du duc Léopold, ce fidèle sujet de l'Autriche qui applaudit de tout son cœur au châtimement des meurtriers de l'empereur Albert, ce moine si bavard et si avide d'anecdotes tragiques qu'il en va chercher jusqu'à Estavayer¹, — comment donc se fait-il qu'il n'ait rien à nous dire de l'assassinat de Gessler et de la conjuration des trois vallées ? Et cependant une occasion meilleure pouvait-elle s'offrir à lui de condamner les faits et gestes des adversaires de ses maîtres ? ou, s'il voulait rester impartial, de satisfaire le goût très-vif qu'il manifeste pour tout ce qui sort du train monotone de la vie ordinaire ? Au lieu de cela, après avoir noté en trois mots le refus que les Schwyzois firent à Léopold de l'obéissance accoutumée, il passe sans autre réflexion à la bataille du Morgarten, comme si cette bataille n'avait pas été amenée par les incidents antérieurs que Jean de Winterthur semble ignorer.

Et de même pour Matthias de Neuenburg. Celui-ci était secrétaire d'un évêque qui entretenait des relations avec plusieurs des villes de notre patrie. Il était homme d'affaires et diplomate autant qu'homme de lettres. Il a de plus minutieusement raconté le crime dont l'empereur Albert fut la victime. Et pourtant, ni à cet endroit ni ailleurs, il ne fait la moindre mention des événements auxquels la tradition rattache l'origine de la Confédération suisse. Comment donc a-t-il pu les ignorer, et assigner une cause toute différente à la lutte soutenue par les Waldstætten contre le duc Léopold ?

Reste Jean de Victring, l'historien érudit par excellence entre les auteurs du XIV^e siècle. Ce dernier, dira-t-on, vivait à une distance trop grande du théâtre des événements pour

1. Voir p. 177 de sa chronique le récit d'un parricide commis dans cette localité, récit auquel Jean de Winterthur n'a pas consacré moins de cinquante lignes.

que son silence soit ici d'une grande importance. Pourtant cette distance n'a pas empêché le docte abbé de parler des Waldstættén, pas plus que ses relations bien connues avec les princes d'Autriche ne l'ont empêché de narrer en toute bienveillance la résistance héroïque que les montagnards opposèrent aux desseins ambitieux de Léopold. Jean de Victring est donc, lui aussi, un témoin à consulter, et l'on peut être assuré que si les méfaits des baillis eussent été réels, il n'aurait pas manqué de les flétrir.

Au reste, il semble superflu d'insister plus longtemps sur un argument dont les défenseurs les plus zélés de la tradition ont eux-mêmes tacitement reconnu la gravité. Mis en demeure au siècle dernier de produire quelque pièce propre à confondre l'incrédulité de Freudenberg, ils ont tout de suite senti combien était pressante cette obligation. Mais les preuves qu'ils ont alléguées à l'appui de l'histoire de Tell serviraient bien plutôt à renforcer le doute ; car elles ne suppléent au silence des annalistes que par des témoignages qui portent plus ou moins visiblement la marque de la supercherie. Ce sont, suivant l'ordre de leur apparition :

a) Un extrait des registres paroissiaux de Schaddorf dans lesquels on aurait lu : « *Guillaume Tell*, Walther, son plus jeune fils ; Walther *de Tello*, Cuni son fils » ou bien encore un passage ainsi conçu du nécrologe d'Attinghausen : « En 1675 est morte Anne Marguerite Tell, et Anne Marie Tell. — En 1684 est mort Jean Martin Tell, le dernier de sa lignée (*ultimus stemmatis*). »

Or on chercherait en vain dans le registre de Schaddorf le nom de Guillaume Tell. Celui de Walther *de Tello*, qui s'y lit en effet aujourd'hui, n'est, quand on y regarde de plus près, qu'une altération des mots : « Walther *de Trullo*. » Les registres d'Attinghausen mentionnent en 1661 le mariage de Jean

Martin Noll. Ils indiquent également de 1664 à 1669 la naissance de ses quatre filles, et ce n'est que dans les tables mortuaires que le nom de ces mêmes personnes a été changé, par quelque caprice du curé, en celui de *Tell*. Les mots « dernier de sa lignée » ne se rencontrent nulle part.

b) Un témoignage sans date d'un certain Jean de Brunnen qui affirme avoir trouvé dans un écrit de 1460 « que la chapelle érigée à l'endroit du saut de Tell sur le lac d'Uri a été construite en vertu d'un décret d'une Landsgemeinde, tenue en 1388, où furent présentes plus de cent quatorze personnes qui avaient connu le Tell ». Or la chapelle de la *Platte* ne date que du XVI^e siècle, et la mention de ces cent quatorze personnes a tout l'air d'avoir été imaginée au moment où l'on commençait à battre en brèche l'histoire de l'archer uranien.

c) Un fragment prétendu d'une prétendue chronique des Klingenberg, dans lequel il était dit en tout autant de termes : « Wilhelm Tell d'Uri, champion de la liberté, avec ses enfants, Guillaume et Walther le plus jeune, vécut en 1307. Sa lignée n'est pas encore éteinte¹. Il fut après le repos de la guerre Mayeur à Bürglen, de la dépendance de l'Eglise de Zurich, et gendre illustre de Walther Fürst d'Attinghusa, son chef de file; l'un et l'autre prirent part à la guerre du Morgarten². »

Il a été démontré, il y a quelques années, que la prétendue chronique des Klingenberg était simplement une chronique

1. Guillimann disait cependant dans sa lettre de 1607 : « Les gens d'Uri ne sont pas d'accord entre eux sur l'endroit où résidait Tell ; ils ne peuvent donner aucun renseignement ni sur sa famille ni sur ses descendants, quoique plusieurs autres familles qui remontent à la même époque subsistent encore. »

2. Wilhelmus Tello Uraniensis libertatis propugnator, cum suis liberis Guilielmo et Gualtero natu minimo, vixit anno 1307. Ejus stemma nondum extinctum est Fuit post belli quietem Meyerus in Burgla ecclesiae Thuricensis jure, et Waltero Fürstii ab Attinghusa sui antesignani gener egregius : uterque in bello Morgartensi anno 1315.

zurichoise, dont Stumpf et Tschudi s'étaient servis en l'attribuant, on ne sait pourquoi, à des membres d'une famille noble de Thurgovie. Quant au passage susmentionné, il ne se trouve pas dans cette chronique, qui ne renferme qu'un renseignement inexact sur la date du premier pacte, et il paraît avoir été fabriqué au commencement du XVIII^e siècle. Le latin bizarre dans lequel il est écrit suffit en tout cas pour en attester la tardive origine.

d) Enfin un décret qui aurait été rendu par une Landsgemeinde réunie à Altorf le dimanche 7 mai 1387. Ce décret, relatif aux processions annuelles qui se faisaient de Bürglen à Steinen, comme de Steinen à Bürglen, rappelle qu'elles ont été instituées en 1307, et statue qu'un subside sera accordé à tous ceux qui y prendront part. Il ordonne en même temps qu'une prédication sera faite désormais à Bürglen, à l'endroit où se trouve la maison de Guillaume Tell, « le premier restaurateur de la liberté. »

Le décret, dont l'original n'a jamais été produit, est promulgué et signé par le landammann Conrad d'Unteroeyen. Or celui-ci ne peut avoir été landammann en 1387, puisque nous savons par les documents contemporains que cette charge était exercée alors par Walther d'Erstfeld. De plus, la date de la pièce est fautive : le 7 mai ne tombait pas cette année sur un dimanche, mais sur un mardi.

2° Voilà donc un premier point hors de discussion. Les chroniques du XIV^e siècle ne renferment pas la moindre allusion aux violences des baillis, non plus qu'à la conjuration du Rütli, et les textes que l'on a cités à l'appui de l'histoire de Tell se sont évanouis l'un après l'autre devant l'examen. Mais ce n'est pas assez de dire que la tradition courante a contre elle le silence absolu des contemporains ; il faut encore ajouter qu'elle est démentie par tout ce que les documents nous

apprennent de la situation réelle et de l'affranchissement successif des Pays forestiers.

Ici la preuve est on ne peut plus facile à faire, ou plutôt nous l'avons déjà fournie; car s'il est une chose que notre introduction ait dû mettre en lumière, c'est assurément la différence qu'il y a entre l'histoire vulgaire et l'histoire authentique des Waldstæten. « Différence dans les prémisses, puisque l'histoire vulgaire suppose que les trois vallées ont joui dès les temps les plus reculés d'une liberté exceptionnelle, tandis que l'histoire authentique les montre engagées dans des relations plus ou moins complexes de dépendance et d'assujettissement. Différence dans la conclusion, puisque l'une fait de l'émancipation des Waldstæten un simple retour au droit ancien, tandis que l'autre y constate la conquête d'un droit nouveau. Différence de date, puisque l'une resserre en un seul acte ce qui selon l'autre a été l'effet de tout un siècle d'efforts et de négociations. Différence de couleur, puisque l'une ne connaît que des oppresseurs ou des héros, tandis que l'autre met aux prises deux prétentions rivales, inégalement respectables, mais également légitimes. » Nous ne saurions en vérité que dire de plus pour accentuer un contraste qui résulte de toutes les données de notre étude. Aussi nous bornerions-nous à renvoyer le lecteur aux premières pages de ce travail, si nous n'avions à cœur de prouver encore combien peu est fondée la réputation terrible que Tschudi a faite à l'empereur Albert.

Qu'est-ce, en effet, que l'histoire authentique nous apprend de la conduite de ce prince à l'égard des Waldstæten ? D'abord qu'Albert a exercé sur les vallées les droits qui lui appartenaient en sa double qualité de chef de l'Empire et de comte du Zurichgau ; puis surtout qu'il a usé envers elles de ménagements analogues à ceux dont avait usé l'empereur Rodolphe,

et n'est intervenu qu'à bon escient dans les affaires des trois communautés.

C'est à titre de roi, par exemple, qu'il s'adresse en 1302 à la communauté d'Uri, pour lui enjoindre de respecter les privilèges du couvent de Wettingen. C'est comme roi également qu'il est représenté jusqu'en 1308 par le landammann *Werner d'Attinghausen*, sans que rien indique de la part d'Albert l'intention de soustraire les gens d'Uri à la juridiction directe de l'Empire.

En revanche, c'est à titre de comte qu'il a consacré la fusion des deux vallées d'Unterwalden en leur donnant, dans la personne de *Rodolphe d'OEdisriet*, un seul et même landammann. Il ne se proposait donc point d'assujettir indûment un pays qui du reste n'était pas encore arrivé à la liberté, et il n'avait pas davantage la pensée de le soumettre à la tyrannie d'un bailli étranger, puisque le fonctionnaire qu'il plaçait à la tête d'Unterwalden appartenait au contraire à la noblesse indigène.

Quant à la vallée de Schwyz, Albert n'aurait pu, sans léser les droits de ses enfants, reconnaître la charte par laquelle Adolphe de Nassau l'avait affranchie de la juridiction du Zurichgau. Cependant le pays n'en continuait pas moins d'être administré par un landammann choisi parmi ses ressortissants, c'est-à-dire en ce moment par un *Stauffacher*; et les Schwyzois, de tout temps très-batailleurs, ne se privaient pas plus que par le passé de faire bonne guerre aux couvents qui refusaient d'acquitter les taxes levées par la communauté.

Mais si Albert n'a pas été le méchant despote pour lequel on l'a trop longtemps tenu; si ce prince sévère, mais ami de la justice, qui désirait « assurer à tous ses sujets l'ordre et la paix¹ », n'a point cherché à dépouiller les Waldstätten de

1. C'est ce qu'il écrivait en 1301 aux villes des bords du Rhin qu'il protégeait contre les exactions des seigneurs ecclésiastiques du voisinage: « Nos, pacifico statui et tranquillitati subsectorum nostrorum ex cre-

leurs institutions communales, — les Waldstæten, de leur côté, n'ont point essayé de secouer violemment son autorité. Du moins, les documents n'ont-ils conservé aucune trace d'un soulèvement pareil. Ils attestent au contraire que l'empereur Albert, lorsqu'en avril 1308 il vint, selon sa coutume, passer en Suisse les fêtes de Pâques, a pu, sans faire la moindre allusion à cette révolte, confirmer solennellement à la nouvelle abbesse de Zurich la possession des biens inféodés à son couvent. Ils attestent que, dans aucune de leurs réclammations des années suivantes, les ducs d'Autriche ne se sont plaints du meurtre ou de l'expulsion de leurs officiers. Ils attestent enfin que le 15 juin 1311 l'empereur Henri VII, répondant à la requête du duc Léopold, lui promettait sans ironie aucune de le replacer, ainsi que ses frères, en possession des droits dont leur aïeul Rodolphe et leur père Albert avaient *paisiblement* joui. Tant il est vrai qu'entre les ducs et Henri VII, il s'agissait alors de la légitimité des actes par lesquels celui-ci avait fait passer sous la juridiction immédiate de l'Empire des territoires précédemment soumis à la juridiction des Habsbourg, et nullement d'une révolution soudaine par laquelle les Waldstæten se seraient soustraites à l'autorité de la maison d'Autriche¹. Tant il est vrai que, sur ce point

dito nobis officio intendentes, nōctes ducimus insomnes, ut quietem vobis et aliis fidelibus imperii praeparemus, etc. » Et c'est aussi le témoignage que lui rendent les contemporains, lorsqu'après avoir loué ses fortes et sérieuses qualités, ils ajoutent qu'il s'occupait sans relâche de défendre les droits de l'Empire, et fit sentir le poids de son pouvoir à nombre de princes et de dynastes.

1. Est-ce à dire que les Schwyzois se soient mieux accommodés de la domination d'Albert que de celle de son père Rodolphe ? Nous n'oserions l'affirmer ; car, s'il en eût été ainsi, on ne comprendrait pas que, dès le lendemain de sa mort, ils se soient hâtés de renouveler leurs tentatives *légales* d'émancipation. Ce que nous prétendons seulement, c'est qu'il y a loin des griefs qu'ils pouvaient avoir contre Albert aux actes de tyrannie que le peuple suisse se plaint encore aujourd'hui à lui imputer, et qu'en tout cas, ils connaissaient trop bien la puissance de leur seigneur pour essayer inutilement de braver son autorité.

comme sur tous les autres, nos traditions ne méritent aucune confiance, ou, pour nous exprimer plus nettement encore, qu'elles sont dépourvues de toute valeur. Nous sommes donc autorisés à les qualifier de pures *légendes*; et la seule question qui nous reste à résoudre n'est pas de savoir si les faits qu'elles racontent sont à un degré quelconque des faits historiques, mais quelle est, entre différentes hypothèses, celle qui peut le mieux expliquer la naissance de ces fictions.

CHAPITRE DEUXIÈME

HYPOTHÈSES SUR LA FORMATION DES LÉGENDES SUISSES.

L'opinion la plus accréditée à cet égard dans le monde savant est celle qui fait de nos légendes un simple produit de l'*imagination populaire*.

En effet, disent les partisans de cette hypothèse, quoi de plus naturel? De vagues souvenirs étaient restés aux montagnards des Petits Cantons d'une lutte qu'ils avaient anciennement soutenue contre la maison de Habsbourg. Mais ces souvenirs étaient trop vagues, et l'orgueil des dernières victoires trop puissant, pour que les habitants des Waldstæten ne fussent pas tentés d'embellir leur passé en faisant remonter jusque dans les âges les plus reculés la liberté dont ils jouissaient depuis la bataille du Morgarten. D'autre part, des ruines de châteaux détruits subsistaient çà et là qui semblaient indiquer un état momentané de sujétion contre lequel la fierté des montagnards avait énergiquement réagi. L'imagination populaire s'empara, pour ainsi dire, de ces ruines. Elle plaça dans les châteaux des tyrans dont les noms étaient empruntés aux familles nobles du voisinage. Elle donna pour chefs à l'insurrection des représentants des familles les plus influentes du pays, des Stauffacher, des Fürst, etc. Elle accentua toujours plus la violence des uns, l'héroïsme des autres; et avec le temps, la haine de l'Autriche aidant, elle se trouva avoir reconstruit une histoire qui répondait pleinement aux

exigences de la vanité nationale. En un mot, il s'est passé en Suisse la même chose qu'à Rome et chez toutes les nations de l'antiquité. Les origines d'un peuple sont toujours légendaires ; la formation et le développement de la légende sont soumis en tous lieux aux mêmes lois.

Tout ceci semble être parfaitement juste, et cependant nous ne pouvons nous empêcher de demander si les maîtres de notre histoire ne se laissent pas entraîner plus loin qu'il ne convient par une trompeuse analogie. Il est certain que leur hypothèse explique de la façon la plus plausible les renseignements que Justinger nous fournit vers 1420 sur les excès commis par les baillis et les officiers des Habsbourg. Il est certain encore que cette donnée très-générale devait tôt ou tard se préciser dans des anecdotes particulières, telles, par exemple, que celle du châtelain de Lowerz, recueillie vers 1450 par Hemmerlin. Mais en est-il de même des histoires autrement détaillées que le Livre blanc enregistre vers 1470 ? Leur apparition soudaine s'accorde-t-elle bien avec ce qu'on sait de la formation graduelle de la légende populaire ? Et faut-il réellement admettre que l'imagination jusqu'alors assez pauvre de nos montagnards ait réussi, *dans un laps de temps aussi court*¹, à créer de toutes pièces un récit aussi complet ?

Voici, pour nous borner à l'essentiel, les deux raisons qui nous paraissent aller à l'encontre de cette supposition :

C'est d'abord le fait que, bien avant l'époque où le Livre blanc fut rédigé, on constate dans les Waldstættén l'existence de fictions analogues, destinées elles aussi à satisfaire l'amour-propre des Confédérés, mais dans lesquelles l'imagination

1. Vingt années, ou moins encore si, comme nous le dirons plus loin, la chronique du Livre blanc n'est elle-même que la copie d'un texte plus ancien.

populaire n'entre absolument pour rien. Du moins, la pensée ne viendra-t-elle à personne d'attribuer à celle-ci ce que Püntiner et Fründ rapportent de l'origine ou des exploits merveilleux de leurs ancêtres. Il y a donc eu dans les Petits Cantons, parallèlement au travail inconscient de la foule, un *travail plus ou moins réfléchi des érudits*, qui n'aura pas manqué d'exercer sur l'autre une certaine influence.

C'est, en second lieu, le fait que les anecdotes du Livre blanc sont loin de répondre toutes à leur origine supposée. Sans parler du tour systématique que l'auteur leur a donné en les répartissant, comme par un jeu symétrique, entre les trois vallées; sans parler des réminiscences savantes qui percent çà et là dans sa narration¹, — il suffira de dire que la plus célèbre de ces histoires est précisément celle qui porte le moins le cachet d'une invention populaire. La *légende de Tell* n'est point du tout le produit de la muse nationale suisse. Elle n'est pas même la reproduction libre d'une vieille fable commune à presque tous les peuples de race germanique². Elle a été bien plutôt transcrite ou transposée d'un récit danois du XII^e siècle, et l'on peut aujourd'hui encore saisir sur le fait le procédé artificiel auquel elle a dû naissance. Le lecteur en jugera lui-même par l'extrait suivant de Saxo le Grammairien :

« Un certain Toko, qui servait depuis quelque temps dans l'armée du roi Harald, avait, par ses exploits, excité la jalousie de ses compagnons. Un jour, dans un banquet où la conversa-

1. L'histoire de la paysanne d'Alzellen, telle que le Livre blanc la raconte, présente une analogie frappante avec celle de Lucrèce et de Sextus Tarquin.

2. L'histoire de l'archer, de son fils et de la pomme se retrouve, sous des formes diverses, dans cinq ou six légendes qui remontent peut-être à d'anciennes traditions mythologiques. Voir, par exemple, *App.*, n^o VII et VIII, la légende rhénane de *Punker* et la légende anglaise de *William de Cloudestly*.

tion était fort animée, il se vanta d'être si habile à tirer de l'arc que du premier coup il abattrait de loin une pomme placée sur un bâton, quelque petite qu'elle fût. Cette parole, rapportée au roi par des envieux, faillit devenir funeste à l'archer, car le roi ordonna méchamment qu'au lieu d'un bâton, *ce serait sur la tête de son propre fils que la pomme serait placée*. S'il ne l'abattait du premier coup, il devait perdre la vie en punition de sa jactance. Toko fut ainsi forcé de faire plus qu'il n'avait promis. Mais quoique des envieux lui eussent dressé ce piège, la confiance qu'il avait dans son adresse ne l'abandonna pas. Ayant donc placé le jeune garçon, il lui recommanda soigneusement de rester immobile quand il entendrait le sifflement de la flèche, et pour diminuer sa crainte, il lui fit détourner la tête, afin qu'il ne vît pas venir le trait. *Alors Toko prit trois flèches dans son carquois, en mit une sur son arc, et du premier coup enleva la pomme... Le roi lui ayant demandé pourquoi il avait sorti trois flèches, puisqu'il ne pouvait tenter la fortune qu'une seule fois : « C'était, répondit-il, pour t'en percer toi-même, si j'avais manqué mon coup. Car plutôt que de subir un supplice non mérité, je me serais vengé de la violence que tu m'as faite. »*

« A peine Toko avait-il échappé à cette *bourrasque*, qu'il fut enveloppé dans une nouvelle et non moindre *tempête*. Comme Harald prétendait être fort habile à glisser sur des pentes neigeuses, il osa comparer son savoir-faire à celui du roi, et fut aussitôt contraint de donner sur le rocher Colla une preuve de ce qu'il avait avancé. Cette fois encore, son courage, plus que l'expérience, lui vint en aide. Etant monté sur la cime du rocher, il se confia à un frêle bâton, et ajustant à ses pieds de glissantes planchettes, il lança sur la pente le rapide véhicule. Tout autre aurait été épouvanté à la vue des abîmes qui l'entouraient... Mais lui, bien qu'emporté vers des rochers à pic,

il eut assez de force pour conserver d'une main vaillante à son char la direction nécessaire, sans que la grandeur du péril ou le moindre trouble d'esprit lui fissent perdre l'équilibre. Enfin le véhicule sur lequel il se tenait ayant été brisé par les anfractuosités du terrain, il dut à la secousse même qui le culbuta de pouvoir achever en sûreté sa course, et trouva jusque dans ce naufrage une ancre inespérée de salut. Car si le roc contre lequel il avait heurté n'eût arrêté son élan, il aurait sans doute été entraîné dans la mer, tandis qu'appuyé sur un débris de ses patins, il réussit à gagner sain et sauf le rivage, où un vaisseau le recueillit. Le roi crut que son rival était mort; mais il s'était seulement retiré auprès de Sueno, fils de Harald, en maudissant celui qui, pour toute récompense, l'engageait dans des entreprises aussi hasardeuses. » Ici, l'auteur abandonne un instant Toko pour raconter comment Harald employait son armée à soulever un bloc immense dont il voulait faire un monument à sa mère; comment les chefs de la flotte sollicitèrent Sueno de lever contre le roi l'étendard de la révolte; comment Harald fut chassé par son fils, et comment néanmoins il revint au bout de quelque temps lui disputer le trône. La bataille dura tout un jour sans que le résultat en fût décisif. Mais les deux armées avaient éprouvé de telles pertes que, des deux côtés, on manifesta le désir d'interrompre les hostilités. « Harald, confiant dans l'armistice qui devait être conclu, sortit de son camp et alla faire une tournée dans les bois du voisinage. Mais au moment où il s'arrêtait derrière un buisson pour soulager ses entrailles, il fut surpris par Toko qui, brûlant de venger ses injures, lui lança une flèche qui le blessa mortellement. Le roi, transporté par les siens à Julinum, y expira bientôt après¹. »

1. App., n° IX.

L'*Histoire du Danemark* de Saxo le Grammairien n'a été, il est vrai, imprimée qu'en 1514 ; mais elle était depuis longtemps répandue en Allemagne, et la ressemblance qui existe entre la narration qu'on vient de lire et la légende de Tell est trop grande pour qu'il soit permis de douter que l'ouvrage danois soit parvenu dès le XV^e siècle à la connaissance d'un érudit suisse. Les deux récits ne rapportent pas seulement dans des termes identiques l'incident de la pomme enlevée par un adroit archer de dessus la tête de son fils. Ils font tous deux suivre cet incident d'une aventure nouvelle, — l'épreuve du rocher Colla dans Saxo, l'aventure du lac dans le Livre blanc, — pour aboutir tous deux encore à la mort du tyran, qui manque dans les légendes parallèles, et que tous deux racontent de la même manière. De plus, les exploits de Tell sur le lac des Quatre-Cantons sont, si l'on y regarde bien, le pendant exact de l'épreuve du rocher Colla. La *tempête* essuyée par l'archer, le *véhicule* (la barque) qu'il dirige avec tant d'adresse, le *roc* libérateur et la *secousse* (le saut) qui permet à Toko d'achever en sûreté sa course : ce sont là autant d'images ou de traits particuliers qui, se retrouvant dans les deux récits, démontrent que l'histoire de Tell est une imitation directe de la fable danoise. Cette dernière a des expressions figurées qui sont prises dans l'autre au sens propre et l'allégorie se transforme en faits réels et précis. Enfin, il n'est pas jusqu'à un détail en apparence insignifiant qui ne prenne dans le présent débat une véritable importance, à savoir que la plus ancienne version de l'histoire de Tell, — celle du Livre blanc, — ne fait pas dériver du nom de l'archer (le *Thall*) celui de la plateforme (la plateforme « *au Tell* ») sur laquelle s'élance le héros suisse. La

1. *Die ZE TELLEN Blatte*. Ce mot de *Telle* se retrouve en Suisse dans d'autres noms de lieux comme *Tellewyl*, *Tellensfad*, *Telliboden*, *Tellingen*, etc. On le rencontre d'ailleurs sous les formes suivantes dans des

plateforme était donc appelée de la sorte avant le moment où la légende fut imaginée. Et de plus, cette légende elle-même n'est pas une invention populaire, car le peuple aurait d'emblée confondu les deux choses et les deux noms. Elle est une invention d'érudit, une traduction ou une copie du récit danois, rattachée de propos délibéré à un rocher connu, dont le nom ne devait être substitué que plus tard au nom primitif de l'archer.

On voit maintenant où nous voulions en venir. Si, d'une part, le temps écoulé entre la rédaction du pamphlet de Hemmerlin et celle de la chronique du Livre blanc semble trop court pour qu'une série de légendes comme les nôtres aient pu se former et se répandre spontanément dans le peuple; si, d'autre part, nous constatons dans les Waldstaetten l'existence de fictions réfléchies destinées à satisfaire l'orgueil des Confédérés, et qu'enfin les anecdotes dont se compose notre cycle légendaire soient loin d'avoir toutes le caractère d'inventions populaires : ne sommes-nous pas en droit de rapprocher les unes des autres ces différentes données, et de rendre désormais à l'invention savante tout ce que nous retranchons du travail inconscient de la foule ?

Ceci établi, essayons de faire un pas de plus, et cherchons s'il n'y aurait pas moyen d'arriver à une solution plus précise du problème par la considération de l'époque à laquelle nos légendes apparaissent pour la première fois.

Ici encore, l'histoire de Tell nous servira de point de repère. Comme le chanoine-pamphlétaire de Zurich, malgré l'intérêt

actes du Brisgau du XIV^e siècle : *uf der tiefen tellun, in der tellen*, ZER TELLUN, etc. ; et il est probable qu'il servait à désigner toutes sortes de surfaces planes. — Quant au nom de *Thall* (le simple, le nigaud) donné par le chroniqueur suisse à l'archer uranien, il n'a d'autre but que de rendre celui-ci plus intéressant, en le faisant aussi modeste que le personnage de la légende danoise est naturellement vantard.

qu'il avait à recueillir toutes les anecdotes susceptibles d'être tournées contre les Confédérés, ne dit rien du meurtre de Gessler, la légende qui aboutit à ce meurtre ne saurait être antérieure au milieu du XV^e siècle. Nous ajouterions peut-être que l'auteur du Livre blanc est le premier qui l'ait imaginée, s'il n'était plus probable qu'il n'a fait, en cet endroit, que suivre un texte plus ancien¹. A quelle date ce texte lui-même a-t-il été tiré du récit danois? On l'ignore; mais ce n'est pas trop s'écarter de la vraisemblance que de le considérer comme ayant été composé quelques années, pour le moins, avant le moment où le scribe du Livre blanc en fit son profit. Et ce que nous avançons de l'histoire de Tell peut se dire aussi des anecdotes qui la précèdent ou la suivent immédiatement, car toute cette partie de la chronique paraît avoir formé dès l'origine un ensemble passablement arrondi, qui se distingue par son ampleur du reste de l'ouvrage. Or, plus nous nous rapprochons de l'année 1450, et par conséquent de l'issue de la première guerre civile, mieux aussi nous nous rendons compte du sentiment qui a inspiré ces fictions. La première guerre civile n'avait pas été seulement le résultat des prétentions rivales de Zurich et de Schwyz sur la succession vacante du comte de Toggenbourg; elle s'était très-vite compliquée de toutes sortes de passions mauvaises qu'avaient aigries d'un côté l'alliance de Zurich avec l'Autriche (1442), de l'autre, les brutalités commises par les Suisses durant le cours de la lutte. Les injures allaient donc leur train aussi bien que les coups; le débat se poursuivait jusque sur le terrain de l'érudition, et la paix était déjà conclue (juillet 1450) que le principal écrivain de Zurich s'occupait encore de réfuter le traité de Fründ, en ressassant à plaisir les méfaits anciens ou ré-

1. Voir l'avertissement que M. de Wyss a mis en tête de son édition de la chronique du Livre blanc.

cents des adversaires de sa ville natale. Or, entre les arguments employés à ce dessein, il n'en était aucun qui dût plus vivement froisser les gens de la montagne que les assertions émises par Hemmerlin sur les origines de la Confédération. On aurait pris encore son parti de la généalogie injurieuse que le chanoine zurichois attribuait aux Suisses, car on était assuré d'avoir dans le petit livre de Fründ une garantie suffisante contre de pareilles imputations. Mais de voir la formation de la Confédération ainsi ramenée à la révolte des Schwyzois et des Unterwaldiens contre leurs légitimes seigneurs; mais de lire ou d'entendre ces belles choses au moment même où l'on venait de forcer Zurich à rompre son alliance avec l'Autriche, voilà ce que les hommes d'État ou les clercs des Waldstættten ne pouvaient décidément supporter. D'ailleurs la noblesse du voisinage conservait, malgré la paix, toutes les rancunes qu'elle avait cru satisfaire en s'établissant pour un temps sur les bords de la Limmat, et il était aisé de prévoir qu'elle ne tarderait pas à rentrer en campagne. Ce n'était donc pas assez pour les Confédérés de se venger à la première occasion (1454) de l'imprudent chanoine. Il fallait, de plus, retourner contre le parti autrichien les armes savantes qu'il avait si mal à propos dirigées contre les Suisses. Il fallait reprendre en sens contraire le thème exploité par Hemmerlin, opposer à ses récits d'autres récits d'autant plus brillants, replacer les faits dans leur véritable lumière, et démontrer du même coup combien il était inique de taxer de révolte une résistance qui n'avait été que la plus légitime des défenses.

Telle fut, selon nous, l'œuvre entreprise, quelques années après le milieu du XV^e siècle, par l'auteur inconnu que nous tenons pour le père de la légende suisse, et dont le travail, intercalé un peu plus tard dans la chronique officielle du Livre blanc, a été conservé jusqu'à nos jours par les archives de Sarnen.

Quant à savoir exactement comment il y a procédé, quelles raisons spéciales l'ont guidé dans ses diverses inventions, quelles raisons, entre autres, il a eues pour attribuer à Uri l'anecdote qu'il empruntait aux annales du Nord, ce sont là des questions sur lesquelles il sera toujours difficile de se prononcer. Peut-être n'était-il conduit en ceci que par le désir de répartir également les personnages et les faits entre les trois vallées ; peut-être aussi se proposait-il d'amener plus facilement le héros auprès de la *Platte*. Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, on s'explique aisément que le fragment relatif à Tell ait été plus vite que le reste connu des gens d'Uri, que la partie la plus saillante de l'histoire de l'archer ait fait de bonne heure l'objet d'un chant, et que Tell ait été bientôt considéré, dans sa nouvelle patrie, comme le fondateur de la Confédération ¹. Mais on s'explique plus aisément encore que, grâce à la publication de la chronique d'Etterlin, le récit primitif ait triomphé, dès le XVI^e siècle, de cette version rivale. Il faisait si équitablement la part de chacune des trois vallées, et il répondait si bien aux sentiments du peuple suisse qu'il devait réussir tôt ou tard, comme il a définitivement réussi.

Mais, diront les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici, n'êtes-vous pas impitoyable ? Non-seulement vous abattez les traditions sur lesquelles, aux yeux de beaucoup de gens, la patrie est appuyée, mais encore vous refusez à ces poétiques histoires l'origine populaire qui leur laissait une sorte de réa-

1. Nous croyons en effet, même après le livre de M. Rilliet, que la version particulière d'Uri (chant des origines, chronique de Russ) représente un développement ultérieur de la légende, et nous en avons pour preuve, soit le nom de *Guillaume Tell* que porte désormais l'archer, soit le rôle plus grand qu'il joue, soit enfin la façon nouvelle dont il tue le bailli. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister.

lité; vous ne voulez même pas leur appliquer le mot de Rückert :

Wenn keine Wirklichkeit, so ist es doch kein Wahn,
Vielmehr ein hohes Bild das ewig wahr wird bleiben,
Im Herzen wohnend, wenn sie's aus der Welt vertreiben.

Peut-être serions-nous un instant sensible à ce reproche, si nous croyions que l'honneur de la Suisse dût perdre quelque chose à l'étude plus attentive et plus sincère du passé. Mais il n'en est rien; les documents authentiques que nous avons parcourus valent pour le moins les légendes; la vérité toute nue est plus belle que la fable, et l'histoire de la patrie, dépouillée des ornements qui l'avaient faussée, prend un caractère de simplicité, de virilité qui frappera tous les esprits sérieux. Est-ce donc un si grand mal que la liberté d'une nation soit sortie, non des vengeances personnelles de quelques hommes, mais de la volonté patiente et résolue de tout un peuple qui voulait être maître chez lui, et qui a su le devenir? Cette lutte pour l'indépendance n'a pas duré trois ans, mais tout un siècle, et pour la soutenir, il a fallu, nous le répétons, à nos ancêtres autant d'adresse et de persévérance que de hardiesse et de valeur. Cette persévérance n'est-elle pas un nouveau titre de gloire? Ces longs efforts ne valent-ils pas mieux que l'heure d'ivresse et d'enthousiasme nécessaire à un coup de main?

A la place de trois ou quatre héros, il nous faudra voir désormais des populations entières comprenant, discutant leurs intérêts, sachant les faire respecter et les défendre, développant et nourrissant chez elles l'amour de l'indépendance, et tendant à s'affranchir avec une inflexible résolution qui leur fait honneur. Deux ou trois échecs ne les découragent pas; le moment est-il défavorable pour agir, elles prennent patience;

des jours plus heureux semblent-ils arriver, elles se remettent en marche et ne s'arrêteront qu'au but. N'est-ce pas là une histoire aussi digne du peuple suisse que le soulèvement improvisé, cent cinquante ans après coup, par les faiseurs de chroniques ? Ici tombe le reproche ordinaire des esprits timides qui redoutent les innovations. Ils demandent toujours à ceux qui cherchent à dissiper une longue erreur : Que mettrez-vous à la place ? — Ce que nous mettons à la place de la légende, c'est l'histoire, qui, pour être intéressante, n'a pas besoin de mentir.

Mais alors même que nous n'aurions point eu de faits certains à opposer aux fictions abolies, et que notre rôle de critique sincère eût dû se borner à un travail de destruction, nous n'aurions point hésité à le faire, et nous aurions franchement exprimé notre opinion. Il vaut toujours mieux confesser qu'on ne sait rien, que faire semblant de croire aux illusions et aux fables. Rendons à la poésie ce qui appartient à la poésie, et ne laissons à l'histoire que ce qui appartient à l'histoire : « *Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.* »



ERRATA

Page 240, ligne 21, au lieu de : *en Toscane*, lisez *en Romagne*.

Page 246, ligne 9, rétablir comme suit une phrase un peu équivoque :

Or c'est précisément avec la ville de Zurich que le 16 octobre 1291, les communautés d'Uri et de Schwyz concluaient pour trois ans une alliance offensive et défensive, par laquelle elles se promettaient de s'assister, sans exception ni réserve aucune, contre quiconque les attaquerait.

Page 284, ligne 28, au lieu de : *trois sortes de mauvais baillis*, lisez *trois sortes de baillis*.

Page 302, ligne 10, lisez : *la lettre longtemps inédite du Fribourgeois Guillimann*. Cette lettre du 27 mars 1607 n'a été en effet publiée qu'en 1688.

APPENDICE

NOTES ET DOCUMENTS

I

Notre travail n'étant point destiné aux hommes de science, nous avons dû, pour ménager la patience de nos lecteurs, nous borner à l'étude des auteurs qui représentent le mieux les phases principales du développement de la tradition. C'est là le motif qui nous a fait laisser de côté, comme étant de moindre importance :

1° la Chronique du chapelain Jean Knebel, du temps des guerres de Bourgogne;

2° le *Fasciculus temporum* de Rolewinck (édition de 1481);

3° l'*Historia Suevorum* de Félix Faber;

4° la Chronique du Lucernois D. Schilling (1512) qui rattache sommairement la naissance de la Confédération à l'histoire de Tell, mais substitue à Gessler un comte de Seedorf et place en 1334 l'aventure de la pomme;

5° l'*Helvetiæ descriptio* et le *Panegyricon* de Glareanus (1515), avec le commentaire de Myconius (1519);

6° la Description de la guerre de Souabe, de Willibald Pirckheimer;

7° le *Germaniæ chronicon* de Seb. Franck (1558);

8° la *Cosmographie* de Seb. Münster (1544);

9° enfin les ouvrages historiques de Villinger, Silbereisen, R. Cysat, etc.

Nous renvoyons les personnes qui seraient curieuses de connaître ces auteurs de second ordre au livre de M. Vischer : *Die Sage von der Befreiung der Waldstädte*, Leipzig, 1867.

II

Tableau généalogique de la famille de Habsbourg

RODOLPHE I L'ANCIEN
né vers 1170, † en 1232.

ALBERT II LE SAGE, 1194-1239 Souche de la branche Habsbourg-Autriche.	RODOLPHE II LE TACITURNE, 1200-1249 Souche de la branche Habsbourg-Laufenbourg.
RODOLPHE III, 1218-1291 Empereur en 1275.	GOTTFRIED, 1236-1271 Seigneur de Laufenbourg.
Ducs d'Autriche :	RODOLPHE, 1250-1293 Evêque de Constance en 1274.
ALBERT, 1248-1308 Empereur en 1298	EBERHARD, 1248-1284 Comte du Thurgau et du Zurichgau.
FRÉDÉRIC LE BEAU, LÉOPOLD, etc.	JEAN LE PARRICIDE, † 1315

III

Tableau des Landammänner des trois vallées, à partir de la fondation de leur indépendance, tel qu'il résulte des documents.

ANNÉES	URI	SCHWYZ	UNTERWALDEN.
1273	Burkhard Schüpfer.		
1275	Le même.		
1284	Le même.		
1291	Arnold der Meier von Silinen, Ritter.	Conrad ab Iberg.	
1294	Werner Freiherr von Attinghausen.		
1295		Le même.	
1301	Le même.		
1303		Stauffacher.	
1304			Rodolphe d'Odieret.
1305			
1308	Le même.		
1309		Conrad ab Iberg.	
1311		Le même.	
1313	Le même.	Werner Stauffacher.	
1314		Le même.	
1315			{ Henri de Zuben. Nicolas de Wieser- lon.

1. J.-J. Blumer. *Staats- und Rechtsgeschichte der Schweizerischen Demokratien*, I, 564.

IV

LA LÉGENDE DE TELL D'APRÈS LE LIVRE BLANC.

Das fügt sich uf ein mal, das der lantvogt der gesler gan Ure fur und namm für und stagt ein stecken under die linden ze Ure und leit ein hut uf den stecken und hat daby ein knecht und tett ein gebott, wer da für giengi, der solti dem hut nygen, als were der herr da und wer das nit tæti, den wolt er straffen und swar büssen, und solti der knecht darauf warten und den leiden.

Nu was da ein Redlicher man, hiess der Thall, der hat ouch zu dem Stoupacher gesworn und sinen gesellen. Der gieng nu etwi dick für den stecken uf und ab und wolt jmm nit nygen. Der knecht, der des huotz hüt der verklagt jnn dem herren. Der herre fur zu und beschigt den Tallen und fragt jnn, warumb er sim gebot nit gehorsam were und tæti, das er gebotten hetti. Der Thall der sprach : Eo ist geschen angeverd, denn ich han nit gewüisset, das es üwer gnad so hoech besachen solti, denn were ich witzig, und ich hiessi anders und nit der Tall.

Nu was der Tall gar ein gut schütz, der hat ouch hübsche kind; die beschigt der herre zu jmm und twang den Tallen mit sinen knechten, das der Tall eim sim kind ein œpfel ab dem haupt müst schiessen. Denn der herre leit dem kind eim œpfel uf das haupt. Nu sah der Thall wol, das er beherret was und namm ein pfyl und stagt jnn jn sin goeller. Den andern pfyl nam er jn ein hand und spien sin armrest und bat got, das er jmm sins kind behüte und schos dem kind den œpfel ab dem haupt. Es geviel dem herren wol und fragt jnn, was er damit meinti; er antwurt jmm und hett es gern jm besten verrett; der her lies nit ab, er wolt wüssen, was er damit meinti. Der Tall der sorgt den herren und vorcht er wolt jn töden. Der herre der verstund sin sorg und sprach : seg mir die warheit; ich wil dich dins lebens sichern und dich nit töden. Du sprach der Tall : sid ir mich gesichret hand, so wil ich üch die warheit sägen, und ist war, hetti mir der schutz gevelt, das ich mins kind hetti erschossen, so wolt ich den pfyl jn üch oder der üwren ein han geschossen. Du sprach der herre : nu hinn ist dem also, so ist war, ich han dich gesichret, dass ich dich nit töden wil. Und hies jnn binden und sprach, er wölt jnn an ein end le-

gen, das er Sunen noch man niemer me gesechi und namen jnn die knecht in ein nawen und leiten sin schies züg uf den hindern biet und jnn gebunden und gefangen und furen den see ab untz an den Achsen. Du bekam jnnen also starker wint, das der herre und die andern all vorchten sie müsten ertrinken. Du sprach einer under jnnen : herr jr send wol wie es gan will, Tund so wol und bindent den Tallen uf. Er ist ein stark man und kann ouch wol faren und heissend jnn das er uns helfe, das wir hinnen komen. Du sprach der her : wilt du din best tun, so wil ich dich usbinden, da du uns allen helfest. Du sprach der Tall : ja herre gern, und stund an die stüre und fur da hinn und lügt allwend da mit zu sin schieszüg, denn der her lies jnn gan ungebunden. Und du der Tall kam untz an die ze Tellen blatten, du Ruft er sy all an und sprach, das sy all vast zügen; kämen sy für die blatten hin, so hetten sie das böss überkon. Also zugen sy all vast, und du jnn ducht, das Er zu der Blatten komen möechti, du swang er den Nawen zu hinn und namm sin schieszüg und sprang us dem Naven uf die blatten und sties den Nawen von jmm und liess sy swangken uf dem see und luf dur die berg us so er vastest mocht und luf dur swyz hinn schattenhalb dur die berg üs untz gan küsnachl jr die hollen gass, dar was er vor dem herren und wartet da. Und als sy kämen Riten du stund er hinter einer studen und spien sin armbreist und schoss ein pfyl jn den herren und luff wider hinder sich jnhinn gan Ure, durch die Berg jn.

V

LE CHANT DES ORIGINES

I

Von der eidgnoschaft so wil ich heben an,
Des glichen hort noch nie kein man,
In ist gar wol gelungen!
Sie hand ein isen wfesten pund,
Ich wil üch singen den rechten grund,
Wie die eidgnoschaft ist entsprungen.

II

Ein edel land, gut recht als der kern,
Das lit beschlossen zwüschen berg
Vil vester dann mit muren,
Do hub sich der pund zum ersten an,
Si hand den sachen wislich getan
In einem land heisst Ure.

III

Nun merkent, lieben herren gut,
Wie sich der pund zum ersten anhub
Und land üch nit verdriessen,
Wie einer must sim eigenen sun
Ein epfel ab der scheidel schon
Mit sinen henden schiessen.

IV

Der landvogt sprach zu Wilhelm Tell ;
« Nun lug, dass dir die kunst nit fel
Und vernim min red gar eben :
Trifs tu in nit am ersten schutz,
Fürwar es bringt dir kleinen nutz
Und kostet dich din leben. »

V

Do hat er got tag und nacht,
Das er den epfel zum ersten traf,
Es kond si ser verdriessen !
Das glück hat er von gotes kraft
Dass er von ganzer meisterschaft
So hoflich konde schiessen.

VI

Als bald er den ersten schutz hat gtan,
Ein pfil hat er in sin geeller gelan :
« Het ich min kind erschossen,
So hat ich das in minem mut,
Ich sag dir für die warheit gut,
Ich woelt dich han erschossen ! »

VII

Domit macht sich ein grosser stoss,
Do entsprang der erst eidgenoss,
Si wolten die landvoegt strafen ;
Si schüchten weder got noch fründ.
Wenn eim geffel wib oder kind,
So woltent si bi im schlafen.

VIII

Übermut triben si im land, —
Böser gewalt der wert nit lang !
Also vint mans verschriben.
Das hand des fürsten voegt getan,
Drumb ist er umb sin herrschaft kan
Und uss dem land vertriben.

IX

Also meld ich üch den rechten grund :
Si schwurent alle ein trüwen pund,
Die jungen und ouch die alten.
Got lass si lang in eren stan
Fürbass hin als noch biss har,
So welln wirs got lan wäiten!



VI

LA LÉGENDE DE TELL D'APRÈS MELCHIOR RUSS.

....Nun was sach des kriegs, dass die herschafft und ir vögte und amptlute, so sy inn den lenderen hattent, über die rechtern dienst suchtent nūwe recht und nūwe fündt, ouch hieltent sy sich gar treffenlichen (?) mit frommen lüten wiben und dœchteren, und wolten Jren mutwillen mit gwaßtt triben, als ouch Wilhelm tellen bschach der von den landtvögten bezwungen wardt das er sin eigen kindt ein cepfell ab dem haupt müst schiessen, oder wa er das nit hette gethan, so hette er selbs müssen darumb sterben als Jr das hernach wie es Jm ergieng werdet hören Jn einem liedt....

....Nun merckent eben wie wilhelm Thell die undætt als Jr vorgehoert handt, so Jm vonn dem landtvogt beschechen was rechenn wolt, dann er das nit lenger mer erliden mocht, und fur gon Ure und sammelten da die gemeinde, und klagte Jnen das mit weynenden ougen und mit Jemerlichem clagen wye es Jm ergangen was, und noch fürer teglich gienge. das vernam der landtvogt und vieng Jn, und liess Jm ally vier zusammen binden, Jn der meynung das er Jn gon Schwitz Jn das schloss Jm Sew füren wœlt. Und fur also der landtvogt selbs mit Jm, und als sy nun uff den sew komment, (als villicht ouch gott wolte) do kam semlich ungestümkeytt von winden, das Jung und alt wib und kindt mit klaglicher nott zu gott und den helgen schruwen. Und wan nun wilhelm thell ein boumstarcker man, für ander man so Jm schiff warent was, und ouch mit faren vast wol kondt, und also mochten die so Jm schiff warent das schiff nit gehebenn, und rufftent alle den Landvogt an, das man Wilhelm tellen ledig liesse und wan nun der landvogt sin leben ouch gern behalten hette da sprach er zu Jm möchtest und getruwest uns zum landt zu schalten so wolte er Jn ledig lassen. Da antwurte Jm Wilhelm thell Er wœlte sy mit gotzhilff wol zu landt füren wan er dan frist und sicherheyt gehabt möchte. Also liess man Jn ledig. da fur er in massen und so manlich, das er mit gotzhilff zu einer blatten kam, do schalteth er das schiff hinden zu der blatten, die selb blatt heiss noch hüt by tag Wilhelm tellen blatt. und nam sin armbreist so hinden uff dem bort lag, und sprang uff die

blatten und spien uff und erschoss den landvogt. Und mochten sy vor grosser ungstümigkeytt das schiff nit wider zu der blatten noch an das lanndt pringen. Also hub er sich wider in die lender und clagte vester dan vor. Also demnach hubent sich gross stritt als Jr hoeren werden zwüschent der herschaft und den lenderen.

VII

LA LÉGENDE DE PUNKER (1).

....Nam princeps quidam Reni, barbatus cognominatus, eo quod barbam nutriebat, cum ante annos sexaginta adjunctis sibi terris Imperialibus, quoddam castrum Lendenbrunnen, propter rapinas quas castrenses inde faciebant, obsidendo circumvalasset, habuit in suo comitatu quendam hujus modi maleficum, *Punker* nomine, qui intantum castrenses molestabat, quod uno dempto, omnes successive sagittis interimit, talemque modum servavit, ut eum quem intuitus fuisset, quocumque se divertisset, per emissam sagittam letaliter vulneraret et occideret.... Fertur denique de ipso quod quidam de optimatibus dum artis suæ experientiam certam capere voluisset, eidem proprium filium parvulum ad metam posuit et pro signo super byrretum pueri denarium, sibi mandavit ut denarium [sine byrreto per sagittam ainoveret ; cum autem maleficus id se facturum sed cum difficultate assereret, libentius abstinere ne per diabolum seduceretur in sui interitum, verbis tamen principis inductus, sagittam unam collari suo circa collum immisit, et alteram balistæ supponens denarium byrreto pueri sine omni nocumento excussit, quo viso, dum ille maleficus interrogasset, cur sagittam collari imposuisset, respondit : Si deceptus per diabolum puerum occidissem, cum me mori necesse fuisset, subito cum sagitta altera vos transfixissem, ut vel sic mortem meam vindicassem.

1. Extrait du « *Malleus maleficarum* » au chap. XV de la seconde partie : « de sagittariis maleficis » (édition de 1520).

VIII

LA LÉGENDE DE WILLIAM DE CLOUDESLEY(1).

I

...Wyllyam wente into a fyeld,
With his two bretherene :
There they set up two hasell rodde
Full twenty score betwene.

II

I hold him an archer, sayd Cloudeslè,
That yonder wande cleveþ in two.
Here is none suche, sayd the Kyng,
Nor none that can so do.

III

I shall assaye, syr, sayd Cloudeslè,
Or that I farther go.
Cloudesly with a bearyng arowe
Glave the wand in two.

IV

Thou art the best archer, then sayd the kyng,
For sothe that ever I se.
And yet for your love, sayd Wyllyam,
I wyll do more maystery.

V

I have a sonne, is seven yere olde,
He is to me full deare ;
I wyll hym tye to a stake ;
All shall se, that be here ;

1. Percy's *Reliques of ancient English poetry*. Vol. I.

VI

And lay an apple upon his head,
And go syxe score hym fro,
And I my selfe with a brode arow,
Shall cleve the apple in two.

VII

Now haste the, then sayd the kyng,
By hym that dyed on a tre,
But yf thou do not, as thou hest sayde,
Hanged shalt thou be.

VIII

And thou touche his head or gowne,
In syght that men may se,
By all the sayntes that be in heaven,
I shall hange you all thre.

IX

That I have promised, said Wylyyam,
That wyll I never forsake.
And there ewen before the Kyng
In the earth he drove a stake,

X

And bound therto his eldest sonne,
And bad hym stand styll thereat,
And turned the childes face him fro,
Because he should not stertere.

XI

An apple upon his head he set,
And then his bowe he bent;
Syxe score paces they were out mete,
And thether Cloudesle went.

XII

There he drew out a fayr brodc arrowe,
His bowe was great and longe,
He set that arrowe in his bowe
That was both styffe and stronge.

XIII

He prayed the people, that were there,
That they still wold stand,
For he that shoteth for such a wager,
Behoveth a stedfast hand.

XIV

Much people prayed for Cloudeslè,
That his lyfe saved myght be,
And whan he made hym redy to shote
There was many weeping ce.

XV

But Cloudeslè cleft the apple in twaine,
His sonne he did not nee.
Over Gods forbode, sayde the Kynge,
That thou shold shote at me.

XVI

I geve thee eigthene pence a day,
And my bowe shalt thou bere.
And over all the north countre
I make the chyfe rydere...



IX

LA LÉGENDE DE TOKO D'APRÈS SAXO GRAMMATICUS.

.....Toko quidam aliquamdiu regis stipendia meritis officiis, quibus commilitonum studia superabat, complures virtutum suarum hostes effecerat. Hic forte sermone inter convivas temulentius habito, tam copioso se sagittandi usu callere iactabat, ut *pomum* quantumcunque exiguum baculo e distantia superpositum, prima spiculi directione feriret. Quæ vox, primum obtrectantium auribus excepta, regis etiam auditum attigit. Sed mox principis improbitas patris fiduciam ad *filii periculum* transtulit, dulcissimum vitæ ejus pignus baculi loco statui imperans; cui nisi promissionis auctor primo sagittæ conatu pomum impositum excussisset, proprio capite inanis iactantiæ pœnas lueret. Urgebat imperium regis militem majora promissis edere, alienæ obtrectationis insidiis parum sobriæ vocis iactum carpentibus. Itaque ex dictis etiam non dictorum effectui obligatur, evenitque ut conatus suos ad id quod minus præsumebat erigeret, et quod parum professione coluerat, plenius experientia celebraret. Neque enim solida virtus tametsi detractionum laqueis implicata justam animi fiduciam abjicere potuit; quin etiam eo certius quo difficilius experimentum accepit. Exhibitum itaque Toko adolescentem attentius monuit, ut æquis auribus capiteque indeflexo quam patientissime strepitum jaculi venientis exciperet, ne levi corporis motu efficacissimæ artis experientiam frustraretur. Præterea demendæ formidinis consilium circumspeciens, vultum ejus, ne viso telo terreretur, avertit. *Tribus* deinde *sagittis* pharëtra expositis, prima quam nervo inseruit proposito obstaculo incidit; cui si fortuna caput adolescentis obiecisset, haud dubie in patris periculum nati poena recideret spiculique error percussorem percussi exitio sociasset. Virtutem ergo patris an ingenium filii impensiori admiratione prosequar ambigo, quorum alter artis suæ prudentia parricidium cavet, alter corporis animique patientia sibi sospitatem peperit, patri pietatem servavit. Enimvero juvenile corpus senilem animum roboravit, tantum fortitudinis in expectando iaculo exhibens quantum peritiæ pater in emittendo præbuerat; itaque constantiæ suæ beneficio ne sibi spiritus, patri salus eriperetur, effecit. *Interrogatus autem a rege Toko cur plura pharëtræ spicula detraxisset, cum fortunam*

arcus semel duntaxat experimento prosequi debuisset : ut in te, inquit, primi errorem-reliquorum acumine vindicarem, ne mea forte innocentia pœnam, tua impunitatem experiretur violentia. Quo tam libere dicto et sibi fortitudinis titulum deberi docuit, et regis imperium pœna dignum ostendit.

Sed iis necessitatum *procellis* erutum paulo post par mali *tempestas* implicuit. Haraldo enim ejus se artis qua Finii nivales saltus peragrant peritiorem iactanti, Toko in consimili genere laudis suam ausus conferre virtutem, apud Collam rupem editæ professionis experimentum præbere compellitur. Sed quod minus exercitio celebraverat plenius a virtute mutuatus est. Eminentis enim scopuli cacumine conscenso, exiguo se fusti credidit lubricasque plantis tabulas adaptando rapidum in præceps *vehiculum* egit. Cujus præcipiti raptu in *præruptos silices* actus nihilominus debitum ejus *regimen intrepida manu continere suffecit.* Neque illi aut periculi magnitudo, aut ullus animi stupor, quominus firmo se corpore contineret, officere potuit. Exterrisset alium conspecta præcipitii immensitas, atque ante ipsum periculi ingressum plena metus hebetudine confecisset. Tandem illiso cautibus *vehiculo cui insistebat excussus* fortuito fustium fragmento solidum *incolumitatis præsidium* reperit; fatoque aliqui propinquius felici naufragio insperatam *salutis anchoram* apprehendit. Enimvero acrius *clivo impactus perfracti vehiculi damno tutum, cursitandi eventum* habuit. Nisi enim impetum ejus invia petrarum robora vastaeque voragines interpellassent, haud dubie procursum *subiectum rupi peliagæ* excepisset. Ubi a nautis exceptus, inviso regi tristiores fortuna sua famam reliquit. Vehiculi quoque fragmenta, a navigantibus inter undas reperta, falso periculi ejus fidem auxerant. Ipse vero suspectam Haraldî præsentiam reputans, quod virtuti suae præmiorum loco pericula proponi cognosceret, studiorum suorum exercitia ad filii ejus Suenonis militiam contulit

. . Haraldus creandæ compositionis fiducia licentius evagatus in angustioris nemoris partes excessit. Ubi cum exanimiendi ventris gratia *ar-bustis* insideret, a Tokone, injuriarum suarum ultionem sitiente, *sagitta vulnus excepit*, idemque saucius a suis Julinurp relatus, celerem vitæ exitum habuit.

Description d'Objets de l'Industrie humaine trouvés à Veyrier près de Genève et appartenant à l'é- poque du renne,

Par F. THIOLY

Lu à la Séance générale de l'Institut, le 7 Mai 1868.

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION DE M. C. VOST.

La science préhistorique, car nous pouvons bien appeler ainsi une branche des connaissances humaines dont l'importance se révèle tous les jours davantage, a fait des progrès rapides et inattendus dans les derniers temps. Grâce aux méthodes serrées d'investigation, d'analyse et de comparaison qu'on y a introduites, des inductions vagues et incertaines se sont changées, en peu de temps, en conclusions certaines et inébranlables. Des propositions, autrefois refoulées avec dédain, passées sous silence ou même ridiculisées, s'étaient maintenant au grand jour et prennent place parmi les vérités scientifiques les mieux démontrées par des faits nombreux et bien constatés.

Parmi ces vérités, il y en a une qui saute aux yeux de tout le monde, — c'est que, sur la surface entière de la terre, les différentes races qui l'ont peuplée ont toutes passé à travers une époque de sauvagerie caractérisée par l'ignorance absolue des métaux, et que les commencements de cette époque pri-

mitive datent d'une époque antérieure à l'origine de nos langues les plus anciennes. Les trouvailles faites dans tous les pays du monde, dans ceux surtout qui nous apparaissent comme les centres des civilisations historiques les plus anciennes, tels que l'Égypte, l'Inde, la Chine, ainsi que les déductions tirées de l'étude comparée des langues, nous permettent d'affirmer ce fait avec la plus grande certitude. L'humanité entière a donc passé par l'*Âge de la pierre*, et si certaines races mieux douées ont pu s'élever à des états de civilisation plus avancés, d'autres plus inférieures s'y sont maintenues plus longtemps et jusque dans notre époque actuelle.

Il est évident que dans les pays où les races humaines se sont élevées à des degrés supérieurs de civilisation, ce progrès s'est fait d'une manière lente et graduelle, — progrès manifesté par l'amélioration dans la fabrication des instruments, par le développement des formes humaines elles-mêmes et par les changements survenus dans la flore et dans la faune qui entouraient l'homme dans ses demeures primitives. C'est d'après ce triple caractère que l'on a distingué, dans l'âge de pierre même, plusieurs époques se succédant l'une l'autre, et passant l'une dans l'autre d'une manière lente et graduelle. Que l'accomplissement de ces progrès ait dû se faire pendant un temps très-long, pendant lequel des changements surprenants de niveau, de climat, de délimitation des terres et des mers ont eu lieu, — personne ne peut plus en douter. Arrêtons-nous un moment à la faune qui entourait l'homme en Europe, puisque c'est un animal bien connu, le renne, qui a donné son nom à l'époque de l'âge de la pierre, à laquelle appartient, sans aucun doute, la station de Veyrier.

La faune dite diluvienne ou quaternaire, avec laquelle a vécu incontestablement l'homme en Europe, et surtout dans l'Europe centrale, a été bien plus riche en types, espèces et

individus, que notre faune actuelle. Outre les animaux sauvages ou domestiques sur place que nous y possédons encore aujourd'hui, cette faune contenait une foule d'espèces, dont les unes sont parfaitement éteintes, les autres émigrées, surtout vers le Nord ou les hautes montagnes, — et, parmi les espèces éteintes, nous voyons des espèces d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames, de lions et d'hyènes, que nous sommes habitués à ne voir que dans des climats plus chauds.

Le curieux mélange d'espèces du Midi et du Nord dans l'Europe centrale à la même époque s'est séparé, comme nous venons de le dire, par l'extinction des unes, par l'émigration des autres, et notre faune actuelle n'est que le résidu, bien appauvri, il est vrai, de ce procès qui s'est continué jusque dans nos temps, mais dont l'âge de la pierre a vu les évolutions les plus considérables. Nous y assistons, en effet, à l'extinction et à l'émigration successives et graduelles des espèces, et, en combinant les faits, on pourrait presque dire que cela se fait par étape, et que l'extinction définitive n'est que le dernier résultat, pour beaucoup d'espèces, de l'émigration vers le Nord.

Le renne a sans doute vécu dès la première époque de la période quaternaire sur toute la surface de l'Europe centrale jusqu'au pied des Alpes et des Pyrénées, et si les paroles de César sont bien interprétées (ce dont nous ne doutons pas), il a existé encore dans la forêt hercynienne, au commencement de notre ère. Si donc nous parlons d'une époque du renne, nous ne pouvons embrasser toute cette longue période de son existence dans l'Europe centrale, — mais nous imposons ce nom à une époque de l'âge de pierre où le renne dominait, avec le cheval, dans la nourriture de l'homme, et où ses bois et ses os offraient la matière première principale dont le chasseur sauvage fabriquait ses instruments. C'est cette époque

des temps préhistoriques qui a été surtout illustrée par les travaux admirables de MM. Lartet et feu Christy, en France ; de M. Ed. Dupont, en Belgique, et, plus tard, par les recherches de M. Fraas, dans l'Allemagne méridionale.

La Suisse n'avait pas encore offert des traces d'hommes préhistoriques antérieurs à l'époque des palafittes. Nous entendons ici par Suisse cette contrée bien définie géographiquement, limitée par les chaînes jurassiques au Nord, par celle des Alpes au Midi, et dont les frontières sont formées à l'Est par le lac de Constance, et à l'Ouest par la gorge du Fort-de-l'Ecluse. Dans toute cette étendue, on a bien constaté de nombreux restes d'éléphants, de rhinocéros et d'autres espèces éteintes, associés à des ossements assez rares, il est vrai, de renne, — mais jamais, jusqu'à présent, on n'avait trouvé, dans les couches quaternaires de la Suisse, des preuves de l'existence de l'homme à cette époque. Il n'est pas possible de confondre avec ces époques primitives la période des palafittes, si richement représentée chez nous et caractérisée par une civilisation relativement très-avancée, qui connaissait l'agriculture et l'élevage du bétail, ainsi que l'attestent les nombreuses plantes cultivées, les races d'animaux domestiques ; qui avait des demeures stables réunies pour former des villages, des centres de fabrication et de commerce. On peut, en effet, dire de cette époque des palafittes suisses, que l'homme y avait poussé la civilisation jusqu'à la dernière limite qu'on put atteindre sans la connaissance des métaux.

C'est donc un grand pas en avant fait dans la connaissance des époques préhistoriques de la Suisse, que la démonstration d'une station de l'époque du renne, mentionnée, il est vrai, pour la première fois par M. Ed. Lartet, mais mise en plein jour par les recherches de MM. Favre, Thioly et Rüttimeyer, et cette démonstration acquiert encore une valeur toute

particulière, si on la compare aux données fournies par la station de Schussenried, située à peu de distance des bords du lac de Constance, donc à l'extrémité opposée du bassin suisse.

Les recherches en France, surtout en Périgord, d'un côté, et en Belgique, de l'autre, ne peuvent, en effet, laisser de doutes sur la différence des races humaines qui habitaient ces contrées pendant l'époque du renne. Dans le Midi, nous voyons une grande race forte, dolichocéphale, douée d'un talent artistique remarquable; — en Belgique, au contraire, on a extrait des cavernes des crânes plutôt arrondis et larges, brachycéphales, et appartenant à une race relativement petite et faible. Tous ces hommes ont été, de l'avis de tous ceux qui se sont occupés de ces recherches, des nomades vivant de chasse et de pêche, — il y a des ressemblances très-serrées dans la fabrication de la plupart des instruments en silex, en os et en corne, — mais évidemment la race du Midi était bien plus avancée que celle du Nord, et la haute perfection des gravures et sculptures empreintes d'un sentiment réaliste très-développé lui imprime un cachet particulier qui tranche d'une manière remarquable même sur les produits artistiques d'époques bien plus récentes.

Or, si la station de Schussenried paraît se rattacher plus étroitement aux choses trouvées en Belgique (car il n'y a pas un objet à côté duquel on ne pourrait en mettre un exactement semblable, tiré de l'admirable collection réunie aujourd'hui au Musée de Bruxelles par M. Ed. Dupont), si, dis-je, la station de Schussenried se rattache au rameau du Nord, celle de Veyrier, au contraire, se lie étroitement aux stations du Périgord. Les preuves se trouvent dans le travail très-soigné de certains instruments en silex, dans ce morceau de bois de renne gravé et dans les pétoncles troués pour en faire des colliers, qui appartiennent bien à une espèce vivante encore dans la Méditer-

ranée. On sait, en effet, que les pétoncles trouvés par M. Dupont et arrangés pour le même usage étaient tirés des terrains tertiaires supérieurs dont les couches se trouvent en Belgique. La station de Veyrier serait donc jusqu'à présent l'avant-poste le plus avancé vers le Nord-Est de cette race artistique qui peuplait le midi de la France à l'époque du renne.

Cet avant-poste présente encore, comme M. Rüttimeyer l'a très-bien fait observer, un caractère tout à fait particulier par la faune essentiellement alpine et de haute montagne qu'il recèle. Tandis que le bouquetin, le chamois, la marmotte ne se trouvent que très-rarement et d'une manière exceptionnelle dans les autres dépôts, que le lièvre des Alpes et le ptarmigan n'y ont pas encore été constatés du tout, si je ne me trompe, ces animaux abondent ici, et le bouquetin dépasse même en nombre d'individus le cheval, si nombreux ordinairement dans les autres stations de l'époque du renne. Le bouquetin, relégué aujourd'hui aux environs du Mont-Rose, peuplait donc à cette époque toutes les montagnes des Alpes, même les collines basses avancées vers la plaine, et offrait un gibier abondant et facile aux hommes stationnés dans le voisinage immédiat de Genève.

Ici se présente une autre question du plus haut intérêt. MM. Lartet, Dupont, et tous ceux qui se sont occupés de l'époque du renne, sont unanimement d'avis que les hommes de cette époque étaient chasseurs nomades, et qu'il n'existait à cette époque aucun animal domestique. M. Rüttimeyer conclut, au contraire, quoique avec doute, à la domesticité du cheval, du bœuf et du renne, — en un mot, de toutes les espèces domestiquables constatées dans la station de Veyrier. Les huit autres espèces de mammifères constatées à Veyrier n'ont, en effet, jamais été domestiquées.

Examinons les faits sur lesquels M. Rüttimeyer s'appuie pour étayer son opinion.

Quant au bœuf, il y a quelques grandes pièces pouvant être comparées au *Bos primigenius*, lequel certainement existait encore à l'état sauvage dans l'Europe centrale à l'époque à laquelle se rapporte la fameuse épopée des Nibelungen. D'autres ossements de Veyrier se rapportent à une race plus petite. Mais quant à ces petites races, nous savons qu'il en est une qui comprend, suivant M. Boyd-Dawkins (Quarterly Journal of the geological Society. Août 1867, pages 176 et suiv.), les *Bos longifrons* ou *brachyceros* d'Owen et *frontosus* de Nilsson comme variétés, a vécu, dans toute l'Europe, pendant les temps préhistoriques, en compagnie du renne, du bison et de l'urus, et que cette espèce s'est continuée dans les races primitivement domestiquées de l'Angleterre et de la Suisse. Les ossements de bœuf trouvés à Schussenried appartiennent évidemment à la même espèce. La domesticité du bœuf ne pourrait donc être déduite de la taille des dents et des os, mais seulement de leur texture plus molle. M. Rüttimeyer ne signale point ce dernier caractère, et, en examinant les ossements de M. Thioly, je n'ai pu me convaincre de son existence.

L'histoire du cheval présente des particularités fort curieuses. Très-abondant à l'époque du renne, formant, dans certaines contrées, le stock principal de la nourriture de l'homme, il devient excessivement rare, suivant M. Rüttimeyer lui-même, dans les palafittes de l'âge de pierre, plus abondant dans celles de l'âge de bronze. A Veyrier, on a trouvé un grand nombre de dents. Je ne sache pas qu'on puisse distinguer l'état de domesticité par les dents. Les faits que je viens de citer m'engagent plutôt à croire que le cheval sauvage a été exterminé en Europe par la chasse active que lui faisait l'homme, et que le cheval domestique a été introduit plus tard comme tel, et non pas domestiqué sur place. Comment expli-

quer autrement, en effet, cette rareté du cheval dans les stations de l'âge de pierre, vis-à-vis de son abondance dans les deux époques qui précèdent et qui suivent les ténénières?

Nous nous trouvons, vis-à-vis du renne, dans une position embarrassée, faute de matériaux suffisants. En général, les squelettes et ossements d'animaux actuels que nous possédons dans nos musées appartiennent à des rennes de troupeaux, donc à des rennes domestiques. Ces animaux paraissent former, comme tous les animaux tant domestiques qu'étendus sur des larges surfaces, des races distinctes. Le caribou ou renne d'Amérique diffère notablement du renne de Laponie, et le renne sauvage des Alpes scandinaves se distingue aisément du renne domestiqué. Mais aussi parmi les rennes domestiques, il doit exister des races différentes. On m'a montré, à Hammerfest, des vêtements d'hiver superbes et de très-grande taille, dont les Norvégiens s'enveloppent pour leurs parties de traîneaux, et on me disait que l'on tirait ces paletots en fourrure d'Archangel, où ils étaient apportés des contrées situées plus à l'Est. On ajoutait qu'il serait impossible de confectionner des vêtements semblables, faits d'une seule pièce, avec les peaux des rennes lapons, sauvages ou domestiques, vu que ces derniers surtout étaient beaucoup trop petits. Il doit donc y avoir des races différentes sans doute par la taille, différentes probablement aussi par d'autres caractères; — mais, autant que je sache, aucun travail n'a été fait jusqu'à présent en vue de ces différences. Si donc on conclut à l'état domestique du renne, on ne peut s'appuyer, jusqu'à présent, sur des caractères fournis par les os mêmes, mais seulement sur des considérations générales.

On pourrait me reprocher ici que j'oublie ce que M. Nilsson dit du renne. (Les habitants primitifs de la Scandinavie. Première partie. L'âge de la pierre. Paris, chez Reinwald, 1868,

page 303. Note.) « Les rennes, dit en effet M. Nilsson, dont on rencontre les squelettes dans les tourbières de la Scanie, appartiennent à une autre race que ceux de la Laponie. Ils sont sans doute venus en Scanie d'une contrée plus méridionale, et peut-être appartiennent-ils à la même race que les rennes hantant encore au temps de César la forêt Hercynienne... Le fait que le renne n'a pas successivement passé de Scanie en Laponie est prouvé par la circonstance que l'on n'a jamais trouvé de squelette ni même un seul os de renne dans aucune des provinces situées entre ces deux extrémités de notre péninsule. Le renne lapon est arrivé à une époque relativement récente de la Finlande dans les Alpes scandinaves, où il a encore sa station principale. »

Certes, cette assertion si catégorique partant d'une autorité aussi importante que M. Nilsson ne peut être mise de côté sans examen. Mais ayant demandé à l'auteur lui-même, lors de la séance du Congrès préhistorique, à Paris, quels étaient les caractères essentiels sur lesquels il fondait son assertion, je reçus pour réponse que ces recherches datant d'un temps bien long, M. Nilsson ne se rappelait plus les détails, et que le travail y relatif n'avait pas été publié. Les preuves à l'appui nous manquent donc complètement et seraient d'autant plus désirables que MM. Lartet et Puel, dans leurs travaux sur l'ostéologie du renne, assurent n'avoir rencontré aucune différence notable entre les rennes préhistoriques et ceux vivant aujourd'hui.

M. Rüttimeyer, pour étayer son opinion sur la domesticité du renne, demande pourquoi le renne ne se serait pas retiré dans les Alpes à l'égal du bouquetin, ou tout au moins dans les forêts, comme le cerf, s'il ne vivait à l'état de domesticité? Il est, en effet, difficile de répondre à cette question, et impossible de la résoudre jusqu'à présent, — mais l'histoire du

renne présente cependant quelques points qui peuvent servir à l'élucider.

Le renne n'est d'abord pas un animal grimpeur comme le chamois et le bouquetin, — il appartient essentiellement aux plaines et aux hauts plateaux des régions froides. Les rennes sauvages des Alpes scandinaves ne dérogent en aucune façon à cette assertion, — car ces Alpes sont plutôt des hauts plateaux à surface légèrement ondulée, découpées par ci et par là par des ravins profonds, que des chaînes de montagnes à crêtes dentelées comme nos Alpes. Les sabots du renne ne ressemblent ni par la position ni par la forme aux sabots durs comme l'acier et tranchants jusque sur les bords, des chamois et des bouquetins grimpeurs : — ils sont très-écartés, larges et arrondis, facilitant la marche sur des terrains marécageux, couverts de neige, de lichens ou de pierres décomposées. La nature de nos Alpes même aurait donc empêché le renne de s'y retirer, — il aurait préféré suivre les plaines et les collines pour aller vers le Nord.

Pourquoi le renne ne s'est-il pas retiré dans les forêts comme les cerfs ? Le renne de l'Amérique, le caribou, vit dans les forêts et ne voyage pas ; — le renne de la Sibérie fait des migrations immenses, stationne seulement au gros de l'hiver dans les forêts, mais vit pendant la majeure partie de l'année dans les plaines dépourvues de forêts ; — le renne des Alpes scandinaves ne se trouve jamais dans les forêts, mais seulement sur la lisière des bois en hiver, et dans le voisinage des neiges en été. Donc il y a des différences notables dans les stations usuelles des rennes des divers pays, et rien ne nous autorise à attribuer au renne des temps préhistoriques telle manière de vivre plutôt que telle autre. Une sorte de réponse est du reste donnée à la question de M. Rütimeyer par le passage de César que j'ai déjà rappelé. — Tout comme le bison

est actuellement retiré dans la forêt de Lithuanie, de même le renne, dont la retraite a commencé bien plus tôt, puisque ses ossements ne se trouvent plus dans les palafittes, tandis que le bison existait encore en Suisse au début du moyen-âge, de même le renne était retiré, au commencement de notre ère, dans la forêt Hercynienne, son avant-dernière station de ce côté-ci de la Baltique.

Je ne trouve donc, dans les faits relatifs aux espèces mêmes, aucune raison assez forte qui put m'engager à adopter l'opinion de M. Rüttimeyer, et les raisons citées par M. Thioly et données par M. de Mortillet me semblent militer bien plus en faveur de l'opinion opposée. Les parties, dont on trouve les os et qui ont donc été apportées dans la caverne, sont absolument les mêmes pour le cheval, le bœuf, le chamois et le bouquetin ; — les mêmes parties sont représentées, les mêmes font défaut ; — les conclusions devraient donc être aussi les mêmes pour ces quatre espèces, dont deux certainement ne sont point susceptibles de domestication. Si le renne présente une certaine différence, c'est que ses os étaient bien plus précieux que ceux des autres espèces pour la confection des instruments divers.

M. Rüttimeyer pose la question de la domesticité des trois espèces, cheval, bœuf et renne. Je crois que nous sommes fondés à dire que cette association d'animaux domestiques est très-invraisemblable. Nous connaissons des peuples qui n'ont qu'un seul de ces animaux domestiques ; nous en connaissons d'autres qui ont ensemble le cheval et le bœuf ; mais nous n'en connaissons aucun qui ait ensemble les trois espèces. Les Lapons prétendent, à tort ou à raison, je ne le sais pas, que la vache ne mange jamais de l'herbe qui a été touchée seulement par le pied du renne, et les Norvégiens, avec lesquels je me suis entretenu à ce sujet, gens très-instruits et désireux de

nous renseigner sur tout ce qui pourrait nous intéresser dans leur pays, nous disaient que cette opinion, qu'ils ne croient pas fondée, était le plus grand obstacle à l'introduction de la race bovine parmi les Lapons. Je ne trouve, dans les récits des voyages dans le Nord, autant à l'Est qu'à l'Ouest, mentionné aucun peuple qui possède, à côté du renne, d'autres animaux domestiques, à l'exception du chien. — Je me crois donc fondé de conclure que, si l'on peut soulever la question de la domesticité, on ne pourra l'appliquer qu'à la seule espèce du renne, et que la présence simultanée des trois espèces, bœuf, cheval et renne, à l'état domestique ne peut être admise.

Quant au renne seul, je suis d'accord avec M. de Mortillet que l'absence absolue du chien exclut complètement la domesticité de cette espèce. Quiconque a vu une seule fois un troupeau de rennes aura compris immédiatement que leur garde serait impossible sans le chien dressé *ad hoc*. C'est une bête tellement indocile, stupide et de mauvaise volonté, et le retour à l'état sauvage lui est si facile et s'accomplit si promptement, que l'homme ne saurait suffire à la tâche sans le secours du chien. Jusqu'à plus ample informé, je me refuse donc absolument à croire à la domesticité du renne dans tous les cas où l'on ne me montre à côté de lui les restes du chien qui doit l'avoir gardé.

Nous concluons donc que les hommes qui ont hanté la grotte de Veyrier appartenaient à la même race que celle qui habitait les grottes du Périgord à l'époque du renne; qu'ils étaient, comme leurs congénères en France, en Belgique et en Souabe, essentiellement chasseurs, ne connaissaient et ne possédaient aucun animal domestique, et qu'ils tiraient leur nourriture des troupes de rennes, de chevaux, de bouquetins sauvages

qui peuplaient les environs de leur habitation, tant du côté de la plaine, plus submergée dans ce temps qu'elle ne l'est maintenant, que du côté des montagnes.

C. Vogt.

DESCRIPTION DES OBJETS TROUVÉS A VEYRIER.

A une heure de marche de Genève, au pied du Mont-Salève, est situé le village de Veyrier, bien connu par ses auberges confortables qui attirent une foule de promeneurs pendant la belle saison. Non loin des dernières maisons de ce village s'ouvre le sentier du *Pas-de-l'Echelle*.

Au bas de cet étroit et rapide sentier, on aperçoit des deux côtés un terrain complètement bouleversé, où de grandes tranchées ont été creusées à l'aide du pic et de la mine ; c'est là que sont les carrières de Veyrier. On y exploite les grands blocs de calcaire jurassique et crétacé qui se sont détachés de la face du Salève, coupée à pic, et qui ont formé des amas considérables en forme de digue irrégulière tout le long de la montagne. Les eaux filtrant à travers ces éboulis entassés ont produit partout des dépôts stalagmitiques ou des tufs, et les blocs ou cailloutis sont souvent cimentés par ces dépôts, dont la formation continue sur une vaste échelle.

Dans une course du Club jurassien, M. Alphonse Favre, auteur de travaux importants sur la géologie de nos contrées, découvrit dans ces terrains où le mineur a creusé de profondes excavations deux couteaux de silex, de même que des débris d'ossements d'animaux¹.

1. CELLÉRIER, Aug. *Les Ossements trouvés à Veyrier* dans le Rameau de Sapin.

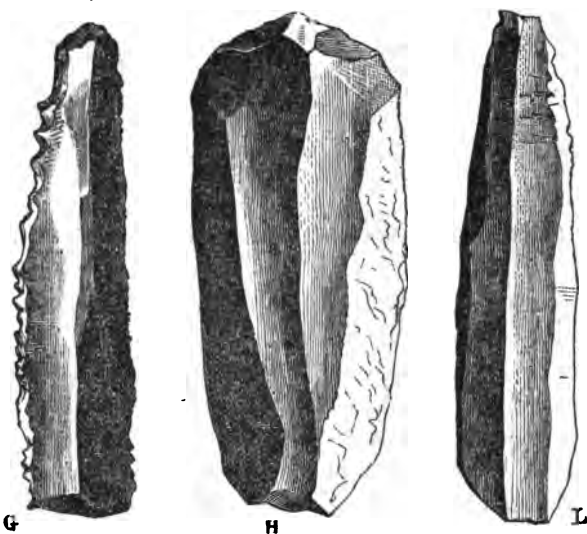


Fig. 1, Instruments de silex. — G. scie. — H, grattoir. — L. couteau.

C'est à la suite de plusieurs courses à Veyrier que M. Favre nous montra, dans les premiers jours de janvier 1868, toute une collection de lancettes de silex taillées avec soin, ainsi qu'une certaine quantité d'ossements, parmi lesquels nous avons cru reconnaître des dents du renne.

Trente ans auparavant, à environ cent mètres de l'endroit exploré par M. Favre, on a déjà trouvé des silex tout à fait semblables, et des ossements d'animaux, parmi lesquels M. E. Lartet constata l'existence du renne lorsque ces restes osseux passèrent dans ses mains, il y a peu d'années¹. Des os travaillés, conservés dans le Musée archéologique de Genève, sont de même provenance.

1. *Ann. des Sciences nat.*, 4^{me} série, tome XV, page 229.

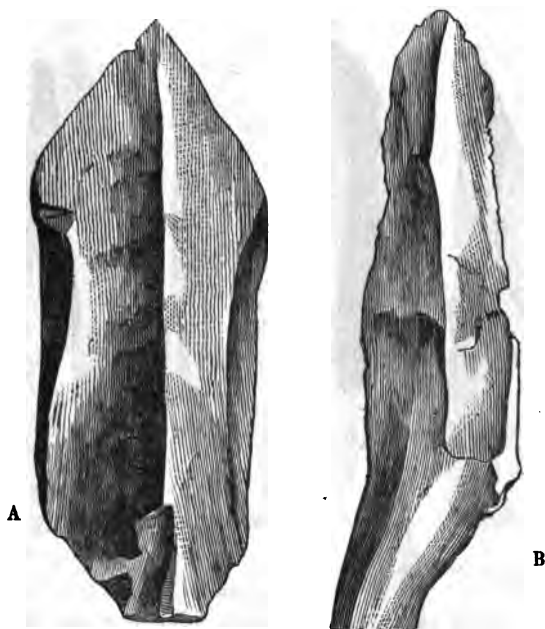


Fig. 2. Instruments de silex. — A. pointe de lance. — B. couteau.

Ces débris de l'industrie d'antiques populations, rapprochés des objets trouvés récemment dans les cavernes de la Dordogne et du Poitou, présentaient une haute importance ; aussi nous sommes-nous empressé d'explorer l'emplacement en question avec un certain nombre d'ouvriers.

Après quelques travaux de déblaiement, nous avons pu pénétrer sous trois grandes roches s'appuyant par le haut et s'écartant par le bas. Entre ces blocs se trouvait un espace vide qui a dû être plus considérable encore d'après les agglomérats qu'il nous a fallu enlever pour atteindre la couche renfermant les objets dont il sera bientôt question.

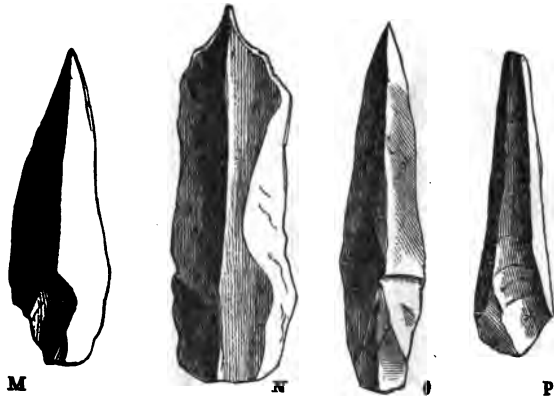


Fig. 3. Inst. de silex.—M. et O, pointes de flèches. N. perceur. P, poinçon.

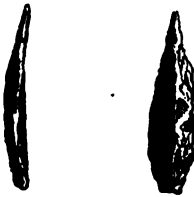
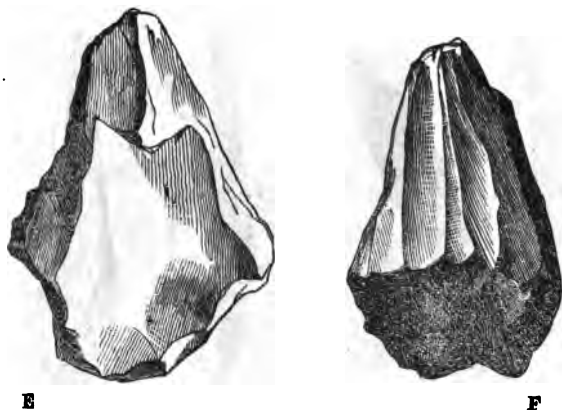


Fig. 4. Perceur en silex, vu de face et de profil.

Des roches et des débris calcaires provenant de nouveaux éboulements et détachés des pentes abruptes du Salève avaient comblé toutes les issues, et nous n'avons pu arriver à cette habitation d'un autre âge qu'au moyen de la tranchée ouverte pour l'exploitation des pierres.

C'est un filon de terre noire qui nous a servi de fil conducteur dans notre laborieuse exploration et nous a fait rencontrer, à quatre ou cinq mètres au-dessous le sol, cette espèce de caverne.

La couche noire, mélangée de charbons et de cendres, repose sur des débris calcaires anguleux, cimentés par les dépôts stalagmitiques signalés plus haut. Cette couche, de quarante à cinquante centimètres d'épaisseur, est la même dans toute l'étendue de la caverne. Enfin, au-dessus de celle-ci s'étend un lit de nouveaux agglomérats détachés de la voûte



5. Fig. Instruments de silex. E. pointe de lance. — F. nucléus.

et soudés ensemble par l'infiltration continuelle de l'eau à travers le calcaire.

La caverne, après avoir été débarrassée de ces derniers agglomérats, mesurait huit mètres dans sa plus grande longueur, cinq en largeur et deux en hauteur.

S'il n'est pas rare de trouver çà et là, dans les carrières de Veyrier, quelques silex perdus au milieu des débris calcaires, du jour où nous avons pénétré dans l'intérieur de la demeure souterraine en question, nous avons recueilli quantité de silex taillés, depuis les lames les plus épaisses et les plus larges jusqu'aux lamelles tout à fait minces et effilées.

Beaucoup de ces silex ont été brisés, les uns accidentellement par la pioche pendant les fouilles, le terrain sur lequel on opérait étant aussi dur que du béton; les autres par l'usage entre les mains de ces premières populations de notre sol; un petit nombre seulement sont en parfait état de conservation. Sur quatre à cinq mille silex ou éclats recueillis à Veyrier,



Fig. 6. Hache en silex.

nous en comptons à peu près cinq ou six cents que l'on peut considérer comme de beaux spécimens.

On remarque plus spécialement parmi ces derniers : des *couteaux*, des *grattoirs*, des *perçoirs*, des *scies*, des *poinçons*, des *têtes de flèches*, des *pointes de lances* ou de *javelots* et des *haches*.

1° Les *couteaux* (fig. 1 L et 2 B) ont une de leurs faces assez généralement un peu concave, tandis que l'autre présente deux ou trois arêtes dans le sens de la longueur. Ces instruments, à un ou deux tranchants, forment la plus grande partie des silex de Veyrier. Des stries qu'on remarque sur quelques os ne peuvent avoir été produites que par l'action de ces couteaux de silex.

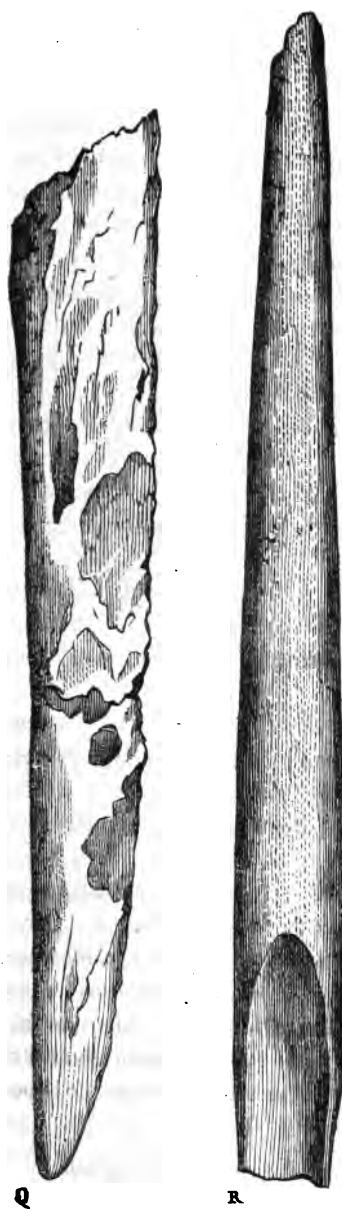


Fig. 7. Instruments en os.

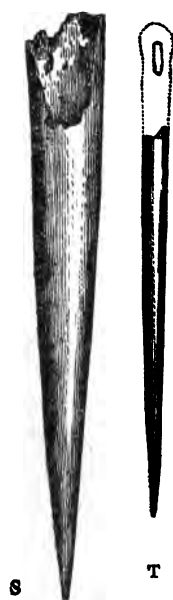


Fig. 8. Instruments en os. — S alène. — T. aiguille.



Fig. 9. Chas d'aiguille.

2° Les *grattoirs* (fig. 1 H), formés de lamelles courtes et trapues, sont arrondis à une de leurs extrémités par une succession de petites cassures. De tels outils ont probablement dû servir à râcler la peau des animaux dont les populations se servaient pour s'en faire des vêtements. En Amérique, les Peaux-Rouges procèdent encore d'une manière à peu près semblable. « De vieilles matrones préparaient des peaux tendues autour de piquets. Avec un caillou de grès, elles râclaient la peau, en enlevaient toutes les bavures, puis les polissaient¹. »

3° Les *perçoirs* (fig. 3 N et 4), formés d'une lame à l'extrémité de laquelle on a ménagé, à l'aide de petites brisures, une pointe effilée, étaient employés pour pratiquer des trous. Le perçoir (fig. 4) a dû servir à perforer les chas des aiguilles en os.

4° Les *scies* (fig. 1. a) sont reconnaissables à de petites retailles pratiquées sur le tranchant. Nous conservons plusieurs bois de renne et de cerf sur lesquels on distingue de beaux traits de scie.

5° Les *poinçons* (fig. 3. P) devaient remplacer le couteau dans tous les ouvrages délicats, et c'est probablement avec ces instruments que les hommes de l'époque du renne traçaient sur des os des gravures remarquables qui sont arrivées jusqu'à nous (voir la planche).

6° Les *têtes de flèches* (fig. 3. M. o), faites d'éclats plus ou moins minces, ont ordinairement un pouce de longueur et sont à peu près triangulaires comme la pointe d'une baïonnette. Elles devaient s'adapter, à l'aide d'une bonne ligature, à une tige fendue. Parmi les flèches de Veyrier, on en remarque une qui, quoique assez bien retailée, ne peut cependant point être mise en comparaison avec les belles têtes de flèches de l'époque lacustre.

1. L. SIMONIN. Le Far-West américain dans le *Tour du monde*.

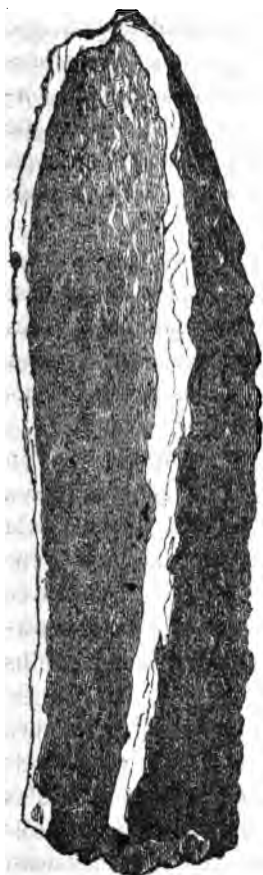


Fig. 10. Cuillier découpée dans un andouiller.



Fig. 11. Dent percée.



Fig. 12. Os percé, face et profil.

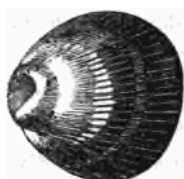


Fig. 13. Valve de pétoncle ; vue de face et par le sommet.



7° Les *pointes de lances* ou de *javelots* (fig. 5, e) sont plus considérables que les têtes de flèches. Ces lances devaient se fixer à l'extrémité d'un long bâton. La figure 2, A pourrait fort bien aussi avoir rempli l'office d'un *bistouri* dans la main d'un Hippocrate anté-historique.

8° Les *haches* sont assez grossièrement travaillées, et le type en est des plus primitifs. Ces dernières pièces sont très-rares dans notre gisement, car, outre le spécimen dont nous donnons le dessin, fig. 6, nous n'avons absolument retiré de cette antique habitation qu'un fragment d'une autre hache qui devait avoir beaucoup de ressemblance avec celles recueillies dans le département de la Somme¹.

Les *nuclei* (fig. 5, F) ou noyaux de silex, desquels on détachait des lamelles propres à faire ces nombreux instruments, ne sont point rares, non plus que les petites esquilles tombées des retailles, preuve qu'on fabriquait les instruments en silex à l'endroit même où nous avons retiré tous ces rudiments d'une industrie dans l'enfance.

L'homme de l'époque du renne ne devait point détacher d'un seul coup des instruments comme ceux que nous avons retirés de Veyrier sans avoir fait une étude tout à fait spéciale de la manière de travailler le silex; en effet, il devait falloir une longue pratique et une certaine habileté pour détacher avec un caillou, d'un *nucleus*, des lamelles de dix à douze centimètres, dimension de quelques-uns des instruments recueillis dans nos fouilles.

Dans plusieurs stations de la période du renne, on retrouve des silex étrangers, d'où il est fort probable que les naturels de Veyrier obtenaient, par voie d'échange avec les peuplades voisines, les silex propres à fabriquer leurs instruments; c'était, jusqu'à preuve du contraire, notre opinion, et c'est aussi ce que nous avons écrit ailleurs.

Cependant, après avoir lu l'article publié par M. Favre² dans les *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, revue qui jouit

1. BOUCHER DE PERTHES. *Antiquités celtiques et antidiéviennes*.

2. *Origine du silex employé au Salève*.

d'une grande faveur parmi les archéologues, nous nous sommes livrés à de nouvelles recherches dont voici les résultats : Dans le courant de l'été dernier, nous avons pu voir chez M. le Dr Dufresne, à Grandnoix, près de Fillinges (Haute-Savoie), de beaux spécimens de silex noirs, trouvés au pied du Môle ; de même qu'un beau bloc de silex blond, encastré dans un mur de sa campagne. M. le professeur Privat nous a dit avoir recueilli des rognons de silex aux bords de l'Arve, et notre fils aîné en a trouvé tout récemment dans les éboulements du Salève, près du Coin. Or, si on a pu voir de nos jours des silex à l'état brut non loin de Genève, il est fort probable que les hommes de l'époque du renne aient dû en avoir connaissance, et qu'il soit inutile d'aller chercher ailleurs l'origine des silex de Veyrier.

La plus grande partie des silex retirés de cette habitation primitive sont blancs à l'extérieur et noirs à l'intérieur ; la partie blanche forme une croûte plus ou moins considérable qui les recouvre complètement ; d'autres sont blonds, et un petit nombre sont des silex rosés.

Dans le gisement en question, outre les silex, nous avons découvert un nombre assez considérable d'instruments en os, découpés dans des andouillers de cerf, dans des bois de renne ou des os longs.

Si plusieurs d'entre eux ont été endommagés par nos fouilles, d'autres étaient complètement altérés par l'humidité ou brisés accidentellement par l'usage, et nous avons une ou deux fois retiré d'une pelletée de terre des débris d'un même instrument, que nous avons pu reconstituer en les rapprochant. Parmi les mieux conservés sont des spatules (fig. 7, R), sorte de poinçons taillés à leur extrémité en forme de ciseau ; ces instruments doivent avoir été utilisés pour détacher des chairs la peau de l'animal récemment tué.

Des instruments appointis (fig. 8, s) peuvent avoir servi d'alènes pour percer les peaux et préparer le passage de l'aiguille en os, tandis que d'autres, plus robustes et de même genre, ont pu être utilisés comme poignards.

Enfin, plusieurs de ces instruments en os sont usés sur les deux faces en forme de ciseau émoussé (fig. 7, q), et pouvaient servir à rabattre les coutures et à lisser les peaux dont ces populations devaient se couvrir pour se garantir de l'injure des saisons.

Nous avons encore retiré du gisement de Veyrier une aiguille en ivoire, cassée près du chas (fig. 8, t), qui est bien la pièce la plus délicate de toutes celles que nous avons trouvées dans ces fouilles. Tout récemment, nous avons pu retirer de nos déblais trois nouveaux fragments d'aiguille, dont deux chas, l'un dans un parfait état de conservation (fig. 9), et l'autre endommagé par l'usage.

Parmi les instruments en os du gisement en question, nous pouvons citer une phalange de renne percée d'un trou rond près de l'une des articulations ; ces sortes d'instruments seraient, paraît-il, des sifflets de chasse. En effet, en soufflant après avoir placé la lèvre inférieure à l'entrée du trou, on obtient un son aigu semblable à celui tiré d'une clef forcée¹.

En dehors des pièces que nous venons de mentionner, il en est une sur laquelle nous devons nous arrêter tout spécialement. Elle est formée d'un os de dix-neuf centimètres de longueur, perforé à son extrémité la plus large et décoré sur ses deux faces d'une gravure au trait, représentant d'un côté un animal herbivore dont la tête est armée de cornes rejetées en arrière, et de l'autre côté un rameau de fougère (voir la planche).

L'animal figuré a beaucoup de ressemblance avec le bou-

1. LARTET et CHRISTY. Cavernes du Périgord, dans la *Revue archéologique*, 1864.

quetin ; aussi sommes-nous disposé à voir dans ce dessin un souvenir de chasse que l'artiste aura voulu conserver, ce qui s'explique du reste par un certain nombre d'ossements de ce quadrupède reconnus dans l'emplacement fouillé.

Le rameau de fougère consiste en une ligne droite, de laquelle partent d'autres lignes plus courtes terminées par des losanges.

Ces deux compositions, exécutées avec assez de précision et même de hardiesse, sont remarquables par un dessin correct et un tracé régulier. L'homme a naturellement le goût du beau, et, de même que les montagnards de l'Oberland cisèlent avec un mauvais couteau de très-belles sculptures, de même les hommes de la période du renne traçaient avec un silex appointi des dessins fort remarquables.

Nous avons encore retiré, il y a peu de jours, de cet emplacement, une pièce de même genre de moitié plus petite et moins bien conservée. Des traits profonds et régulièrement tracés, qui se voient sur les deux faces de cet os, sont évidemment les linéaments d'un dessin devenu méconnaissable.

A l'exposition universelle de 1867, on a pu voir, dans une vitrine de la belle collection française de l'âge préhistorique, un certain nombre de pièces sculptées et gravées, appartenant à la période du renne et provenant des cavernes de la Dordogne, de la Vienne, de la Charente, du Tarn-et-Garonne et de l'Ariège ; mais aucune n'a été trouvée en Belgique, où l'on a cependant constaté l'existence d'un grand nombre de cavernes habitées par l'homme à la même époque¹.

Jusqu'à présent ces représentations n'ont été observées que sur une étendue assez limitée de la France ; or ces pièces trou-

1. G. DE MORTILLET. *Promenades pré-historiques à l'Exposition universelle.*

vées près de Genève agrandissent considérablement le champ des découvertes de ce genre.

Ces sortes de pièces sont regardées par les archéologues français comme un bâton de commandement ; toutefois douze entailles tracées à l'extrémité de l'un de ces os gravés, pourraient fort bien avoir servi en même temps de calendrier ou de marques de chasse.

Enfin, nous devons encore signaler dans la caverne de Veyrier une espèce de cuiller découpée dans un andouiller. C'est un demi-cylindre terminé en biseau à l'un des bouts (fig. 10).

Bien des os portent des traces de l'action du feu, et quelques-uns sont même complètement carbonisés. Un os, à peu près de la forme et de la grosseur d'une noisette, et perforé de deux trous, avait été si complètement carbonisé que le contact de l'air l'a réduit en poussière. Nous conservons la moitié d'un os du même genre, seulement celui-ci n'a qu'un seul trou. Ce dernier peut être considéré comme un grain de collier.

Sur la surface d'un certain nombre d'os, de profondes rainures, pratiquées avec la seie en silex, indiquent qu'on en a détaché des lamelles propres à faire de petits instruments. Les bois de renne et les andouillers de cerf sont presque tous refendus de cette manière, preuve que les instruments en os se fabriquaient, comme ceux en silex, dans la caverne même.

En remaniant les déblais retirés de cette antique habitation, nous avons trouvé une dent incisive de loup dont la racine est percée d'un trou de suspension (fig. 11). Les dents perforées ainsi étaient ou des amulettes ou des objets de parure ; les sauvages qui habitent les forêts du Brésil portent encore de nos jours, comme ornements, des colliers faits de pièces de ce genre. Un petit os, ayant quelque ressemblance avec une dent (fig. 12), a été probablement percé pour le même usage.

Ces fouilles nous ont encore fourni vingt-sept valves de pétoncles perforées, dont vingt-trois petites et quatre grandes ; ces dernières sont percées de deux trous de suspension. D'après M. le professeur Vogt, qui a bien voulu les examiner, ces valves appartiendraient au pétoncle violacé (*Pectunculus violascens*, Lam), espèce très-répandue dans la Méditerranée. Nous tenons tout spécialement à signaler ce fait, parce qu'il montre que ces populations avaient des relations commerciales assez étendues. Le beau sexe de la période du renne se servait probablement de ces coquillages (fig. 13) pour en faire des colliers.

Nous avons aussi retiré du gisement de Veyrier un grand nombre de galets qui semblent avoir été utilisés les uns comme marteaux et les autres comme enclumes. Ces galets, de granit, de grès, de quartz ou de serpentine, sont de diverses dimensions, depuis la grosseur d'une noix jusqu'à celle d'un boulet de gros calibre. Ils affectent de même toutes sortes de formes, mais le plus grand nombre sont ovales ou arrondis. Sur la surface de quelques-uns, on voit encore de petites dépressions produites par l'usure ; enfin plusieurs ont été cassés accidentellement par le choc sur des corps durs. Tous les instruments de silex étaient façonnés au moyen de ces galets qui, en raison de l'usage auquel on les appliquait, méritent le nom de marteaux.

Les ossements d'animaux sont très-nombreux et se rencontrent, dans toute l'étendue du gisement, mélangés avec les silex, les galets et des pierres calcaires ; on en a même trouvé en dehors de la couche noire. Les os longs ont été brisés par les naturels de Veyrier pour en tirer la moëlle dont les peuples à l'état sauvage sont très-friands. Les côtes et les os d'oiseaux sont les seuls qui ne soient point cassés.

Aucun des débris osseux retirés de la caverne ne porte des

traces de la dent du chien, preuve que cet ami de l'homme est resté complètement inconnu à ces anciennes populations.

Nous avons envoyé les ossements retirés de nos fouilles à M. le professeur Rüttimeyer, de Bâle, qui s'est empressé, avec une grande obligeance, de les déterminer. Dans notre *Epoque du renne au pied du Mont-Salève*, nous avons reproduit une lettre de ce savant paléontologiste à M. Favre. Celle qu'il nous a adressée en réponse à notre envoi la complète ; or, on nous permettra, afin de montrer toute l'importance de ce gisement, de la transcrire ici en son entier :

« Monsieur,

« La collection d'ossements recueillis à Veyrier que vous m'avez fait parvenir a complètement constaté et augmenté, non-seulement les conclusions que la petite boîte reçue de la part de M. le professeur Alphonse Favre m'a permis de tirer, mais aussi l'intérêt scientifique qui s'attache à cette localité.

« Quoique votre envoi dépasse en quantité peut-être vingt fois celui de M. Favre, il ne contient pas quelques espèces représentées dans ce dernier. Ce sont : 1° l'homme, qui n'est accusé dans votre collection que par ses instruments ; 2° le blaireau ; 3° le lapin, justement quelques-unes des espèces qui m'ont paru indiquer, dans la collection de M. Favre, un mélange de débris de différents âges. En effet, comme la liste des espèces de votre collection va le faire voir, cette dernière fait davantage l'impression d'un *ensemble* historique que la liste tirée de l'envoi de M. Favre ; elle est d'autant plus *caractéristique* pour une certaine époque, que son défaut que je viens de signaler est plus que contrebalancé par l'addition de plusieurs espèces qui manquaient chez M. Favre et qui servent éminemment à caractériser l'ensemble de la faune de Veyrier.

« Voici les espèces représentées dans votre collection :

« 1° *Equus caballus*. Le grand nombre de dents a permis de constater avec toute l'exactitude désirable que c'est bien le cheval d'aujourd'hui et aucune des modifications connues à l'état fossile, comme je l'avais déjà écrit à M. Favre.

« 2° *Bos taurus*. Je persiste à croire que les restes du bœuf de Veyrier appartiennent à des animaux qui ont vécu à l'état de domesticité, lors même qu'un radius conservé dans votre collection peut bien être comparé, pour sa grandeur, au radius du *Bos primigenius*, ainsi que certains débris de l'envoi de M. Favre.

« 3° *Cervus tarandus*. La moitié au moins de votre collection appartient au renne, représenté par des individus de tout âge.

« 4° *Cervus elaphus*. Vous savez que la grandeur extraordinaire de quelques dents et os envoyés par M. Favre m'ont suggéré l'idée de chercher s'ils ne pouvaient pas indiquer le *Cervus megaceros* de l'Irlande. Les dents et os d'égale grandeur ne font pas défaut dans votre envoi; néanmoins, j'en conclus justement que c'était en effet le cerf ordinaire, et non le *megaceros*, qui vivait à Veyrier : dents et os concordent jusque dans les plus petits détails avec la première espèce, et non avec la seconde. Toutefois, la plupart de ces dents indiqueraient des animaux de la grandeur de l'élan, comme les dimensions suivantes le font voir :

« Molaire inférieure : 2. 18-20 millimètres (18, maximum trouvé dans les habitations lacustres, 22-23 dans l'élan).

« Mol. inf. : 3. 20-22 millim. (20 dans les habitations lacustres, 25-28 dans l'élan).

« Mol. inf. : 3. 23-24 millim. (26 dans l'élan).

« Mol. inf. : 5. 28-32 (de même que dans l'élan).

« Mol. inf. : 6. 34-40 (35, maximum dans les habitations lacustres; 37-40 dans l'élan).

« 5° *Capra ibex*. Un cornillon d'un animal femelle et un grand nombre de dents ne laissent plus aucun doute que le bouquetin a vécu en nombre avec les animaux de Veyrier, comme je l'avais déjà présumé dans ma lettre à M. Favre.

« 6° *Capella rupicapra*. Le chamois, représenté de même par un cornillon et par des dents, qui ne laissent aucun doute sur la détermination.

« 7° *Arctomys marmotta*. La marmotte.

« 8° *Lepus variabilis*. Le lièvre des Alpes.

« 9° *Ursus arctos*. L'ours brun des Alpes (pas l'*Ursus spelaeus*).

« 10° *Canis lupus*. Le loup.

« 11° *Canis vulpes*. Le renard.

« 12° *Tetrao lagopus*. Le tétras ptarmigan.

« 13° *Ciconia alba*. La cigogne.

« Voilà la liste des espèces trouvées. C'est, comme vous le voyez, une faune alpine aussi légitime que possible, et, si on voulait élever des soupçons sur l'ancienneté de telle ou telle espèce, ils ne pourraient tomber que sur le renard¹, que je serais aussi fort porté à accuser d'avoir emporté de vive force la pauvre cigogne dans cette société de la région des glaces.

« Une question plus importante que celle-ci serait de savoir si le bœuf et le cheval étaient des animaux sauvages comme les autres, ou s'ils étaient déjà soumis à l'homme. J'avoue que, pour ma part, jusqu'à information contraire, j'admets pleinement ce dernier cas. Mais voici qu'une autre question se présente à mon esprit : Pourquoi le renne ne se serait-il pas retiré dans les Alpes, à l'égal du bouquetin et du chamois, ou tout au moins dans les forêts, comme le cerf, s'il ne vivait à

1. Et seulement par égard à l'aspect un peu plus moderne de la mâchoire unique trouvée jusqu'à présent à Veyrier.

l'état de domesticité? Malheureusement des squelettes de rennes sauvages ou domestiqués me manquent pour résoudre cette question délicate, mais je dois dire que le calcul des *individus* représentés dans votre collection me paraît plutôt venir à l'appui de l'idée soulevée que la réfuter. Il va sans dire qu'un tel calcul ne dirait rien pour une localité tant soit peu illimitée. Partant cependant de votre lettre qui me dit que votre collection entière a été retirée « d'une caverne hermétiquement fermée depuis le jour où ses habitants l'ont abandonnée, » la comparaison du nombre d'individus de différentes espèces ne me paraît pas indifférente, surtout si, — ce que je ne sais pas, — la localité avait été *épuisée* plus ou moins complètement. Voici les chiffres des individus accusés dans votre envoi :

« Cheval, 5. — Bœuf, 1. — Renne, 18. — Cerf, 4. — Bouquetin, 6. — Chamois, 1. — Marmotte, 4. — Lièvre, 4. — Ours, 1. — Loup, 2. — Renard, 1. — Ptarmigan, 34. — Cigogne, 1.

« Ayant voulu toucher et non résoudre cette question difficile, je termine ici ma lettre, espérant que des recherches ultérieures serviront à détailler davantage le curieux tableau soulevé par les découvertes de Veyrier.

« En vous remerciant, Monsieur, etc.

« Louis RÜTIMEYER. »

M. de Mortillet, dans ses *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, n'est pas parfaitement d'accord avec M. Rüttimeyer sur la domestication des animaux à l'époque du renne.

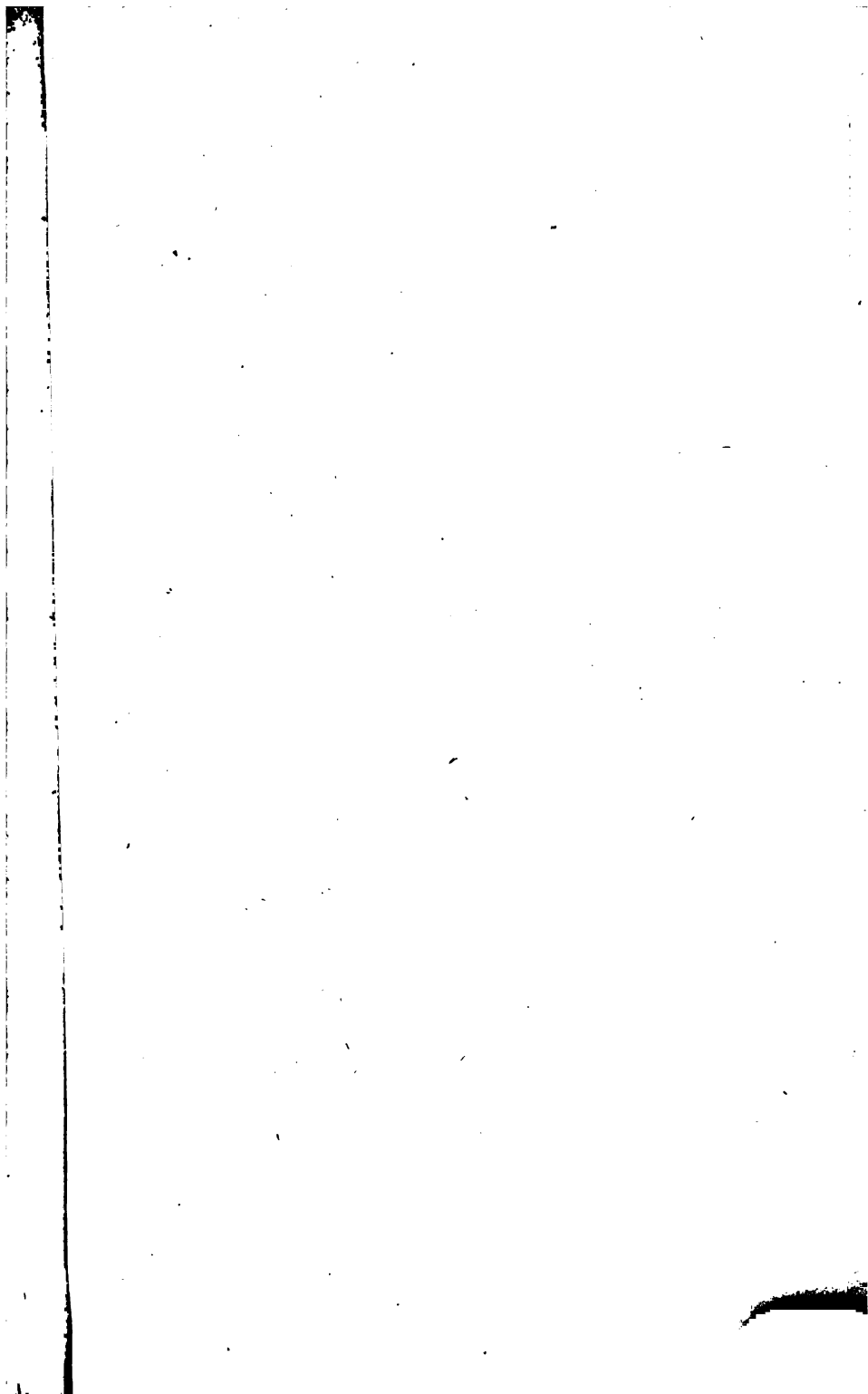
« L'opinion de M. Rüttimeyer, dit-il, est en opposition avec celle qui est généralement admise. Non-seulement on croit que la domestication des animaux était inconnue à l'époque

du renne, mais même encore à l'époque, bien postérieure, des « kjøkkenmøddings » danois. En effet, on n'a trouvé dans ces amas de rebuts que le chien à l'état domestique. Ce qui porte à ne pas admettre la domestication du cheval, du bœuf et du renne à l'époque en question, c'est qu'on n'a précisément pas trouvé de débris de chien avec ceux de ces divers animaux, qu'on n'a pas même reconnu les traces de leurs dents sur les os; or le chien est l'animal domestique qui paraît avoir été le premier soumis à l'homme, qui se montre avant tous les autres dans les kjøkkenmøddings, dépôts de transition entre la pierre éclatée et la pierre polie; enfin c'est le compagnon le plus utile du chasseur aussi bien que du pasteur, et, de fait, c'est l'animal domestique le plus généralement répandu. »

« Une autre considération, dit encore M. de Mortillet, qui montre que les débris d'animaux qu'on trouve amassés dans les stations de l'époque du renne sont bien les restes d'animaux sauvages, c'est qu'on ne rencontre dans ces stations que les os des parties mangées, la tête et les membres. Les côtes, les vertèbres font généralement défaut. On voit très-bien que ce sont les restes d'animaux tués loin de l'habitation, qu'on dépeçait sur place et dont on n'apportait que les quartiers de prédilection. S'il y avait eu des animaux domestiques, on les aurait, au moins en partie, abattus près de la station, et nous trouverions les débris de leur squelette entier. Or, cela n'arrive pas plus pour le cheval, le bœuf et le renne que pour le cerf, le bouquetin et le chamois. »

Nous bornant à réunir les faits matériels, nous laissons aux paléontologistes le soin de trancher un point si important, et nous avons hâte d'aborder des questions moins ardues.

Avec la température actuelle, il est peu probable que le renne, ce ruminant des régions boréales, puisse se multiplier





dans nos contrées. De même que nous venons de voir, d'après la détermination de M. Rütimeyer, une faune appartenant tout entière au monde des glaces, nous devons reconnaître qu'à une certaine époque la température de la région que nous habitons était bien différente de celle d'aujourd'hui.

En effet, les savants ont constaté, par l'étude des couches géologiques de notre sol, qu'à l'époque du renne le climat était humide et froid ; les vents chauds et secs venus après l'émersion du désert du Sahara, n'avaient pas encore complètement modifié l'état de notre région, de sorte que les immenses glaciers qui recouvraient la vallée du Léman à de grandes élévations ne s'étaient point encore retirés dans les hautes vallées des Alpes, leur limite actuelle.

La retraite des glaciers est loin de s'être opérée subitement, de sorte que l'homme s'est avancé par étapes dans les vallées, à la suite des animaux dont nous venons de parler.

Lorsque l'homme peuplait les cavernes de Veyrier, le niveau des eaux environnantes semble avoir été plus élevé qu'aujourd'hui, ce que l'on peut conjecturer de l'examen de trois localités, dont les graviers présentent des ossements de renne ; ces localités sont celles de Saint-Prex, de Lutry et de Cully. Dans la première, les ossements de renne se sont rencontrés à vingt-cinq mètres au-dessus du lac ; dans la seconde, à la même hauteur, et dans la troisième, à vingt-deux mètres.

Ainsi, bien que ces gisements ne fournissent aucun vestige d'êtres humains, on ne peut se refuser à admettre une plus grande hauteur du niveau lacustre à l'époque du renne, puisque les graviers déposés alors, recouvraient une surface qui est aujourd'hui à vingt ou vingt-cinq mètres au-dessus du Léman¹.

1. FAYRE, Alph. *Station de l'homme de l'âge de la pierre à Veyrier près de Genève.*

L'intérieur de la caverne, avons-nous dit, était de tous côtés pavé, pour ainsi dire, de débris osseux très-variés, d'où l'on peut conclure que, si la température avait été ce qu'elle est aujourd'hui, ces os et des lambeaux de chair tombés en putréfaction auraient produit des miasmes délétères et répandu partout de terribles épidémies ; or leur présence en ces lieux est un signe certain qu'il n'en a point été ainsi, et conséquemment qu'il y a eu un changement climatérique important.

Nous savons, en effet, d'après : *L'homme avant l'histoire*, ouvrage dû à la plume savante de M. Lubbock, que les Esquimaux et les Lapons laissent se former de semblables dépôts dans leurs demeures ; mais cela n'est possible que dans les régions arctiques, car sous le climat actuel de notre pays, de semblables accumulations, même en plein hiver, deviendraient bientôt des foyers d'infection.

Quant au temps où cette caverne cessa d'être habitée, on peut dire que la station de Veyrier paraît avoir été abandonnée longtemps avant l'époque lacustre, puisque, outre que les ossements du renne n'ont jamais été rencontrés associés à des objets de l'industrie humaine dans les palafittes de nos lacs, on n'a pu, dans la caverne de Veyrier, retrouver un seul fragment de métal, ni même le plus mince morceau de poterie. Nous sommes donc en présence d'un âge fort reculé, c'est-à-dire de l'enfance de l'humanité, et cependant les hôtes de la caverne que nous avons explorée avaient déjà un goût artistique très-prononcé, à en juger d'après les pièces gravées dont nous avons fait mention plus haut.

A Schussenried, près du lac de Constance, M. le professeur Fraas a reconnu une station de la même époque ; mais nulle part jusqu'à ce jour, on n'avait trouvé aussi près de nos grandes Alpes, un ensemble si considérable d'objets de la période

du renne. Veyrier est de plus, pour nous, le seul endroit en Suisse où des ossements du renne soient associés à des restes de l'industrie humaine. Nous disons en Suisse, parce que, si le gisement est situé de l'autre côté de notre frontière, le propriétaire en est la commune genevoise de Veyrier, et à ce titre nous pouvons revendiquer cette station comme appartenant à la Suisse, notre commune patrie. C'est un des motifs qui nous a engagé à ne point laisser passer inaperçu un fait aussi important, dans une époque surtout où la science tend de plus en plus à se vulgariser au milieu de nous.

F. THIOLY.



Description d'Objets de l'époque de la Pierre trouvés sur l'emplacement lacustre des Eaux-Vives,

Par F. THIOLY.



L'année dernière, dans une petite brochure, *Les habitations lacustres du lac de Genève*, j'avais mentionné deux stations de l'époque de la pierre polie : l'une en face de Thonon, sur la côte de Savoie ; l'autre aux Eaux-Vives, près de Genève.

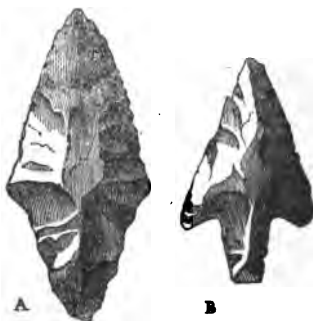


Fig. 4. — Pointes de flèches de silex. — Grandeur naturelle.

« Il est très-probable, disais-je en terminant le paragraphe relatif à ces deux emplacements, que les stations de l'âge de la pierre, du lac Léman, sont loin d'avoir livré tous leurs secrets ; des explorateurs patients pourront encore retirer du

fond de l'eau de ces deux endroits, des objets d'une plus grande importance, et augmenter la liste fort incomplète que je donne aujourd'hui. »

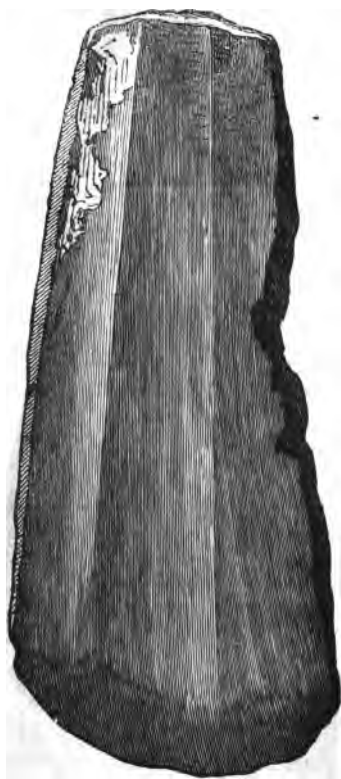


Fig. 2. Grande hache en pierre. — Trois quarts gr. nat.

En effet, lorsque j'écrivais ces lignes, je n'avais trouvé sur l'emplacement des Eaux-Vives que des emmanchures en bois de cerf, des pointes de flèches en silex (fig. 1), un mar-



Fig. 3. — Grande hache de pierre. — Deux tiers gr. nat.

teau en serpentine et un instrument en os. De nouvelles recherches ont considérablement enrichi cette liste.

C'est précisément sur ces derniers objets recueillis que je désirerais attirer l'attention des archéologues, attendu que si l'on a constaté la présence de nombreuses stations de l'âge de

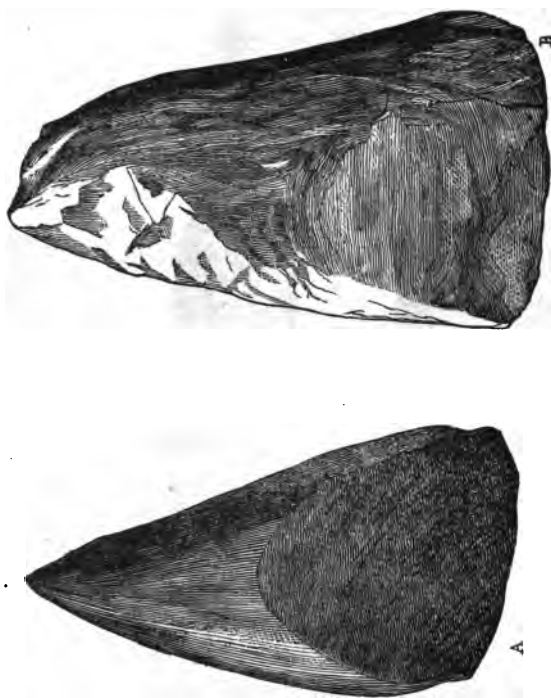


Fig. 4. — Petites haches. — Gr. nat.

la pierre dans la plupart des lacs de la Suisse, dans celui de Genève elles ne sont point communes. Celle des Eaux-Vives étant la plus considérable mérite qu'on s'en occupe d'une manière toute spéciale.

Bien que j'aie retiré les premiers objets à une certaine distance du bord, les pièces recueillies depuis peu ont été trouvées à quelques mètres seulement de l'enrochement de la route qui longe le lac, en face de la campagne de M. E. Favre.

Sur cet emplacement, situé à l'extrémité du quai des Eaux-Vives, les pieux qui supportent le plancher des habitations ont été rongés par les vagues; c'est à peine si l'on voit de loin en loin quelques rares débris se dressant au milieu du cailloutage, où les instruments de pierre ne sont point aisés à reconnaître.

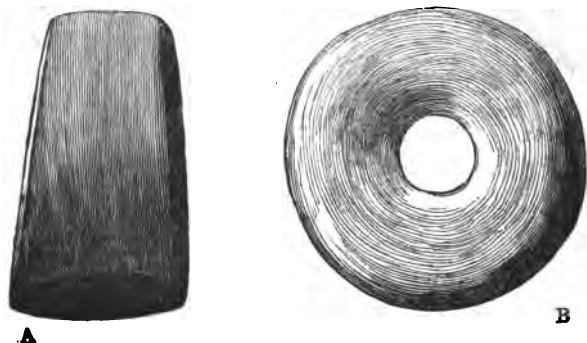
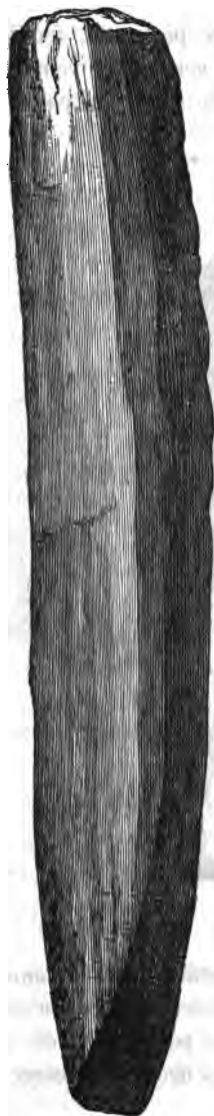


Fig. 5. — A. Petite hache. — B. Peson de fuseau en pierre. — Gr. nat.

Par ce fait, il est assez difficile de mesurer l'espace occupé par les constructions lacustres des Eaux-Vives à l'époque de la pierre; je crois cependant qu'on peut approximativement l'évaluer à cent vingt mètres de longueur sur cinquante de largeur.

Bien qu'on ait retrouvé quelques rares instruments en dehors de ces limites, il est probable que ce sont les vagues qui les ont transportés dans les jours de tempête.

Les haches de pierre sont les pièces les plus nombreuses et



les plus variées ; on en a recueilli un grand nombre ; moi seul j'en ai réuni jusqu'à cent-vingt, parmi lesquelles on remarque plus particulièrement quelques beaux spécimens qui ne le cèdent point aux haches les plus soignées des stations de Robenhau-sen et de Wangen (fig. 2 et 5 A).

L'une d'entre elles mérite d'être mentionnée spécialement ; une de ses extrémités a un tranchant très-arqué, l'autre se termine en pointe (fig. 3).

D'après M. le professeur Desor, ce serait tout à fait le type de la hache des dolmens ; jusqu'à ce jour, ce serait le seul exemplaire de ce genre trouvé dans les habitations lacustres de la Suisse.

Parmi ces haches, deux ou trois sont d'une très-petite dimension ; ces dernières ont dû être utilisées comme ciseaux ou comme tranchets (fig. 4 A et 5 A).

Quoique, parmi les haches des Eaux-Vives, plusieurs soient en serpentine, un beaucoup plus grand nombre d'entre elles sont en pierre ordinaire du pays. Les hommes de cette époque recherchaient avec soin, parmi les galets, ceux qui leur semblaient les plus durs et les plus appropriés à leurs besoins.

Fig. 6, Ciseau allongé. Gr. nat.

Deux longs ciseaux, de consistance pierreuse, feuilletée, tranchants à l'une de leurs extrémités, sont excessivement curieux (fig. 6). Parmi les haches, il y en a une qui paraît être de même nature (fig. 4 B).

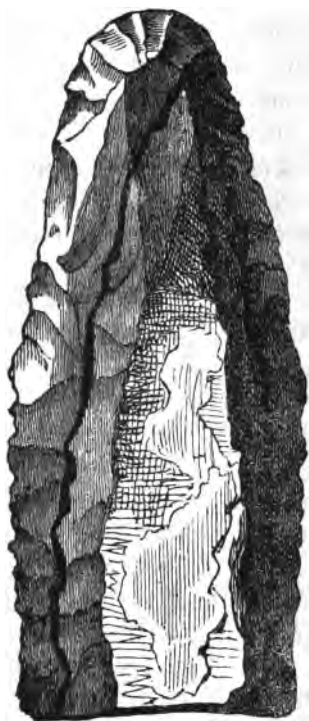


Fig. 7. — Silex dentelé en scie. — Gr. nat.

Si l'on ne rencontre pas un bien grand nombre d'emmanchures en bois de cerf, comme dans les stations du lac de Neuchâtel, cela ne prouve pas que les populations des palafittes des Eaux-Vives se servissent des haches de pierre sans

manches; au contraire, j'ai tout lieu de croire qu'à deux ou trois exceptions près, toutes ont été solidement emmanchées, afin d'abattre des arbres, de couper des branches, d'équarrir et de refendre des bois.

Les instruments de silex, sans être aussi nombreux que les haches de pierre, sont assez généralement recouverts d'une couche épaisse de tuf, sous laquelle il n'est point très-facile de les reconnaître au fond de l'eau.

Outre les éclats qui attestent que les instruments se fabriquaient sur les lieux mêmes, les silex recueillis peuvent être rangés parmi les types qu'on trouve le plus souvent dans les stations de cette époque : ce sont des couteaux, des grattoirs et des scies.

D'une retaille plus soignée que les instruments de l'époque du renne, avec lesquels ils ne peuvent être confondus, les silex des Eaux-Vives sont bien loin cependant de pouvoir entrer en parallèle avec les beaux spécimens du Nord, comme le Danemark en a fourni de nombreux exemplaires à plusieurs des musées de la Suisse romande.

Parmi les pièces que je possède, les plus remarquables sont deux scies avec tranchants retailés à petits éclats; l'une est en silex blond, l'autre en silex noir. Ces deux pièces sont de formes très-différentes; l'une est assez allongée (fig. 7), mais le bout en étant cassé, je regrette de ne pouvoir en donner la mesure, l'autre, très-courte et taillée en biseau, a quelque ressemblance avec l'extrémité d'une hache de pierre (fig. 8 B).

De l'emplacement des Eaux-Vives, je possède encore un silex qu'on pourrait regarder comme une pointe de lance ou de javelot (fig. 8 A); on en a recueilli quelques beaux exemplaires de cette forme dans le lac de Neuchâtel; c'est donc un type bien reconnu qui a été rencontré dans d'autres stations de l'âge de la pierre.

Si, dans celles des Eaux-Vives (de l'époque du bronze et du premier âge du fer), lesquelles sont plus en avant dans le lac, on ne trouve absolument que des pesons de fuseaux en terre cuite, dans la station de l'époque de la pierre, ils sont tous en pierre (fig. 5 B). La même remarque a été faite par M. le professeur Desor dans les palafittes du lac de Neuchâtel.

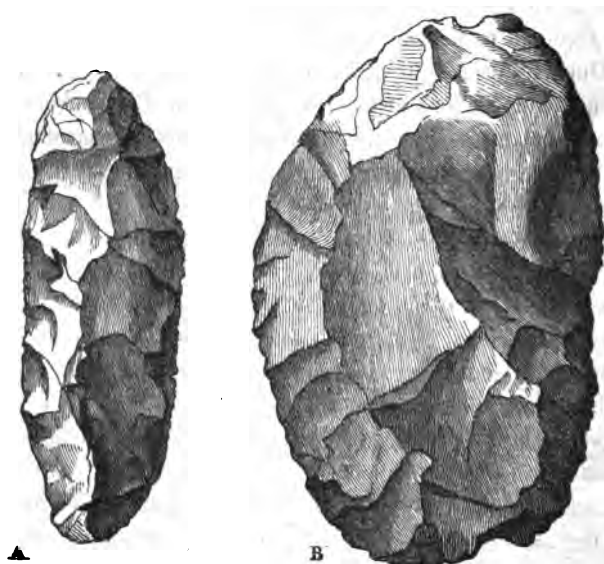


Fig. 8. — Silex taillés. — Gr. nat.

En revanche, les marteaux sont absolument semblables à ceux de l'époque du bronze ; tous sont de quartz, à l'exception d'un seul qui est en serpentine. Un morceau d'andouiller de cerf (fig. 9, A et B), a été percé pour qu'on pût y adapter un manche, et il a dû servir également de marteau ou de maillet.

Tandis qu'on trouve aux Eaux-Vives de nombreux débris de poterie dans la station de la période du bronze, dans celle de

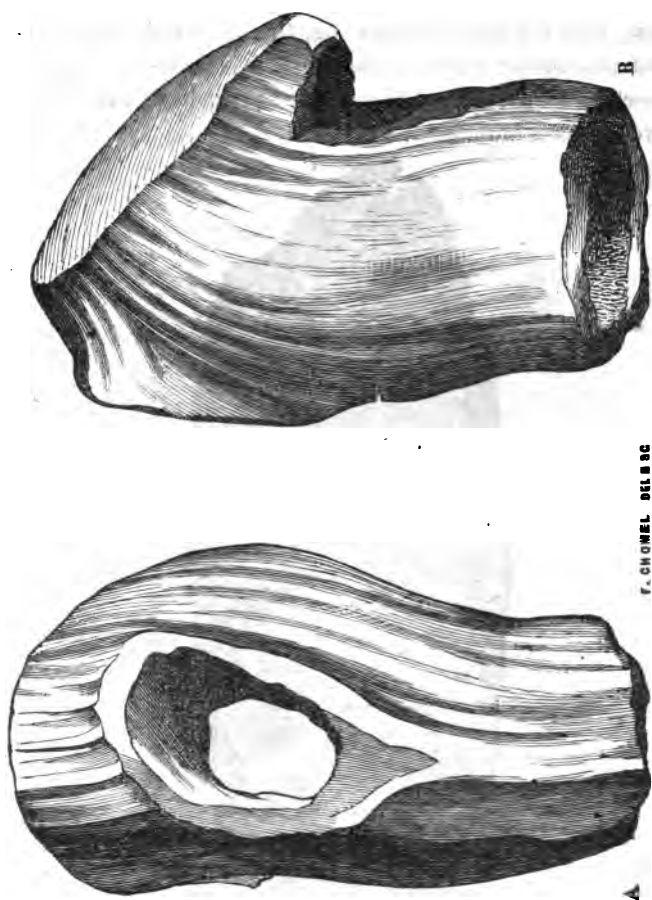


Fig. 9. — Maillet en bois de cerf. A. Face. B. Profil. Deux-tiers gr. nat.
la pierre ils sont assez rares. Outre quelques tessons d'une
poterie grossière, pétris avec de nombreux grains de quartz,

je n'ai de l'emplacement en question qu'une seule pièce entière, c'est une assiette creuse (fig. 10). Le tour du potier n'étant pas encore connu à cette époque, l'épaisseur de cette assiette n'est pas partout la même, ce qui indique qu'elle a dû être moulée à la main.



Fig. 10. — Assiette en poterie grossière. — Demi gr. nat.

Dans d'autres stations du lac Léman, on a également recueilli des haches de pierre. M. Carrard, de Lausanne, en a retiré des palafittes de Morges ; j'en possède trois de cette der-

nière station. J'en ai aussi deux des habitations lacustres de Tougue. Ces haches, trouvées isolément dans des stations de l'époque du bronze, ne sont point des indices suffisants pour faire remonter ces dernières à l'époque de la pierre ; les nombreux objets de ce métal recueillis jusqu'à ce jour sur ces emplacements attestent, au contraire, que ce sont essentiellement des palafittes de l'âge du bronze.

Il faut donc regarder ces haches de pierre comme des souvenirs d'une époque antérieure, que ces populations conservaient religieusement. D'ailleurs, on pouvait encore se servir, au besoin, des haches de pierre conjointement avec celles de métal. N'a-t-on pas reconnu dans quelques tombeaux des instruments de l'âge de la pierre associés à des objets en bronze ?

Ceci me rappelle qu'un de mes amis a vu récemment, dans les montagnes de la Savoie, un bûcheron qui se servait encore d'une hache de pierre comme d'un coin pour refendre son bois. Cette hache avait été trouvée par ce montagnard il y a un certain nombre d'années, et il n'avait rien *imaginé* de mieux que de chercher à l'utiliser ainsi.

On voit par ces exemples que des haches de pierre retirées des palafittes de l'époque du bronze ne sont point un indice suffisant pour qu'il soit permis d'affirmer qu'on a sous les yeux une station remontant à une époque plus ancienne ; il faut des preuves autrement convaincantes et un ensemble de faits comme ceux que je viens d'énumérer quand il s'agit de trancher une question de cette importance.

Il peut y avoir une vingtaine d'années que M. l'ancien conseiller d'Etat Bordier, en faisant creuser un puits dans sa campagne, à Bellerive, a trouvé une hache de pierre ; en 1842, M. Brun, pharmacien, en a recueilli une en jade à Chèvres, sur les bords du Rhône ; M. Baillard, notaire à Reigny, en

possède deux qui proviennent du pied des Voirons ; M. Hammann en avait trouvé une à Monnetier ; cette hache a été donnée au musée de Genève ; moi-même, j'en ai recueilli une sous les voûtes du Salève, deux à Bossey, et, dans le courant de cette année, deux à Veyrier.

Toutes ces trouvailles, faites non loin de la station des Eaux-Vives, témoignent que nos campagnes étaient déjà sillonnées par de nombreuses peuplades à l'époque où l'homme n'avait absolument que la pierre polie pour tout instrument tranchant.

Comme je l'ai déjà dit en traitant de l'époque du renne, la vallée du Léman a donné asile à des populations remontant à une très-haute antiquité. Les objets en pierre recueillis sur différents points de nos environs prouvent que notre vallée ne le cède à aucune autre sous le rapport anté-historique.

M. Troyon avait déjà reconnu de nombreuses stations de l'époque du bronze dans le Léman ; toutefois, on pouvait conserver des doutes sur l'âge de la pierre ; maintenant il n'en sera plus de même ; la station des Eaux-Vives vient combler une lacune entre l'époque du renne et celle du bronze. Je suis heureux d'être le premier qui appelle l'attention générale sur un ensemble de faits si intéressant.

Puisse cette communication encourager les archéologues de la Suisse française à explorer avec plus de soin les emplacements lacustres qui sont à leur portée ; je suis convaincu que d'autres stations de l'âge de la pierre ne peuvent tarder à être constatées sur les bords du Léman. Ses rives enchantées doivent, à toutes les époques, avoir attiré des flots de population dont nous devons retrouver bien d'autres indices que ceux que je viens d'énumérer si brièvement.



INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Abrégé du BILAN de l'Exercice de 1868--1869 (Clos le 31 Mars 1869).

RECETTES		DÉPENSES	
Solde de l'exercice de 1867 à 1868.....	Fr. 2,204 55	Allocations à quatre sections...	Fr. 2,400 —
Allocation de l'Etat.....	» 5,000 —	Secrétaire Général.....	» 500 —
Recettes diverses.....	» 4,504 35	Bibliothécaire-Adjoint.....	» 500 —
		Frais de publication des travaux de l'Institut.....	» 2,240 —
		Objets divers.....	» 345 55
		Solde en dépôt à la Banque de Genève.....	» 2,923 35
Total des recettes....	Fr. 8,508 90	Total des dépenses....	Fr. 8,508 90

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XV DU BULLETIN DE
L'INSTITUT

N° 30 (1866)

	Pages
<i>Discours</i> d'ouverture de la séance générale du 12 avril 1866, par C. VOGT, président.....	1
<i>Notice</i> sur Marc Viridet, par A. FLAMMER.....	17
<i>Massimo d'Azeglio</i> , discours prononcé par H. BLANVALET	27
<i>Un épisode</i> de la vie de Lessing, par C. RITTER.....	37
<i>Distinction</i> entre les propriétés immobilières et les biens mobiliers dans l'antiquité, par G. GRAND-CLÉMENT	54
<i>Bilan</i> de l'exercice 1865-1866.....	79

N° 31 (1867)

<i>Discours</i> d'ouverture de la séance générale du 2 Mai 1867, par M. C. VOGT, président.....	1
<i>Rapport</i> de M. BLANVALET, sur le concours de poésie ouvert en 1866 par la Section de Littérature....	13
<i>Rapport</i> sur l'écriture phonétique, par LOMBARD-MARTIN	33

TABLE DES MATIÈRES.

391

Pages

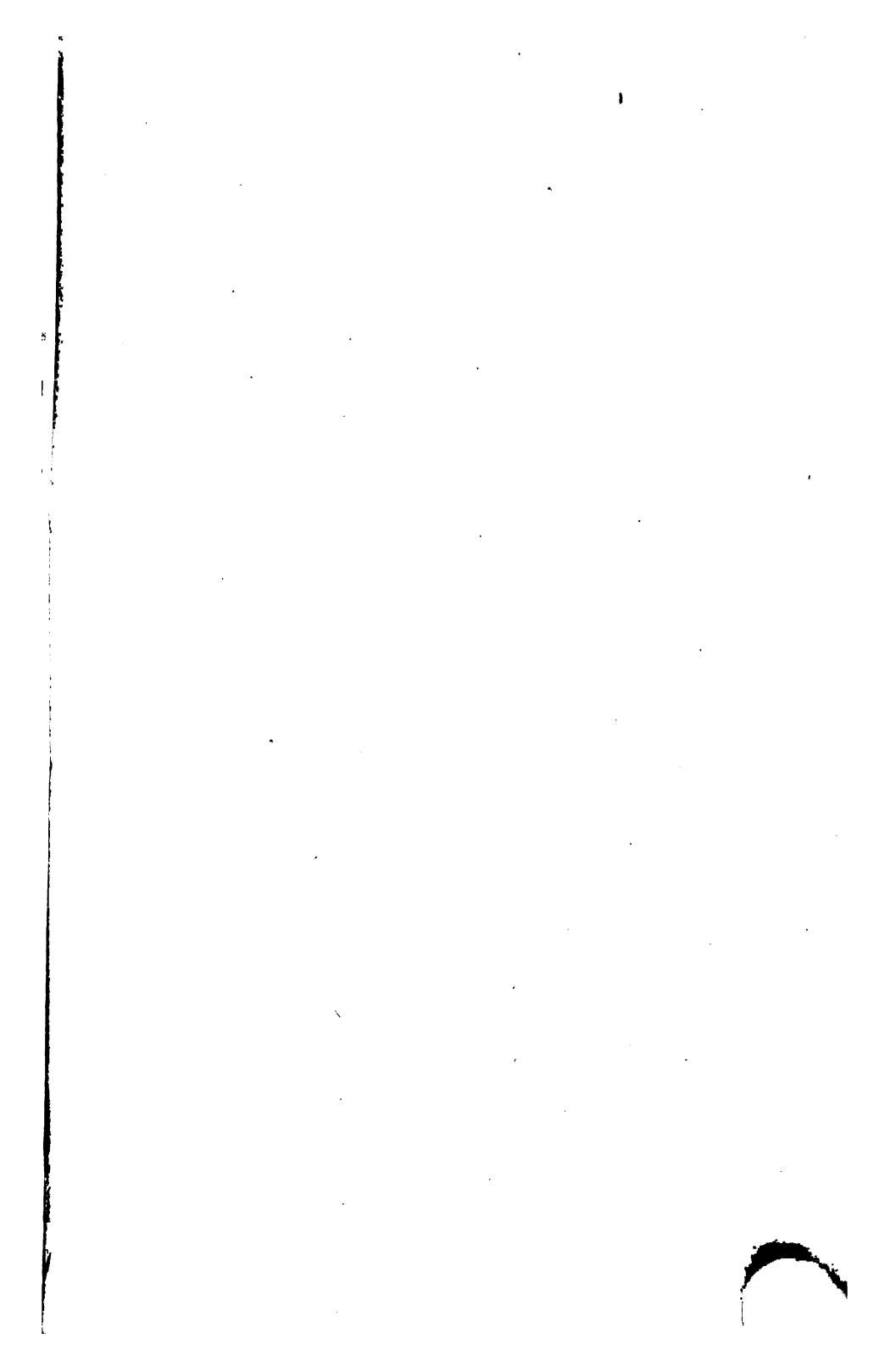
<i>Rapport</i> sur la sériciculture dans le canton de Genève, par M. VOGT.....	47
<i>Rapport</i> sur une presse Ledoux, par M. MÉRILLE DE COL- LEVILLE.....	52
<i>Considérations</i> sur la guerre, par M. ROLLANDAY.....	60
<i>Bilan</i> de l'exercice de 1866-1867	68
<i>Choix</i> des vaches laitières, deux tableaux synoptiques, avec dessins lithographiés, par A. CLÉMENT, vétéré- rinaire.....	

N° 32 (1867)

<i>Rapport</i> sur les appareils pour la conservation de la bière, et sur les réfrigérateurs de M. L. Gerbel, par MÉRILLE DE COLLEVILLE	69
<i>Odette de Champs divers</i> , par M. Vansittart.....	77
<i>De la poule</i> au point de vue de l'engraissement, par M. C. VIAL	81
<i>Notice</i> sur les ruches du système Dzierzon, suivie de quelques observations sur les abeilles, par M. PRE- VOST-RITTER.....	91
<i>Rapport</i> sur l'Agriculture et l'Industrie du canton de Genève en 1867, par M. GRANDCLÉMENT.....	105
<i>Des dimensions</i> de la poitrine au point de vue de la pro- duction du lait, par M. VIAL.....	143
<i>Rapport</i> sur les nichoirs artificiels en terre cuite de F. Richner, d'Aarau, par M. MÉRIL CATALAN.....	158
<i>Sur quelques moyens</i> employés pour combattre les ge- lées du printemps, par M. GRANDCLÉMENT.	164
<i>Bilan</i> de l'exercice 1867-1868.....	179

N° 33 (1868)

	Pages
<i>Discours</i> d'ouverture de la séance générale du 7 Mai 1868, par M. le président M. C. VOGT.....	181
<i>Rapport</i> sur le Concours sur les Traditions relatives aux origines de la Confédération suisse, par M. P. VAUCHER.....	192
<i>Etude</i> critique sur les Traditions relatives aux origines de la Confédération suisse, par H. HUNGERBÜHLER.	219
<i>Description</i> des objets de l'époque du Renne trouvés dans les carrières de Veyrier, par F. THIOLY, précédée d'une Introduction par C. VOGT.....	341
<i>Description</i> d'objets de l'époque de la Pierre, trouvés sur l'emplacement lacustre des Eaux-Vives, à Genève, par F. THIOLY.....	376
<i>Bilan</i> de l'exercice de 1868-1869	389
<i>Table des matières</i>	390





UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06568 6361

